

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES
EN
LANGUES MODERNES APPLIQUÉES

INTERNATIONAL REVIEW OF STUDIES
IN
APPLIED MODERN LANGUAGE

Numéro 3 / 2010

coordonné par Manuela Mihăescu

Table des matières

Izabella Badiu, Manuela Mihăescu, *Editorial* / 7

I^{ère} Partie

Actes du Colloque international

Le Concept de traduction chez Eugenio Coseriu
(Cluj-Napoca, 15 octobre 2009)

Séance plénière / 11

Cornel Vilcu, *Introduction à la conception coserienne sur le langage* / 13

Miorița Ulrich, „*Dialogo dei testi*“. *Eugenio Coseriu: Grundzüge der Übersetzungstheorie* / 23

Bernd Stefanink, Ioana Bălăcescu, *L'herméneutique de Coseriu appliquée à la traduction* / 31

Christina Popan, *La théorie de la traduction selon E. Coseriu. Lecture de l'interprète de conférences* / 47

Ateliers / 63

Silvia Irimiea, *An Imaginary Journey from (Professional/Translational) Reality to Empathy – the Translation of Hans Bergel's Communist-Outgrown Narrative Texts* / 65

Liana Muthu, *(Non)translating Catch-phrases. A Topical Approach to Julian Barnes' Metroland* / 79

Aba-Carina Pârlog, *(Ideal) Translation in Context* / 85

Cristina Varga, *Emplois « non canoniques » des signes linguistiques dans les dessins animés* / 95

Daniela Stanciu, Liana Ștefan, *La terminologie du management et la conscience managériale* / 111

Adina Cornea, *La traduction légalisée des documents scolaires* / 119

II^{ème} Partie

Contributions

Section 1 - *Interprétation et traduction* / 131

Izabella Badiu, *Quels éléments de linguistique générale dans l'enseignement professionnel de la traduction et de l'interprétation au niveau Master ?* / 133

Bogdan Aldea, *Fidelity in Court Interpreting* / 145

Liliana Spânu, *Networking and Conference Interpreters* / 155

Ildikó Farkas, *Remarques sur la terminologie de la directive européenne sur la TVA* / 167

Mariangela Epicoco, Christian Vicente, *Applicazioni della linguistica dei corpora alla traduzione di testi di campi a forte produzione neologica : il caso della 'decrescita economica'* / 183

Olivia N. Petrescu, *El papel de los latinismos en terminología jurídica* / 193

Tanagua Barceló Martínez, Francisca García Luque, *Lo francés y lo francófono en el aula de traducción jurídica: la importancia de las diferencias culturales en la traducción de documentos de estado civil* / 201

Ileana Chersan, *The lawfulness of translating crimes against the person from English into Romanian* / 211

Felicia Dumas, *La langue française et l'orthodoxie : une terminologie religieuse spécialisée et ses reflets dans la traduction* / 219

Paul Movileanu, *Sense and Reference in Translating Noun Phrases from English into Romanian* / 229

Section 2 - *Études culturelles et médias* / 237

Rodica Frențiu, *Homologie langue-culture. Jeu de l'ambiguïté dans la langue et la culture japonaises* / 239

Joël Brémond, *Terroirs viticoles en Rioja : une « culture » spécifique ?* / 251

Adriana Neagu, *Literacy and the Nurture - Culture Nexus in Romanian Approaches to English Prior to 1989: Subtitling and Language Learning Performance* / 261

Ludmila Ilieva, *La traducción de lenguas y culturas en el cine* / 267

Anamaria Colceriu, *Dal discorso romanzesco al discorso filmico. Il Gattopardo, di Giuseppe Tomasi di Lampedusa* / 275

Racha El Khamissy, *Les titres de presse : entre jeux linguistiques et enjeux politiques* / 287

Rania Adel, *La communication médiatisée par ordinateur (CMO) : quelles conversion et discontinuité ?* / 313

Belkacem Boumedini, Nebia Dadoua Hadria, *Rencontre des langues sur les affiches publicitaires en Algérie : cas des opérateurs téléphoniques* / 323

Section 3 - Des savoirs à la pratique : linguistique, didactique et nouvelles technologies / 333

Kharchi Lakhdar, *Apprendre : un processus de construction des connaissances* / 335

Nora-Sabina Mărcean, *Interprétation des structures causales* / 345

Mirela Pop, *Une perspective énonciative sur la traduction en roumain des modalités : le cas des épistémiques* / 351

Dina Vilcu, *Significatum and Designatum in the Theory and Practice of Translation* / 363

Nora-Sabina Mărcean, *Traduire les connecteurs causaux* / 373

David Sephton, Ioan - Lucian Popa, *Using Software in Translation and Language Teaching and Learning. A Case Study: Tick-Tack Language Expert* / 381

Andrei Fischof, *Un traducteur se confesse. Lettre ouverte à mes amis roumains* / 389

Comptes rendus / 393

European Journal of Language Policy/Revue européenne de politique linguistique, n° 2.1/2010 (Alina Pelea) / 393

Silvia Irimiea, *Text Linguistics* (Liana Muthu) / 395

Translationes, n° 1/ 2009 (Renata Georgescu) / 396

EDITORIAL

Izabella Badiu & Manuela Mihăescu

Ce n'est pas trois fois rien mais tout le contraire que de mener à bonne fin pour la troisième fois un projet de publication aussi fédérateur et ouvert que RIELMA, tant il est vrai que nous attachons la plus haute importance aux voix et aux éclairages multiples sous l'enseigne Langues Modernes Appliquées. Ce n'est pas à nous de juger si nous valons trois étoiles mais certainement nous ne sommes plus une revue trois-étoiles et nous entendons par là que nous sommes bien sortis de l'anonymat pour le moins dans l'aire francophone, comptes rendus et citations faisant foi.

C'est difficile à dire si trois peut justifier une tradition mais, sans manquer d'exactitude, nous pouvons parler de régularité dans la structure de notre publication car, cette année encore, nous sommes fiers de vous offrir les contributions au Colloque International Annuel LMA qui, en octobre 2009, portait sur *Le concept de traduction chez E. Coseriu*. Et s'il est devenu impropre de parler d'actes de colloque tellement les autres articles dans RIELMA no. 3 sont riches, la section reprenant la séance plénière du colloque ainsi que son complément incluant des questions plus ponctuelles de la traductologie et de la terminologie donneront pleine satisfaction à tous ceux et celles qui s'intéressent à l'intersection de la linguistique avec ses nombreuses applications contemporaines.

Dans la deuxième partie de la revue nous avons réuni des contributions inédites et plus variées que de coutume mais avec les mêmes trois axes à identifier en filigrane : traduction, interprétation, didactique. La palette des sujets est cependant plus diverse allant des différents modes de l'interprétation à la traduction spécialisée en économie, justice et technique, des études culturelles au comparatisme dans les médias (presse écrite, cinéma, pub), sans oublier la didactique aux accents linguistiques et le rôle des nouvelles technologies. Une attachante lettre ouverte d'un confrère écrivain-traducteur vient clore le volume juste avant l'incontournable section des comptes rendus.

Les langues d'expression sont également plus diverses, au français et à l'anglais s'ajoutant l'allemand, l'espagnol et, en première, l'italien. Adeptes convaincus du multilinguisme, ce fait nous réjouit immensément et nous donne

l'assurance pour aller de l'avant dans cette mission qui est la nôtre : égalité des chances pour les langues. Toutefois, obéissant aux règles de présentation scientifique des publications nous proposons des résumés en anglais pour la plupart afin de mieux disséminer ce savoir en train de se construire dans notre domaine spécifique qui est celui de l'interaction des langues avec la sphère professionnelle. Et nous ne manquerons pas de vous donner rendez-vous sur la Toile aussi car, de nos jours, il n'y a pas meilleure carte de visite qu'un site internet.

Un très grand merci à tous les contributeurs, auteurs et réviseurs, des trois premiers tomes de RIELMA ! Désormais, il ne nous reste qu'à appliquer la règle de trois afin de soigneusement préparer RIELMA numéro 4 !

I^{ère} Partie

Actes du Colloque international

Le Concept de traduction chez Eugenio Coseriu
(Cluj-Napoca, 15 octobre 2009)

Séance plénière

Introduction à la conception coserienne sur le langage

Dumitru Cornel Vilcu

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. The article presents briefly the fundamental ideas of the linguistics initiated by Eugenio Coseriu, insisting upon the three planes of language, the judgements of conformity and the text specificity. The text closes with the presentation of the universal principles of language.

Keywords: integral linguistics, linguistic contents, text linguistics

O. L'« INTEGRALITE » DE LA LINGUISTIQUE INTEGRALE

Eugenio Coseriu est devenu un linguiste célèbre grâce aux solutions qu'il a proposées afin de résoudre des problèmes « ponctuels » de la linguistique générale aussi bien qu'appliquée : celui de la relation type-système-norme-parole, celui du changement linguistique, celui (qui sera débattu de façon plus détaillée à l'occasion de ce Colloque) de la *traduction*, etc. Ce que l'on sait (ou l'on accepte) moins, c'est que toutes ces solutions proviennent d'une conception unitaire et systématique concernant le langage – appelée par son auteur-même *linguistique intégrale*¹. Il y a deux légitimations de ce terme: la première, l'idée que le langage en son entier fait l'objet de cette théorie / de cette pratique linguistique ; la seconde, le fait que la linguistique de Coseriu a l'ambition d'intégrer les positions et/ ou les « doctrines » dominantes dans la science moderne du langage, les « écoles » qui se sont confrontées au XXème siècle, c'est-à-dire le structuralisme, la grammaire générative et la linguistique du texte – celle dernière se développant, jusqu'à présent, surtout dans la direction du pragmatisme. Naturellement, cette possible « intégration » n'implique pas la réconciliation ou la nivelation forcée des tensions opposant les courants linguistiques du dernier siècle – mais plutôt le traitement

¹ On peut trouver des détails concernant cette décision du linguiste roumain dans Coseriu [interv.] 1996b, et aussi dans le chapitre 7 (p. 157-170) de Coseriu [interv.] 1997.

polémique (par l'intégralisme) de certaines de leurs prémisses, aussi que la mise en évidence de certaines complémentarités².

1. LA PRIMAUTE DE LA PAROLE EN TANT QU'ENERGEIA (ACTIVITE) LINGUISTIQUE

Le point de départ de l'intégralisme linguistique, à tous les niveaux de celui-ci (philosophie du langage, théorie du langage, linguistique descriptive et appliquée), c'est le renversement du célèbre postulat saussurien affirmant que la langue représente le principe et la base pour l'étude de tous les aspects du langage, la parole y comprise (une idée lancée très tôt, en Coseriu 1955/1967). C'est à cet égard que le linguiste roumain se déclare un adepte de l'idée humboldtienne que le langage, vu dans sa réalité effective et dans son essence, est une activité (*Tätigkeit, energeia*), et non pas une œuvre (*Werk, ergon* / cf. Humboldt 1835/1974 : 183). On ne doit pas commencer avec quelque chose de stable et de systématique (la *langue* chez Saussure) pour expliquer l'activité du parler comme actualisation/ « réalisation » des règles idiomatiques, et ceci pour la simple raison que la parole est quelque chose de beaucoup plus compréhensif que la langue (on « parle » aussi avec des gestes, des attitudes, en utilisant les contextes, voire en se taisant). C'est la langue qui est entièrement comprise dans la parole, et non pas l'inverse. La conséquence, pour le linguiste, c'est qu'il doit toujours partir de l'activité vers la compétence; en fait, la langue, c'est une détermination adverbiale de la parole (on parle français, roumain – c'est-à-dire à la façon des Français, des Roumains, etc.) plutôt qu'une entité « substantivable » (car personne ne parle, à proprement parler, *le roumain*). Toute description de la compétence linguistique doit provenir d'une analyse des actes linguistiques³ et pouvoir mener à une explication de ceux-ci.

² En Coseriu 1973/1977 on parle déjà du structuralisme comme adéquat au plan historique (donc au langage en tant que langue), et de la grammaire transformationnelle comme orientée plutôt vers la dimension universelle, élocutoire du langage. A côté de ceux-ci, Coseriu annonce, comme on le sait, la nécessité de développer une linguistique du texte – qui allait « pousser » parallèlement et, en ce qui concerne ses prémisses profondes, en opposition avec le traitement pragmatique de cette troisième dimension.

³ Le concept de l'acte linguistique a été lancé par Coseriu déjà dans son **Introduction à la linguistique** : « On a vu que, de forme concrète, les langues n'existent pas; il n'y a que des actes linguistiques d'expression et de communication, différente d'un individu à l'autre et différentes aussi pour le même individu en fonction des circonstances. Aucun signe linguistique n'a exactement la même forme et la même valeur (signifié) chez tous les individus qui l'utilisent et dans toutes les instants quand il est utilisé. /.../ l'acte linguistique est, par sa nature, un acte éminemment individuel, mais il est déterminé socialement par sa finalité, qui est de 'dire quelque chose à quelqu'un à propos de quelque chose'. » (Coseriu 1951/1995°:26)

2. LA TRICHOTOMIE DES PLANS/NIVEAUX DU LANGAGE

L'idée fondamentale de la linguistique intégrale, exprimée d'une façon aussi simple que possible, c'est qu'à chaque moment de son développement, le langage fonctionne, en actualisant, générant et communiquant des contenus, non pas dans un seul plan (de la langue, ou universel, ou de l'individu), mais simultanément à trois niveaux. Tout acte linguistique produit et véhicule en même temps 1) des contenus virtuellement intelligibles par tous les êtres humains – les « désignata » 2) des contenus accessibles de façon exclusive aux locuteurs de la même langue (les *signifiés*) et 3) un type de contenu accessible de manière singulière à chaque individu pris séparément (le *sens*).

niveau	compétence	contenu	jugement de conformité	linguistique
universel	élocutoire	<i>désignatum</i>	congruence	« désignative »
historique	idiomatique	signifié	correction	« significative »
individuel	expressive	sens	adéquation	du texte/ du sens

Cette possibilité du fonctionnement simultané du langage à tous les trois niveaux est assurée grâce au fait que chaque individu détient une compétence linguistique à son tour tripartite : chacun d'entre nous détient des connaissances et des techniques intuitives « séparées » (ou au moins séparables, de façon analytique, par le linguiste – même si elles opèrent, au niveau du locuteur, de manière indistincte) spécifiques au parler en général, au parler une langue et au parler dans des situations particulières du discours.

3. LE PLAN UNIVERSEL ET LA COMPÉTENCE ELOCUTOIRE

Comme point de départ pour la démonstration du fait que chacun d'entre nous a une connaissance spécifique liée à la pratique du « parler en général » (située « au-dessus » par rapport aux différences entre les langues), Coseriu utilise, souvent, des fragments de discours surprenants, tels que :

Pierre est français; les Français sont nombreux; donc Pierre est nombreux.

Ce matin, au petit déjeuner, j'ai mangé deux phonèmes.

Les cinq continents sont quatre: l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Le linguiste roumain remarque que, dans toutes ces situations, l'étrangeté, l'anormalité ne tient pas à la langue dans laquelle le discours a lieu – justement

dans la mesure où une traduction bonne et correcte devrait garder, et non pas éliminer, « les erreurs » de pensée des fragments ci-dessus. Nous avons, ici, à faire, évidemment, à des erreurs, mais elles ne tiennent pas à la langue ; il faut donc qu'il y ait un autre palier du langage qu'on peut invoquer pour les expliquer.

La compétence élocutoire (relative au « parler en général ») de chaque locuteur comprend, d'après Coseriu, deux dimensions fondamentales : d'une part, la connaissance des principes généraux de la pensée (principe de l'identité, de la non-contradiction, etc. / cf. Coseriu 1988/1992 : 107-113) ; d'autre part, la connaissance générale des choses du monde (*idem* : 114-125). Un acte de discours qui est conforme aux règles de la compétence élocutoire est nommé par Coseriu *congruent* : par ex. **Copenhague, c'est la capitale du Danemark**, ou bien **2 + 2 font 4**; quant à l'acte qui « brise » ces règles, il sera dit *incongruent* : **La capitale du Danemark, c'est Stockholm; 2 + 2 font 5**.

4. LE PLAN HISTORIQUE ET LA COMPÉTENCE IDIOMATIQUE

Il ne sera pas nécessaire de démontrer que ce plan / niveau existe en tant que tel – affirme Coseriu – et ceci pour la simple raison que depuis toujours, les linguistes aussi bien que les « profanes » ont tous accepté comme évident le fait qu'il existe des langues, des idiomes, des « codes » différents. Il n'y aura donc pas d'exemples spécifiques, en ce qui concerne le plan historique ; toutefois, il faut retenir au moins deux choses fondamentales :

1) la validité réelle du principe humboldtien de la relativité linguistique, partagé aussi par la linguistique structurale, à savoir que les différentes langues organisent le contenu de la pensée différemment, de sorte que les locuteurs de langues différentes auront des visions primaires & intuitives différentes du monde (cf. Humboldt 1835/1974 : 95 / bien sûr, il ne faut pas exagérer à la manière de Sapir et Whorf, que Coseriu critique⁴ comme promoteurs d'une conception qui ignore la différence essentielle entre la phase linguistique et intuitive de la pensée et sa phase cognitive, post-linguistique). Une conséquence extrêmement importante, à mentionner dans le contexte de notre rencontre présente : les signifiés eux-mêmes ne se traduisent pas ; les contenus qui peuvent être traduits (ou, plus

⁴ Cf. Coşeriu 1982/2007, p. 186-189 ; il est important d'observer aussi que, des trois paliers de notre relation au langage (1. *pré-linguistique*, 2. *intuitivement-linguistique* et 3. *pragmatique, apophantique ou poétique post-linguistique*), ce n'est que le deuxième qui est soumis à la relativité – cf. Coşeriu [interv.]1996a, p. 4-5.

exactement, qui sont exprimés par l'intermédiaire des signifiés d'une autre langue), ce sont les désignata et – on l'espère – le sens⁵.

2) Il y a des suspensions de la distinction *congruent* vs. *incongruent* (spécifique au plan universel et à la « pensée en général ») sur le fondement de la correction idiomatique de l'énoncé : en roumain, on dit *pahar de apă, nu am spus nimic, I-am văzut cu ochii mei*; en français *il boit dans une tasse*⁶.

Finalement, le jugement de conformité spécifique à ce plan, c'est : *correct (Fata pe care am văzut-o e frumoasă)* vs. *incorrect (Fata care am văzut-o e frumoasă)*. [Pour un exemple analogue en français : *La fille que j'ai vue était belle*, correct vs. *La fille que j'ai vu était belle*, incorrect. On voit ici que la « faute » tient à deux règles différentes, chacune spécifique à « sa » langue – la présence obligatoire du morphème *pe* pour le pronom relatif complément direct en roumain ; l'accord du participe passé situé / annoncé avant le verbe, en français]

5. LE PLAN INDIVIDUEL ET LA COMPÉTENCE EXPRESSIVE (TEXTUELLE & DISCURSIVE)

En ce qui concerne ce troisième plan et sa compétence spécifique, Coseriu nous recommande, de partir, pour les reconnaître, d'expressions qu'on utilise de manière quotidienne, telles que : Ce n'est pas une façon de parler à une femme ! Ce n'est pas ainsi qu'on parle aux enfants ! etc. Les expressions de ce type démontrent que chaque locuteur a des intuitions concernant ce qui est approprié/non-approprié à une situation quelconque. Aussi, y a-t-il (cf. Coseriu 1988/1992 : 205) dans presque toutes les langues des expressions plus ou moins équivalentes à : *qu'est-ce que tu veux dire ?* (ou même, en roumain mais en français

⁵ Il pourrait sembler qu'ici on a à faire à une auto-contradiction^o : le sens, c'est le type de contenu que chaque locuteur « se » fait pour lui-même, en interprétant, éventuellement – lorsqu'il se trouve dans la situation du « récepteur » – les mots, les gestes, l'ensemble des moyens d'expression de son partenaire de dialogue. Mais ceci ne change pas le fait que, lorsqu'on traduit quelque chose, on doit essayer de saisir et re-exprimer le sens^o; c'est-à-dire, comme traducteur j'utilise les mots (donc les signifiés) de la langue-cible (qui d'habitude est aussi *ma* langue native), ainsi que les désignata connus aussi bien que possible par moi et mon partenaire aussi, pour construire le « même » sens que, je crois / je considère, a été dans l'intention de l'auteur / du locuteur du texte originel. Naturellement, cette dimension interprétative rend la tâche du traducteur plus difficile – car il n'est plus un médiateur entre deux « codes » (ce qui serait si simple^o!), mais il se trouve dans une situation ... herméneutique (ingrate). Bien sûr, ce travail est aussi méritoire que difficile.

⁶ Ce sont des suspensions qui manifestent le fait que la « force » des constructions consacrés dans la langue est plus élevée que celle de la désignation littérale de la réalité^o : nous savons tous que le verre est en verre ou en plastique, ou que, logiquement parlant, la double négation signifie une affirmation^o; et personne ne s'imagine les Français assis dans des tasses ou ayant au moins leur tête plongée dans celles-ci lorsqu'ils boivent du thé ou du café^o; toutefois, personne ne s'étonne plus face à de telles expressions, et ne reproche pas à ses interlocuteurs de les avoir utilisées^o; du moins, non pas après avoir atteint un certain niveau de connaissance de la langue respective.

aussi, **În ce sens spui asta ?/ En quel sens tu dis ça ?**) ; lorsqu'on les utilise on ne demande pas, à proprement parler, des clarifications sur les signifiés idiomatiques des mots prononcés, ni des clarifications concernant les désignata, les objets auxquels on fait référence, mais on sollicite l'expression du « même » contenu individuel du discours en utilisant des mots différents et, éventuellement, en renvoyant à d'autres « réalités » contextuelles (je peux, par exemple, apostropher un ami: Tu m'avais promis de venir hier au rendez-vous, mais tu n'es pas apparu... et lorsqu'il fait semblant de ne pas comprendre, clarifier le sens : **Ça veut dire que t'es un salaud !**).

Il y a, en conséquence, des normes spécifiques aux situations de communication, ou des normes textuelles extra-idiomatiques (le sonnet aura la même structure du rythme / de la rime, n'importe la langue dans laquelle il est écrit), etc.

Le jugement de conformité spécifique au niveau individuel et à la compétence expressive (appelée aussi, parfois, *textuelle & discursive*), c'est : *adéquat* vs. *inadéquat*. On pourrait comparer, dans ces termes, les deux demandes suivantes adressées par un étudiant au doyen de sa faculté : *Monsieur le Doyen, Je prends la permission de m'adresser à vous pour nous solliciter de bien vouloir m'exonérer des droits d'inscription ; mon père est enseignant à la Faculté de Géographie et, en conformité avec le règlement, etc. vs. Dis, Corin, tu veux bien ne pas m'demander de sous pour m'inscrire ; mon vieux, il est prof en Géo...*

6. SUSPENSIONS DES JUGEMENTS DE CONFORMITE ; L'IMPORTANCE DU SENS

Le plus important des contenus du langage est, d'après Coseriu, précisément le contenu (intransmissible en lui-même, car le sens ne se communique jamais, il s'interprète) des actes individuels de langage. Cela infère de la possibilité de suspendre les jugements de conformité; ces suspensions fonctionnent « de haut en bas ».

C'est-à-dire que :

(i) la congruence / incongruence d'une expression quelconque n'a aucune importance, pourvu qu'elle soit correcte, conformément aux règles d'une langue (nous avons déjà discuté cet aspect lorsqu'on a évoqué **pahar de apă/ verre d'eau**, boire **dans une tasse**, etc. / cf. Coseriu 1988/1992 : 136-140).

L'opposition congruent / incongruent peut aussi être suspendue s'il y a adéquation de l'énoncé à la situation de discours, plus précisément à l'intention momentanée du locuteur. Il y a (cf. Coseriu 1988/1992 : 141-147) trois types de suspensions, pour cette catégorie :

(ii) suspension métaphorique : *Toute théorie est grise, mais vert florissant est l'arbre de la vie.*

(iii) suspension métalinguistique : *(C'est) Jean (qui) croit que $1+1 = 3$.*

(iv) suspension extravagante : *Le long d'une longue courte rue un mort s'en allait venant...*

Enfin, (v) la correction idiomatique peut elle-même être suspendue en vue d'une constitution du sens plus efficace et plus aisément intelligible. Coseriu nous donne l'exemple d'un locuteur natif qui parle à un étranger et simplifie sa langue pour mieux être compris : **toi venir ce soir maison de moi, faisons des photos, flash-flash!** (Coseriu 1988/1992 : 199-204)

7. LES PRINCIPES UNIVERSAUX DU LANGAGE

Envisagé soit de la manière la plus générale, soit dans chaque manifestation réelle, particulière, le langage se caractérise par un ensemble de traits que Coseriu nomme ses *universaux*. Ceux-ci se situent à deux niveaux.

Les universaux primaires sont :

1. *la sémantité* – le langage, la langue, les actes linguistiques détiennent un ensemble de contenus propres (on a déjà vu que ces contenus sont de trois types: signifié, *désignatum* et sens) ;
2. *la créativité* – tout acte linguistique est éminemment individuel, il est tout à fait originel et non-répétable dans tous ses détails, et se fonde sur l'inventivité de l'individu parlant ;
3. *l'altérité* – tout acte linguistique est, dès le commencement, orienté vers un interlocuteur. Lorsque nous parlons, nous utilisons les mots d'une langue déjà existante ; nous n'inventons pas complètement nos moyens d'expression – et cela parce qu'on envisage tout le temps l'intelligibilité de ce que nous disons.

Il y a aussi deux universaux secondaires, chacun résultant de la combinaison de deux primaires :

- a) la matérialité provient de la sémantité et de l'altérité : comme tout contenu linguistique est, à proprement parler, une donnée mentale (il n'a aucune autre existence que dans la raison d'un sujet humain), il ne peut pas être communiqué / transmis que grâce à une transposition dans les sons du parler, dans les graphèmes de l'écriture, etc.

Finalement,

- b) de la combinaison de la créativité et de l'altérité résulte l'historicité : toute langue concrète se trouve à chaque moment dans un état de

relative stabilité – qui assure l'intelligibilité des actes du discours, mais qui est perpétuellement influencé par la créativité des locuteurs individuels, et soumise ainsi à des modifications – aux moments où la communauté adopte une création en la consacrant comme technique de la parole⁷.

En ce qui concerne la possibilité de hiérarchiser les universaux, on peut affirmer sans peur d'avoir tort que celui qui détient l'importance maximale, c'est l'altérité : assez souvent, Coseriu donne au langage en tant qu'activité une définition très simple : parler à [ou avec] quelqu'un [à propos] de quelque chose ; le linguiste roumain affirme, par la suite, qu'à l'intérieur de ce doublet, la deuxième partie [de quelque chose] peut bien manquer, sans que le caractère « langagier » de l'activité expressive-communicative soit affecté ; mais ce qui ne peut en aucun cas manquer, c'est 'à [ou avec] quelqu'un', c'est-à-dire l'orientation « vers l'autre » de la dite activité⁸. La pré-éminence de la dimension *altérité* du langage peut aussi nous offrir une explication pour le fait que, des trois types de contenu, c'est précisément le sens – qui, d'après Coseriu, ne peut, à la différence des signifiés et *désignata*, être transmis en tant que tel, mais doit être interprété⁹ – qui reste le plus important, celui dont la constitution représente le vrai *télos* de tout acte linguistique.

Bibliographie

- Coșeriu, E. (2007) « Immagine della natura e linguaggio » in *Il linguaggio e l'uomo attuale. Saggi di filosofia del linguaggio*, Verona, Ed. Fondazione Centro Studi Campostini, pp. 167-196.
- Coșeriu, E. [interv.] (1996a) « Ființă și limbaj », interview d'Eugenio Coseriu réalisé par Lucian Lazăr, dans *Echinox* no. 10-12/1996, pp. 3-6.
- Coșeriu, E. [interv.] (1996b) « Lingvistica integrală », interview d'Eugenio Coseriu réalisé par Nicolae Saramandu, București, Ed. Fundației Culturale Române.
- Coșeriu, E. [interv.] (1997) « Die Sachen sagen, wie sie sind ». Eugenio Coseriu im Gespräch, interviews d' Eugenio Coseriu réalisés par Johannes Kabatek & Adolfo Murguia, Tübingen, Narr.
- Coșeriu, E. (1951/1995) *Eugen Coșeriu, Introducere în lingvistică*, Cluj-Napoca, Echinox.
- Coșeriu, E. (1955/1967) « Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar » in *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos, pp. 282-323.
- Coșeriu, E. (1958/1997) *Sincronie, diacronie și istorie*, București, Ed. Enciclopedică.
- Coșeriu, E. (1972/1978) « Los universales del lenguaje (y los otros) » in *Gramática. Semántica. Universales. Estudios de lingüística funcional*, Madrid, Gredos, pp. 148-206.

⁷ Plus de détails concernant ces universaux, dans Coseriu 1972/1978, *passim*.

⁸ Cf. Coșeriu [interv.] 1997, chapitre 13, *Alterităt* (pp. 245-252).

⁹ C'est dans cet aspect qu'a son origine la fameuse définition de la linguistique du texte comme herméneutique (fondamentale pour le volume Coseriu 1981/1997, mais non pas exclusivement).

- Coșeriu, E. (1973/1977) « La 'situación' en la lingüística » in *El hombre y su lenguaje*, Madrid, Gredos, pp. 240-256.
- Coșeriu, E. (1973/2000) *Lecții de lingvistică generală*, Chișinău, Arc.
- Coșeriu, E. (1981/1997) *Linguistica del testo. Introduzione a una ermeneutica del senso*, Roma, La Nuova Italia Scientifica.
- Coșeriu, E. (1983) *Mas allá del estructuralismo*, San Juan, Universidad de San Juan.
- Coșeriu, E. (1988/1992), *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar*, Madrid, Gredos.
- Coșeriu, E. (1992) « Principiile lingvisticii ca știință a culturii » in *Apostrof*, no. 2 (30), pp. 11-14, Cluj-Napoca.
- Coșeriu, E. (1999/2001), « Le langage : diacriticon tes ousias. Dix thèses à propos de l'essence du langage et du signifié » in *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu*, Liège, Mardaga, avril 2001, p. 79-84.
- Humboldt., von W. (1835/1874), *Introduction à l'œuvre sur le kawi*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Seuil, 1974.

Dumitru Cornel VÎLCU est maître assistant à la Faculté des Lettres de l'Université Babeș-Bolyai. Il enseigne la linguistique générale, la théorie et philosophie du langage, la sémiotique. Il est l'auteur d'une thèse de doctorat concernant la relation entre la phénoménologie transcendante et la linguistique intégrale. La première partie de la thèse a paru, cette année, sous le titre *Orizontul problematic al integralismului [L'horizon problématique de l'intégralisme]*, chez les Editions Argonaut & Scriptor; la seconde, *De la Husserl la Coșeriu [De Husserl à Coșeriu]* sera publiée en 2011.

„Dialogo dei testi“ Eugenio Coseriu: Grundzüge der Übersetzungstheorie

Miorita Ulrich
Universität Bamberg

Résumé. La communication se propose de présenter et de commenter les quelques principes fondamentaux de la théorie de la traduction chez Eugenio Coseriu. Ces principes pourraient être résumés de la façon suivante : 1. on traduit des textes et non des langues ; 2. « la connaissance du monde » y joue un rôle déterminant ; 3. la relativité et la finalité des normes et des principes traduisants doivent être prises en compte.

Mots-clés : linguistique, traduction, principe de la traduction

Wer soll nun die Kinder lehren und die Wissenschaft vermehren?
Wilhelm Busch

I. EINFÜHRUNG UND VORHABEN: EIN ZITAT MIT TRAGWEITE

Un ideal de traducción único y universalmente válido es una *contradictio in adiecto*, pues una invariación óptima genérica y abstracta es tan poco admisible para el traducir como un “óptimum” genérico para el hablar. El traducir es análogo ante todo al hablar; por ello, para el traducir, como para el hablar, sólo tienen vigencia normas diferenciadas y motivadas en sentido finalista. Por la misma razón, la “mejor traducción” absoluta de un texto cualquiera simplemente no existe: sólo puede existir la mejor traducción de tal texto para tales y cuales destinarios, para tales y cuales fines y en tal y cual situación histórica.

(Eugenio Coseriu, *Lo erróneo y lo acertado en la teoría de la traducción*)

Obiges Zitat – beschließender Paragraph des bahnbrechenden Aufsatzes *Lo erróneo y lo acertado en la teoría de la traducción*¹ - darf als Quintessenz der Übersetzungstheorie Eugenio Coserius aufgefasst werden. Nicht nur in der Theorie aber ist diese Passage ein Glanzlicht, sondern sollte auch als praktischer Wegweiser für jede Übersetzungstätigkeit herangezogen werden.

Den Dreh- und Angelpunkt aller weiterführenden Überlegungen bildet die Auffassung, dass an die Übersetzungstätigkeit dieselben Anforderungen zu stellen sind, wie an das Sprechen selbst, zumal die Übersetzung nichts anderes als „ein Sprechen mit vorgegebenem Inhalt“ darstellt. In diesem Sinne muss sowohl das konkrete Verhalten der Sprecher als auch das der Übersetzer zunächst genau beobachtet werden, um daraus im zweiten Schritt eine Theorie des Sprechens bzw. des Übersetzens ableiten zu können.

Hier ist die Grundannahme die Analogie zwischen Übersetzen und Sprechen – und daher auch zwischen Übersetzungstheorie bzw. – wissenschaft und Sprachtheorie bzw. – wissenschaft –, woraus folgt, dass die Beobachtung der Übersetzungspraxis als Grundlage und Ausgangspunkt für die theoretische Deutung und Reflexion gelten muss. Was der Sprecher intuitiv weiß, wird vom Linguisten ausdrücklich formuliert und reflexiv begründet; ebenso muss die Übersetzungstheorie jenes Wissen zur Reflexivität bringen, das der Übersetzer intuitiv besitzt und in der Übersetzungspraxis auch anwendet.

Hierbei muss klar werden, dass es keine absolut geltende Übersetzung - im Sinne einer Idealübersetzung - geben kann, zumal es schon überhaupt kein ideales Sprechen gibt. Sowohl für das Sprechen als auch für das Übersetzen gelten Normen, die durch Kontext und Finalität bedingt sind:

Eine rahmenlose „beste Übersetzung“ existiert nicht. Wohl aber gibt es die „beste Übersetzung eines Textes für bestimmte Adressaten“ (z.B. die Übersetzung der Bibel für Kinder, für Philologen, für Philosophen, etc.), zu einem bestimmten Zweck (z.B. als politisches Manifest, als historische Dokumentation, um über das Funktionieren einer Einzelsprache Genaueres zu erfahren, im Falle der wortwörtlichen Übersetzung, um den Zugang zu fremden Kulturen zu ermöglichen, etc.) und schließlich in einer bestimmten geschichtlichen, aber auch sprachgeschichtlichen Situation (aus diesem Grund werden z.B. die Klassiker periodisch „neu“ übersetzt).

¹ In der romanischen Welt ist die spanische Übersetzung viel bekannter und wird in der Literatur häufiger zitiert als das deutsche Original „Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie“ (1978).

II. GRUNDZÜGE DER ÜBERSETZUNGSTHEORIE VON E. COSERIU

Bei all der Unerschöpflichkeit der Forschungs - und Arbeitsthemen Coserius nehmen die vielfältigen Kontakte von Sprachen und Kulturen, nicht zuletzt in den Fragen zur Übersetzung und Übersetzbarkeit, einen markanten Stellenwert in seinem Werk ein - die Übersetzung bildet ja in sich eine Sonderform des Sprachkontaktes. In der Übersetzungstheorie Coserius begegnen sich nun zwei seiner prominentesten Forschungsfelder der 2. Hälfte des 20. Jahrhunderts - das der „Kontrastiven Linguistik“ und das der „Textlinguistik“ - welche Coseriu auf ideale Weise zur „Kontrastiven Textlinguistik“ verwebt. Mit anderen Worten: weniger ein *dialogo delle lingue* als ein *dialogo dei testi*.

In vorliegendem Beitrag nehme ich mir nunmehr vor, auf grundlegende Züge des Übersetzungskonzeptes von Eugenio Coseriu - sowohl auf Fragestellungen in der Theorie und Praxis der Übersetzung, als auch auf Übersetzungsprinzipien und -normen, die im Rahmen seiner Übersetzungstheorie eine zentrale Rolle spielen – einzugehen.

Coserius Übersetzungstheorie ist allerdings thesenhaft und betrifft nur die allgemeinen Grundprinzipien der Übersetzung. Diese Prinzipien sind zwar zweifellos richtig, zumal sie ausdrücklich aus der realen Tätigkeit der Übersetzer deduziert wurden und den tatsächlichen Bedingungen des Übersetzens entsprechen wollen – sie bedürfen aber weiterer Präzisierung und Interpretation. Es muss vorab festgehalten werden, dass Coseriu ein überzeugter Vertreter der textlinguistischen Übersetzungstheorie ist, die auf der Ebene des Textes angesiedelt ist und von Textfunktionen ausgeht. Diese Übersetzungstheorie versteht sich als Teil der Textlinguistik oder geht wenigsten von der Textlinguistik aus. Die textlinguistische Perspektive erschöpft sich bekanntlich weder in der linguistisch-kontrastiven, d.h. einzelsprachlich ausgerichteten Übersetzungstheorie (cf. Catford 1965), noch in der gelegentlich vertretenen „literarischen“ Fragestellung (cf. Levý 1969), bei welcher der Übersetzung des „Sinnes“ (des „Gemeinten“) gegenüber der Übertragung der Bezeichnungsrelation (der „denotativen Bedeutung“) der fast uneingeschränkt Vorrang gewährt wird.

A. Übersetzt werden Texte und nicht Sprachen

Das Grundprinzip Coserius für die Übersetzung als Tätigkeit lautet: Übersetzt werden nur Texte und daher auch im Einzelnen nur „Textfakten“ („Nicht Einzelsprachen und daher auch nicht einzelsprachliche Fakten als solche.“). Wie bereits festgehalten, betrifft die Übersetzung nicht die Ebene der Einzelsprachen,

sondern die Ebene der Texte. Deshalb können die Probleme der Übersetzung nur im Rahmen einer textlinguistischen Übersetzungstheorie, nicht vom Gesichtspunkt einer Linguistik der Einzelsprachen („Kontrastive Linguistik“) aus, sinnvoll gestellt (und gelöst) werden.

Folgende Zitate sollen diesen grundlegenden Aspekt illustrieren. Sie entstammen alle dem schon zitierten Aufsatz *Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie (FR)*:

1. „Die auffallendsten unter den Fragestellungen, die ich für falsch halte, sind folgende: (1) Die Problematik der Übersetzung und des Übersetzens wird als eine die Einzelsprachen (die „langues“) betreffende Problematik angegangen, [...] die das Verhältnis Ausgangssprache – Zielsprache betreffen würde, womit die Übersetzungstheorie als ein Sonderfall der „Linguistik der Sprachen“, nämlich der konfrontativen Linguistik angesehen wird (FR, S. 18).
2. Die Übersetzung betrifft nicht die Ebene der Einzelsprachen, sondern die Ebene der Texte (FR, S. 20).
3. Die Übersetzungstheorie [...] müsste eigentlich eine Sektion der Textlinguistik sein (FR, S. 17).“

Was bedeutet aber, dass nur „Texte“ und „Textfakten“ und nicht „Einzelsprachen“ bzw. nicht „Einzelsprachiges“ als solches (z.B. Wörter oder Sätze) übersetzt werden? Werden etwa nicht Wörter, sondern nur umfassendere Redeabschnitte übersetzt? Entgegen einer weit verbreiteten Meinung werden natürlich auch die Wörter übersetzt, mehr noch: Sie müssen stets übersetzt werden; sie werden aber nicht als Bestandteile eines einzelsprachlichen Systems, sondern als Bestandteile eines Textes übersetzt.

B. Hauptarten des sprachlichen Inhalts: Bezeichnung – Bedeutung – Sinn

Bei der Übersetzung geht es darum, „einen gleichen Textinhalt in verschiedenen Sprachen auszudrücken“. Um diesen Textinhalt genau abzugrenzen, müssen – laut Coseriu – drei Hauptarten des sprachlichen Inhalts unterschieden werden: „Bezeichnung“, „Bedeutung“ und „Sinn“. Die *Bezeichnung* stellt den Bezug zur außersprachlichen Wirklichkeit dar (Gegenstände, Tatbestände, Sachverhalte), die *Bedeutung* ist der, durch die Einzelsprache allein gegebene Inhalt, d.h. der Inhalt, der aus der oppositiven Relation eines sprachlichen Zeichens zu anderen Zeichen desselben Sprachsystems resultiert, und entspricht der Art, *Wie* eine Einzelsprache, die außersprachliche Realität einteilt oder abgrenzt, der *Sinn* ist schließlich das in einem konkreten Kontext und in einer konkreten Situation mit einem Text oder einem Textfragment „Gemeinte“:

1. „Es geht in der Übersetzung darum, „einen gleichen Textinhalt“ in verschiedenen Sprachen auszudrücken. Da nun die einzelsprachlichen

Inhalte verschieden sind, der „übersetzte“ Inhalt aber „der gleiche“ sein muss, kann dieser Inhalt auch nicht einzelsprachlich, sondern nur übereinzelsprachlich sein (FR, S. 20).

2. Die Aufgabe der Übersetzung ist es nun, in sprachlicher Hinsicht, nicht die gleiche Bedeutung, sondern die gleiche Bezeichnung und den gleichen Sinn durch die Mittel (d.h. eigentlich durch die Bedeutungen) einer anderen Sprache wiederzugeben (FR, S. 21).

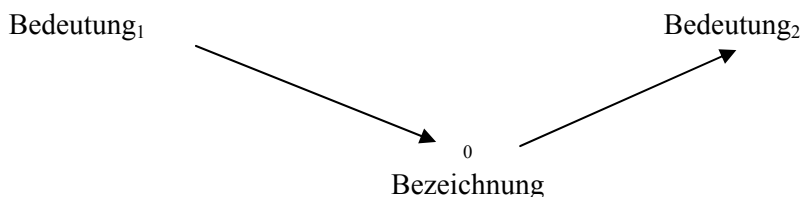
C. Die Übersetzungsphasen

Es lassen sich bei der Tätigkeit des Übersetzens zwei Übersetzungsphasen feststellen:

In der ersten, der *semasiologischen* Phase („Entsprachlichung“) versteht der Übersetzer zuerst die einzelsprachliche Bedeutung, die mit einem Wortlaut korreliert, und erst dann versteht er, was diese Bedeutung im konkreten Fall bezeichnet.

In der zweiten, der *onomasiologischen* Phase („Versprachlichung“) sucht er zuerst nach der Bedeutung, die dieser Bezeichnung in der Zielsprache entsprechen kann und erst dann lässt er dieser Bedeutung einen bestimmten Wortlaut entsprechen:

„Der Übersetzer muss die Bezeichnungen zuerst im Originaltext genau [...] identifizieren und dann diese Bezeichnungen auf geeignete Bedeutungen der Zielsprache zurückführen:



In der ersten Phase (Auslegung des Textes im Hinblick auf die Übersetzung) geht also der Übersetzer *semasiologisch* vor, von den sprachlichen Zeichen (d.h. eigentlich von den Bedeutungen) zum außersprachlichen Bezeichneten; in der zweiten Phase hingegen („Übertragung“) geht er *onomasiologisch* vor, d.h. vom Bezeichneten zu den Bedeutungen (der Zielsprache) (*Kontrastive Linguistik und Übersetzung: Ihr Verhältnis zueinander* = KL, S. 187).

D. Die Rolle der Weltkenntnis bei der Übersetzung

In vielen Abhandlungen zur Übersetzungstheorie begegnet man Ausführungen zur Bedeutung der Weltkenntnis für das Übersetzen. Die Frage der Weltkenntnis wird allerdings hauptsächlich aus der Sicht der sogenannten „Unübersetzbarkeit“ gestellt, d.h. hinsichtlich der Null-Entsprechungen: Die Gemeinschaft der Zielsprache kennt die bezeichnete „Sache“ überhaupt nicht (z.B. „Schnee“) und besitzt folglich auch kein Wort dafür in ihrer Sprache, das sie als Entsprechung anbieten könnte, was dann eben zur „Unübersetzbarkeit“ führen soll. Der Fall der Null-Entsprechungen stellt allerdings eine empirische und keine rationale Grenze der Übersetzung dar, zumal dies keine unüberwindbare Grenze der Übersetzung darstellt, sondern vorerst ein Hindernis auf der Ebene der Einzelsprache. In diesem Sinne müssen zuerst einzelsprachliche „Benennungen“ für die unbekannte „Sache“ auf der Ebene der Zielsprache eingeführt werden, sodass man bei der anschließenden Übersetzung über ein lexikalisches Äquivalent bereits verfügt. Die Verfahren für die „Benennung“ von neuen, fremden „Sachen“ sind dieselben wie bei der Erstbenennung überhaupt: Übernahme des fremdsprachlichen Ausdrucks – adoptiert und adaptiert, paraphrastische Ausdrucksweise, etc.

In der Übersetzungstheorie Coseriu spielt die Annahme eine wichtige Rolle, dass zur Konstitution eines Textes nicht nur die Verwendung einer bestimmten Einzelsprache, sondern auch die allgemeine Kenntnis der „Welt“ (Coseriu nennt sie „Kenntnis der Sachen“) und auch die Kenntnis der geschichtlichen Situation beiträgt und dass gerade die Kenntnis der Sachen bei der Entstehung des texteigenen Inhalts (des „Sinnes“ eines Textes) von besonderem Belang ist:

1. „Die Texte werden nicht mit sprachlichen Mitteln allein erzeugt, sondern zugleich, in verschiedenem Maß, auch mit Hilfe von außersprachlichen Mitteln (FR, S. 20).
2. Die Texte funktionieren [...] nicht nur durch ihren sprachlichen Gehalt, sondern auch durch ihren impliziten Bezug auf allgemeingültige Denkprinzipien, auf die allgemeine „Kenntnis der Sachen“, auf Vorstellungen und Meinungen in Bezug auf die „Sachen“, sowie auf allerlei außersprachliche Kontexte (FR, S. 25).

E. Relativität und finalistischer Charakter der Übersetzungsnormen

Coseriu geht davon aus, dass es bestimmte ideelle, allgemeine Normen des Übersetzens gibt. Die entsprechende Problematik der Übersetzung erschöpft sich jedoch nicht in der Identifizierung und Begründung der ideellen Normen; denn im konkreten Übersetzungsprozess können diese Normen aufgehoben werden, und

zwar durch andere bzw. zugunsten von anderen Prinzipien und Normen des Übersetzens. Durch die konkrete Beschaffenheit des Ausgangstextes, durch den Zweck der Übersetzung und durch die gemeinten Adressaten bedingt, besteht nämlich eine jeweils andere, *konkrete* Rangordnung der abstrakt gleichwertigen Übersetzungsprinzipien und Normen; die Übersetzungsnormen gelten also nur bedingt und nur in gegenseitiger Abhängigkeit:

„Ein allgemeingültiges Übersetzungsideal ist eine *contradictio in adiecto*, denn eine allgemeingültige optimale Invarianz für das Übersetzen kann es ebenso wenig geben, wie es ein allgemeingültiges Optimum für das Sprechen überhaupt gibt.

Das Übersetzen ist am ehesten dem Sprechen analog, und es gelten deshalb für das Übersetzen wie für das Sprechen nur finalistisch motivierte und finalistisch differenzierte Normen. Auch die „beste Übersetzung“ schlechthin für einen bestimmten Text gibt es aus demselben Grund nicht: Es gibt nur die beste Übersetzung dieses Textes für bestimmte Adressaten, zu einem bestimmten Zweck und in einer bestimmten geschichtlichen Situation“ (FR, S. 32).

Ich bin in diesem Aufsatz von der Tragweite eines spanischen Zitates aus *Lo erróneo y lo acertado en la teoría de la traducción* ausgegangen und - nach einer Sichtung einiger wichtiger Fragestellungen zur Übersetzung bei Coseriu - zum selben Zitat, jedoch in einem anderen Sinne, zurückgekommen – und zwar bzgl. der Hierarchie der Übersetzungsnormen beim konkreten Übersetzungsprozess.

III. ZUSAMMENFASSUNG UND AUSBLICK



Eugenio Coseriu im Jahre 1986 am Neckar in Tübingen.

In der Übersetzungstheorie des 20. Jahrhunderts begegnet man vereinzelt der einen oder der anderen Fragestellung zur Übersetzung. In der Übersetzungstheorie Coseriu begegnet man hingegen einem Bündel von Fragestellungen – im Grunde allen wichtigen Fragestellungen – und dies macht auch die Einmaligkeit seiner Übersetzungstheorie als – auch praxisorientiertes – Forschungsgebiet aus.

Eine große Anzahl der Schüler von Eugenio Coseriu führt diese Tradition der Auseinandersetzung mit Fragen zur Übersetzung und Übersetzbarkeit fort und entwickelt sie mit Ideenreichtum individuell weiter – ein günstiges Anzeichen, gerade jetzt, wenn im Juli 2011 sein 90. Geburtstag gefeiert wird.

Bibliographische Hinweise

- Catford, J. C. (1965) *A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press.
- Coseriu, E. (1976) „Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie“. Reprint from: *Theory and Practice of Translation*. Nobel Symposium 39, Stockholm 1976. ed. L. Grähs, G. Korlén, B. Malmberg. pp. 17-32. Verlag Peter Lang 1978. Bern – Frankfurt am Main – Las Vegas.
- Coseriu, E. (1976) „Lo erróneo y lo acertado en la teoría de la traducción“ in: E. Coseriu, *El hombre y su lenguaje: Estudios de teoría y metodología lingüística*, Madrid, 1977, pp. 214-239; (Übersetzt ins Spanische von Marcos Martínez Hernández).
- Coseriu, E. (1981) *Textlinguistik: Eine Einführung*, hrsgg. und bearb. von J. Albrecht, Tübingen, Narr.
- Coseriu, E. (1997) „Alcances y Límites“ in *LEXIS*, Vol. XXI, N 2, pp. 163-184.
- Coseriu, E. (2009) „Abordări reușite și altele greșite în teoria actuală a traducerii“, Manuskript. (Übersetzt ins Rumänische von Diana Moțoc/Cluj-Napoca 2009).
- Levý, J. (1969) *Die literarische Übersetzung: Theorie einer Kunstgattung*, übers. Von W. Schamschula, Frankfurt am Main, Bonn.
- Ulrich, M. (1988) „Die realen Bedingungen der Übersetzung: Barchudarov und Coseriu“, in G. Jäger, A. Neubert (Hrsg.), *Übersetzungswissenschaftliche Beiträge: Semantik, Kognition und Äquivalenz*, Leipzig 1988, S. 102-109.
- Ulrich, M. (1997) *Die Sprache als Sache. Primärsprache, Metasprache, Übersetzung*. Tübingen.

Miorita ULRICH ist seit 1992 Universitätsprofessorin an der Otto-Friedrich-Universität Bamberg / Deutschland, wo sie romanische Sprachwissenschaft (Spanisch, Französisch, Italienisch) unterrichtet. Ehemalige Studentin der Babeș-Bolyai-Universität (Cluj-Napoca) hat sie das Studium der romanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft an den Universitäten München und Tübingen (am angesehenen Lehrstuhl von Eugenio Coseriu) fortgesetzt. Sie hat in folgenden Bereichen publiziert: Romanische Syntax, vergleichende Sprachwissenschaft, Sprachtypologie, Textlinguistik, Primärsprache – Metasprache, Theorie und Praxis der Übersetzung. Gegenwärtig liegt ihr Schwerpunkt im Bereich der Reiseliteratur bzw. im Bereich der Übersetzung mehrsprachiger Texte im Rahmen eines Projektes zur südamerikanischen Literatur der Gegenwart (Sprachkontakt Spanisch – Indianersprachen).

L'herméneutique de Eugenio Coseriu appliquée à la traduction¹

Bernd Stefanink

Universités de Bielefeld et Cluj

Ioana Bălăcescu

Université de Craiova

Abstract. In his *Einführung in die Textlinguistik* Eugenio Coseriu wrote: "Accordingly, this means reducing the content, which has already been understood, to a particular expression in order to show that the *signifié* of the macro-sign in the text corresponds to a specific expression. In this regard text linguistics, as treated here, is interpretation, a hermeneutic act (Coseriu, 1980: 151).

This article intends to show with the help of a pertinent example how this conception of text linguistics can be realized by the translator.

Keywords: Coseriu, hermeneutics and translation, "Intersubjektive Nachvollziehbarkeit", cognitive science and translation

*A notre ami Tudor Ionescu, herméneute par excellence,
qui, hélas, nous a quitté trop tôt.*

LA DIFFICILE POSITION DE L'APPROCHE HERMENEUTIQUE EN TRADUCTION. COSERIU A LA RESCOUSSE

Dans le cadre de ce colloque dédié à Eugenio Coseriu, le point de départ de mon exposé est l'affirmation suivante du grand Maître :

Ceci veut dire que le contenu une fois compris doit être mis en rapport avec un élément textuel précis, qu'on doit montrer qu'au *signifié* du macro-signe dans le texte correspond une certaine expression. De ce point de vue la linguistique du texte, telle qu'elle est comprise ici, est interprétation, est herméneutique. (Coseriu 1980 : 151)

¹ Je ne voudrais pas commencer cette conférence sans la dédier à mon défunt ami et collègue Tudor Ionescu, qui nous a quitté ce printemps et dont j'ai fait la connaissance au colloque de Iasi, en 1996, où il donnait une conférence qui avait précisément pour titre : « Le traducteur doit se faire herméneute ».

Bien que Coseriu ne parle pas de traduction à cet endroit, ce qu'il dit à propos de la linguistique du texte est hautement pertinent pour l'approche herméneutique en traduction, qui place la compréhension du texte source au centre de l'attention.

L'approche herméneutique en traduction a une position difficile. Kußmaul (2000 : 59) la taxe de mysticisme (« Mystifizierung ») et d'imprécision (« unbestimmt »), lui reprochant son prétendu caractère pré-scientifique (« vorwissenschaftlich »)². Ces impressions négatives sont dues principalement à la terminologie et aux formulations métaphoriques par lesquelles l'approche herméneutique décrit l'activité traduisante. Ainsi, pour Stolze (2003 : 211) le texte cible naît dans une « impulsion de formulation intuitive autopoïétique partiellement inconsciente ». De quoi effrayer évidemment le traductologue « sérieux », à la recherche d'algorithmes fantomatiques susceptibles d'alimenter sa machine à traduire. On est loin aussi de « l'analyse-du-texte-pertinente-pour-le-traducteur » préalable à toute démarche traduisante telle qu'elle est prescrite par les traductologues influencés par la linguistique du texte, comme, par exemple, Christiane Nord, Gerzymisch-Arbogast ou encore Hans Höning. Quant à la terminologie, si l'on n'a pas compris la fonction heuristique (cf. Bălăcescu/Stefanink, 2010) de la terminologie herméneutique, son caractère métaphorique peut certes irriter et susciter des sourires condescendants.

L'approche herméneutique, qui décrit en fait au mieux le travail du traducteur au quotidien, a, par conséquent, besoin d'appuis, comme celui que lui donne Coseriu par sa conception de la linguistique du texte. Elle doit être en état de fournir une méthode d'évaluation qui convaincra Thomas. Aussi nous proposons-nous de montrer, à l'aide d'un exemple précis, comment cette conception coserienne de la linguistique du texte, alliée aux résultats des recherches cognitives sur le fonctionnement du cerveau, peut contribuer à légitimer l'approche herméneutique.

L'angoisse du traducteur devant sa créativité

Un des facteurs qui a contribué à la méfiance entretenue à l'égard de l'approche herméneutique est son ouverture sur la créativité du traducteur. Beaucoup de théoriciens de la traduction, comme par exemple Gerzymisch-Arbogast/Mudersbach (1998 : 16) reconnaissent le rôle important de la créativité dans l'opération traduisante, mais l'écartent de leurs préoccupations sous prétexte

² Son attitude, bien plus modérée, dans Kußmaul (2007 : 12) semble tout de même dénoter une évolution de sa pensée vers une appréciation plus positive, même s'il semble avoir du mal à accepter la volte-face ou, du moins, l'évolution positive de sa pensée.

qu'elle échapperait à une saisie rationnelle, se soustrayant ainsi à leur devoir de fournir au praticien une réflexion susceptible de le guider dans sa recherche de solutions aux problèmes auxquels il est confronté. « Désarmé »³, celui-ci se sent coupable dès que, dans un élan créatif, il arrive à une solution qui, après réflexion, lui paraît, tout à coup, « loin du texte ». Il n'arrive pas à la justifier, ni devant lui-même et encore moins devant d'autres, bref, il se sent « traduttore – traditore » !

Le témoignage suivant d'un professeur de linguistique corse, écrivain et traducteur passionné, mais pas traductologue (!), praticien qui se veut hostile à toute théorie⁴ traductologique, mais qui cherche néanmoins une justification de ses solutions créatives, nous fournit un exemple éloquent de la nécessité d'un appui théorique de sa pratique :

Le charme particulier de la traduction vient toujours de ce qui m'apparaît comme la difficulté en même temps que l'enjeu d'une pratique pour moi exclusivement empirique. Celui-ci se manifeste lorsque je relis la version corse que je viens d'achever d'un texte poétique. Cette impression provient souvent du constat d'un **écart irréductible** entre l'expression dans le texte-source et celle qui intuitivement s'est imposée à moi, dans ma langue. C'est précisément la conscience de cet écart qui me satisfait. Une trahison involontaire d'abord, mais assumée par la suite dans l'absence de tout repentir, voire avec le sentiment d'une illumination. Ou d'une trouvaille, si l'on veut faire moins exalté. La relecture recommencée me conforte dans cette délicieuse erreur. Quelque chose comme la conscience d'un forfait réussi. Une illusion sans doute, mais comme elle donne envie de récidiver! Au prix de ce plaisir-là, la fidélité serait bien ennuyeuse. C'est pourquoi je me sens à la fois complètement désarmé et irrésistiblement attiré par la pratique de traduction (c'est nous qui encadrons)⁵. (Thiers 2003 : 362)

L'approche herméneutique au secours du traducteur

Dans la mesure où elle épouse de très près la démarche du traducteur professionnel (qui est bien plus intuitif et spontané que le voudraient certains théoriciens de la traduction), l'approche herméneutique peut fournir les armes qui manquent à ce praticien, à une condition : celle de pouvoir légitimer cette démarche. Elle dispose pour cela de deux sciences auxiliaires : 1) d'une part une

³ Ce sont là les termes mêmes de notre témoin cité ci-dessous.

⁴ Le volume (Thiers (éd.) : 2003) qu'il a édité veut réunir un certain nombre de traducteurs praticiens, parlant de leur pratique et se distanciant sciemment de toute réflexion théorique, sans se rendre compte qu'ils font de la traductologie comme M. Jourdain faisait de la prose.

⁵ Nous nous sommes permis d'encadrer les mots révélateurs, marquant les moments forts de ce texte, écrit dans la sincérité de l'émotion, et constituant de ce fait un témoignage fidèle des sentiments réels de l'auteur, donc une certaine objectivité du document. Pour un commentaire détaillé de cet auto-témoignage voir Stefanink 2008 : 19-20.

linguistique du texte telle que l'entend Coseriu, et 2) d'autre part, les résultats de recherches récentes en sciences cognitives qui fournissent des explications relatives aux processus qui se déroulent dans notre cerveau.

1) La linguistique du texte nous permet d'asseoir sur des bases palpables nos solutions intuitives, en recherchant dans le texte les éléments qui ont pu les déclencher.

2) Les sciences cognitives nous montrent de quelle manière se construit le sens (à traduire), élément primordial dans l'approche herméneutique, puisque le traducteur traduit ce qu'il comprend et que le sens qu'il a compris n'est pas dans le texte, mais se construit dans la fusion des horizons (horizon du traducteur et horizon du texte) gadamérienne.

Selon Stolze le traducteur ne peut éviter sa subjectivité, il est prisonnier du cercle herméneutique : on ne peut comprendre que ce qu'on connaît déjà un peu pour l'avoir vécu dans des conditions similaires. Les cognitivistes, comme Lakoff (1987) formulent plus scientifiquement : à la base de toute compréhension il y a une catégorisation ; pour comprendre, on fait entrer l'information nouvelle dans une catégorie de choses qu'on connaît déjà à partir d'une expérience vécue.

Ceci a pour conséquence que ce vécu influence la compréhension d'un texte jusqu'à déformer le sens qu'a voulu donner l'auteur à ce texte. Ainsi la thèse de Coseriu, appliquée à la traduction est en quelque sorte un garde-fou contre les abus de l'interprétation des textes.

D'un autre côté, cette affirmation de Coseriu offre aussi une chance au traducteur, dans la mesure où elle laisse libre cours à sa créativité, puisqu'elle lui donne la liberté de traduire le sens du texte tel qu'il le perçoit à travers le réseau neuronal engrammatique qui s'est constitué dans son cerveau, au fil de ses expériences vécues, mais à condition qu'il rende sa construction du sens « intersubjectivement plausible »⁶.

Cette plausibilité intersubjective peut être assurée par deux démarches qui se veulent complémentaires :

1. une analyse du texte, à la recherche des signifiants linguistiques qui ont induit notre compréhension du sens, c'est-à-dire le « signifié du macro-signe » au sens où l'entend Coseriu,
2. une compréhension des faits cognitifs qui conditionnent notre construction du sens, tels que nous les exposent les chercheurs cognitivistes.

⁶ Pour le concept de la « intersubjektive Nachvollziehbarkeit » (plausibilité intersubjective), introduit par Stefanink (1997) et repris dans Bălăcescu/Stefanink (2006), voir aussi Cercel 2010.

En effet, si l'approche herméneutique n'a pas l'attention qu'elle mérite et si on l'a taxée de « mystique », c'est surtout en raison du caractère métaphorique de sa terminologie. Aussi avons-nous depuis longtemps soutenu la thèse qu'il faut attribuer une valeur heuristique à cette approche qui doit trouver sa légitimation scientifique dans les recherches cognitivistes⁷.

Ainsi Gadamer a utilisé le terme de « Horizontverschmelzung », fusion des horizons, pour décrire le processus de compréhension où le vécu du récepteur d'un texte vient fusionner avec les signifiants linguistiques du texte, afin de faire « jaillir » un sens. Nous retrouvons cette métaphore chez la praticienne de la traduction bien connue qu'est Irina Mavrodin, qui utilise le terme roumain de « *contopire* » pour décrire le processus par lequel le traducteur arrive à saisir le sens du texte avant de le traduire, une métaphore qui correspond bien au processus par lequel passe tout traducteur chevronné au cours de son opération traduisante.

Mais Gadamer a reconnu lui-même que son terme de « Horizontverschmelzung » n'était guère opérationnel dans une argumentation scientifique⁸. Il n'avait pas à cette époque connaissance des recherches cognitivistes sur le processus de compréhension. Que sont en effet les processus *top down* et *bottom up* des cognitivistes sinon l'horizon du récepteur, d'une part, et l'horizon du texte, d'autre part ?! On peut donc dire que les recherches cognitivistes viennent éclairer et légitimer d'un point de vue scientifique les thèses que les herméneutes ont affirmées de manière intuitive

Dans l'exemple qui suit, nous allons montrer comment une traduction qui, à première vue, paraît aberrante et fantaisiste, se révèle optimale pour rendre le message que veut nous faire comprendre l'auteur.

ILLUSTRATION DE LA THESE DE COSERIU : « QU'ON DOIT MONTRER QU'AU SIGNIFIÉ DU MACRO-SIGNE DANS LE TEXTE CORRESPOND UNE CERTAINE EXPRESSION »

Dans l'exemple qui suit nous nous proposons de venir à l'appui de l'approche herméneutique en traduction sans tomber dans le mysticisme et de démontrer comment on peut se laisser aller à une impulsion de formulation intuitive autopoïétique partiellement inconsciente à condition de rechercher dans le texte, comme le préconise Coseriu, les éléments textuels qui ont provoqué cette formulation.

⁷ Cf. Bălăcescu/Stefanink 2009 : 222, 2005a : 290, 2005b : 634 ; Stefanink/Bălăcescu 2009a : 298, 2009b : 326, 2008 : 44, 48.

⁸ Même si entre-temps les recherches cognitivistes de Lakoff (1987) ou de Lakoff/Johnson (1980) au titre révélateur de *Metaphors we live by* ont démontré le rôle (que je qualifierais de « catalyseur ») de la métaphore dans le processus de compréhension.

L'analyse conversationnelle comme méthode de recherche

Dans le cadre de nos recherches sur les processus mentaux qui se déroulent dans la tête du traducteur nous utilisons l'analyse conversationnelle: deux informateurs/traducteurs, placés devant un texte à traduire, doivent fournir une version commune en langue cible, ce qui les oblige à « négocier » leur traduction. Leur débat est enregistré, transcrit et analysé (pour plus de précisions cf. Stefanink 1995, 2000). Le texte à traduire pour notre exemple était le suivant :

Le mercredi, à l'Elysée
REUNION DU CONSEIL DE DISCIPLINE

Avant le dernier remaniement, ils étaient trente-six (en comptant Mitterrand) autour de la table du Conseil des ministres. Ils ne sont plus aujourd'hui que dix-sept. La table étant restée la même, ces messieurs-dames ont pu se desserrer.

Mais à entendre certains d'entre eux, cette aération comporte des inconvénients. Les discussions en aparté sont désormais à peu près impossibles et, lorsqu'un ministre intervient, il devient très risqué d'échanger en douce quelques vacheries à son endroit. L'œil noir de Tonton fusille immédiatement le bavard.

Alain Savary, dont c'était un des sports favoris jusqu'à cette regrettable petite révolution, est, paraît-il, terriblement frustré.

La classe étant moins nombreuse, et plus facile à surveiller, il est devenu quasiment impossible de lire tranquillement son journal ou de faire son courrier sans se faire repérer illico.

Autre petit jeu pratiquement refusé désormais aux ministres : la rédaction des petits mots que, traditionnellement, ils se passent de l'un à l'autre pour se distraire au cours des exposés parfois barbants de leurs distingués collègues.

Et puis, le brouhaha est proscrit.

Tonton a voulu imprimer un style nouveau au Conseil. Maintenant, il donne systématiquement la parole à tous ceux qui la demandent, et il insiste même pour avoir l'avis des principaux ministres sur tel ou tel sujet. Ce qui fournit, paraît-il, l'occasion à Michel Rocard de faire de véritables exposés dans le style Sciences-Po.

Enfin, le Conseil doit être désormais terminé à 12 h 30 pétantes. Plus question de jouer les prolongations. L'heure du casse-croûte, c'est sacré.

La traduction de la dernière phrase du texte – *L'heure du casse-croûte, c'est sacré* – a posé un **problème de traduction**, dû à une incompatibilité entre le bagage cognitif, le « world knowledge » du traducteur et l'information fournie par

le texte, comme il ressort, par exemple, dans cette phrase d'une de nos informatrices: « ...à midi, c'est pas le casse-croûte!... ». D'autres informateurs ont vu un décalage entre le statut social des ministres et la teneur de leur repas de midi: « ...des ministres ne mangent pas des casse-croûtes... ». Le traductologue Krings (1986) nous a proposé une traduction par « Stulle » (dans une communication privée), mais c'est un mot qui est marqué dialectalement comme appartenant à l'Allemagne du Nord et est associé plutôt avec une tranche de pain de seigle noir sur laquelle on a étalé une mince couche de margarine, sur laquelle se promènent deux rondelles de salami coupées en filigrane. Rien à voir avec le sandwich jambon/fromage français d'où déborde un camembert coulant sous la dent souveraine de l'ouvrier en bâtiment, faisant frémir d'envie le spectateur alléché.

L'erreur de toutes ces solutions, c'est qu'elles s'acharnent à rendre la base matérielle du mot « casse-croûte ». Ceci se manifeste tout particulièrement dans la remarque d'une informatrice qui réagit à la proposition de traduire « casse-croûte » par « snack », dans une traduction vers l'italien, par une exclamation horrifiée : « Tu ne peux pas diminuer le repas ! » (corp. it.) On a affaire à une vision atomisante concentrée sur la composition matérielle du casse-croûte ; pas de macro-stratégie dans l'approche de l'opération traduisante, qui devrait s'intéresser à **la fonction du texte et dans quelle mesure cet élément textuel vient soutenir la fonction générale de ce texte.**

La majorité des traducteurs a abouti à la traduction allemande: (2) *Die Stunde der Mahlzeit ist heilig* (litt. = l'heure du repas est sacrée), après être passée par le stade (1) *die Stunde des Mittagessens ist heilig* (= l'heure du repas de midi est sacrée) pour retenir finalement (3) *die Mittagspause ist heilig* (= la pause de midi est sacrée), comme nous le montre l'exemple suivant d'un corpus conversationnel:

Corpus N 1⁹

1. l'heure du casse-croûte das heißt einfach glaub ich des *mittag-essens* oder so das heißt der *pause* praktisch in dem Sinne... casser la croûte heißt la/laß uns anfangen beim essen zum Beispiel wenn man das essen fertig hat/ *laisse casser la croûte maintenant!* also jetzt jetzt/ maintenant c'est la casse-croûte/ jetzt geht's los *laßt es uns attackieren* jetzt

2. ...ehm ehm essen so...

1. ... und die ist heilig das heißt daß die ist heilig in dem sinne daß sie nicht mehr in Frage gestellt wird hm hm

⁹ Nous avons laissé les corpus dans l'état où ils ont été transcrits par les différents transcripteurs (étudiants ou personnel étudiant auxiliaire).

1. auch selbst wenn 'ne diskussion mal so interessant ist daß es normalerweise länger dauern könnte kommt das gar nicht in Frage steht gar nicht so zur debatte *schluß ist schluß casse croûte ist casse-croûte !*

2. genau

(corp. all. 1 206-216)¹⁰

De même que nos informateurs, nous avons, nous aussi, abouti, dans un premier mouvement, à la traduction : *Die Stunde der Mahlzeit ist heilig* (=L'heure du repas est sacrée).

Pourtant, nous sommes restés insatisfaits de cette solution. Au fur et à mesure que notre empathie avec le texte a progressé et que nous avons plus intimement fusionné avec le texte, nous avons eu l'idée de reprendre la traduction à deux, avec un interlocuteur, avec la tâche de « négociier » une version commune en langue cible. Au fil de notre négociation nous avons finalement abouti à la formulation « *Wenn es schellt wird der Ranzen gepackt* » (Quand ça sonne on range son cartable).

Un collègue traductologue (connu pour être hostile à toute créativité en traduction) nous a ri au nez et s'est exclamé : « Ah, vous êtes aussi un de ceux-là... !¹¹ ».

Piqué au vif et fidèle à la conception de Coseriu, nous nous sommes proposé de trouver les éléments linguistiques du texte qui ont pu induire cette solution du problème, en analysant le corpus conversationnel auquel a donné lieu notre négociation de la traduction, car, en tant qu'herméneutes, nous sommes convaincus que nous avons droit à notre compréhension et traduction du texte à partir du moment où nous parvenons à la rendre « intersubjectivement plausible » en la légitimant, d'une part, à travers les éléments du texte et, d'autre part, à travers la compréhension du réseau associatif engrammatique qui a conditionné notre réception du texte. A cette fin nous avons analysé la négociation conversationnelle que nous avons eue. La voici :

Korpus Nr. 2

A. was ich nicht so richtig in den Griff kriege ist das *c...* also praktisch das Demonstrativpronomen, das den vorherigen Satzteil noch einmal

¹⁰ Il s'agit d'étudiants de l'Université de Bielefeld, participants à un cours de traduction avancée.

¹¹ Par « ceux-là » il entendait sans doute des traducteurs comme Enzensberger, qui avait fourni une version moderne du *Misanthrope* de Molière, version que ce collègue avait fortement critiquée.

zusammenfasst... da ist irgendwie ein Stilbruch drin... das ist gesprochene Sprache... Umgangssprache... das ist irgendwie *emotional*... Während der deutsche Satz eine *wohlformulierte* Information wiederzugeben scheint... da ist die ganze Emotionalität raus...

B. stimmt...

A. ... l'heure die casse-croûte c'est sacré klingt irgendwie stärker... das haut so richtig rein... als Satz am Schluss... das ist bei die Mittagspause ist heilig nicht so drin

B. stimmt, da hast du Recht... aber wie willst du das sonst sagen... mir fällt da nichts ein... die Stunde des Sandwich... im Rumänischen könnte man casse-croûte als Sandwich übersetzen

A. ja aber die Stunde des Sandwich klingt ja wirklich komisch... ich denke dann gleich Wem die Stunde schlägt

B. wieso Wem die Stunde schlägt?

VISUALISATION

A. na ja, Hemingway For whom the Bell tolls... das ist die deutsche Übersetzung... ich *sehe dann gleich Szenen* aus dem spanischen Bürgerkrieg, wie sie von Hemingway geschildert werden... wie sie sich da den Berg hinaufkämpfen und beschossen werden.... Nein ... wir müssen uns einfach *vorstellen* wie die Typen da in unserem Text herumsitzen... so dahingefletzt...

B. dahingefletzt?... Was heißt das?

CHARNIERE

A. na ja ... ich meine... so ohne richtige Haltung... ohne richtiges Interesse... gelangweilt von dem was der Lehrer da oben herumstottert... total desinteressiert... sie warten nur noch auf die Mittagspause... wie die gelangweilten Schüler in der Klasse... die hören ja nicht zu ... die warten doch nur dass es schellt... und dann rennen sie in die Pause...

PRISE EN CONSIDERATION DU RYTHME DE LA PHRASE

B. ja... stimmt ...

A. ...wenn es schellt wird der Ranzen gepackt!... genau das ist es...

B. oh, ja super... das klingt gut... aber was heißt genau Ranzen?

A. ja das ist eben der Schulranzen... schon etwas veraltet, aber irgendwie packt man eben den Ranzen und nicht etwa die Schultasche... klingt eben *knackiger*...

B. stimmt...

A. ... das hat *denselben ... entschiedenen* Charakter wie l'heure du casse-croûte c'est sacré... und da es auch noch der letzte Satz im Text ist, der sozusagen den Schlusstrich zieht, ist es wichtig so einen *knackigen* Abschluss zu haben...wie im Französischen....

B. hmm...(zustimmend)

A. man hat das Gefühl, dass es ein abschließender Satz ist, der alles sagt, was zu sagen ist und das Tableau so zusagen abrundet... abschließt... da gibt es nichts mehr hinzuzufügen oder zu entgegenen...

B. hmhm (zustimmend)

A. kein wenn und aber... alles wurde durch diese Schilderung bereits gesagt. Punkt Schluß! Da ist eine gewisse Verachtung drin... brauchen wir nicht mehr zu diskutieren, will der Autor sagen.... Das Bild sagt alles... das Bild das ich hier vom Ministerrat gegeben habe.

1) Légitimation de notre traduction par les éléments micro-structuraux du texte

Ce qui frappe avant tout dans ce corpus c'est le mot « sich vorstellen » (se représenter) et le mot « knackig » (qui dans ce contexte évoque quelque chose de cassant, de catégorique, de définitif.

Au début de cet extrait de corpus nous trouvons une analyse des raisons de notre insatisfaction avec la solution « Die Stunde der Mahlzeit ist heilig », par rapport à la phrase française où nous constatons une rupture de style, due à la reprise anaphorique par « c' », caractéristique du langage parlé familier et peu compatible avec le style châtié des ministres. On constate que la phrase française a un certain rythme cassant, catégorique au contraire de la phrase allemande, qui se limite à rendre un contenu sémantique, la reprise anaphorique par « c' » ne faisant pas partie du « génie » de la langue allemande. Les deux phrases diffèrent du point de vue du rythme.

Que vient faire le rythme dans un texte qui n'a pourtant rien à voir avec la poésie ?

Le rythme explique pourquoi nous avons associé la phrase française avec la version allemande : « Wenn es schellt wird der Ranzen gepackt », beaucoup plus proche de « L'heure du casse-croûte, c'est sacré » que la sage version de la phrase stylistiquement bien formée : « Die Stunde der Mahlzeit ist heilig » (=L'heure du repas est sacrée). « L'heure du repas est sacrée » serait aussi la formulation la plus normale qui s'offre à l'auteur pour informer sur les raisons de la ponctualité des ministres. S'il a choisi une façon de s'exprimer stylistiquement tellement marquée, il faut consacrer une attention particulière à ces marques stylistiques. La marque qui distingue cette phrase de la formulation non marquée est le rythme. Le rythme y prend une valeur d'autant plus importante qu'il s'agit de la dernière phrase du texte, qui, de par celui-ci, a quelque chose de catégorique et, pour ainsi dire, 'clôt le

débat’; c’est exactement cela que veut dire l’inf. 1 de notre corp. 1 quand elle dit « schluß ist schluß, casse croûte ist casse-croûte! ». Le fait qu’elle résume son impression dans un phraséologisme à caractère tautologique dont toute la valeur sémantique se situe au niveau du rythme, montre bien que c’est ce rythme qui l’a marquée et qui lui a paru la chose déterminante apportée par cette phrase. Très probablement la proximité du mot *pétantes*, qui comporte trois explosives dans sa structure phonique, a contribué à cette impression de quelque chose de catégorique. Notons aussi que la présence de cette explosive dans le texte français a pu également contribuer à générer le mot « gepackt » dans la version allemande, le caractère explosif du « p » venant souligner le côté catégorique et irrévocable de cette affirmation.

La cognitive Aitchison (2003) qui étudie la façon dont est structuré notre lexique mental, dans un livre intitulé *Words in the Mind*, nous livre une explication cognitive pour expliquer le fait que ces deux phrases puissent être associées sans pourtant avoir une similitude sémantique. Aitchison constate que les mots sont ordonnés dans notre cerveau non seulement selon leurs affinités sémantiques, mais aussi selon leurs affinités rythmiques. Les observations faites en ce qui concerne l’acquisition du langage par l’enfant (Aitchison 2003 : 207ss.) autant que les expériences menées sur l’aphasie avec la fabrication de « nonsense words », montrent que « *people try to retain the stress pattern of the base* » (*ibidem* : 181 ; c’est nous qui soulignons). Cette tendance à retenir le schéma rythmique des mots se manifeste au niveau des processus d’élitication, au cours desquels les éléments linguistiques interpellés dans la mémoire longue pour se presser devant le portillon de la mémoire de travail ne le sont pas seulement en fonction de leurs affinités sémantiques, mais aussi en fonction de leurs ressemblances phoniques et rythmiques. Les procédés d’élitication utilisés par les cognitivistes pour étudier la façon dont les mots sont stockés dans notre cerveau nous révèlent que les mots aux traits phonétiques (« Phonetic features ») similaires sont activés simultanément lors du processus d’élitication – donc associés –, ce qui laisse supposer que les caractéristiques sonores jouent un rôle dans les liens qui les relient les uns aux autres sous forme de réseaux neuronaux (*idem*, 181). Le fait que la grande majorité de nos informateurs allemands en vient spontanément à avoir le mot de « Sauerkraut » sur les lèvres¹², quitte à se corriger immédiatement, vient corroborer les hypothèses des cognitivistes sur le rôle joué par les caractéristiques

¹² Fait dû évidemment à l’association exclusive avec les sonorités de choucroute et certainement pas avec la sémantique ; fait à signaler aux traducteurs poètes pour lesquels « la poésie est une pensée musicale » (Thiers, 2003).

sonores et rythmiques dans le stockage des concepts¹³. Ceci vient également confirmer les hypothèses des cognitivistes, que lors de la production verbale ce n'est pas le mot juste qui est sélectionné, mais que la masse des mots faisant partie du même réseau associatif surgit au portillon de la mémoire active et est soumise à un processus d'élimination¹⁴.

2) *Légitimation de notre traduction par la macro-structure du texte :*

La question qui se pose au niveau macro-structural est de savoir quel est le rhème du texte, c'est-à-dire quelle est l'information véhiculée par le texte, quelle est l'intention de l'auteur (même si nous sommes conscients que cette intention est une reconstruction personnelle sur fond de vécu personnel).

Le texte présente trois courants isotopiques :

1. l'isotopie du Conseil des Ministres, avec sa terminologie aux teintes politiques et son style châtié
2. l'isotopie des cancrs dans une salle de classe, qui ne pensent qu'à faire des bêtises. Cette isotopie est parallèle à la première, les deux isotopies sont étroitement entrelacées, de sorte qu'il se produit une comparaison implicite tout à fait favorable à l'enchaînement associatif ;
3. l'isotopie d'une réunion de travailleurs prolétaires qui n'attendent que la sirène annonciatrice de la cessation du travail.

Ces trois isotopies représentent des scénarios au sens où l'entend Lakoff (1987). Si nous les considérons sous l'angle du *Figure /ground alignment* du chercheur cognitiviste Langacker (1987), ils fonctionnent tous trois sur l'arrière-plan du manque du sens des responsabilités, qui caractérise les ministres autant que les élèves espiègles auxquels ils sont implicitement comparés. C'est ce manque du sens des responsabilités qu'on pourrait appeler le rhème du texte, l'information principale, qui relie ces trois scénarios les uns aux autres, au sens de la théorie associationniste de Mednick (1962).

En traduisant par l'image d'une classe de cancrs dénuée de tout sens des responsabilités, qui n'attend que la sonnerie pour se précipiter dans la pause, sans se soucier le moins du monde de ce que le professeur est en train de dire, ce rhème du manque du sens des responsabilités est encore mieux rendu que dans l'original.

¹³ Cf. aussi note 12 et l'explication d'une solution créative par la „proximité phonique“ des mots.

¹⁴ « As in speech production, speakers consider many more words than they eventually select. A huge number are activated, then those that are not required are gradually suppressed » (Aitchison, 2003 : 239). Bergström (1988) parle d'un « *possibility cloud* » pour désigner l'ensemble des virtualités sémantiques qui viennent s'offrir à l'entrée en conscience.

On pourrait parler d'une « optimisation » du texte par le traducteur, qui peut compenser des manques à d'autres endroits dans la traduction du texte.

Dans le texte source le rhème du manque du sens des responsabilités est rendu par le rappel du fait que les ministres socialistes sont ceux des prolétaires. Ceci est connoté par :

1. l'association avec le jeu du football, jeu « prolétaire » en France,
2. par le langage peu châtié, caractéristique du parler prolétaire prêté par l'auteur aux ministres socialistes/communistes qu'il veut discréditer,
3. par le manque du sens des responsabilités aisément imputé au travailleur français.

On peut se demander si cette deuxième démarche était nécessaire et si la première solution n'aurait pas suffi.

Elle était nécessaire parce que la première démarche avait laissé le traducteur insatisfait, un facteur très important sur le chemin de la créativité. Cette insatisfaction est due, d'une part, au bagage cognitif du traducteur bi-culturel, d'autre part, à une empathie de plus en plus profonde avec le texte. Il sait, en effet :

1. qu'en Allemagne le football n'a pas la même connotation « prolétaire » qu'en France,
2. que la société allemande est loin d'imputer le moindre manque du sens des responsabilités à l'ouvrier allemand, au contraire du journaliste du *Canard enchaîné*, qui sait qu'il peut s'appuyer sur ce cliché vivant dans la mémoire collective des Français et par conséquent du récepteur de son texte,
3. et, finalement, qu'il n'existe pas, dans l'univers culturel allemand un équivalent du *casse-croûte* français.

De sorte que le traducteur ne peut pas reprendre, tel quel, le scénario du manque du sens des responsabilités qui sert à caractériser les ministres socialistes ; il est donc amené spontanément à se reporter à un autre scénario, présent dans ce texte, qui a la même fonction. Il arrive ainsi à établir une adéquation de l'effet produit, au sens où l'entend la *Skoposthéorie*, et à maintenir la fonction du texte, car, contrairement aux ouvriers, les cancre se comportent de la même façon dans les deux cultures en présence et font naître les mêmes associations d'un scénario du manque du sens des responsabilités dans l'une comme dans l'autre. En termes schankiens (Schank, 1982) : ils sont associés du point de vue du TOP, « mise en scène prototypique du manque du sens des responsabilités ».

Faisons ici un excursus chez les chercheurs en mémoire qui expliquent ce type d'associations.

Les modèles explicatifs fournis par les recherches sur la mémoire

Les chercheurs en mémoire fournissent des modèles explicatifs qui légitiment ce genre de processus associatifs. Roger Schank (1982) nous explique que nos expériences sont stockées dans notre mémoire selon certaines règles. Ainsi il existe, à un niveau d'abstraction assez élevé, ce qu'il appelle les *Thematic Organisation Points* (TOPs), dans lesquels sont stockées toutes les expériences à structure semblable. La *Westside Story* et *Roméo et Juliette* sont associées sur la base d'un même schéma, d'une même *Gestalt* : deux amants qui s'aiment face à un entourage qui s'oppose à cet amour; dans *West Side Story* c'est le gang, dans *Roméo et Juliette* c'est la famille.

Dans notre texte le comportement des représentants de la classe ouvrière et le comportement de la classe scolaire ont une *Gestalt* similaire et sont associés par le biais du même TOP.

CONCLUSION

Nous espérons avoir montré que des solutions créatives à un problème de traduction, qui, à première vue, peuvent sembler sans rapport avec la phrase ou le mot à traduire dans le texte source peuvent s'avérer parfaitement pertinentes lorsqu'on s'attache,

1. d'une part, à rechercher dans le texte les éléments linguistiques qui ont mené à cette solution et
2. d'autre part, à tenir compte des recherches cognitivistes qui permettent de comprendre que nous saisissons la réalité non pas à travers un réseau de traits pertinents, comme nous le faisaient croire les structuralistes, mais à travers un réseau de voies associatives, les engrammes, qui ont structuré notre cerveau au fil de nos expériences vécues. Les conclusions que nous pouvons tirer des recherches cognitivistes, comme celles de Fillmore (1977) et de sa sémantique des *scenes and frames*, font que dans une autre culture il faut d'autres *frames* linguistiques pour produire le même effet sur le récepteur du texte, comme le réclame la « Skoposthéorie » de Reiß/Vermeer (1984). « Wenn es schellt wird der Ranzen gepackt ! » véhicule, au même titre que « L'heure du casse-croûte, c'est sacré ! », le thème d'un manque du sens des responsabilités chez les ministres socialistes, qui est l'information que l'auteur veut communiquer.

Bibliographie

- Aitchison, J. (2003) *Words in the Mind. An Introduction to the Mental Lexicon*, Oxford, Blackwell.
- Bălăcescu, I., Stefanink, B. (2010): « De la valeur heuristique du terme dans l'approche herméneutique » in Cercel, L., Stanley J. W. (Hg.) (2010), *Unterwegs zu einer hermeneutischen Übersetzungswissenschaft. Festschrift für Radegundis Stolze zu ihrem 60. Geburtstag*, Tübingen, Gunter Narr (paraît en déc. 2010).
- Bălăcescu, I., Stefanink, B. (2009) « Les bases scientifiques de l'approche herméneutique et d'un enseignement de la créativité en traduction » in L. Cercel, *Übersetzung und Hermeneutik – Traduction et herméneutique*, Bucarest, Zetabooks, pp. 211-267.
- Bălăcescu, I., Stefanink, B. (2006) « Kognitivismus und übersetzerische Kreativität » in *Lebende Sprachen*, 2/2006, S. pp. 50-61.
- Bălăcescu, I., Stefanink, B. (2005a) « La didactique de la traduction à l'heure allemande » in *META*, 50-1, pp. 277-294.
- Bălăcescu, I., Stefanink, B. (2005b) « Défense et illustration de l'approche herméneutique en traduction » in *META*, 50-2, pp. 634-643.
- Bergström, M. (1988) « Communication and Translation from the Point of View of Brain Function », in Holz-Mänttari (éd.), *Traducere Navem. Festschrift für Katharina Reiß zum 70. Geburtstag (= studia translologica A 3)*, Tampere, Tampereen Yliopisto, pp. 23-36.
- Cercel L. (2010) « Subjektiv und intersubjektiv in der hermeneutischen Übersetzungstheorie » in *Meta. Research in Hermeneutics, Phenomenology, and Practical Philosophy*, II (1) / 2010, pp. 84-104.
- Coseriu, E. (1980) *Einführung in die Textlinguistik. Hrsg. Und bearb. V. J. Albrecht*, Tübingen, Narr.
- Fillmore, C. J. (1977) « Scenes-and-Frames Semantics » in *Linguistic Structures Processing*, Hrsg. Antonio Zampolli, Amsterdam, N. Holland, pp. 55-88.
- Gerzymisch-Arbogast, Heidrun/Mudersbach, K. (1998) *Methoden des wissenschaftlichen Übersetzens*, Tübingen, Francke (UTB 1990).
- Holz-Mänttari, J., Nord, C. (éds.) *Traducere Navem. Festschrift für Katharina Reiß zum 70. Geburtstag (= studia translologica A 3)*, Tampere, Tampereen Yliopisto.
- Krings, H., P. (1986) *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht. Eine empirische Untersuchung zur Struktur des Übersetzungsprozesses an fortgeschrittenen Französischlernern*, Tübingen, Narr.
- Kußmaul, P. (2007) *Verstehen und Übersetzen. Ein Lehr- und Arbeitsbuch*, Tübingen, Narr Francke Attempto.
- Kußmaul, P. (2000) *Kreatives Übersetzen*, Tübingen, Stauffenburg.
- Lakoff, G. (1987) *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1980) *Metaphors we live by*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Langacker, R. W. (1987) *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford, Stanford University Press.
- Mednick, S. A. (1962) « The Associative Basis of the Creative Process » in *Psychological Review*, 69, pp. 220-232.
- Reiß, K., Vermeer, H. (1984) *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer.
- Schank, R. C. (1982) *Dynamic memory. A theory of reminding and learning in computers and people*, London/New York, Cambridge University Press

- Stefanink, B. (2008) « De quelle quantité et de quel type de théorie un traducteur a-t-il besoin ? Et pourquoi ? » in *RIELMA*, 1, 2008, pp. 83-102.
- Stefanink, B. (2000) « Analyse conversationnelle et didactique de la traduction » in *Studia Romanica Posnaniensa (XXV/XXVI)*, Poznan, Adam Mickiewicz University Press Publications, 2000, pp. 283-298.
- Stefanink, B. (1997) « 'Esprit de finesse' – 'Esprit de géométrie': Das Verhältnis von 'Intuition' und 'übersetzerrelevanter Textanalyse' beim Übersetzen » in Rudi Keller (Hrsg.), *Linguistik und Literaturübersetzen*, Tübingen, Narr, pp. 161-184.
- Stefanink, B. (1995) « L'ethnotraductologie au service d'un enseignement de la traduction centré sur l'apprenant » in *Le langage et l'homme*, 1995, n° 4 octobre, pp. 265-293.
- Stefanink, B., Bălăcescu, I. (2009a) « Traduction professionnelle – traduction pédagogique : même combat » in M. Ballard, *Traductologie et enseignement de la traduction à l'université*, Arras, Artois Presses Université, pp. 285-315.
- Stefanink, B., Bălăcescu, I. (2009b) « Contributions récentes de langue allemande aux rapports entre sciences cognitives et traductologie » in *RIELMA*, 2009, pp. 313-330.
- Stefanink, B., Bălăcescu, I. (2008) « Une didactique de la créativité en traduction comme 'problem solving activity' » in A. Greere (coord.), *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philology 3. Translator Training for the Global Market*, 2008, Cluj-Napoca, Cluj University Press, pp. 37-51.
- Stolze, R. (2003) *Hermeneutik und Translation*, Tübingen, Narr.
- Thiers, G. (éd.) (2003) *Baratti. Commentaires et réflexions sur la traduction de la poésie*. Coll. « Isule Literarie. Des îles littéraires », Albiana – Bu – Ccu – Iitm.
- Thiers, G. (2003) « L'écart parfait » in Thiers (éd.) 2003, pp. 363-372.

Ioana Adriana BĂLĂCESCU, maître-assistant à la Faculté des Lettres, Universitaté Craiova, Licence d'anglais et de latin, Licence de roumain et d'allemand, Doctorat en traductologie, nombreuses bourses de recherches à l'étranger, entre autres mission de recherches en Allemagne, avec une bourse de la fondation élitare « Alexander von Humboldt » pour projet de recherches sur « Les fondements cognitifs et neurophysiologiques de l'approche herméneutique en traduction », plus particulièrement sur la créativité en traduction et une didactique de la traduction qui intègre la créativité dans ses fondements.

Bernd STEFANINK Dr., Professeur à l'université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, dans le cadre du soutien aux universités de l'Est, mis en œuvre par la fondation « Johann Gottfried Herder » et le DAAD, Professeur émérite de l'université de Bielefeld. Etudes de philosophie aux universités de Mayence et de Marburg, examen d'état en philosophie et pédagogie, bourse du Gouvernement Français pour recherches sous la direction de Paul Ricoeur à la Sorbonne, continuation des études à la Sorbonne avec différentes bourses élitaires : licences et maîtrises de lettres modernes, d'anglais, de linguistique ; assistant du professeur André Martinet, Doctorat ès Lettres (Sorbonne, Paris IV) sous la direction de A. Martinet et G. Moignet. Nombreuses missions de « visiting professor » en France, Afrique (Nairobi, Al Azhar University du Caire), au Portugal, en Roumanie. Didactique de la traduction, herméneutique, cognitivisme. Longue pratique de la traduction simultanée, consécutive et écrite. Travaux en cours : recherches sur les fondements cognitifs et neurophysiologiques de la créativité en traduction et sur la didactique de la traduction.

La théorie de la traduction selon E. Coseriu. Lecture de l'interprète de conférences

Christina Popan

DG SCIC de la Commission Européenne

Abstract. The study applies the considerations formulated by Eugenio Coseriu concerning the nature and the limits of translation to the case of interpreting, seen here as a particular form of translation. Thus, it highlights the relevance for interpreting of the "right" and "wrong" questions (false expectations) formulated by the theorist, refuting all idea of linguistic congruence and pointing to a more flexible approach to the idea of accuracy and to the indirect nature of the translation/interpretation process. Also discussed are certain differences between the two processes, from the attitude of the intended recipients to the features of the "raw material" and to the additional challenges faced by interpreters.

Keywords: Translation theory, limits of translation, interpreting, Eugenio Coseriu, supralinguistic features

Vous parlez plusieurs langues ? Vous avez même l'audace de faire de la traduction ou de l'interprétation ? Dans ce cas, vous avez certainement déjà vécu les situations « typiques » du métier comme par exemple, qu'il n'y a pas deux traducteurs qui traduisent un texte exactement de la même façon – et l'on peut donc se demander quelle est la « meilleure » traduction, ou qui « avait raison » – et qu'on vous ait posé la question de savoir comment on traduisait un certain mot dans une autre langue – juste pour vous montrer qu'au fait vous ne le savez pas et que certains mots de toute façon ne peuvent pas être traduits de manière exacte.¹

Si vous connaissez ces situations, vous êtes en principe déjà en plein dans la thèse de départ de l'essai du Professeur Coseriu, dont le titre original est *Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie* (1978), mais l'auteur lui-même dit dès le début qu'il aurait pu intituler son essai d'une autre façon, puisqu'il

¹ Un des exemples typiques de mot qui serait intraduisible est l'allemand *gemütlich*, ou le néerlandais *gezellig*, que mon professeur de néerlandais a encore utilisé pour déclarer: « vertalen bestaat niet » – « traduire est impossible ».

s'agit de voir quels seraient à la fois l'apport et les limites de la traduction². Il dit que dans la théorie de la traduction on se heurte souvent à des questions mal posées, à des confusions et au manque de distinction entre les concepts. En effet, une des difficultés serait qu'en traduction, qui n'est qu'une variante spécifique du parler, tout serait lié à tout³. Si la traduction est une variante du parler et, par extension, l'interprétation une variante de la traduction, pour pouvoir appliquer la théorie de la traduction à l'interprétation, nous devons compléter ce que nous savons sur le parler (donc « l'original » du texte) avec ce que nous savons sur la traduction (donc la production d'une copie de l'original dans une autre langue), et tout ceci complété par les caractéristiques de l'interprétation, qui viennent de son conditionnement, puisque l'interprétation se produit de façon orale et en même temps que l'original.

Pour bien pouvoir saisir ce qui « se passe » lors de la traduction, Coseriu propose de regarder comment procèdent les traducteurs, tout comme on étudierait ce que disent les gens si l'on veut étudier le parler, puisqu'un bon traducteur a de façon intuitive les bons réflexes.⁴ Ceci s'applique *mutatis mutandis* aussi à l'interprétation, puisque la majorité des interprètes n'ont pas de formation théorique scientifique et regardent l'interprétation comme étant quelque chose d'éminemment pratique. L'on constate aussi que le bon interprète N'EST PAS celui qui serait capable de faire de la théorie sur ce qu'il fait toute la journée en cabine, par opposition à l'interprète médiocre, qui ne le pourrait pas. Si l'on suppose que tous auraient le même niveau de connaissances linguistiques, la pratique nous montre que la distinction ne réside pas dans la préparation théorique, mais qu'elle est plutôt d'ordre psychologique et tient plus au sens de la situation de l'interprète et à sa capacité empathique, ce serait donc plutôt une question « d'intelligence émotionnelle ».

Pour poser les bases de sa discussion théorique des « bonnes questions » concernant la traduction, Coseriu résume en trois points les « mauvaises questions » (ou les attentes erronées) les plus fréquentes, pour pouvoir les discuter une à une par après: la problématique de la traduction est vue par rapport

² 1.1 "Leistungen und Grenzen der Übersetzung".

³ 1.2. "Wie beim Sprechen überhaupt hängt auch beim Übersetzen – das ja eine besondere Art des Sprechens ist - alles mit allem zusammen, so dass jede Formulierung eines Prinzips einer Partialisierung gleichkommt."

⁴ 1.3. Es sei von Anfang an bemerkt, dass die guten Übersetzer die theoretischen Probleme ihrer Tätigkeit intuitiv richtig stellen und in praktischer Hinsicht lösen: So wie man für die Theorie des Sprechens die Sprecher beobachten muss, müsste man für die Übersetzungstheorie die Übersetzer beobachten.

au concept de la « langue »⁵; la traduction devrait pouvoir rendre TOUT ce qui est dit et sous-entendu dans la langue de départ – même si ceci est impossible⁶ ; la traduction ("die Übersetzung") est confondue avec le fait de traduire ("das Übersetzen")⁷; il y aurait une version optimale d'une traduction.⁸

Ces fausses questions ou fausses attentes sont d'après moi exactement les mêmes par rapport à l'interprétation. Je nommerais le « produit » des deux activités « traduction » et je pense que la grande différence entre la traduction et l'interprétation vient de leur « médium » spécifique, donc l'oralité par rapport à l'écrit, et du « facteur temps » qui intervient, et c'est ces différences-là que je voudrais mettre en évidence dans ce qui suit.

Il est faux de comparer deux langues entre elles du point de vue du nombre et du contenu de leurs unités (mots, significations = "Bedeutungen"), et de dire que la traduction consiste dans le remplacement d'une unité dans une langue par l'unité correspondante dans l'autre langue. Même entre des langues voisines il est difficile qu'un mot soit cent pour cent congruent dans toutes ses significations avec un mot d'une autre langue.⁹ En dehors du vocabulaire terminologique, il est donc en effet difficile de traduire « mot à mot » des expressions isolées et de retrouver l'intégralité de ce qu'elles signifiaient dans la langue de départ. En plus, ceci est vrai non seulement pour les « mots », mais aussi pour les structures, donc pour la construction grammaticale.¹⁰

Serait-ce la condamnation de toute tentative de traduction? Les traducteurs et les interprètes feraient-ils semblant pendant toute leur vie professionnelle? Ceci n'est pas le cas! D'après Coseriu, il serait tout à fait faux de demander « Comment dit-on 'ce mot' en français, allemand etc.? » – et de se réjouir quand « ce mot » n'a pas de traduction directe dans une autre langue, et avec ça

⁵ 2.1.1) Die Problematik der Übersetzung und des Übersetzens wird als eine die Einzelsprache (die "langues") betreffende Problematik angegangen

⁶ 2.1.2) Es wird von der Übersetzung (bzw. von der "idealen, aber theoretisch schon unmöglichen" Übersetzung) wenigstens implizite verlangt, dass sie alles in den Originaltexten Gemeinte und durch diese Texte als gemeint Verstandene mit den Mitteln der Zielsprache wiedergibt; sie könne dies aber nicht, und deshalb sei sie schon ihrem Wesen nach "unvollkommen", wenn auch praktisch notwendig.

⁷ 2.1.3) Die Übersetzung als rein einzelsprachlich bezogene Technik (Übertragung) wird dem Übersetzen (d.h. der Tätigkeit der Übersetzer) gleichgesetzt. Dies führt u.a. zu dem Paradoxon, dass die Übersetzung zwar theoretisch unmöglich, empirisch jedoch eine Realität sei.

⁸ 2.1.4) Es wird eine abstrakte optimale Invarianz für die Übersetzung überhaupt angekommen.

⁹ 3.1.2. ... Zumindest seit Schleiermacher weiss man auch reflektiert und explizite, was die guten Übersetzer und die zwei- und mehrsprachigen Sprecher immer schon intuitiv gewusst haben, nämlich dass die Inhalte zweier verschiedener Sprachen ... "inkommensurabel" sind.

¹⁰ 3.1.3. ... Die Formulierung ist allerdings nicht besonders glücklich, denn einerseits werden in gewisser Hinsicht auch "Wörter" übersetzt, andererseits werden aber in der Hinsicht, in der Wörter nicht übersetzt werden, auch Konstruktionen und Sätze nicht übersetzt. ...

prouver que la traduction est une entreprise impossible. Mathématiquement parlant : Si nous regardons une langue comme un « ensemble » et les mots ("Bezeichnungen") qui la composent comme des sous-ensembles, nous ne pouvons pas déduire qu'un autre ensemble, donc une autre langue, est composé par les mêmes sous-ensembles tout à fait congruents.

En interprétation aussi nous distinguons entre le « vocabulaire terminologique » (chiffres, noms propres, termes techniques, termes spécifiques etc.) - et qui doit être transposé tel quel, et le « vocabulaire primaire », que les interprètes ont l'habitude d'appeler simplement le « texte » – et pour la traduction duquel il faut strictement appliquer les règles de la langue en question (donc les règles grammaticales, mais aussi la « norme » de l'expression).

La traduction ou l'interprétation ne consiste donc pas dans le remplacement d'un certain nombre de mots ("Bezeichnungen") par les mêmes mots dans la langue cible. Si par exemple en italien on dit *mi congratulo con il presidente*, nous ne disons pas en français *je me congratule avec le président*, mais *je remercie le président*. En anglais, on dit *good afternoon*, en allemand nous ne disons pas *guten Nachmittag* (qui n'existe pas comme formule de salut) mais *Guten Tag* bien que les unités lexicales existent dans la langue cible aussi. Le message de celui qui parle est « moi – message positif à l'égard du président » dans le premier cas, « la salutation qui convient à l'heure qu'il est » dans le second cas, et il faut exprimer cette information par la façon la plus « normale » possible dans chacune des langues.¹¹

Constatons donc avec Coseriu que, d'une part, les « contenus » des langues ("Einzelsprache") sont différents, mais que, d'autre part le « contenu de la traduction » doit être « le même » et que donc ce contenu ne peut être que supra-linguistique ("übereinzelsprachlich")¹².

Coseriu distingue en ce qui concerne ce « contenu supra-linguistique » trois types de termes: la signification ("Bedeutung") – qui serait le contenu strictement mono-linguistique -, la désignation ("Bezeichnung") – qui se réfère à la « chose » ou à un « fait » extralinguistique, et le « sens » ("Sinn") – qui serait le contenu spécifique d'un texte si ce contenu n'est pas déjà congruent avec la signification ou la désignation.

¹¹ 3.2.1. Es geht in der Übersetzung darum, einen gleichen Textinhalt in verschiedenen Sprachen auszudrücken.

¹² 3.2.1. Da nun die einzelsprachlichen Inhalte verschieden sind, der "übersetzte" Inhalt aber "der gleiche" sein muss, kann dieser Inhalt auch nicht einzelsprachlich, sondern nur übereinzelsprachlich sein.

Ce que fait le traducteur, et aussi l'interprète, c'est donc de rendre la même désignation et le même sens dans une autre langue par les moyens, c'est-à-dire par les significations de l'autre langue¹³.

La **mauvaise question** serait donc de demander: « comment dit-on ce mot (donc: cette signification) dans une autre langue? ». La **bonne question** est de dire: « comment puis-je exprimer le même fait, le même état de choses dans la même situation, dans une autre langue? ».

Coseriu distingue deux phases dans le travail du traducteur, la phase sémasiologique au moment de la compréhension du texte, et la phase onomasiologique lors de la recherche des correspondances dans l'autre langue.¹⁴ Il arrive donc à un « triangle procédural » :

Signification 1 -> désignation -> signification 2

Le chemin entre signification 1 et signification 2 n'est par conséquent jamais direct, puisque le traducteur dans la première phase comprend le texte comme quelqu'un qui parle la langue de départ, et dans la deuxième phase il se comporte comme quelqu'un parlant la langue cible, sauf que, pour lui, le contenu de ce qu'il dit est préétabli.¹⁵

En interprétation on parle aussi d'un « triangle » :

Phase verbale 1 -> phase déverbalisée -> phase reverbalisée

Pour l'exprimer en mots simples: le traducteur/interprète comprend donc CE qui a été dit et traduit CE qui a été dit, en faisant dans un premier temps abstraction de la FAÇON dont cela a été dit (sauf évidemment si le « comment » a une importance en soi).

Un traducteur, comme un interprète médiocre, reste donc accroché à des « mots », c'est-à-dire des significations, et oublie qu'il devrait reproduire le texte dans une langue cible de façon non seulement correcte (du point de vue grammatical), mais aussi naturelle (du point de vue de la norme d'expression).

¹³ 3.2.3. Die Aufgabe der Übersetzung ist es nun, in sprachlicher Hinsicht, nicht die gleiche Bedeutung, sondern die gleiche Bezeichnung und den gleichen Sinn durch die Mittel (d.h. eigentlich durch die Bedeutungen) einer anderen Sprache wiederzugeben.

¹⁴ 3.3.2.a) ...ein Übersetzung aber ist kein Wörterbuch und keine lexikologische Studie, sondern ein Sprechen mit einer anderen Sprache und mit einem vorgegebenen Inhalt. Die Bedeutungen der Ausgangssprache funktionieren dabei nur in der ersten, semasiologischen Phase; sobald aber das, was der Text bezeichnet, verstanden worden ist, werden sie ausgeklammert, denn in der zweiten, der onomasiologischen Phase, d.h. im eigentlichen Übersetzungsprozess, geht es darum, Bedeutungen der Zielsprache zu finden die das gleiche bezeichnen können.

¹⁵ 3.2.2.a) In der semasiologischen Phase verhält sich der Übersetzer wie ein Sprecher der Ausgangssprache, der einen Text versteht ("dekodiert"), in der onomasiologischen Phase wie ein Sprecher der Zielsprache, der einen Text erzeugt ("inkodiert"), mit dem einzigen Unterschied, dass ihm der auszudrückende Inhalt bis in die Einzelheiten vorgegeben ist.

Par contre, il y a une grande différence entre la traduction et l'interprétation: le lecteur d'un texte traduit ne sait pas ou ne pense pas tout le temps au fait qu'il est en train de lire un texte traduit, il n'a pas l'original au même temps devant les yeux, et meilleure est la traduction, moins le lecteur en est conscient. Quelqu'un qui écoute une interprétation est sans cesse conscient du fait qu'il est en train d'écouter une version traduite, déjà par le fait matériel de devoir mettre un casque, d'entendre éventuellement une voix de femme quand c'est un homme qui parle ou parce qu'il entend en même temps et l'original et l'interprétation. Ceci fait que l'interprète est constamment « examiné » par son client et ceci sur base des attentes erronées dont nous avons discuté plus haut : l'auditeur moyen s'attend à entendre dans la langue cible les mêmes mots (au moins tous ceux qu'il connaît ou reconnaît) et de préférence dans le même ordre, et si quelque chose paraît « changé », il arrive à la conclusion que l'interprète n'a pas bien fait son travail.

Une autre différence entre la traduction et l'interprétation réside dans la « matière première » ; les textes, matière première du traducteur, ne sont pas des produits spontanés : écrire un texte prend du temps, on réfléchit avant de mettre quoi que ce soit par écrit, un texte qui va être publié est relu normalement aussi par une autre personne, tout ceci fait que l'on peut supposer qu'un texte écrit est correct du point de vue de la langue (et de la suite des idées). La matière première de l'interprète c'est des actes de communication plus ou moins spontanés¹⁶. Le langage parlé est bien moins parfait que le langage écrit. L'interprète doit donc à tout moment s'attendre à ce que sa matière première soit « défectueuse ». Ceci est d'autant plus vrai, qu'il est – au moins dans le cadre des institutions européennes et internationales – devenu courant que l'on ne parle plus sa langue maternelle, et que les interprètes ne peuvent donc plus supposer que le locuteur maîtrise complètement les règles de la langue qu'il parle.

Tout ce qui a été dit plus haut sur les significations et les désignations est donc absolument correct, mais cela suppose que le locuteur connaisse pleinement le système des significations d'une certaine langue, et qu'il choisit donc consciemment tout ce qu'il dit et la façon dont il le dit. Quand il s'agit de quelqu'un qui parle dans une langue étrangère (un *non-native speaker*), nous ne pouvons pas supposer qu'il est toujours capable d'exprimer les désignations voulues par les significations propres de la langue qu'il utilise. Il existe différents niveaux d'altération ou de déformation de la langue par un locuteur non-natif. Ce qui peut aider l'interprète (tout comme l'auditeur direct) à comprendre est d'une part de connaître l'identité culturelle/ethnique du locuteur (si elle n'est pas connue, elle

¹⁶ Il faut mentionner aussi le fait que de plus en plus, l'interprète doit interpréter des textes élaborés et lus à grande vitesse, mais discuter ce cas spécifique dépasserait le cadre de cet essai.

peut être déduite de l'accent, de la prosodie, ou des « façons de parler » voire des fautes « typiques ») et de préférence connaître la langue substrat, et d'autre part de connaître les réalités extra-linguistiques de la situation concrète.

Pour illustrer, voici quelques exemples:

- *sii sentral pänk*, ou *se pildinks* (EN: *the central bank, the buildings*) – déformation « typique » pour un locuteur finlandais (puisque la langue finnoise ne connaît pas d'occlusives sonores) ;

- *buz abez les papiers debambou* (FR: *vous avez les papiers devant vous*) – déformations « typique » pour un locuteur espagnol (la langue espagnole ne faisant pas la distinction entre « b » et « v ») ;

- *sèkriti of sùplajj* (EN: *security of supply*) – déformation « typique » d'un hungarophone, puisque en hongrois la plupart des mots portent l'accent tonique sur la première syllabe ;

- *mon collègue est en train de salir les escaliers* (« salire » en italien ne correspond pas au « salir » français, mais au verbe « monter ») ;

- *Commission said to the Germany* (déformation d'un locuteur tchèque – dans les langues slaves, l'article ne s'emploie pas de la même façon que dans la plupart des langues latines ou germaniques, et donc les « slavophones » ont tendance à l'omettre ou à commettre des hypercorrections) ;

- *we have to appoint raptors* – ici nous aide à comprendre moins le fait que le locuteur était suédois, sinon le fait de savoir que nous nous trouvions dans le cadre d'une institution qui émet des rapports – et où il faut donc désigner des « rapporteurs » ;

- *bill you apply the estreses to the bank(s)?* – voilà un exemple où il est clair qu'il s'agit d'un hispanophone (« bill » – « will », « s » final aspiré) – mais sans le contexte (pleine crise des banques et conférence de presse publique du Commissaire aux Finances de la Commission Européenne Almunia) nous aurions du mal à identifier dans le *estreses* mentionné par le journaliste le *stress-test* à appliquer aux banques.

Coseriu dit plus bas que la différence entre les significations d'une langue à l'autre N'EST PAS le problème central de la traduction (voire de ses limites)¹⁷, puisque normalement les réalités extra-verbales – et donc les « désignations » sont les mêmes ou au moins comparables (voire peuvent être exprimées avec les significations existantes – sinon, comment pourrait-on décrire des situations absurdes ou produire de la science-fiction?)¹⁸. Quand il se retrouve face à une

¹⁷ 3.3.2.f) Die Verschiedenheit der einzelsprachlichen Bedeutungen, d.h. die verschiedene Gestaltung der Wirklichkeit durch die Einzelsprachen ist nicht, wie man so oft meint, das Problem par excellence der Übersetzung, sondern vielmehr ihre Voraussetzung, die Bedingung ihrer Existenz.

¹⁸ 3.3.2.d) Die in einem Text bezeichneten Tatbestände brauchen selbstverständlich nicht auch in der Zielsprache schon benannte Tatbestände zu sein. Das gleiche gilt für die entsprechenden Situationen, denn es handelt sich in der Übersetzung natürlich nicht nur um in den entsprechenden

expression/une réalité qui n'est pas connue en tant que telle dans la langue cible, le traducteur procède exactement comme le ferait une personne normale hors du contexte de la traduction, à savoir qu'il utilise les mêmes techniques. Il reprend telle quelle l'expression de la langue source, il l'adapte, il crée de nouvelles expressions et significations en utilisant les moyens de sa propre langue.¹⁹ Font partie de ce procédé évidemment toutes les nouveautés techniques (*walk-man – baladeur ; software – système d'exploitation ; GPS – Navigationsgerät* ou court *Navi* en allemand), qui font désormais partie de notre vie de tous les jours, mais on pourrait citer aussi des réalités plus abstraites, comme le *carbon leakage* par exemple (en français : *fuite de carbone*) – mais on ne se réfère pas à une « fuite » physique par un trou dans une conduite, mais à une nouvelle réalité dans un monde globalisée et par rapport au contexte du changement climatique²⁰ – cas où l'allemand, pour éviter justement la confusion, a choisi de dire *Kohlenstoffverlagerung* ou carrément de reprendre le terme anglais, ce qui fait que le contexte et la désignation sont univoques.

L'interprète doit affronter dans ce contexte une difficulté supplémentaire par rapport au traducteur. L'interprète, qui travaille dans un contexte où des expressions nouvelles sont créées pour des réalités nouvelles, n'a souvent pas les connaissances préalables nécessaires de ces réalités de référence qu'aurait un spécialiste dans le domaine. L'interprète travaillant en simultanée n'ayant pas le temps pour réfléchir profondément, chercher des informations, étudier des publications ou simplement discuter avec un collègue plus expert, et devant décider dans une seconde ce qu'il va dire, doit donc plus souvent que son collègue traducteur recourir au procédé imparfait qui consiste en la reprise du terme original ou en la paraphrase, jusqu'au moment où il (ou le « monde extérieur ») a décidé du nom de la nouvelle réalité.

Sprachgemeinschaften übliche Situationen. Wichtig ist vielmehr, dass man in den beiden Sprachgemeinschaften die Bestandteile der gemeinten Tatbestände kennt, und sie in den beiden Sprachen bezeichnen kann.

¹⁹ 3.2.2.f) ...wenn eine Sprache für eine Realität überhaupt keine Bedeutung hat...ist die Übersetzung tatsächlich im eigentlichen Sinne unmöglich... Aber gerade dieser Fall bereitet der Übersetzungspraxis (dem Übersetzen) keine besonderen Schwierigkeiten: Bei bisher unbekanntem Bezeichnungen (in der Zielsprache noch nicht benannten "Realitäten") verfahren die Übersetzer wie die Sprecher im allgemeinen, d.h. sie wenden dafür eben die gleich Verfahren an, die die Sprecher einer Sprache in solchen Fällen anwenden: Übernahme von Ausdrücken aus der Ausgangssprache, Bedeutungsanpassung ("Lehnübersetzungen"), Schaffen von neuen Ausdrücken und Bedeutungen mit einheimischen Mitteln.

²⁰ Il s'agit du fait de délocaliser des industries très polluantes et donc grandes émettrices de CO2 vers les pays en voie de développement, faisant que le bilan de CO2 des pays industriels soient meilleur, le bilan global restant par contre au moins inchangé.

Traduire, passer d'une langue à l'autre, implique le passage d'une culture à l'autre. Nous avons vu plus haut que si les mêmes désignations (réalités) peuvent exister dans les diverses langues, le fait qu'elles ne soient pas exprimées par les mêmes significations (mots, expressions) ne crée aucunement une difficulté pour les traduire. Je voudrais mentionner toutefois deux situations qui sont propres à un contexte multilinguistique et multiculturel et peuvent créer des situations difficiles pour l'interprète :

Le premier cas est celui des expressions-images présentées dans une autre langue que celle à laquelle elles appartiennent et dans laquelle l'expression dite comme ça ne « veut rien dire » (ce qui illustre d'ailleurs bien le décalage entre les significations et les désignations!) – et où le seul recours de l'interprète est ou bien de connaître la langue source et de comprendre l'expression à partir de la langue dans laquelle elle N'A PAS été dite, ou bien d'avoir un sens développé de la situation et de comprendre « ce que ça peut bien vouloir dire » et de risquer une vraie interprétation, à moins qu'il ne préfère ne pas prendre de risque et omettre tout à fait l'expression, ce qui n'est pas toujours possible.

Pour illustrer le premier cas: un italien qui dit *comme ça, sur deux pieds, je ne sais pas quoi dire*, exprime mot à mot l'expression italienne *così, su due piedi,...* qui veut dire « pris de court », *sans beaucoup réfléchir*. Si un espagnol qui dit *ceci c'est comme le chocolat du perroquet*, il reprend l'expression espagnole *chocolate del loro* – alors qu'il devrait dire en français *économie de bouts de chandelle*.

Si ce genre de « fausse image » est utilisé à partir d'une langue moyennement connue entre les interprètes et juste en tant que figure de style, passe encore. Par contre, que faire si la langue substrat est très peu connue et que l'expression est utilisée en long et en large pour illustrer une situation/un dilemme, comme par exemple dans le cas d'un finlandais qui dit (en anglais, en l'occurrence) : « vous savez, chez nous on dit que quand on va à la chasse il ne faut pas bourrer son fusil avec un serpent! ».

Le deuxième cas est celui des expressions (désignations) connues dans les langues source et cible, mais où intervient comme complication un contexte multi-langues (donc plus de deux langues) et la reprise des composantes des expressions-images par des locuteurs successifs.

Un exemple récurrent est celui de *la carotte et la bâton*, qui en allemand devient *Zuckerbrot und Peitsche* (la carotte devient *pain au sucre*, le bâton devient *cravache*) – et que faire si l'image du *pain au sucre* est reprise en tant que telle et utilisée séparément par après – alors qu'en français il n'a jamais été question d'un pain au sucre... Et en roumain, on aurait du dire par exemple *mai cu bâtaia, mai cu binișorul*, donc nous avons l'idée mais pas les

mêmes composantes, et donc un auditeur roumain ne comprendrait pas du tout si du coup l'on parlait sur un jeu de mots sur *carotte* ou *cravache*.

Ceci est un problème spécifique à l'interprétation. En traduction, le traducteur n'est pas face à un dialogue dynamique, il peut lire son texte jusqu'à la fin et chercher les expressions qui sont les plus adéquates pour coller à tous les contextes dans lesquels elles sont utilisées. Il peut arriver dans les cas et de la traduction et de l'interprétation que le traducteur ou l'interprète doivent intervenir pour clarifier une allusion importante mais intraduisible en tant que telle, donc parler en leur nom propre, ce qui en traduction se ferait par des « notes du traducteur » en bas de page et l'interprète en intervenant en disant « l'interprète fait remarquer que... ». Coseriu donne pour une situation où l'intervention est éventuellement nécessaire l'exemple d'un mot qui aurait une symbolique différente dans les diverses langues (le noir comme couleur de la tristesse, la lune qui est féminine dans les langues latines et masculine dans les langues germaniques) et quand ce fait est décisif pour le message.²¹ L'interprète peut intervenir (avec beaucoup de prudence) par exemple face à un malentendu flagrant ou une erreur qui aurait des conséquences.

Pour illustrer le premier cas, je donne l'exemple d'un délégué autrichien qui parlait du *welscher Wein* en vantant son goût exquis, et la délégation britannique de dire pendant un quart d'heure que le *welsh wine*, si jamais il existe, n'est certainement pas bon – et où l'interprète allemand à un certain moment a averti la délégation autrichienne que le *welscher Wein* (type de vin du sud de l'Autriche) a visiblement été traduit en anglais par *welsh* – donc *gallois*, d'où le malentendu.

Un exemple récurrent pour le deuxième cas est le travail sur des textes dans un contexte multi-langues, et où l'on fait référence à un terme spécifique dans une des versions linguistiques – qui n'existe pas dans l'autre version, ou qui a été traduit d'une façon différente.

Ce deuxième exemple nous mène à ce que Coseriu appelle les utilisations spéciales de la langue, dont un cas serait l'utilisation de la langue non pas seulement dans sa fonction de signe, mais comme réalité en tant que telle, comme objet du discours.

Je voudrais tout d'abord reprendre ensemble deux des cas d'utilisation spéciale : celui, où l'expression ("das Sprachliche") ne doit pas être traduite, mais reprise en tant que telle (disons : il faut traiter l'expression verbale comme un nom

²¹ 3.4.3. In solchen Fällen wird sich der Übersetzer entweder für die Bezeichnung oder für den Sinn entscheiden müssen. Will er den Sinn beibehalten, wird er die Bezeichnung ändern müssen; will er hingegen die Bezeichnung beibehalten, wird er evtl. ausserhalb der Übersetzung selbst angeben müssen, dass die gleiche Bezeichnung in der dem Originaltext entsprechenden Sprachgemeinschaft einen anderen Sinn hat.

propre)²², et l'utilisation simultanée de la langue dans sa fonction primaire ET comme métalangue²³. L'interprète se trouve confronté à ce genre de situation quand il doit interpréter des réunions où l'on fait du travail de rédaction, où il y a donc discussion d'un texte – qui serait la référence, l'objet du discours, et qui ces derniers temps n'existe souvent qu'en anglais – et où dans le parler se mélangent dans une même phrase une expression orale et un bout de phrase prise du texte. Le traducteur aurait moins de problèmes avec cette situation, puisqu'il verrait par les signes graphiques propres au langage écrit (guillemets, parenthèses, type de lettre différent, etc.) quelle est la partie « langue primaire » et la partie où elle devient l'objet dont on parle. L'interprète a plus de difficultés dans cette situation, la langue parlée ne disposant pas de signes diacritiques pour marquer le passage. Si le locuteur ne donne pas d'autre « signe », comme par exemple en disant « et je cite... », ou en marquant le passage par l'intonation, l'interprète ne remarque pas toujours qu'en effet le locuteur est passé de l'information qu'il donnait SUR le texte AU TEXTE lui-même.

Il est plus facile de remarquer le passage quand le locuteur change de langue pour citer le texte, donc s'il dit par exemple: « Il faudrait remplacer should par could » – surtout si dans la langue cible les mêmes oppositions existent aussi. Plus difficile est le cas des oppositions non congruentes, comme par exemple: « ici il n'est pas question de la security de l'aviation mais de la safety » – en allemand, *security* (sûreté) et *safety* (sécurité) se traduisent par « Sicherheit » – et sans contexte l'interprète ne saurait pas comment rendre l'INTENTION du locuteur en paraphrasant correctement. Quand le passage de la langue primaire à la langue comme objet n'est pas aussi marqué (par un changement de langue ou par des ruptures grammaticales), l'interprète doit être très vif d'esprit et très fort pour épouser la perspective du locuteur et se rendre compte du passage.

Une situation que la traduction et l'interprétation traitent de façon absolument différente est l'une des autres « utilisations spéciales » de la langue, à savoir quand il s'agit de la fonction « symptomatique » de la langue: un locuteur ne communique pas seulement du « contenu » en parlant. En parlant, par la façon dont il parle, il se caractérise lui-même. On peut distinguer des variantes diatopiques,

²² 4.2.1. Sprachliches kann zunächst in Texten als Gegenstand des Sprechens erscheinen, d.h. als die "Realität", von der gesprochen wird. Dies geschieht im sog. "metasprechlichen" Gebrauch der Sprache und stellt wohl den einfachsten Fall dar. In diesem Fall darf das Sprachliche nicht übersetzt werden, wenn die Bezeichnung erhalten bleiben soll: Es muss als "bezeichnete" Realität in die Übersetzung übernommen werden.

²³ 4.2.4. Schliesslich kann die Sprache zugleich als primäre Sprache mit Bezeichnungsfunktion und als Metasprache verwendet werden. Dies ist der Fall, wenn man gerade *mit* und zugleich *von* gewissen einzelsprachlichen Oppositionen, *mit* und zugleich *von* gewissen einzelsprachlichen Formen spricht.

diastratiques et diaphasiques du langage, toutes nous donnant beaucoup d'informations sur le « personnage » qui parle, mais qui doivent éventuellement être traduites de façon différente dans la langue cible, selon les « évocations » voire « connotations » propres à celle-ci. Coseriu donne comme exemple celle du « bavarois » : si dans un texte un personnage parle avec accent bavarois, ceci « évoque » chez un germanophone plein d'associations liées à la Bavière et aux traits caractéristiques de ses habitants. Pour rendre la même impression dans une autre langue, on devra alors « traduire » le dialecte en un dialecte propre à la langue cible aux évocations semblables²⁴. Les exemples d'utilisation de dialecte de langage prolétaire ou aristocratique, etc. pour caractériser un personnage sont sans nombre et la traduction de ce phénomène est toujours un grand défi.

L'interprète aussi est exposé à toute la panoplie de locuteurs, qui ont chacun leur propre variante diatopique, diastratique et diaphasique dans le parler. Par contre, il lui serait interdit de « reproduire » plus qu'éventuellement les éléments diaphasiques, donc les éléments de style, s'il en est capable, au risque de donner l'impression de vouloir se moquer du locuteur, et puisque ce point touche à une question de déontologie, je vais me permettre de le développer :

Dans un texte écrit, par exemple un roman, l'auteur choisit d'employer des traits diatopiques/diastratiques/diaphasiques comme **éléments de style**. Il est évident pourquoi: l'auteur d'un texte, indépendamment du genre de texte, n'a à sa disposition qu'un seul moyen pour évoquer dans la tête du lecteur un monde et des personnages complexes, à savoir son texte. Il est donc obligé d'utiliser tous les moyens que lui offre son médium, il doit tout « écrire ». Si donc dans un texte l'auteur choisit de faire parler un des personnages dans un certain dialecte, ou bien comme un paysan, l'auteur procède de façon consciente et désire par là montrer/évoquer une image claire et connue (un « fait culturel ») de la communauté des gens parlant la langue dans laquelle il écrit. Le traducteur du texte doit donc comprendre ce que l'auteur a désiré évoquer et doit s'efforcer de le rendre dans la langue cible de la traduction.

Par contre, si quelqu'un parle par exemple lors d'une conférence, il ne se sert pas de son accent ou d'une façon de parler qui trahit sa provenance socio-culturelle dans un but « folklorique » ! Le locuteur est ici auteur et non personnage,

²⁴ 4.2.2. Die Sprache kann mit bezeichnender und zugleich mit "symptomatischer" (d.h. den Sprecher beschreibender bzw. charakterisierender) Funktion verwendet werden. In einem hochdeutschen Text kann z.B. eine Gestalt bayerisch oder mit bayerischen Zügen sprechen. Das, was die Gestalt sagt, ann nun grundsätzlich übersetzt werden, nicht aber das "Bayerische" ihres Sprechens. Das Bayerische hat aber womöglich gerade als solches im betreffenden Text eine bestimmte Funktion: die Funktion nämlich, die Hjelmslev "Konnotation" nennt und die man besser "Evokation" nennen könnte....Das gleiche gilt mutatis mutandis für die Sprachniveaus und Sprachstile...

il ne parle pas de « sa » façon pour se caractériser lui-même, mais pour communiquer un certain contenu. De ce point de vue, les éléments diatopiques et diastratiques NE sont PAS des éléments de style et ne doivent pas être rendus par l'interprète! On aurait l'impression que l'interprète se moque de la personne qui parle et ceci est strictement interdit par la déontologie de la profession, l'interprète étant là pour rendre un service au client et non pas pour le discréditer.

On pourrait dire que le cas des spécificités diaphasiques est un peu moins sensible, puisque une même personne peut adapter son style de parler au contexte. Pour donner un exemple, un énarque qui essaie de convaincre un public d'une thèse, ne parle pas de la même façon qu'un syndicaliste qui plaide sa cause. Par contre, l'interprète n'a pas toujours les moyens de rendre ces spécificités du parler et dans le doute, il choisit soit d'adapter son langage « vers le haut » soit de rester dans un langage neutre.

Fait partie de ce chapitre encore un autre cas, qui n'a pas été mentionné par Coseriu, puisqu'il est propre à l'interprétation: le cas de quelqu'un qui utilise une langue déficiente, mais non pas comme élément de style, mais pour d'autres raisons (que je ne vais pas développer ici). Dans le contexte du travail dans les Institutions Européennes, ces dernières années nous assistons à une généralisation de la langue anglaise comme langue de communication, et malheureusement il s'agit bien souvent d'un anglais très déficient. L'interprète par contre ne peut et ne doit pas rendre la « façon de parler » des locuteurs non-anglophones, car les locuteurs ne parlent pas mal pour se donner un certain air, mais parce qu'il leur est impossible de parler mieux. L'interprète n'a pas une tâche facile: il doit faire abstraction du premier niveau du langage, celui des significations, pour se concentrer sur celui des désignations. Il doit donc laisser une grande distance par rapport aux mots qu'il entend pour se concentrer sur le message et il doit essayer de puiser dans les informations qu'il aurait par le contexte, par tous les signes non-verbaux, par une sensibilité accrue vis-à-vis de la situation. Ceci n'est pas toujours facile et quelquefois est même impossible. Pour donner à l'auditeur une idée de « ce qui se passe » quand même à un certain moment et pour faire sentir que l'interprète est présent en tant que humain et non seulement comme une machine à traduire, l'interprète n'a que la mélodie de sa voix et de temps à autre l'exaspération qui transperce cette voix, mais là nous nous trouvons déjà à la limite de ce que la déontologie permet.

Pour pouvoir analyser le travail que doit faire l'interprète et pour pouvoir en déduire des procédés ou faire de la théorie, il faudrait avoir du matériel de référence. Or, la difficulté est que l'interprétation se fait par définition sur une matière première orale, qui n'est ni écrite à l'avance ni transcrite par après, et si

jamais des débats ou une réunion sont enregistrés, ce matériel n'est souvent pas public. Pour toute théorie on doit donc se limiter à des exemples puisés par ci par là, et en plus rendus anonymes pour ne pas empiéter sur l'obligation de confidentialité ; la discussion de l'interprétation et des difficultés qu'elle pose restera toujours le parent pauvre de la théorie de la traduction, qui a à sa disposition du matériel (original comme traduction) rendu public et donc facilement utilisable.

Là où l'interprète arrive à ses limites est dans le quatrième cas d'utilisation spéciale de la langue, à savoir le cas des polysémies intentionnelles, parce qu'il est extrêmement rare de trouver les mêmes polysémies dans deux langues – et encore, l'interprète devrait être formidablement rapide pour les « trouver ». Dans la pratique, ceci ne constitue pas vraiment un problème, parce que dans les situations dans lesquelles on utilise l'interprétation il est extrêmement rare que l'on fasse de la poésie.

Pour résumer, nous pouvons dire que l'interprète doit faire les choses suivantes :

1. il doit parfaitement connaître les unités de sens (les significations) de la langue source, c'est-à-dire qu'il doit reconnaître de façon immédiate la position du mot (signification) et sa désignation à l'intérieur du système de relations de la langue ;
2. il doit parfaitement maîtriser la langue cible, pour pouvoir rendre la même désignation / le même sens à l'aide des significations propres à cette langue ;
3. il doit avoir un esprit formidablement vif et un sens de la situation très développé.

Nous pouvons constater en conséquence que l'interprète – contrairement au traducteur – a dans son travail :

- une marge de manœuvre plus réduite à cause du facteur « temps » (c'est-à-dire que l'interprète est obligé à prendre ses décisions dans une fraction de seconde) ;
- une marge de manœuvre plus grande vu qu'il est témoin de la situation de communication, ce qui veut dire qu'il peut se servir de toutes les informations non-verbales pour comprendre la situation.

Vers la fin de son essai, Coseriu discute le reproche fait à la traduction, à savoir qu'il n'existerait pas de bonne traduction (TRADUTTORE - TRADITTORE). Il constate qu'il est en fait question d'une confusion, puisque c'est la traduction en tant que technique purement linguistique ("Übersetzung") qui pose problème – donc la recherche de correspondances parfaites entre les significations de différentes langues –, et non pas le fait de traduire ("das Übersetzen"), qui est

une activité complexe²⁵. Coseriu dit que dans le processus de traduction le fait de chercher les équivalences dans les désignations implique éventuellement le fait d'en créer de nouvelles ou de s'éloigner sciemment des significations utilisées dans l'original.

Évidemment, cela dépend du genre de texte et du contexte culturel concret, mais en général on peut dire que l'interprète « connaît » son public mieux que le traducteur par le simple fait que l'interprétation se déroule dans un endroit concret avec un public concret. Il peut donc décider de façon *ad-hoc* d'ajouter à l'information dans l'original une sorte de complément. Il peut par exemple décider que son public francophone sait de quoi l'on parle en disant *Bundestag*, et donc l'interprète de langue française laisse le *Bundestag* tel quel dans son interprétation, mais qu'en parlant du *Spiegel* il est nécessaire d'ajouter « la grand hebdomadaire allemand Der Spiegel ».

De toute façon, le grand avantage de l'interprète est qu'il peut puiser dans toutes les ressources qui sont à la disposition d'un « locuteur » quand il parle – par le simple fait qu'il utilise le même procédé : il parle, et parce que ce qu'il dit n'est pas fixé.

La difficulté pour les interprètes de langue anglaise est que leur « public » est de plus en plus hétéroclite et qu'il est donc très difficile de savoir quel est le niveau d'anglais de tous ceux qui l'écoutent et quel est le fond culturel et avec ça le « savoir » de référence.

Nous avons parcouru l'essai de Coseriu par rapport à la traduction, en essayant de montrer dans quelle mesure ce qu'il dit de la traduction s'applique aussi à l'interprétation. Pour finir, je voudrais revenir à une affirmation faite au début : celle qui dit qu'il devrait y avoir une « traduction, la meilleure » pour chaque texte – mais que ceci serait en même temps impossible, Coseriu parle de « l'invariance » demandée à la traduction. Il conclut en disant que la traduction finalement fonctionne comme le parler, et que donc valent pour la traduction toutes les normes (de finalité) valables pour le parler. Il n'existerait dès lors aucune « traduction la meilleure » (traduction-type) abstraite, mais seulement la meilleure traduction d'un

²⁵ 5.1. ...Der Widerspruch kann nur durch eine weitere Unterscheidung aufgehoben werden. Mann muss eben zwischen der bisher behandelten Übersetzung als einzelsprachlich bezogener Technik, die wir hier konventionell Übertragung nennen wollen, und der tatsächlichen Tätigkeit der Übersetzer (auch "Übersetzung als Kunst" genannt), die wir im folgenden "Übersetzung" nennen, unterscheiden. Die "Übertragung" ist in diesem Sinne eine rein technische Tätigkeit: die Technik der Feststellung von "Entsprechungen", d.h. von Äquivalenzen in der Bezeichnung; das "Übersetzen" hingegen ist eine komplexe Tätigkeit, die bei weitem nicht nur aus Übertragung besteht, ja oft sogar gerade Nicht-Übertragung sein kann bzw. muss.

texte concret pour un certain public, pour une fin précise et dans une situation historique définie²⁶.

Et puisqu'il n'est pas possible de mieux formuler une conclusion tout aussi valable pour l'interprétation, je ne puis donner à la question posée au début – à savoir : « comment traduit-on le mieux "ce mot" ? » – qu'une seule réponse honnête: « cela dépend... »!

Bibliographie

Coseriu, E. (1978) « Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie » in *Theory and Practice of Translation*, Nobel Symposium 39, Stockholm 1976, ed. Lillebill Gråhs, Gustav Korlén, Bertil Malmberg, Bern - Frankfurt am Main - Las Vegas, Verlag Peter Lang, pp. 17- 32.

Christina POPAN est née à Târgu Mureş mais vit en Allemagne depuis 1977 et étudie à Reutlingen, puis à Tübingen et Malaga étant diplômée en philologie des langues romanes. Elle fait des études pendant plusieurs semestres sous la direction du Professeur Coseriu et s'inscrit en doctorat sous sa coordination. Depuis 1994 elle est fonctionnaire à la DG SCIC de la Commission Européenne et travaille comme interprète de conférences.

²⁶6.2.3 Ein allgemeingültiges Übersetzungsideal ist eine contradictio in adiecto, denn eine allgemeingültige optimale Invarianz für das Übersetzen kann es ebensowenig geben, wie es ein allgemeingültiges Optimum für das Sprechen überhaupt gibt. Das Übersetzen ist am ehesten dem Sprechen analog, und es gelten deshalb für das Übersetzen wie für das Sprechen nur finalistisch motivierte und finalistisch differenzierte Normen. Auch die "beste Übersetzung" schlechthin für einen bestimmten Text gibt es aus demselben Grunde nicht: es gibt nur die beste Übersetzung dieses Textes für bestimmte Adressaten, zu einem bestimmten Zweck und in einer bestimmten geschichtlichen Situation.

Ateliers

Traductologie et terminologie

The translator's journey from professional/translational reality to empathy - the translation of Hans Bergel's communist-outgrown narrative texts

Silvia Irimiea

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Zusammenfassung. Die vorliegende Studie versucht die Übersetzungserfahrung zu untersuchen, um herauszufinden, inwiefern der Übersetzer seine Identität vorübergehend aufgibt und mit dem Autor verschmilzt während des Übersetzungsarbeit an einer fesselnden Erzählung. Die Studie zielt darauf, die Übersetzung von Hans Bergels Roman *Tanz in Ketten* zu durchleuchten.

Der Übersetzer durchlebt seine eigene Erfahrung, wenn er eintaucht in den Übersetzungsvorgang, wobei seine eigene Identität manchmal in Frage gestellt wird. Indem er den Übersetzer zwischen Leser/Konsument und Macher stellt, ist es die Absicht dieses Einblicks, sich die Übersetzungsempathie des Text(wieder)herstellers näher anzuschauen. Daher beginnt diese Studie bei den Verpflichtungen des Übersetzers und den messbaren Kriterien, die der Übersetzung ihre Qualität garantieren, und untersucht genauer, was Empathie bedeutet. Mittels Zitaten versucht sie, die Stellung des Übersetzers auf der Achse, die den Leser oder Fiktionsbeziehungsweise Kunstwerkconsumenten mit dem Macher verbindet, herauszufinden. Während der Übersetzer einerseits ein Hersteller ist, genau wie der Autor, ist er doch andererseits ein Vermittler, der durch Nachahmung, den Einsatz von Sprachtechniken und emotionale Verwicklung seinen Beitrag zur (Wieder)herstellung des Kunstwerks leistet. Zum Schluss werden Argumente dafür erbracht, dass der Übersetzer, um mit dem Autor in Empathie zu treten, gewisse Bedingungen erfüllen muss.

Keywords: Empathie, Einbildungskraft, Zuneigung, szenische Umsetzung, ergreifender und lingvistischer Beitrag

1. THE TRANSLATOR'S IDENTITY

In a dazzling world which develops rapidly and introspects all fields, where it is becoming increasingly obvious that *humanology* must resume its place against technology, the present study seeks to scrutinise a translational experience in order to find out if the *what, how much, when* and *how* of translating changes the translator. The study is aimed at shedding light on the *translation* of Hans Bergel's novel *Der Tanz in Ketten*. The research is geared towards finding an empirical response to the question: *does the translator lose temporarily his identity when he translates a captivating or challenging narrative?*

The translator is sometimes misleadingly assumed to be an individual in the service of another individual, the author, while in reality he serves 2 customers, both the author and the reader. However, the translator undergoes his own experience when he immerses into the translating process whereby his own identity is questioned. Placing the translator between the reader/consumer and the actor, the aim of this insight is to look closer at the *translational empathy* of the text-(re)creator.

2. THE TRANSLATOR'S PROFESSIONAL/TRANSLATIONAL REALITY: TEXT QUALITY STANDARDS AND THE TRANSLATOR'S COMMITMENT TO HIS READERSHIP

Leaving aside the translationists' (scientific) theories regarding the quality of a translation, in order to establish some reliable criteria, we turned for inspiration to some approaches to text quality (particularly to functional text quality). First, because the resulting product of translation is a text, second, because the translator is a (re)creator just like the writer.

Tricia Hedge wrote in her book on writing (1988:145) that "when we look at a piece of writing in order to assess it, we should ideally be asking ourselves a number of questions. Is this a good piece of writing?". When we read a translated text we automatically assess the translator's skills and try to find out his contribution to the text. Hedge classifies writers into 'good' and 'unskilled'. 'Good writers' are "people who have a sense of purpose, a sense of audience, and a sense of direction in their writing" (T. Hedge, 1988:9). Similarly, good translators should comply with all these criteria.

The evaluation criteria suggested by Hedge are related to the dichotomy 'good writers'-'unskilled writers' and consequently are divided into two groups. The first group, which she called *authoring*, contains the skills necessary for the process of *composing*, that is: having a sense of purpose, a sense of audience, and a

sense of direction. The second group consists of skills that are necessary for *crafting* and includes "the way in which the writer puts together the pieces of the text and chooses correct and appropriate language" (T. Hedge, 1988:146). The diagramme proposed by T. Hedge is reproduced along with the criteria for the teacher's marking below.

	What skills do good writers demonstrate	Criteria for marking
	Authoring	
1	Having something to say (a sense of purpose)	Content
2	Being aware of the reader (a sense of audience)	Length Style
3	Developing the ideas (a sense of direction)	Organization
	Crafting	
4	Organizing the content clearly and in a logical manner	Organization
5	Manipulating the script	Handwriting
6	Using the conventions, e.g. spelling, layout etc	Accuracy
7	Getting the grammar right	Complexity
8	Developing sentence structure	Complexity
9	Linking ideas in a variety of ways	Range
10	Having a range of vocabulary	Range

Fig 1. T.Hedge's diagramme of criteria for good writing

In the same book on writing, T Hedge suggests a "useful approach to the evaluation" of writing tasks, which is to "borrow a notion from the field of testing, 'validity', and apply it to materials" (Irimiea, 2006). T Hedge distinguishes between *internal validity*, which, according to her, means evaluating a task in relation to its immediate and discernible aims and within the overall objectives of the textbook or set of learning materials, and an *external validation*, (ie when "the teachers evaluate the aims themselves").

This very compliance of tasks with the aims or expectations regarding the text has been taken over by the text linguists of the 90s, particularly Klauke. Michael Klauke's linguistic investigation (1992:89) relied on the hypothesis that every text analysis "is bound to a certain application domain" and attempted further to find a method that could be applied to as many categories of text as possible. Thus, Klauke worked out a model of functional text analysis based on the approaches of the German linguists Möhn and Pelka (1984), Hoffmann (1987) and Beier & Möhn (1988) in which he assembled all their important criteria and added a few more elements he considered relevant. According to Klauke any text should be viewed from three major perspectives, each made up of several elements. Klauke's approach (1992:91) integrates the following components, which, he suggests, influence text quality:

A. Situational Frame	
1.	Special field of a subject
2.	Text label-name of the text
3.	Special situation of a text
	a. topic/subject
	b. participants
	c. <i>functionality</i>
	d. place/time of action
	e. medium
	f. textual relationship
B. Language Structure	
1.	Text macrostructure
2.	Cohesion
3.	Pragmatic aspect
4.	Syntactic structures
5.	Lexical structures
Standardization - degree of standardization, means of standardization	
C. Extralinguistic Features	
1.	Graphics
2.	Layout
3.	Paper size

Fig.2. Overview of M. Klauke's method of analysis (1992:91)

Sine the model proposed by Klauke (1992) is a text-based model and draws on text analysis, it incorporates the main aspects involved in such an analysis, which, according to him, are: situational frame, language structure and extralinguistic features (see fig. 2), where each component, in turn, can be decomposed in further items. Such an analysis proves relevant and productive if the aim of the investigation is solely the product of writing, ie the text. The method is clear, broad and applicable to several text genres (both fictional and functional texts). However, the method fails to account for other factors associated with the text and its usability or usefulness. Perhaps some further experiments could illuminate whether the model can be applied successfully and yield the expected outcomes.

3. EMPATHY AND THE TRANSLATOR

Empathy occurs when and where the striking and annoying reality becomes unbearable, inhuman and alienating. We, normally, live in an objective physical world from which, when it gets to us and threatens us, we elope in an imaginary world constructed upon historical and cultural traditions and heritage.

Trăim nu doar într-o lume imaginară, urzită prin cooperarea istorică și construcții culturale. De fapt, în această lume omenească ne naștem și murim încercând să rămânem în ea sfidând eternitatea. De aceea, taina subiectivității fiecăruia nu încremenește în solipsism, ci devine un secret al lui Polichenelle, pentru că subiectivitatea este o internalizare a existenței noastre comune. Comunicarea unilaterală, directă sau indirectă, explicită sau implicită intră în firea existenței omenești. Nu ne putem, totuși, permite pulverizarea în rețeaua densă a relațiilor de comunicare pentru a nu ne anihila eul, dar nici nu putem să-l ermetizăm riscând disperarea morții prin însingurare. Oamenii au nevoie mereu de oameni. Ei participă unul la viața altora, căci altfel nici nu pot exista. Cunoașterea de sine înseamnă și cunoașterea altora și viceversa. În această cunoaștere, care ține de logica vieții omenești, obiectele sunt scoase pe o rampă de evidență comportamentală sau sunt ascunse în *arrière*-planul desfășurării mintale care nu pot fi, totuși, tănuite până la capăt pentru că ne sunt familiare din experiențele și amintirile personale. (Marcus, 1994:9)

3.1. Literature and psychology

A succinct overview of the concept of empathy sheds light on the two way exchange or twinning that has existed between literature and psychology. Psychological studies owe their advancement to the contribution of many great writers who insighted man's mind and soul, while, in return, modern psychological studies have inspired fiction (narrative writing). This mutual influence has been built on some common elements like: man, interpersonal relations, the psychic context or atmosphere that surrounds and embues human communities, which, ultimately, bring together artistic truth, fiction and psychology.

Novelists build their characters on psychological insights and on their inner coherence. Even great behaviourist writers like Stendhal, Dostoievski or Proust, who have based their novels mainly on the description of their characters' 'behaviour', have, in fact, revealed to the reader a comprehensive and decipherable picture of their characters' inner life (Marcus, 1994). To transmit these 'inner' portraits to the reader the writers have first immersed in the characters' psychology, have taken account of it, experienced it, ie lived it through and reflected it in the characters' behaviour. Even if the writer is under no bondage to make the characters' actions and reactions explicite to the reader, he, nonetheless, must get involved in the character's uniqueness and life in order to be able to create the prerequisites for the reader's 'involvement'.

According to Stroe Marcus (1994), the writer performs 2 roles: the first is that of a *playright*, and the second is that of an *actor*. He is a playwright when he builds up his characters and immerses into their inner lives, and becomes an actor when he detaches himself from the story and views it through the reader's eyes. Sometimes the second step is overlooked or purposefully ignored. Similarly, in his

quest to recreate the characters and their life narratives and turn them into something that 'makes sense to the reader', the translator must go through the same emotional 'journey'.

The *writers' empathy* is both a cognitive process and an emotional involvement (and is the very basis for fictional writing) as it accounts for the complexity and depth of the writer's empathetic involvement.

3.2. A succinct overview of the concept

Although empathy has been the focus of researchers and goes back in time as far as the 1930s, the definition provided by Pieron H. in his French psychology dictionary explains the French term *intropatia* (in turn proposed by Flournoy as an equivalent to the German word *Einführung*, which was pushed into use by Th. Lipps) as a form of emotional communion through which an individual identifies himself with another. According to the American psychological dictionary published in 1934 by Horward O'Warren, *psychological empathy* is a mental state through which a person identifies himself with another or simply feels his emotions. The lack of general agreement on a clear definition is the result of the difficulties encountered by scholars and which regard the disagreement on the terms used and on the structure and psychological mechanism(s) involved.

Empathy is considered broadly to have taken momentum at the end of the XIXth century from traditional psychology as a new theory of psychological insight, in a moment when introspective psychology proved insufficient for the objective examination of human mind (Marcus, 1971). The German philosopher Theodor Lipps is considered to be the father of the theory of empathy. He used the term *Einführung (empathy)* to describe the process of psychological prospection and self-prospection or the projection of one's own emotional feeling on someone else, or as S. Marcus (1971:180) admits:

The mechanism of this identification involves an act of introjection, to keep close to the apperceptive ground of the individual, to his own objective social experience, while it is also an act of projection of his own images and affective states into the given pattern.

The concept of empathy was not coined by psychologists, but by the German Romantic writers and poets (Jean Paul, Novalis, the Schlegel brothers) as most of their writings emphasise the individual's self, his cognitive intuition and imagination or phantasy. Popescu-Noveanu P. noted in the introduction to Marcus's book *Empatia și literatura* (1994:12):

Este clar, însă că obiectul privilegiat al cunoașterii romantice este omul cu forțele sale demiurgice. Cunoașterea și trăirea se întorc asupra lor înseși și caută să surprindă mișcările interioare din sine și, în egală

măsură, din eurile celorlalți. Se instituie, astfel, relații de consonanță între euri. Se cultivă o sensibilitate specifică, criptică și nemijlocită pentru desfășurările spirituale ce se produc în altul și pe care scriitorul romantic nu le imită pur și simplu, ci le trăiește ca și cum ar fi ale sale, ceea ce, dincolo de individualism, instituie o anumită comunicare spirituală.

Following the same line of thought, Noveanu states (1994:12):

Intuind secvențele vieții spirituale ale personajelor, scriitorul ajunge să se cunoască și pe sine și să se realizeze ca un maestru al psihologiei fenomenologice. Dacă el ar încerca să conceptualizeze și să explice toată vraja descrierii desfășurărilor emoționale s-ar destrăma o dată cu frumusețea construcțiilor artistice.

3.3. The reader's perception of the work of art

We shall try to locate the translator's status within the broad range of psychological and emotional empathy between the *consumer/reader* and the *actor (stage performer)*.

We shall first refer to the reader's or consumer's perception of the work of art. Stroe Marcus (1971:120) states that "percepția empatică se produce ori de câte ori percepem o ființă (sau o imagine a unei ființe) și ne transpunem cognitiv, afectiv și motric în situația acesteia".

Further on, Lucia Blaga discovered the two components that account for empathy: a cognitive and an esthetic one. He noticed

mergi întâmplător pe stradă, în trecere surprinzi o față brăzdată de durere. Durerea aceasta o simți stăpânind pe necunoscutul trecător. Ești, firește, jertfa unei obiectivări a propriilor tale sentimente: săvârșești un act de intropatie (the term used by Blaga) (1970:34).

Stroe Marcus (1971:120) points out that:

diferența pe care autorul o stabilește între caracterul strict cognitiv și cel estetic al empatiei rezidă în faptul că, în vreme ce în primul plan contemplatorul sesizează situații, stări posibile ale realității, în celălalt plan, contemplatorul trăiește stări realizate pe un plan impropriu, pe planul convenției.

Curt John Ducasse (1966), quoted by Stroe Marcus, admits that empathy involves a process of empathic cognition, whereby the contemplator imagines himself as being the object of contemplation and identifies himself with it.

R Müller-Freienfels (1922), also quoted by Stroe Marcus (1971), classifies the art contemplators into 2 categories: the category of simple sympathetic spectators (*Mitspieler*), who experience the emotional content of the artistic object, and that of spectators (*Zuschauer*), who keep a distance between themselves and the work of art. In this respect, Mihail Ralea (1957:236) remarks

that "de obicei oamenii simpli, naivi, lipsiți de cultură estetică, deci aceia care nu cunosc specificul trăirii estetice, sunt înclinați a se lăsa confunțați cu subiectul operei de artă și au sentimentul că trăiesc aievea conținutul ei. Aceștia nu execută o judecată estetică".

On the other hand, Tudor Vianu (1968: 299/300) adds: "Satisfacția trezită de o operă de artă crește în măsura lucidității cu care o stăpânim intelectualmente, înțelegând-o în valorile și mecanismul ei".

3.4. The actor's (performer's) act of scenic transposition of empathy

The second aspect that we shall look at is the actor's (performer's) act of *scenic transposition* or *empathy* and, by way of comparison, we shall try to understand the *translator's empathy* which occurs during the translation process.

According to Tudor Vianu (1932) the most important element of scenic transposition is the actor's capacity to adopt most unfamiliar and varied cognitive and behavioural patterns. The same statement is recoverable from the George Vraca's observation that "actorul de talie mare este omul care se poate transpune în cât mai multe și felurite personaje" (1960:271).

This process, however, requires talent in the first place. John Dolman (1949) in his book on the actor's art, notes that empathy facilitates the actor's transposition in the hero, whereas through sympathy he sympathises with the hero. André Villier in his book *La psychologie du comédien* (1946) refers most thoroughly to the question: where else does *Einführung* (empathy) occur if not in the identification of the actor with the character? Villier further remarks that empathy is a conscious effort made by the author to "get into the character's skin".

This process of creation or recreation is present to the same extent in the translational process the translator goes through. Just like the actor, the translator undertakes a conscious process of understanding his models, of imagining their characteristics, both psychical and physical, and projects them into the worked out translation.

3.5. Imitation

Empathy theorists shared the view that the entire empathy-creating effort comes from imitation, which can be rather interpretative than merely imitative. *Imitation* in the world of translation means loyalty to the source text. On the other hand, imitation can create new patterns by changing the actors or interpreters. Eventually, the final outcome of the translation process is the translator's becoming cognitively and intellectually more complex and richer as a consequence of the empathetic process he goes through each time he creates or recreates a text.

3.6. Imagination

Since imitation/loyalty is definitely not the only ingredient, the next, very important ingredient used by both the actor and the translator is *imagination*. Imagination is necessary whenever the actor or translator seeks to insigh a character and portray the inner life of that particular character in a truthful and suggestive way. In support of this assumption we shall turn again to a quotation from the world of stage: "Nu poți să trăiești într-un personaj fără să-ți imaginezi omul pe care îl joci, în toate amanuntele lui psihice, în comportarea și în toate atitudinile lui" (Obraztov S.V., 1952:49-50). Imagination joins the (re)creative process in two stages: in the initial stage of understanding the work of art and in that of (re)creating the work of art by recreating characters, objects and happenings. The translator's imagination is, however, a purposefully directed one and not a free one.

3.7. Affection or emotional contribution

Affection or emotional contribution is the last element that this study will insist on. This means the translator must go through the same emotional experience, must sympathetically understand the character's thoughts, his feelings, and render them truthfully.

It should be concluded at this point that translators must possess a complex psychological structure, which embraces all psychical processes, and in which imagination and emotional feelings hold crucial roles.

It is however, noteworthy to point out that Blaga translated Goethe's Faust, whereby his translation is considered to have 'skillfully' improved Goethe's original text. Yet again the same question arises: how much of Blaga's own (creative) contribution affected the translated text. To what extent has Blaga contributed creatively and interpretatively to the quality of the translation can become the subject of a further research inquiry.

4. WHEN DOES EMPATHY OCCUR? – A *HANS BERGEL* – FOCUSED ANALYSIS

Hans Bergel's novel *Der Tanz in Ketten* has grown from the writer's *traumatizing communist experiences* and has been built on descriptions and narrative passages lived by the writer during the early 70s communist era. The novel is, thus, a complex picture of emotional feelings, both past and present, expressed through insights and memory flashes of a traumatizing and harmful past. The writer's perspective, subjective as it is, has been affected by the writer's horrible and painful years spent in the Romanian communist prisons.

Empathywise, the translation of the novel revealed the following instances of empathy:

When the translator is familiar with what the writer narrates or when he went through similar emotional or intellectual experiences.

În noaptea trecută vegheasem mai mult ca de obicei ascultând căderea ploii în fața ferestrelor întredeschise, prin frunzișul gardului viu de alun, așternându-se cu foșnet moale pe apa lacului. Susurul monoton fusese întrerupt o dată de răsunetul unor pași dinspre drum, de-a lungul țărnelui. Apoi simți iar liniștea lacului atât de aproape, ca nici când. Adormi târziu după miezul nopții.(1995:5)

On the one hand, the scenery descriptions are extremely picturesque, poetic and lively and refer to the location where from the writer undertakes the spiritual journey through the communist persecution period.

The minute and accurate descriptions of the writer's peaceful home in Germany will open up, gradually, awful memories of the Romanian Jilava prison.

Nu, de-o bună bucată de vreme începuse să se cuibărească în conștiința lui neliniștită, schimbarea tufelor de iarba ciutei ca și când acolo s-ar fi petrecut ceva ce-l privea și pe el. (1995:7)

Mai întâi păli verdele metalic și lucitor al frunzelor, apoi se topi stingându-se și imediat după aceea tufele se despărțiră unele de altele, chircite îndărăt, de parcă s-ar fi scufundat într-un vârtej neînduplecat, pentru ca apoi, deodată, atârând în gol să privească ca niște perechi de ochi orbi și fără culoare sus spre casă... Sunt bolnav, gândi Kaltendorff, sunt foarte bolnav ... (1995:8)

When the reader/translator is in the right/same state of mind or emotional state

Aici gândi el, împietrit ca una din aceste pietre străvechi, de glauconit, încălzite de soare și bătute de geruri, să stai neatins, aproape de mireasma pământului și a vântului și cufundate în amintirea târzie a ghețarilor și eroziunilor îndurate, lăsând să treacă peste el anii cu neclintirea a ceea ce nu poate fi doborât. Dacă există o fericire, atunci ea se află în conștiința acestor pietre, de a zăcea împăcate cu ele însele, eliberate de orice obligație de comunicare, purtând într-un căuș de pământ adus de vânt un mănunchi de rogoz sau rădăcinile unui brad tânăr. (1995:132/133)

When the reader/translator plunges willingly or intentionally into the narration wishing to share the writer's experience and render it to the readership.

As the writer would admit:

Era beznă. Deasupra vui bolta de piatră. Când încetă răsunetul, mă ajunse un curent de aer cald. Acum! mi-am spus și-n aceeași clipă mă întâmpină icnetul paturilor de pușcă, șuieratul biciurilor de piele și sârmă, al ciomegelor. Am alergat cu toată puterea sub gridina loviturilor. Mă acopereau din toate părțile. Cel care nu se descurcă sub

iureșul loviturilor, îmi spuse același om în urmă cu câțiva ani, nu ajunge viu la primul coridor al redutei. Cel care se oprește din cauza unei izbituri la rădăcina nasului, la rotulă, la cap sau la șira spinării, dacă i se întâmplă să cadă, sau încearcă să evite supliciu, acela nu are ce povesti despre "primire", relatase același, pentru că "te snopesc în bătaie ca pe un câine".

Nu aş putea spune cât a durat defileul acela de chinuri prin întunericul înspăimântător. (1995:160-161)

The reader is surprised, and maybe, confused by the writer's own blurred, but very deep and painful, flashes of past and present:

Gisela, gândi el, pășind în noapte, Gisela. M-a vizitat atunci, în lunile acelea foarte des. De fiecare dată îmi aducea ceva din partea Stellei – o carte, îmbrăcăminte, o scrisoare, o veste. Ori de câte ori venea, era ca și cum ar fi venit Stella în locul ei, deoarece îi era cu neputință să-l viziteze în orașul de pe Dunăre. Îmi lipseau întâlnirile numai cu Stella, uneori apropierea mâinilor ei, oh, da, dar mai ales ea, deoarece discuțiile le purtam prin scrisorile pe care mi le aducea Gisela nu îndrăzneau să le încredințăm poștei.

On the other hand, the communist prisons experiences are described extremely minutely and vibrantly, as emphasized and expressed by the author:

În a doua zi a plimbărilor mele – ele continuă de dimineața până seara cu întreruperile din timpul meselor – izbuteam să recunosc grupurile de oameni datorită zonelor de miros. Fără să trebuiască să privesc într-acolo aveam în față fizionomiile și timbrul vocilor. Dintre toate am remarcat persoana unui om de vreo patruzeci de ani. Picioarele îi erau legate cu un lanț ce avea în mijloc o ghiulea de fier, de mărimea a trei pumni. Fața îi era aspră și cutezătoare, când mă segeta uneori cu o privire scurtă, deschisă și fără teamă. (1995:161)

When the words used by the writer impress the reader/translator to such an extent that they enhance the translator's identification with the writer and his experience.

Timpul, își spuse Rolf Kaltendorff termurând, este singura realitate în viața unui om.

Stătea de o oră în fața ferestrei, în camera de zi, cu mâinile încrucișate la spate, privind afară ploaia, care, în ultimele raze ale zilei trăgea perdele transparente deasupra peisajului. Văzu cum de pe fața lacului se prelingea peste pajisti ceața. Caerul de aburi de pe suprafața apei creștea pe nesimțite în grămezi și plasmuii bizare, înalțându-se, adunându-se apoi tumultos peste mal. Privit de sus lacul părea să clocotească. (1995:5)

While there are individuals with a higher emphatic power, there are, nonetheless, individuals with a low degree of empathy, who allow a certain distance or distance themselves from the object and have a stronger control, being more unflexible and resistant.

5. CONCLUSION

The present study went out from *the translator's* commitments and the measurable criteria that could ensure quality to a translation and looked at what empathy means to the writer. By way of citations it tried to argue for and locate the translator's position on the axis that links literature or the work of art recipient and the actor. On the one hand, the translator is a creator, just like the writer. On the other, he is a mediator, who, by his imitation, linguistic techniques, imagination and emotional involvement contributes to the (re)creation of the work of art.

The study isolated a few instances of empathy which occurred in the translation of Hans Bergel's novel *Der tanz in Ketten*, The autobiographic novel published in Austria in 1977 was translated and published in Romania in 1994 by the VV Press Publishing House.

The study argues that in order to empathise with the writer, the translator must have talent, be familiar with the topic, experience *the right/same state of mind or emotional state, plunge willingly or intentionally into the narration wishing to share the writer's experience and render it to the readership and be stirred by some linguistic or other kind of forms.*

Recommendations for further inquiries

Translation studies have developed tremendously over the last two decades and have spawned an impressive number of theories and approaches. The present study seeks to look at the emotional, in-depth process that the translator undergoes during the translation activity. The study has been informed by the writings and accounts of the translation experiences of the Romanian scholar Marcus S. Without having exhausted the topic, it has put forward an interesting perspective on translation. Nevertheless, this line of thought can be further pursued in some directions which can illuminate such queries as:

- Does the translator help the reader to better understand the author and empathise with him or his work?
- How can empathy be made visible or perceivable to the readership community and to the specialists' community?
- How much of the translator's own persona (life experience and knowledge) goes through the translation process into the end product?

Bibliography

- Beier, R. & Möhn, D. (1988) *Fachsprachlicher Fremdsprachenunterricht. Die Neuen Sprachen* 87 (1988) 1/2, pp. 19-75.
- Blaga, L. (1970) *Scieri despre artă*, București, Editura Meridiane.
- Dolman, J. (1949) *The art of acting*, NY, Harper Brothers Publishers.
- Ducasse, Curt Jophn (1966) *The Phzlosophy of art*, NY, New York Dover Publications.
- Elling, M.G.M. (1991) *Veilighidsvoorschriften in de industrie. Een verkennig von problemen en mogelijkheden*, [Safety rules in the industrial workplace. An explanatory study of problems and possibilities]. Doctoral dissertation, University of Twente, Enschede, The Netherlands, Department of Philosophy and Social Sciences.
- Evans, V. (1998) *Successful Writing*, London, Express Publishing.
- Gârlaşcu-Dimitriu, O. (2004) *Empatia în psihoterapie*, București, Editura Victor.
- Gunnarson, B. L., Linell, P., Nord, B. (1997) *The Construction of profes-sional Discourse*, London, Longman.
- Gunnarsson B. L. (1984) "Functional comprehensibility of legislative texts: experiments with the Swedish Act of Parliament" in *Text* 4(1-3), pp. 71-105.
- Hamp-Lyons, L., & Kroll, B. (1997) *TOEFL 2000 - writing: Composition, community and assessment*, Educational testing services.
- Hamp-Lyons, L. (2001) "Fourth Generation Language Writing Assessment" in Tony Silva, Paul Kei Matsuda (eds) *On Second Language Writing*, NJ, Laurence Erlbaum Associates, Publishers.
- Hayes, J., (1996) "A new framework for understanding cognition and affect in writing" in C.M. Levy, & S. Ransdell (Eds.) *The science of writing*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum Associates.
- Hedge, Tricia (1988) *Writing*, OUP.
- Hoey, M. (1991) *Patterns of Lexis in Text*, London, OUP.
- Hoey, M. (2001) *Textual Interaction*, London, Routledge.
- Hoffmann, L. (1987) *Kommunikationsmittel Fachsprache*, Berlin, Akademik Verlag.
- Irimiea, S. (2006) *A Guidebook to Professional Writing*, Cluj-Napoca, Cluj University Press.
- Klauke, M (1992) "The text as a functional and structural unit" in Maat, H. P., M. Stechnonder (Eds), *Studies of functional text quality*, Rodopi.
- Lentz, L. & Maat, H. P. (1992) "Evaluating text quality: reader focused or text-focused?" in Maat, H. P., M. Steehonder (Eds) *Studies of functional text quality*, Rodopi.
- Marcus, S., Sukan, D. St. (1994) *Empatia și literatura*, București, Editura Academiei Române.
- Marcus, S. (1971) *Empatia (Cercetări experimentale)*, București, Editura Academiei Române.
- Möhn and Pelka (1984) *Fachsprachen*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Obraztov, S. V. (1952) *Profesiunea mea*, Bucuresti, Editura Cartea rusă.
- Ralea, M. (1957) "Etica privită ca răsturnare a raportului de forță" in *Scieri din trecut in filozofie*, Bucuresti, E.S.P.L.A.
- Renkema, J. (2004) *Introduction to Discourse Studies*, Amsterdam, John Benjamins.
- Schellens, P. J. (1992) "The functional perspective on text quality: recent research in The Netherlands" in *Studies of functional text quality*, Maat H P & Steehouder (Eds), Rodopi.
- Schriver, K., A. (1989) "Evaluating text quality: the continuum from text-focused to reader-focused methods" in *IEEE Transactions on professional communication* 32, pp. 238-255.

- Vianu, T. (1932) *Arta Actorului*, București.
Vianu, T. (1968) *Estetica*, București, Editura pentru literatură.
Villiers, A. (1946) *La psychologie du comédien*, Paris, Odette Lentier.

Silvia IRIMIEA is an Associate Professor at the Babes-Bolyai University of Cluj, Romania and holds a PhD in the field of educational linguistics. She has acquired a considerable experience in EFL, linguistics, communication studies, EU vocational and education training(VET), and educational management. Her more in-depth academic concerns have been focused on inquiries in vocational linguistics, discourse studies, applied linguistics, writing, mass media and translation studies, areas in which she has published widely. Her publishing portfolio lists 7 books (*Text Linguistics*, Presa Universitară, Cluj-Napoca, 2008, *Vocational and Education Training and Its Implementation in Romania*, Presa Universitară, Cluj-Napoca, 2006, *A Guidebook to Professional Writing*, Risoprint, Cluj-Napoca, 2006, *English for International Tourism: English for Tourism Managers*, Presa Universitară, Cluj-Napoca, 2006, *English for Tourism Agents*, Presa Universitară, Cluj-Napoca, 2006, *American Political Institutions*, Presa Universitară, Cluj-Napoca, 2002), and a large number of articles. Her translational expertise rests on the translation of a hermeneutical masterpiece (Rudolf Otto- *Das Numinose betreffend*), Hans Bergel's novel *Der Tanz in Ketten* and a few research articles (*The avatars of a hermeneutical translation: R. Otto- the numinous*, *Operele lui R. Otto si dificultatile traductologice ale acestora*, *A Particular Use of the Language of Religion: Rudolf Otto's Language of the 'numinous'*, *Eine mystisch-religiöse Übersetzungserfahrung: Die Werke von R. Otto und ihre übersetzungstechnischen Schwierigkeiten*, *ESP translation practice: translating the language of religion and hermeneutics*).

(Non)translating Catch-phrases. A Topical Approach to Julian Barnes' *Metroland*

Liana Muthu

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Résumé. A partir de la prémisse que le langage de chaque individu est unique étant donné qu'il n'y a pas deux individus qui aient la même expérience du langage – celui-ci étant influencé en principal par l'espace géographique et le milieu social – notre approche se focalise sur le « français » utilisé par Julian Barnes dans son roman *Metroland*, publié en 1980. Ses parents étaient professeurs de français et l'écrivain britannique a été fortement influencé par la culture de ce pays. Écrit en anglais, le roman est parsemé soit d'expressions d'auteurs français emblématiques (par exemple Voltaire, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé), soit de mots et expressions spécifiques pour le vocabulaire de la cuisine française (*croque*). Notre étude analyse la manière dont ces mots et expressions représentatifs – transposés par Julian Barnes dans un espace et une époque historique autres – reçoivent des sens connotatifs dans le roman *Metroland*. La conclusion motive la décision de l'auteur de ne pas traduire certains mots et expressions en anglais – bien que cela soit possible – et de préférer plutôt leur utilisation en français, leur langue-source.

Mots-clés : connotation, équivalence, intertextualité, sociolinguistique, transfert culturel

I. THE ACQUISITION OF LANGUAGE EXPERIENCE

At the present time, a considerable variation in speech exists not only between areas of the same linguistic community, but also between speakers who communicate in the same language. That's why sociolinguists explore the ways in which society influences the speaker's idiolect – i.e. the specific language of a person – and, as a consequence, they try to understand why people talk differently and, moreover, the same people talk differently in certain circumstances. Since

language is considered an outer behavior that expresses an inner thought¹, we may assert that human society itself comprises a multitude of linguistic behaviors.

Actually, each individual has his own personality when writing or speaking to the others; this is a personality molded during years. There are several factors that influence the individual's way of expressing thoughts: the geographical area where he lives, the education he receives from home and school, the influence that comes from other speakers he gets in contact with. Thus, an individual with a higher education, and implicitly a larger cultural background, uses more elevated words and phrases in order to express an idea, in comparison to an individual with an average intellect. This former individual may find out allusions or genuine associations between his own ideas and phrases uttered in the past by famous authors, being able to adjust them to another cultural environment and to another historic time; that's why in these new created texts, either verbal or written, the precursors' influence is felt².

Owing to the differences between speakers – i.e. unequal ages and cultural levels, diverse professional orientations –, we may assert that “no two speakers have the same language, because no two speakers have the same experience of language” (Hudson, 1991:12).

II. SOME FRENCH WORDS AND EXPRESSIONS LEFT UN-TRANSLATED

A good example, that sustains the idea that each individual's language is unique, is Julian Barnes' first novel, *Metroland*³. There are two main factors that influenced the writer's use of language. Firstly, the fact that his parents were teachers of French strongly determined him to show interest in the French culture; that's why his novel, written in English, is full of French words and expressions, all of them written in italics. Secondly, he belonged to a middle-class family, and this determined him to make not very pleasant allusions to the “bourgeoisie”.

Julian Barnes' text draws the readers' attention through its technique: the author starts writing in English and, suddenly, he continues the same idea using

¹The same idea was also shared by the American philosopher Wilfrid Sellars who, in the essay entitled “Empiricism and the Philosophy of Mind”, asserted that the rules governing language must be inherently related to those rules governing thought.

² Cf. Eco, Umberto (2008), *A spune cam același lucru. Experiențe de traducere*, Iași, Editura Polirom, p. 216: „Faptul că textele dialoghează între ele, că în orice operă se simte influența predecesorilor (și neliniștea care derivă de aici) reprezintă o constantă a literaturii și artei.”

³ In *Metroland*, a novel with autobiographical accents, Julian Barnes shares his personal experience during adolescence when he moved in 1956, together with his parents, from Leicester to the northwestern suburbs of London.

French catch-phrases, most of them emblematic for the French culture. Looking upon the context, we may notice that nothing is put at random. Let's see the following paragraph:

Our coruscating idealism expressed itself naturally in a public pose of raucous cynicism. Only a strongly purifying motive could explain how hard and how readily Toni and I differ from other people. The mottoes we deemed appropriate to our cause were *écraser l'infâme* and *épater la bourgeoisie*. (Barnes, 1990:15)

Instead of saying “crush the infamy”, the author prefers the urge uttered in the eighteenth century by Voltaire⁴, known as an eloquent and powerful defender of the Protestants persecuted in France. “Bourgeoisie” doesn't refer anymore to the social class that, according to the Marxist theory, owned the means of production in a capitalist society. Nowadays, “bourgeoisie” receives other connotations, being extended to that part of society, especially the middle-class that still lives after well-established rules. Therefore, *épater la bourgeoisie* emphasizes this idea. When using the French syntagm and not its English version, “shock the middle classes”, Julian Barnes paraphrases Baudelaire's words “Il faut épater le bourgeois” (or “One must astonish the bourgeois”); this was the writer's revolt towards the people's attitudes and views perceived as conventional and complacent at the end of the nineteenth century.

Being used in other circumstances, *écraser l'infâme* and *épater la bourgeoisie* express criticism as well, but they receive some secondary meanings: they denote guiding rules that characterize the novel's protagonists. Both individuals consider themselves disturbingly different from the others, being unable to adjust to the environment.

Then, a similar feeling of dislike and disgust can be noticed in the second fragment where the metropolis' atmosphere is brought into discussion:

We preferred not to talk to people, as this got in the way of our observation of them. If asked specifically what we were looking for, we'd probably have said, ‘Rimbaud's *musique savante de la ville*'. We wanted scenes, things, people [...] Certain things were ideal and unattainable –like walking in spectral gas-light across damp cobblestones and hearing the distant cry of a barrel-organ- but we hunted jumpily for the original, the picturesque, the authentic. (Barnes, 1990:29).

In this paragraph, there is made reference to one of Rimbaud's major themes, present in many of his poems: the city. It is known that Rimbaud had a

⁴ Voltaire was always an advocate of the religious tolerance. When he was about sixty years old he witnessed a terrible persecution of the Protestants. Revolted, he launched an intellectual crusade against religious fanaticism. From that time, he wrote numerous political pamphlets and he decided to end his personal letters with the words “Écrasez l'infâme” (“Crush the infamy”).

simultaneous attraction and repulsion towards the modern city, being both fascinated and repelled by its size and novelty. This idea is assumed and transposed by Julian Barnes into another space and century: when he was a teenager, the British writer used to wander on London's streets, feeling the throb of the city and perceiving its people. This *musique savante de la ville*, and not "the notorious music of the city", emphasizes the idea that such a large urban area is very complex, comprising a multitude of interrelated elements: unknown people, obscure and inaccessible places. This syntagm is somehow connected to another one, namely "certain things were ideal and unattainable" that suggests an immeasurable space that cannot be known in its entirety.

In the next face-to-face interaction, the combination between English and French phrases draws the attention:

'Rootless.'
'*Sans racines*.'
'*Sans Racine*?'
'The open road? The spiritual vagabond?'
'The bundle of ideas wrapped up in a red spotted handkerchief?'
'*L'adieu suprême d'un mouchoir*?' (Barnes, 1990:32)

Here, "rootless" refers to someone who has no place to regard as his home, no connection with a particular place because he was not born there. Then, the reply comes, "*sans racines*", that is the French translation of "rootless". The third reply, "*sans Racine*" creates a play on words since these two different words have the same spelling and the same pronunciation (i.e. the common noun "*racine*" and the proper noun "*Racine*" that makes reference to the French playwright who lived in the seventeenth century). The sixth reply, "*L'adieu suprême d'un mouchoir*" continues the idea from the fourth and fifth replies. In fact, the last utterance is a paraphrase after "*L'adieu suprême des mouchoirs*", a line from the poem "Brise marine" written by Stéphane Mallarmé. The line is repeated in another fragment, namely

Next, a chair draped with the day's dumped clothes. Propped against it is a suitcase on which, every so often, I mentally stick labels. The labels indicate several generations of travel; some are grubby and tattered; all imply *l'adieu suprême des mouchoirs*. I can go; I will go. So far the case is label-less: it is all to come. One day I shall fix the real labels on myself. It is all to come. (Barnes, 1990:72)

Thus, instead of saying "the supreme farewell of handkerchiefs", Julian Barnes prefers to reproduce the symbolist poet's words. If in Mallarmé's poem the handkerchiefs' waving signifies the moment of separation from the unsatisfying reality, a moment strongly desired by the poet but impossible to be realized, the idealistic vision is also kept in Julian Barnes' context. Moreover, there is a

connection between “*L’adieu suprême des mouchoirs*”, “spiritual vagabond” and “generations of travel”. All syntagms express feelings related to the individual’s inner thoughts; they suggest the individual’s desire to move aimlessly from place to place without having a particular location where to stay for a long time. Actually, they are all allusions to the aspiration towards a bohemian life, a life without any constraints or rules established by the others.

Sometimes, one language expresses meanings difficult to be expressed in other languages. This fact makes more complex the translator’s work since the cultural transfer is involved. Such a puzzling situation occurs when there are brought together two types of meal specific for two cultures that have resemblances and differences as well:

My eye drifted round the comforting visual clichés of the place: the framed law against public drunkenness; the stainless steel counter; the food list offering an austere choice between *sandwich* and *croque*; the wall of libeling mirrors; the murdered-tree hat rack hidden behind the door; the dusty plastic plants up on a high shelf. (Barnes, 1990:87)

In “*sandwich* and *croque*” almost the same idea is repeated. Both words denote concepts with a slight difference between them. Trying to imagine a sandwich, we may think at “two or more slices of bread with cheese or ham between them”. Then, the word *croque*, includes the denomination of two traditional snacks well-known in France: *croque-monsieur*, meaning “a hot ham or cheese grilled sandwich” and *croque-madame* related to the same snack and to which a fried egg is added on top or inside. Even if *croque* belongs to a given culture, being associated with a particular country, the translators found out a one-to-one correspondence between English and French as regards these compound nouns. They resorted to the calque method, by choosing to translate word-for-word each lexical item: “crunch-Mister” for *croque-monsieur* and “crunch-Missis” for *croque-madame*. But taking into account that *croque* is related to a type of meal typical to the French cuisine, the author chose to keep within the text the original term.

CONCLUSION

It is known that the translation process represents a transfer of information from a source language into a target language. Through this process, we have to re-think the universe created by a certain author by identifying the cultural environment and the epoch when a text, or just a phrase, was written.

Considering language an element inseparable from its cultural context, the translation of particular syntagms could be possible, but it loses its power, even if the new rendering is close to the original. Translating in English catch-phrases like *écraser l'infâme*, *épater la bourgeoisie*, *l'adieu suprême d'un mouchoir* and even *musique savante de la ville*, representative for the French culture, we don't obtain the effect that the original has, but just a similar one. Choosing to keep within the context the genuine phrases, Julian Barnes emphasizes and fructifies ideas expressed in the past, giving to them additional meanings besides their primary ones. Thus, these catch-phrases may be let in French and even if the reader doesn't know who uttered them and/or when they were uttered, he may infer their meaning when reading the context. Moreover, they may reveal to the reader varied possibilities of interpretation that could be hidden even to the author himself.

Then, since a certain word is invented in a source language and becomes representative for that source culture, we may say that it expresses a unique vision upon the world (e.g. the word *croque* makes reference to a particular manner of preparing a light, quick meal). It is the author's choice to find out words considered suitable for the context and to combine them in sentences in order to express his thoughts.

Bibliography

- Barnes, J. (1990) *Metroland*, London, Picador.
Eco, U. (2008) *A spune cam același lucru. Experiențe de traducere*, Iași, Editura Polirom.
Hudson, R. A. (1991) *Sociolinguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
Wilfrid, S. (1956) "Empiricism and the Philosophy of Mind" in *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. 1, edited by Herbert Feigl and Michael Scriven, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp. 253 – 329.

Liana MUTHU is a PhD Lecturer at the Applied Modern Languages Department within the Faculty of Letters, Babeș-Bolyai University Cluj-Napoca. So far, she has published a book entitled *The Linguistic Sign-Object Relation in Lewis Carroll's Stories* focused on the philosophy of language. She also participated in national and international conferences and published articles on discourse analysis and text linguistics.

(Ideal) Translation in Context

Aba-Carina Pârlog

University of Timișoara

Résumé. Prennant en considération la perspective d'Eugen Coseriu sur la traduction idéale, la communication envisage une analyse du lien traduction idéale - contexte. *La traduction (idéale) en contexte* suppose l'absence des erreurs, la possibilité d'améliorer la traduction, l'existence d'une équivalence parfaite, le maintien des fonctions du langage, l'applicabilité générale, l'absence des différences linguistiques et culturelles, etc. La traduction, de même que le langage parlé, dépend du contexte. Parmi les éléments qui définissent celui-ci, on peut analyser : le domaine auquel le texte appartient, la situation historique et politique, les systèmes linguistiques de la langue source et de la langue cible, le spécifique culturel, etc. Outre le contexte, le processus de la traduction est aussi défini par d'autres aspects essentiels, tels : la grammaire, les implications lexicales et sémantiques, le registre de langue, le style de l'auteur, etc.

Mots-clés : adaptation grammaticale, adaptation textuelle, contexte, équivalence, traduction idéale

1. INTRODUCTION

Many a linguist has defined translation, thus launching different manners of envisaging this process. The elements focused on have varied according to the interest that each linguist had when bringing arguments in favour of a particular perspective on translations. Nevertheless, if one considers translation as a purely mono-linguistic technique similar to translation proper, while from a theoretical perspective, it is impossible to make a translation, from an empirical perspective, it is a feasible undertaking.

A comprehensive theory of translation ought to take into account countless aspects, each of them dependent on the linguistic system of the SL and the corresponding system belonging to the TL. This, however, is impossible for a

translation theorist to achieve, unless s/he were to pay attention to each and every one of the languages used on Earth.

This viewpoint is deemed wrong by Eugen Coseriu (2001:8), the founder of the Tübingen School of Translation, who holds that (1) one of the major mistakes that a linguist might make is to tackle the problem of translation as pertaining individually to each language. Other mistakes signalled by the Romanian linguist are the following: (2) the attempt of creating an ideal translation, which is theoretically impossible, (3) the effort of establishing a *profound* similarity between intra-lingual translation and meaning transfer from one language into another, and (4) the acceptance of an optimal abstract invariance as translation. I shall further analyse his second point which has aroused the interest of scholars around the world for a long period of time.

2. AN IDEAL TRANSLATION

Each translator strives to create a perfect translation of a text, but, in the end, s/he has to settle for the most accurate and natural version that s/he can construct; this must preserve the meaning, style and implications of the SL text. To preserve all of them is, however, rather difficult if not utterly impossible; consequently, to succeed in achieving a perfect translation is not possible.

A perfect translation would be characterised by accurateness, no possibility of further improvement, the use of perfect equivalence and thus the absence of paraphrases, lack of cultural distinctions between SL and TL, general linguistic applicability, etc.

The notion of *accurateness* in translation may be easily theorised, but it is difficult to apply to the text. What one translator might consider correct, another would deem to be wrong. Accurateness, however, should be defined by taking into account the generally acceptable features that make a translation flawless: correct grammar, right vocabulary, proper register, relevant implications maintained, with the occasional footnote to explain some culturally different micro-texts.

An accurate translation would, thus, firstly, be the result of the transfer to the TL, of the grammatical structure existing in the SL. Even though languages possess distinct grammatical structures, an accurate translation can be obtained, sometimes through *grammatical adaptation*.

E.g. ‘De ce râzi?’ = ‘Why are you laughing?’

In the English language, as it is well known, every sentence must contain a subject, which in the Romanian language is suggested by the inflection of the

verb; its use in Romanian would sound unusual in the case of a simple sentence with no pragmatic dimension attached. ‘De ce râzi *tu*?’ would suggest a context distinct from the one the speaker was previously part of, as emphasis is laid on the subject by simply mentioning it. ‘*Tu* de ce râzi?’ would change it yet again, underlining the idea of opposition, *you* as opposed to somebody else. Adding a subject would add meaning to the Romanian text, making it more complex than the English one, in which the same effect can be achieved with the aid of intonation.

Another aspect regarding this example is that of the predicate transfer. In Romanian, the predicate is represented by only one micro-text, while the English micro-text equivalent to the Romanian present indicative is the present continuous, formed with the aid of an auxiliary and an indefinite participle, i.e. a micro-text formed of two parts. Moreover, these two lexemes are split by the expressed subject, the whole text displaying a pattern completely different from the Romanian one.

Besides grammatical adaptation, the translator must *adapt textual meaning* to the linguistic system of the TL, which can be done in several ways, depending on the translation method used. The method that best fits textual meaning and would therefore be the most natural is that of free translation, as it retains meaning together with most of its implications, which is one of the aims of an ideal translation. Still, free translation is often faulty, because it makes extensive use of paraphrases which have the effect of altering the style of the original text. From a formal point of view, this method is unadvisable, yielding translations that are too long, and sometimes even inaccurate, as in the following example:

E.g. “He is hardly alone in his exuberance.” = “Cu siguranță că nu este unica persoană care debordează de bucurie (în legătură cu acest lucru).”

This would be the free translation of the text. A shorter variant is more suitable in this case: “Sigur nu este numai el bucuros de asta.” The abundance of corresponding micro-texts in the free translation has the effect of clouding meaning, which contradicts one of the functions of translation: to clarify the meaning of the source text on transferring it to the target text.

As opposed to free translation, word-for-word or literal translation as a concept is not accepted by Coseriu (2001:10), as he suggests that one should not stumble on separate words; but try and retain the meaning of the text – by which he means short formulas, expressions or longer sentence pieces. Thus, this method would represent another faulty manner of translating, that one cannot utilise in order to create an ideal translation; by applying it, one might obtain a faithful, albeit unsatisfying translation, one displeasing in form.

An ideal translation is consequently possible only where there is a 1:1 relation between two distinct languages. Coseriu (2001:9) mentions that no such relation is possible and no rational one of the type 1:2 (1:3, 1:4 respectively). Consequently, *perfect equivalence* is unattainable. At times non-equivalence may occur, forcing one to give lengthy explanations or paraphrase particular texts according to their specific sense. This tends to take place in the case of specialised translations:

E.g. ‘doodle bugger’ = ‘geolog însărcinat cu prospectarea zăcămintelor petrolifere’; ‘ratoon’ = ‘lăstarul trestiei de zahăr după ce aceasta a fost tăiată; frunzele din inima tutunului’, ‘ratter’ = ‘câine care prinde șobolani’, ‘sophomore’ = ‘student în anul doi’, etc. All these illustrate the inconsistency of the relation between English and Romanian.

There are cases in which a translator has the choice of partial equivalence only, there being no other micro-texts available in the TL. In such a situation, the translator has to decide whether to employ a partially equivalent micro-text or to think of a paraphrase. Most of the time a paraphrase is better as it conveys the full meaning expressed in the SL, however leaving out some of the implications, which are always difficult to transfer completely. This would result in a longer variant of TL, which is, as mentioned before, hardly indicative of a perfect translation, whose other important attribute is concision.

Another manner of solving the lack of equivalent micro-texts might be the simple transfer of micro-texts from SL to TL. This would enrich one’s translated text with neologisms. However, this is not the perfect solution as it might cloud textual meaning for the readers who belong to the SL non-speakers group. Consequently, unless the newly introduced micro-text is explained somewhere in the body of the given piece of writing, it might have an undesired effect, the textual content drifting even further away from what a supposedly perfect translation should be.

According to Coseriu (2001:10-11), one should distinguish between three main types of language content: designation, signification and sense. He further defines each of these as follows: *designation* refers to the extralinguistic aspect, the extralinguistic factual state, the extralinguistic fact respectively; *signification* is the content given each time by every language, while *sense* is the specific content of a text, as long as this does not blend with signification and designation.

A problem that always arises is that translators must also find solutions for designation. As Coseriu (2001:15) explains, the principles of general thinking vary from one language to another and thus, this is a problem that many a time rests unsolved. For instance, in the Romanian Coca-Cola advertisement for Kinley

Schweppes, one of the Kinley bubbles tells another: “Nu știu de unde au aflat ăștia că ne combinăm bine cu ginul!” and the other answers: “Eu cred că ne toarnă cineva.” The conversation takes place while Kinley is being poured onto gin in a glass having a slice of lemon attached to its rim.

The difficulties that the third year students of the Applied Modern Languages section at the University of Timișoara had in translating this advertisement were connected to the texts “ne combinăm bine” and “ne toarnă cineva”. In the case of the former, the version they proposed: “I don’t know how they’ve found out that we *mix well* with gin” – which besides the basic meaning of the text, implies the idea of meeting people and talking to them, ignoring the extralinguistic metaphorical suggestion that there is a close relationship between gin and tonic, if one takes into account the slang layer of meaning. Perhaps a better translation would have been: “I don’t know how they’ve found out that we *get along/on well* with gin”, which retains both sense levels.

The reply was much more demanding and was translated as: “I think somebody *is pouring* us!” which is meaningless in English. One of the suggestions, was to preserve both the liquid metaphor and basic signification was: “I think there’s *a leak*.” Nevertheless, the difference in the water quantity expressed by the two micro-texts: “toarnă” and “a leak” cannot be corrected unless one adds a modifier such as ‘major’ – “I think there’s *a major leak*”. Still, there remains a difference in the image that the two texts create in the mind of the receiver and, thus, the translation cannot be considered ideal.

Another example is that of the Pall Mall Lights advertisement slogan: “Mult mai ușor!”, which is a translation of “Much lighter!”, and refers to the cigarette pack. The question that arises is whether this was an acceptable translation. The Romanian version can be discussed in terms of the common collocation ‘țigări slabe’ which would change the slogan into “Mult mai slab!”. This, however, would have been an anti-commercial. The only translation that one might suggest is one that borrows the word ‘light’: “Mult mai light!”, as one speaks quite often of ‘țigări light’ nowadays.

I believe however, that, unless there is a very important feature of the product being advertised, one should think of an advert concept in one’s own language, preserving the main pieces of information and consequently refraining from translating the foreign one. The former advertisement mentioned above is much more successful than the latter which is seemingly a translation from English into Romanian. It has a greater impact and it also contains a humorous note which encourages the buyer to try out the product. It appears to have been originally written in Romanian, although one cannot be certain.

Because of the cultural differences involved, translators have been compelled to find more comprehensive manners of making translations. According to Rodica Dimitriu (2006:31), the literary translation direction for instance has gone so far as steering towards Cultural Studies. It is quite difficult to render cultural elements into a foreign language and, consequently, one must find the approximate equivalents or must transplant those cultural elements into the culture that the target language belongs to. This process results in enriching the target culture with a globalising dimension, which remains distinct however from the traditional core of that particular culture and will eventually be highly influenced by it. To exemplify, a text such as “those vivid Arakanese longyi” (Orwell, 1984:5) was translated as “acele stridente longyi arakanese”, by preserving the foreign word and attaching a footnote to explain that ‘longyi’ is “a piece of cloth approximately two metres long which the Burmese wear around their thighs and legs”. A similar example is “a boy in a jibbah” (Naipaul, 2001:243) which would be translated as “un băiat îmbrăcat într-o jibbah”, again accompanied by the explanation that ‘jibbah’ is “a long collarless coat or smock worn by Muslims”.

Translating dialect is also very demanding, as Coseriu (2001:17) points out, giving the example of Bavarian German. As dialect is associated with particular paradigms, customs, stories, etc, it becomes impossible to fully render it into the TL. The Romanian linguist thus proposes an adaptation that can be made by using a dialect of the TL which can suggest, in that specific linguistic community, what Bavarian German suggests in the German community.

There are also cases when particular cultural customs impede the use of the obvious equivalent text in the TL. Thus, Coseriu (2001:15) gives the example of the symbolism that the colours ‘black’ and ‘white’ have in different communities. Consequently, when translating, one discovers that there is a conflict between designation and sense. ‘Black’ is used by Europeans to indicate sorrow, mourning, loss, whereas, the Chinese use ‘white’ for that same purpose.

Furthermore, Newmark (1995:164) notices that one cannot make such culture transfers from one language into the other as they only contribute to the destruction of the original, especially in the case of poetical texts. The images that one associates with particular situations are distinct if one is part of a Chinese community or of a European one. Both making and understanding such translations can be challenging if one remains oblivious of their cultural dissimilarities:

Whilst I think that all images have universal, cultural and personal sources, the translator of poetry cannot make any concession to the reader such as transferring the foreign culture to a native equivalent. If autumn in China is the season not of Keats’s ‘mists and mellow fruitfulness’ but of high clear skies and transparent waters, and the

sound of clothes laundered for the cold weather pounded on the washing blocks, then the reader must simply accept this background (...) the European must be aware that, for the Chinese culture, jade is not jade-coloured but white ('jade snow', 'jade beads', 'jade moon'), that comparisons with eyebrows assume the custom of painting women's eyebrows green, that the phoenix has no myth of resurrection, that dragons are close and kindly (...).

Another problem tackled by Coseriu (2001:15) is that of intra-cultural inter-textuality. A text can sometimes be easily linked to that of a literary work or poem, written in the same language, hence being enriched with another sense stratum. This cannot always be transferred into the TL especially in cases similar to the following.

A reply such as "Shall I compare thee to a summer's day?" is connected by the English literates with Shakespeare's *Sonnet 18* and its context, whereas, if improperly translated into Romanian, it loses the additional meaning present in the English Renaissance poem. Such a translation as "Cu-o zi de vară-ți pot asemui făptura", taken from its context and introduced into the field of advertising, for instance, as a poetical complimentary remark, may have the role of enhancing the effect brought about by the use of a particular product. This automatically changes the original sense, where the lover was viewed "more lovely" than the summer's day. Implicitly the context is altered as well.

3. CONTEXT

Textual implications depend on the specific field or domain to which the translation belongs. As Coseriu (2001:14) specifies, in many cases words cannot be translated when designation must be conveyed. He also notices that translation is an activity with a purpose, historically conditioned, so that, from one situation to another, depending on the addressees, the text type and the translation aim, the optimal solution can vary (Coseriu, 2001:20).

While Coseriu points out that history plays a major part as far as the translation one gives to a text is concerned, Newmark (1995:172) states that:

a translator of drama in particular must translate into modern target language if he wants his characters to 'live', bearing in mind that the modern language covers a span of, say, 70 years, and that if one character speaks in a bookish or old-fashioned way in the original, written 500 years ago, he must not speak in an equally bookish or old-fashioned way in the translation, but as he would today, therefore with a corresponding time-gap – differences in register, social class, education, temperament in particular must be preserved between one character and another.

Here is an example:

Wish me partaker in thy happiness
When thou dost meet good hap; and in thy danger,
If ever danger do environ thee,
Commend thy grievance to my holy prayers.
(Duțescu, Levițchi, 1964:144)

The fragment written above which belongs to the Shakespearian comedy *The Two Gentlemen of Verona* (*Cei doi tineri din Verona*) was translated by Dan Duțescu using nowadays' Romanian, which can be seen starting from the very title and, which is sprinkled with bookish language only here and there:

Dorește-mă *părtaș* la bucurie
Când dai peste noroc; iar la primejdii,
Primejdii dacă-o fi *să te-mpresoare*,
Nădăjduie în ruga mea pioasă. (Duțescu, Levițchi, 1964: 144)

The switch from 'gentlemen' to the Romanian 'tineri' ('youngmen') also suggests a change of the societal view upon the manner in which relations are developed. The textual meaning was preserved with the use of adaptation in the last line. In the TL, the reader does not find any old Romanian micro-text forms, as one does in Shakespeare's comedy, because those would make the piece obscure. The audience / the reader might not understand old Romanian micro-texts.

When translating a piece of drama, according to Landers (2001:104), the translator may take liberties such as making cuts and interpolations and changing style and/ or tone. The purpose of interfering with the SL textual meaning is that of modernising the work and introducing local topical references sometimes to make it more appealing to a contemporary audience. The essential is to retain the original effect: humour, suspense, satire, etc.

The political context of a country is as well reflected in the translation of a text. For example, before 1989, texts such as 'Good morning, teacher!' would have been translated by 'Bună ziua, tovarășa profesoară!' (1), as opposed to nowadays' 'Bună ziua, doamna profesoară!' (2), if the context indicated a woman teacher. The false TL implication in (1) is that of a friendly environment, where everyone is equal and everything is perfect, as the Communist society wished them all to appear. The polite use of 'doamna' would have introduced the idea of class difference which contradicted the party politics.

In his renowned novel *1984*, British writer George Orwell has his characters discuss the creation of an imaginary Newspeak language, which annihilates such linguistic choices. By limiting language, they limit people's intellectual abilities, an action similar to the manner in which the process of translation unfolds in the example (1) above.

The differences between SL and TL systems may result in translations which grow further apart from the original. These differences may have various causes, such as a distinct way of expressing oneself due to the variations existing between the types of languages that underlie the current linguistic instruments used (for example the difference between Romance and Germanic languages), variations existing between cultures, traditions and implicitly customs of the people using the two languages, or between other systems such as the legal, political or economic ones. In terms of technical development, the translations made in less developed environments will contain transferred micro-texts denoting elements of the higher technological evolution. Such examples are: *iPhone, iPod, CD player, laptop, MP3 player, Bluetooth, internet, e-mail*, etc, which are never translated into Romanian.

Regardless of the implications of the texts that contain such references, such micro-texts remain unchanged in the translation process. This is, however, not always the case with other technical translations. If the translation is made from Romanian into English, transfer is hardly used and, thus, one has to rely on another equivalent than the obvious one. Micro-texts such as ‘braț bătător’, belonging to a mechanical text, will be translated as ‘striking lever’, not ‘beating arm’; ‘picior de arbore’ in the field of navigation has as equivalent ‘mast step’ and not ‘tree leg/foot’ or ‘față’ in the field of leather trade, is rendered by ‘upper’ in the TL and not by ‘face’. Context is thus very important and directly influences the right choice of TL text.

Besides context, the translator must also pay due attention to register or tenor (Baker, 2001:262). Rendering informal SL texts into a mixed TL text containing both informal and formal register can destroy the style of the author, sometimes modifying context as well. A complete reversal, informal - formal, while making the sense transfer SL-TL, obscures the denotation of the text, in Coseriu’s sense of the word. The translator must do his / her best to be faithful to the register of the SL text.

4. CONCLUSION

The manner in which people think, depending on their background, general knowledge and specific language, defines the type of translations they offer as an end product. Even if a translation is grammatically and linguistically accurate, it is not perfect. Attempting to create an ideal translation is an error, as Coseriu pointed out, because of the cultural distinctions, the lack of perfect equivalence and direct proportional relations between texts belonging to different languages.

Among the most important elements to be taken into account when doing a translation is context. This must be considered from the perspectives of field, history, politics, technology and linguistic system differences. One must also add the problem of style, which defines context and which must be accurately mirrored by the TL version. Context plays a paramount role in making a good translation, without it, the TL text cannot find its proper niche.

The relation between translation and reader/ final user is mutually influential. Every translation is meant to have a receiver of some sort that will decide whether the delivered product is *finite* or not. The quality of a translation will thus always be assessed by the receiver or, if s/he lacks the expertise, by specialists who will give the final verdict. Thus, translator and receiver must work together in order to obtain a successful version of the SL text and a viable one in the TL world.

Bibliography

- Coseriu, E. (2001) "Problematica teoriei traducerii" in *Limbi și literaturi străine*, Iași, Ed. universității 'Al. I. Cuza' din Iași, pp.7-21.
- Dimitriu, R. (2006) *The Cultural Turn in Translation Studies*, Iași, Institutul European.
- Duțescu, D., Levițchi, L. (1964) *Shakespeare Antologie bilingvă*, București, Editura științifică.
- Landers, C. E. (2001) *Literary Translations. A Practical Guide*, Multilingual Matters Ltd.
- Naipaul, V. S. (2001) *In a Free State*, London, Picador.
- Newmark, P. (1995) *A Textbook of Translation*, New York, Phoenix ELT.
- Orwell, G. (1984) *Burmese Days*, Harmondsworth, Middlesex, Penguin Books.
- Orwell, G. (2003) *Zile birmaneze*, Iași, Polirom.
- Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, (2001) M. Baker (ed.), assist. by K. Malmkjaer, London and New York, Routledge.
- <http://dictionary.reference.com/browse/jibbah> (27.09.2009).

Aba-Carina PÂRLOG is Senior Lecturer in the Department of English Language and Literature, Faculty of Letters, History and Theology, Western University, Timișoara. She teaches courses on postmodern/contemporary literature and translation studies at graduate and post-graduate level. She is the author of *The Clash between Body and Mind: Orwell, Beckett and Durrell*, West University Press, Timișoara, 2006, the result of her PhD thesis, and *Translating the Body* (joint work), Institutul European, Iași, 2009. She took part in many national (and international) conferences and published dozens of articles in the field of literature and translations at home and abroad.

Emplois « non canoniques » des signes linguistiques dans les dessins animés

Cristina Varga

*Universitatea Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca,
Universitat Pompeu Fabra, Barcelona*

Abstract. The present article is an analysis of the strategies adopted in the translation of names in different languages. The theoretical framework is provided by the E. Coseriu's writings on translation with a special focus on the "uses of the non-canonical linguistic signs". The corpus we use in our analysis consists in the collection of the French cartoons *Asterix and Obelix*.

Keywords: Eugenio Coseriu, linguistics, audiovisual translation, cartoons, icastic and metalinguistic functions, Asterix and Obelix

1. INTRODUCTION

Connue pour sa contribution essentielle à la systématisation du panorama linguistique actuel comme pour ses apports fondamentaux à la linguistique générale et dans le domaine des langues néo-latines, l'œuvre d'Eugenio Coseriu témoigne, par son caractère hétérogène et complet¹, de la personnalité pluridimensionnelle de son auteur.

Une des préoccupations moins connues du grand linguiste roumain est son intérêt pour la traduction, vue comme un aspect particulier de la linguistique du texte et de la création du sens dans la langue. Selon Colette Laplace (1994), cet intérêt de Coseriu pour la théorie de la traduction n'est qu'une continuation prévisible de la recherche linguistique, un exercice de développement de sa théorie du langage dont la traduction n'est qu'un domaine connexe :

¹ Une information complète sur les domaines d'activité de Coseriu peut être trouvée dans l'étude « Eugenio Coseriu y su legado científico », écrit par Oscar Loureda Lamas et Reinhard Meisterfeld (2007) ou l'étude de Johannes Kabatek « Eugenio Coseriu: memoria, lógica y fuerza de trabajo » (2004).

Les publications de Coseriu sur la traduction ne répondent pas à une de ses préoccupations essentielles. [...] Mais après avoir mis au point une théorie du langage aussi structurée que la sienne, il était tentant de chercher à élargir le système proposé à une théorie de la traduction. (Laplace, 1994 : 160)

Énoncées et reprises dans plusieurs articles et à des périodes différentes, les idées coseriennes concernant la traduction sont analysées et mises en évidence comme une « théorie » cohérente par Colette Laplace (1994 : 160-168) qui les systématise et les présente dans le contexte englobant de la théorie linguistique de Coseriu. Laplace essaie, dans la première partie de son étude, de récupérer la définition de la traduction en vision coserienne du point de vue de la *nature*, de l'*objet* et du *contenu*. Ainsi, à la différence d'autres théories, la traduction est pour Coseriu une activité communicative qui se réalise au niveau individuel² et qui n'est pas qu'une « ... simple opération sur la langue... », qui, à son tour, est l'instrument d'une activité complexe.

Par la suite, l'auteure observe que la traduction ne peut pas être conçue, dans la vision de Coseriu, sans faire appel aux termes de *créativité linguistique*, *acte de langage*, *'energeia'*, *signification*, *désignation* et *sens*, notions qui définissent le « contenu imposé » propre à la traduction.

Dès lors que la traduction est conçue comme un acte de langage, son contenu doit être le contenu de tout discours. Nous avons vu qu'il y avait trois types de contenu, correspondant aux trois niveaux du langage : les significations, les désignations et le sens [...] Le sens est, pour Coseriu, le contenu du niveau individuel du langage [...] Est-ce ce triple contenu qui est donné dans la traduction? (Laplace, 1994 : 162)

L'analyse que Laplace nous offre dans son étude est très importante car elle souligne les aspects essentiels de la théorie coserienne de la traduction. Les limites de son interprétation résident dans le caractère partiel de cette analyse, car Laplace surprend seulement une étape du développement des idées coseriennes sur la traduction. Il s'agit, plus précisément, de la période comprise entre les années 1978-1981, période marquée par la publication de deux études qui forment le noyau de la théorie coserienne de la traduction : « Falsche und richtigge Fragestellungen in der Überetzungstheorie » (Coseriu, 1978) et « Kontrastive Lingvistik und Überetzungstheorie » (Coseriu, 1981).

Notre recherche se situe dans la même lignée que les études de Colette Laplace en ce qui concerne l'intérêt pour la théorie de la traduction d'Eugenio Coseriu, sans toutefois envisager une analyse théorique des idées coseriennes. Notre intention est de les utiliser comme un instrument de travail dans le domaine

² Voir la description des plans du langage : *universel, historique et textuel*.

de la traduction. Dans ce but nous focalisons notre attention sur un texte coserien qui n'a pas été compris dans l'approche de Colette Laplace et dans lequel Coseriu (1997) reprend la discussion sur la théorie de la traduction en insistant sur et en clarifiant certains aspects inexplorés avant. Il s'agit de l'étude « Alcances y límites de la traducción »³ (1997), où celle-ci est décrite comme une activité langagière qui se développe dans des conditions particulières. Le point central de notre recherche est le rapport qui s'établit entre *traduction* et *signe linguistique* et la description de Coseriu des emplois « non-canoniques » des signes linguistiques (Coseriu, 1997 : 179). Nous nous proposons d'observer cet aspect de la traduction dans le contexte de la traduction audiovisuelle, plus précisément dans la traduction des films d'animation. Le corpus établi pour l'analyse de ce phénomène est formé par une célèbre série d'animation française : *Astérix et Obélix*.

2. COSERIU. LA FONCTION ICASTIQUE ET METALINGUISTIQUE

Dans son étude « Alcances y limites de la traducción », Eugenio Coseriu décrit la traduction comme activité langagière dans les termes suivants :

... "traducir" es un tipo particular de hablar: es hablar con un contenido dado de antemano, por medio de otra lengua. (Coseriu, 1997 : 168)

L'auteur distingue aussi trois facteurs déterminants de la traduction : le contenu textuel, les possibilités d'équivalence sémantique qui existent entre les deux langues impliquées et le positionnement du point de vue historique (diachronique) du traducteur (Coseriu, 1997 : 168).

Après une série de considérations générales sur la *traduction*, les *équivalences interidiomatiques* et la *transposition*, Coseriu aborde le problème des « limites » de la traduction. Ainsi, il observe que dans certains cas la forme et le contenu des textes à traduire ne font pas l'objet de la traduction proprement-dite et que pour « transposer leur sens » dans une autre langue il est besoin de faire appel aux méthodes qui n'impliquent pas la traduction. L'auteur distingue comme situation limite de la traduction le cas des textes où, afin de réaliser la « couleur locale » ou à cause de l'intention ironique/comique qui se trouve à la base d'un certain texte, son auteur fait appel à l'emploi « canonique » et/ou celui « non-canonique » des signes linguistiques. Il explique que cet emploi est déterminé par « la connaissance implicite des choses » (Coseriu, 1997 : 179), emploi qui est

3 Une première version de ce texte, écrite en catalan, a été présentée en 1995 sous la forme d'un cours inaugural à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone. La version la plus connue de ce texte est celle en espagnol.

indépendant de celui de la langue et qui n'est pas directement impliqué dans la traduction.

Dans son étude, Coseriu illustre plusieurs emplois « non-canoniques » des signes linguistiques, entre lesquels il y en a un qui a attiré notre attention à cause de sa fréquence dans les textes littéraires et aussi à cause de la problématique complexe qu'il génère dans le contexte de la traduction. Il s'agit de l'emploi « non-canonique » des signes linguistiques à double fonction : *icastique* (imitative) et *métalinguistique* comme moyen de la création du comique dans le langage. Utilisé beaucoup dans les blagues, ce mécanisme consiste dans l'emploi d'un mot ou d'une phrase qui a deux niveaux de signification. Le premier, celui de la désignation, le contenu proprement-dit de la totalité de l'acte de parole et, à un niveau plus profond, une fonction supplémentaire, celle d'imiter différents traits caractéristiques d'une autre langue. Illustrant son étude avec des exemples pris des romans de San Antonio dont le mécanisme favori de l'humour paraît être précisément *l'emploi des signes linguistiques à fonction icastique et métalinguistique*, Coseriu observe que, ce type de texte réclame un traitement différent en traduction. Ainsi, selon lui, on ne peut pas y parler d'une vraie traduction car dans ce cas la langue fonctionne comme une « réalité » par ses traits spécifiques et la réalité directe ne peut se traduire :

nos hallamos ante la imposibilidad de *desidiomatizar*, ya que la lengua funciona en tales casos *con y por* sus rasgos específicos no reemplazables: funciona como „realidad” (o también como realidad), y no (o no sólo) como sistema de signos designativos; y la realidad, como tal, no se traduce: puede ser representada, reconstruida, nombrada y descrita, pero no puede transponerse lingüísticamente.
(Coseriu, 1997 : 181-182)

Après une analyse appliquée des solutions qui se trouvent à la portée du traducteur dans ce cas, Coseriu systématise comme méthodes de transposition de la « réalité » désignée d'une langue à une autre : *l'adaptation, la reconstruction, la dénomination et la description* de cette réalité.

Nous nous proposons, après une présentation générale des plus fréquentes situations d'emploi des signes linguistiques à fonction icastique et métalinguistique dans les dessins animés ayant comme personnages à Astérix et Obélix, d'illustrer les méthodes utilisées par les traducteurs dans ce cas particulier. L'hypothèse qui se trouve à la base de notre recherche est que, dans les différentes langues les traducteurs ont fait appel à des méthodes différentes de traduction, influencés à la fois par les *possibilités d'équivalence sémantique* de la langue en question et par la *perspective du traducteur sur le texte et son intention*.

3. ASTÉRIX ET OBÉLIX. LES JEUX DE L'IMITATION

Les dessins animés qui ont comme personnages principaux Astérix et Obélix ont une aptitude très marquée à l'imitation. Contrairement à l'opinion générale selon laquelle *Astérix et Obélix* sont une représentation comique de la Gaule et par conséquent de la France, les dessins animés reconstruisent en fait le monde antique connu et nous présentent la Gaule dans cet environnement, car les aventures d'Astérix et Obélix n'auraient pu avoir lieu sans les voyages et les rencontres avec les autres. C'est en effet la tentative de reconstruire la « couleur locale » du monde antique de manière vraisemblable qui oblige les auteurs des célèbres personnages de faire appel à un jeu compliqué d'imitations afin d'illustrer la diversité culturelle et linguistique qui y existe.

On peut donc observer que la diversité est une source très riche du comique de situation. Les traditions, les clichés et les croyances des autres peuvent être incompréhensibles pour les deux héros, situation illustrée par la célèbre réplique d'Obélix : « Ils sont fous ces Romains ! » Pour avoir une base sur laquelle construire toute une structure imitative il suffit de simuler une réalité historique grecque, égyptienne ou ibérique.

L'introduction qui se répète au début de chaque dessin animé est illustrative pour ce jeu de l'imitation et ses nuances. Elle a la fonction d'introduire le lecteur le spectateur dans le monde fictif d'Astérix et Obélix par la construction d'un *horizon d'attente* approprié :

Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute? Non! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. Et la vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés de Babaorum, Aquarium, Laudanum et Petitbonum... .

Tout d'abord l'imitation se produit au niveau historique à travers la construction chronotopique « nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains... », fait historique réel, attesté et documenté. Dans cette réalité historique les auteurs introduisent une nuance acceptable et plausible même du point de vue historique : « Toute ? Non ! » qui leur permet après de focaliser la narration sur un endroit anonyme de la Gaule, reconstruit comme fiction ironique et marqué comme tel par l'emploi, pour la première fois dans le texte, des signes linguistiques à double fonction *icastique* et *métalinguistique*. Les noms de camps romains qui entourent le village gaulois, qui reste, lui, dans l'anonymat, sont les premiers indices de l'intention ironique/comique des auteurs. *Babaorum*, *Aquarium*, *Laudanum* et *Petitbonum* présentent une double signification. La première, superficielle, est celle icastique,

imitative qui permet à l'aide des traits linguistiques (ex. les mots latins se terminent en *-um*) de créer l'idée de vraisemblance au niveau phonique et orthographique. La deuxième signification est celle sémantique, le contenu, la désignation du signe linguistique employé, qui dans ce cas fait référence à la langue française : *baba au rhum* (le nom d'un gâteau), *aquarium* (récipient pour garder des poissons), *petit bonhomme* et *laudanum* (analgésique créé par Paracelse à base d'opium). Impossibles à imaginer dans une fiction sans intentions comiques, ces noms constituent le premier indice pour le lecteur et lui permettent d'en percevoir toutes les nuances.

Ainsi donc, on peut observer que les auteurs d'Astérix et Obélix en appellent à toute une série de stratégies d'imitation afin de construire le village où vivent nos héros et le monde extérieur formé par des amis et ennemis, chacun bien différent de l'autre, mais tous très drôles dans leurs *traditions, croyances* et *langage*.

De ces trois aspects culturels, tous impliqués dans la création du spécifique des personnages, des lieux et de l'époque d'*Astérix et Obélix*, on considère que des le langage est la composante qui a une fonction primordiale dans la mise en évidence de la diversité. La première difficulté des auteurs dans la réalisation de la diversité des langues et des cultures est les rendre compréhensibles pour le lecteur de langue française⁴. La solution est d'imiter les langues étrangères à différents niveaux : *syntactique, lexical, phonétique* et *graphique*. Chaque niveau implique un autre type d'imitation.

3.1. Syntaxe imitative

Au niveau syntactique, la fonction imitative du langage peut être réalisée en changeant l'ordre des mots dans la phrase ce qui permet d'imiter les langues étrangères⁵ dont la topique est différente de celle du français. Dans le cas des aventures d'Astérix et Obélix cette modalité imitative a été utilisée dans *Astérix chez les Bretons* pour marquer du point de vue linguistique la différence entre Gaulois et Bretons. Cet emploi est aussi une modalité de réalisation du comique de langage. Ainsi les Bretons disent-ils : « Une romaine patrouille ! », ce qui correspond à l'anglais « A roman patroll ! ». D'autres exemples seraient : « As-tu la magique potion ? » et « ... avec les orientales herbes ? » qui reflètent la position du déterminant par rapport au déterminé en français (*potion magique, herbes*

⁴ À présent les aventures d'Astérix et Obélix sont traduites en 113 (selon le guide multilingue - <http://www.Astérix-Obélix.nl/manylanguages/Astérix-complete-guide.php>) langues mais, sans aucune doute, elles ont été créées au début pour le public français.

⁵ Dans le monde du cinéma, un exemple célèbre d'emploi de la topique pour suggérer une personne qui parle une autre langue est celui du personnage Yoda de *Star Wars*.

orientales) et en anglais (*magic potion, oriental herbs*) ou « Et maintenant il ne nous reste qu'attendre la romaine attaque! » (*roman attack*).

Le canal visuel (dans le cas de bandes dessinées) et celui audiovisuel (dans le cas des dessins animés) complètent le message du canal écrit et lui donnent plus de force dans la création de la diversité.

3.2. Lexique et phraséologie imitatifs

Le procédé le plus fort pour suggérer qu'un personnage parle une langue différente que les Gaulois est celui du calque linguistique. L'emploi d'expressions figées très populaires, voire emblématiques pour une langue, est utilisé pour réaliser la « couleur locale » et aussi comme mécanisme générateur du comique et de l'humour dans les bandes dessinées d'Uderzo et Goscinny.

Il faut observer que le cliché ou les stéréotypes linguistiques, terme qui peut décrire les expressions figées, se réfèrent aux voisins les plus proches des Gaules dont le spécifique de la langue peut être aisément identifié. Ainsi les Bretons, les Ibères et les Belges parlent un français où on peut reconnaître des traits caractéristiques de ces langues, comme par exemple :

Les Bretons :

« Aoh! Choquant! » - en. *Shocking!* (*Astérix chez les Bretons*, p. 6)

« Bonne chance, et toute cette sorte de choses » - en. *Good luck, and all that sort of thing.* (*Astérix chez les Bretons*, p. 7)

« Je dis. Ça c'est un morceau de chance ! » - en. *I say! That's a bit of luck!* (*Astérix chez les Bretons*, p. 8)

« Combien étrange ! » - en. *How strange!* (*Astérix chez les Bretons*, p. 16)

« Il est devenu absolument noix ! » - en. *to go nuts* (*Astérix chez les Bretons*, p. 30)

« Je demande votre pardon. » - en. *I beg your pardon* (*Astérix chez les Bretons*, p. 6)

« Secouons-nous les mains ! » - en. *to shake hands* (*Astérix chez les Bretons*, p. 8)

« Je suis très reconnaissant à vous, druide Panoramix ! » - en. *I am grateful to you* (*Astérix chez les Bretons*, p. 10)

« J'étais en dehors de mes esprits avec l'inquiétude ! » - en. *to be out of one's mind with worry* (*Astérix chez les Bretons*, p. 32)

Les Ibères :

« Ay, homme ! Que fait-il ? » - es. *¡Ay, hombre!* (*Astérix en Hispanie*, p. 5), emploi d'une interjection typique espagnole très courante et traduction littérale d'une marque discursive de l'interlocuteur typique aux interactions communicatives orales de l'espagnol (hombre).

Les Belges :

L'emploi d'une expression figée (*dites voir*) :

« Dites voir une fois qui vous êtes à rigoler comme ça ? » (*Astérix chez les Belges*, p. 14)

L'emploi d'une interjection typique au registre oral « ah, oué » et l'alternance typique au français de la Belgique entre les déictiques de la personne désignant le collocuteur « vous » et « tu » :

« Ah oué, par ici vous risquez d'en rencontrer, tu sais... » (*Astérix chez les Belges*, p. 14)

L'emploi de la construction typique au français belge « ça est » dont l'équivalent français est « c'est » et la présence de l'alternance *tu-vous* mentionnée plus haut (« restez ... avec tes hommes ») :

« Restez derrière avec tes hommes, là où ça est pas dangereux » (*Astérix chez les Belges*, p. 14)

Une catégorie différente est représentée par les populations exotiques du monde des aventures d'Astérix et Obélix dont la langue n'est pas reconnaissable par le récepteur, comme par exemple l'égyptien, le phénicien, le grec, le viking, etc. La diversité culturelle et linguistique dans ce cas est représentée différemment à l'aide de signes graphiques.

3.3. Orthographe imitative

Comme dans les bandes dessinées le discours des personnages se transmet par le canal écrit, il est possible de marquer de manière graphique le fait qu'un personnage parle une autre langue. Dans les bandes dessinées avec Astérix et Obélix on peut rencontrer différents degrés de représentation graphique de la diversité culturelle et linguistique. Ainsi le degré le plus haut d'exotisme est occupé par les Egyptiens. La représentation de ce que disent les personnages dans *Astérix et Cléopâtre* est, au moins sur la première page, réalisée en hiéroglyphes et dans une note les auteurs expliquent que pour la compréhension du lecteur tout ce que diront par la suite les personnages égyptiens sera traduit en français mais que le lecteur doit tenir compte qu'il s'agit d'une traduction.

D'autres peuples, comme les Goths et les Grecs sont individualisés par des façons d'écrire qui sont associées à ces cultures. Dans *Astérix chez les Goths* toutes les inscriptions routières et les chansons des guerriers sont écrites en lettres gothiques pendant que les Grecs dans *Astérix aux Jeux Olympiques* communiquent en utilisant des caractères d'une forme angulaire très marquée, type d'écriture qu'on peut voir sur les inscriptions des monnaies et monuments antiques.

L'emploi des caractères spéciaux dans *Astérix et les Normands* renvoie aux caractères des langues scandinaves « å » et « ø » pour chaque occurrence des lettres « a » et « o » dans le texte.

Les Ibères n'ont comme marque linguistique que les signes de ponctuation ¡ et ¿ qui caractérisent l'orthographe de l'espagnol et qui, en ce cas, sont employés en français.

3.4. Dénomination imitative

L'emploi « non-canonique » des signes linguistiques proprement-dits, tel que les décrit Coseriu, peut être observé surtout dans la dénomination à double fonction *icastique* (imitative) et *métalinguistique* (désignationnelle). Dans les dessins animés ayant comme personnages principaux Astérix et Obélix on peut observer, la toponymie commentée au début de cet article mise à part, que tous les personnages ont des dénominations à double fonction. Chaque nom a un premier niveau de signification où, à travers des caractéristiques de la langue, il imite les sonorités d'une langue étrangère et, en deuxième lieu, une signification plus profonde, mise en relation avec un contenu sémantique.

À l'exception des noms historiques qui apparaissent dans la série comme Jules César, Brutus, Cléopâtre, Vercingétorix, Gracchus, Pompée, etc., tous les autres personnages sont fictifs et leurs noms évoquent en même temps leur origine (espace, langue et culture), car ils sont créés à partir de stéréotypies onomastiques auxquelles s'ajoute un contenu sémantique de nuance ironique.

Dans les séries *Astérix et Obélix* on peut identifier les catégories onomastiques suivantes : les Romains, les Egyptiens, les Vikings, les Normands, les Belges, les Helvètes, les Goths, les Ibères et les Bretons. Il y a aussi des personnages isolés comme par exemple le Phénicien *Épidemaïs* ou les pirates, mais ils représentent une exception. Généralement, tous les personnages dont l'appartenance à un pays et à une culture est individualisée portent un nom qui indique leur identité définie en termes d'espace, langue et culture.

Par exemple, le spécifique des noms *romains* est la terminaison – *us* qui est commune à tous les noms des personnages qui entrent dans cette catégorie. Dans l'exemple *Caius Bonus*, le premier est un prénom typiquement latin pendant que le deuxième a une forme *latine* et un contenu sémantique qui signifie 'bon' (*bonus*). En ce cas le nom est dépourvu de connotations ironiques ou comiques et se distancie des exemples suivants dont la formation suit le modèle présenté : *Cetinlapsus* ('C'est un lapsus'), *Claudius Malosinus* ('mal aux sinus'), *Tullius Detritus* ('détritus'), *Claudius Nonpossumus* ('je ne peux pas'), *Fercorus* ('faire chorus'), *Caius Aërobus* ('aéro-bus'), etc.

Les Egyptiens ont comme modèle de formation onomastique les noms d'Issis et Ossiris. A partir de cette base formelle tous les noms (sauf Cléopâtre) ont la terminaison – *is* et comportent un contenu sémantique qui produit l'humour. C'est le cas des noms : *Feudarifis* ('*feu d'artifices*'), *Courdeténis* ('*court de tennis*'), *Numerobis* ('*numéro bis*'), *Malococsis* ('*mal au coccyx*'), *Cannabis* ('*cannabis*'), *Amonbofis* ('*à mon beau fils*'), *Misenplis* ('*mise en plis*'), *Tournevis* ('*tournevis*').

Les noms des Vikings sont formés avec la terminaison – *af* comme dans les exemples suivants : *Grossebaf* (*grosse baffe*), *Télégraphe*, *Sténographe*, *Statigraphe* dont l'effet comique réside dans l'anachronisme entre le nom et l'époque où les possesseurs de ces noms vivent, tous ces noms représentant des noms communs qui désignent des inventions/professions du XX-ème siècle.

Les noms des Goths sont formés ayant comme modèle principal le nom de *Théodoric le Grand*, personnage historique qui n'est pourtant pas présent dans les bandes dessinées. A partir de ce modèle tous les noms goths se terminent en –*ic* comme dans les exemples : *Figuralegoric* ('*figure allégorique*'), *Esoteric* ('*ésotérique*'), *Atmospheric* ('*atmosphérique*'), *Prehistoric* ('*préhistorique*'), *Choleric* ('*cholérique*'), *Metric* ('*métrique*'), *Rhetoric* ('*rhétorique*'), etc. Les noms créent un effet ridicule en rapport avec l'apparence des personnages étant donné qu'il s'agit des noms communs qui désignent des notions abstraites provenant du domaine des sciences.

Les Normands ont comme caractéristiques onomastiques la terminaison – *sen* et une longueur considérable, comme dans *Zoodvinsen* ('*zoo de Vincennes*') ou *Neuillisursen* ('*Neuilly-sur-Seine*'). Ces noms ont une formule distincte : l'un est formé à partir d'une référence culturelle (le zoo de Paris) et l'autre est un nom propre, le nom d'une ville française.

Les noms des Ibères sont des noms composés et respectent la structure des noms espagnols modernes. Ils comportent un élément A et un élément B unis par la conjonction coordinatrice espagnole « *y* ». Ainsi, dans *Astérix en Hispanie* on rencontre les noms : *Soupalognon y Crouton* ('*soupe à l'oignon y croûton*') et *Dansonsurlepon y Davignon* ('*dansons sur le pont y d'Avignon*'). Les deux noms sont formés à partir des références culturelles, dans le premier cas, il s'agit d'un plat typique espagnol et dans le deuxième, d'une chanson française.

De la même manière on peut observer la formation des noms des Bretons qui ont la terminaison – *ax* et dont l'effet hilare est aussi produit par le contenu sémantique : *Iphiphurax* ('*hip hip huray*'), *Autodidax* ('*autodidacte*') ou *Jolitorax* ('*joli thorax*').

4. TRADUIRE L'INTRADUISIBLE

Nous avons déjà présenté les affirmations de Coseriu sur la nature des éléments linguistiques et du contenu, qui se transmettent par le langage et avec les moyens du langage et qui ne sont pas l'objet de la traduction dans le sens propre du mot. L'auteur mentionne entre les procédés que le traducteur peut utiliser pour reconstruire le sens d'un signe linguistique « non-canonique » à double fonction : *l'adaptation* (procédé qui consiste à trouver un équivalent fonctionnel dans la langue-cible, le plus proche de la traduction proprement-dite), *la reconstruction* (la récréation du sens avec les moyens de la langue-cible, le résultat de la transposition du sens pouvant être complètement différent de l'original), *la dénomination* (on attribue un nom) et *la description*.

Les aventures d'Astérix et Obélix sont les bandes dessinées les plus traduites de l'Europe et peuvent être lues actuellement en 113 langues, ce qui les transforme dans un matériau idéal pour l'étude de la traduction et ses techniques. Une recherche sur la traduction des éléments linguistiques employés à double fonction dans *Astérix et Obélix* montre que les techniques de traduction ont été appliquées surtout dans le cas des noms des personnages principaux. En ce qui concerne les noms des personnages secondaires, il n'y a pas de critère appliqué systématiquement et si certains d'entre eux sont traduits, la plupart ne le sont pas. Étant donné ce fait nous avons décidé d'observer seulement les aspects systématiques de l'adaptation des noms à fonction icastique et métalinguistique et par conséquent restreindre notre analyse aux noms des personnages principaux.

4.1. Le premier personnage dont nous analysons la transposition sémantique, le druide Panoramix, porte un nom qui fait référence au mot 'panorama', la base sémantique du nom dont la terminaison *-ix* est celle qui lui donne la fonction icastique et suggère son aspect « gaulois ». Les modalités de transposition de ce nom dans d'autres langues sont en principal la reconstruction du contenu sémantique du nom du druide à partir d'autres bases sémantiques comme « *miracle* », « *magie* » ou même à partir de l'expression anglaise « *to get a fix* ». Dans le cas des langues néo-latines on peut observer que les traducteurs préfèrent appliquer systématiquement *l'adaptation*.

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT
Panoramix	Panoràmix	Miraculix	Getafix	Magigimmix	Panorámix	Panoramix
VO	<i>Adaptation</i>	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	<i>Adaptation</i>	Ø

4.2. Le nom de la femme du chef du village gaulois, Bonemine, ne présente que la fonction métalinguistique car la terminaison *-ix*, celle qui est responsable de l'emploi icastique d'un élément lexical, est absente. On peut observer que les traducteurs ont préféré adapter le nom dans le cas des langues néo-latines et de reconstruire le sens dans les langues germaniques, avec une petite exception dans le cas de l'allemand. Une exception aussi en italien, où la solution adoptée a été celle de la dénomination. Le nom du personnage perd en ce cas le sens métalinguistique et se transforme dans un nom propre normal (*Beniamina*), ce qui, selon nous, réduit la richesse du sens et de l'expression du texte originel.

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT
Bonemine	Karabella/ Bonenina	Gutemine	Impedimenta	Belladonna	Karabella	Beniamina
VO	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>	Reconstruction	Reconstruction	<i>Adaptation</i>	Dénomination

4.3. Idèfix, le nom du chien d'Obélix, présente une situation équilibrée, deux adaptations, deux reconstructions et deux situations où le traducteur n'a pas considéré nécessaire de changer ou adapter le nom. En allemand et italien le nom perd sa fonction métalinguistique mais garde sa fonction icastique pendant qu'en catalan et espagnol il est adapté et conserve les deux fonctions. La reconstruction en anglais américain et britannique à partir de la base sémantique « dogme » est une très bonne idée étant donné le fait que « dogme » englobe le mot « dog » qui n'est qu'une autre référence au possesseur du nom.

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT
Idèfix	Idèfix	Idefix	Dogmatix	Dogmatix	Idefix	Idefix
VO	<i>Adaptation</i>	\emptyset	Reconstruction	Reconstruction	<i>Adaptation</i>	\emptyset

4.4. Un peu plus difficile pour le traducteur est l'opération de transposer le sens du nom du chef du village Abraracourcix qui provient de l'expression française « frapper à bras raccourcis ». Comme il est très difficile de trouver une base convenable pour la transposition sémantique de ce nom, les traducteurs ont préféré de reconstruire le contenu sémantique du nom tout en gardant sa fonction icastique. La base sémantique de cette reconstruction a été soit le mot « héro », « majesté » ou, en anglais américain « macro economy ». En ce qui concerne les langues comme l'espagnol, l'italien et le catalan (à quelques exceptions, près), elles ont préféré garder sans le traduire le nom de ce personnage.

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT	NE
Abraracourcix	Acopdegarro tix/ Abraracúrcix	Majestix	Vitalstatistix	Macroeconomix	Abraracúrcix	Abraracourcix	Heroix
VO	Reconstruction / \emptyset	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	\emptyset	\emptyset	Reconstruction

4.5. La reconstruction est le procédé adopté pour la transposition du nom d'Agecanonix. Tout en gardant sa forme gauloise, le nom connaît une très grande richesse lexicale comme : « époque de la pierre », « gériatrie », « mathusalem », « arthrite » et « sénilité ».

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT	FI
Agecanonix	Edatdepedrix/ Geriatrrix	Methusalix	Geriatrrix	Arthritrix	Edadepiedrix	Matusalemix	Senilix
VO	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction

4.6. Un autre personnage dont le nom connaît une multitude de reconstructions est Assurancetourix, dont le nom originel fait référence à un type d'assurance de voiture. Comme cette réalité administrative est spécifique à la France, à l'exception de deux exemples où les traducteurs ont laissé le nom original, dans toutes les autres langues le nom a été reconstruit. La base sémantique de la reconstruction renvoie à la profession d'Assurancetourix et elle comporte des unités lexicales comme « troubadour », « cacophonie », « musique », « acoustique ».

FR	CAT	DE	EN UK	EN USA	ES	ESP	FI	IT	NE	OCC	SU	GAL L
Assurance tourix	Assurancatourix	Troubadurix	Cacophonix	Malacoustix	Assuranceturix	Malmuziks	Trubadurix	Assurance tourix	Kacophonix	Trubadurix	Troubadurix	Assuranceturix/ Assuranceturix
VO	rec.	rec.	rec.	rec.	∅	rec.	rec.	∅	rec.	rec.	rec.	∅/ rec.

4.7. Le nom d'Ordrefabétix met en jeu la même problématique. Ce nom n'est pas associé à un contenu sémantique très comique. De toute manière il est possible d'observer que les langues néo-latines choisissent de nouveau l'adaptation, pendant que les langues germaniques optent pour la reconstruction. La base sémantique de la reconstruction se retrouve dans la profession d'Ordrefabétix : « hygiène », « épidémie » ou « emprunt ».

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT
Ordrefabétix	Ordrefabétix	Verleihnix	Unhygienix	Epidemix	Ordenalfabétix	Ordinalfabetix
VO	<i>Adaptation</i>	Reconstruction	Reconstruction	Reconstruction	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>

4.8. Le nom de la vendeuse de poissons, Iélosubmarine, représente un exemple intéressant de référence culturelle. Adapté dans la majorité des cas, à cause de la célèbre référence culturelle, le nom l'est aussi dans la langue à laquelle cette référence appartient, l'anglais. Ainsi, si pour les Catalans, Allemands, Espagnols et Italiens le nom a été laissé en original avec une petite adaptation graphique typique pour chaque langue, en anglais, la base sémantique du nom est « bacteria ».

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES	IT
Iélosubmarine	Ielosubmarin	Jellosubmarine	Bacteria	Bacteria	Yelosubmarine	Ielosubmarine
VO	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>	reconstruire	reconstruire	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>

4.9. Le nom du forgeron du village, Cetautomatix, ne pose pas de problème car il a été adapté partout. Ce choix unanime s'explique par le fait que la base sémantique de ce nom est très adaptable car il s'agit d'un mot international « automatique » qui, de plus, exprime aussi la profession du personnage.

FR	CAT	DE	EN (UK)	EN (USA)	ES
Céautomatix	Esautomàtix	Automatix	Fulliautomatix	Fulliautomatix	Esautomàtix
VO	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>	<i>Adaptation</i>

5. CONCLUSIONS

En guise de conclusion de notre recherche nous voudrions souligner le pouvoir de l'imitation comme technique de création du comique du langage et des noms et la grande diversité de formes que celle-ci peut adopter. Comme nous l'avons déjà vu, ses différentes manifestations au niveau du langage sont responsables, dans les bandes dessinées avec Astérix et Obélix, de la création d'un monde diversifié et vraisemblable.

En ce qui concerne la théorie coserienne de la traduction, nous espérons que, s'il fallait encore le démontrer, par les résultats de notre analyse nous apportons des arguments pragmatiques qui soutiennent les affirmations d'Eugenio Coseriu sur la nature des signes linguistiques à double fonction et sur le fait que dans leur cas il ne s'agit pas d'une traduction proprement dite.

On a pu observer que, dans la transposition dans la langue-cible les traducteurs ont utilisé tous les procédés décrits par Coseriu, chaque procédé étant utile dans un certain contexte. L'emploi de ces procédés permet au traducteur de garder la richesse du sens textuel et de jouer avec les possibilités d'équivalence de la langue cible. Dans tous les cas, l'utilisation de ces procédés, notamment dans la

traduction audiovisuelle, implique une perte d'information (icastique ou métalinguistique) du texte original ce qui peut aussi mener à la perte de l'effet comique du texte. Les phénomènes décrits et les résultats des traductions présentés de manière contrastive peuvent aider le traducteur de prendre la décision correcte et d'appliquer la technique de traduction optimale dans un pareil contexte.

Si on fait une évaluation statistique, on peut observer la prédilection des traducteurs pour l'utilisation de *l'adaptation* et de *la reconstruction* sémantique. Ce fait est explicable car ces deux procédés impliquent moins de pertes d'information que la *description* (d'ailleurs impossible à appliquer dans la traduction de l'audiovisuel) et la *dénomination*.

Bibliographie et sitographie

- Coseriu, E. (1996) *Abast i limits de la traducció*, Universitat Pompeu Fabra.
- Coseriu, E. (1997) « Portée et limites de la traduction » in *Parallèles*, no. 19, Genève, pp.19-34.
- Coseriu, E. (1998) « Alcances y límites de la traducción » in *Lexis : Revista de lingüística y literatura*, Vol. 22, Nº 1, 1998, pp. 83-86.
- Coseriu, E. (1978) « Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie » in L. Grähs, G. Korlén, B. Malmberg (Hrsg.), *Theory and Practice of Translation*, Bern - Frankfurt/Main - Las Vegas, pp. 17-32.
- Coseriu, E. (1981) « Kontrastive Linguistik und Übersetzung : ihr Verhältnis zueinander », in Kühlwein, Thome & Wilss (eds.), pp. 183-199.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1961) *Astérix le Gaul*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1963) *Astérix chez les Goths*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1965) *Astérix et Cléopâtre*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1966) *Astérix chez les Bretons*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1967) *Astérix et les Normands*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1968) *Astérix aux Jeux Olympiques*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1969) *Astérix en Hispanie*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Gosciny, R., Uderzo, A. (1987) *Astérix chez Rahàzade*, Paris, Les Editions Albert-René/Gosciny-Uderzo.
- Kabatek, J. (2004) « Eugenio Coseriu: memoria, lógica y fuerza de trabajo » in María Luisa Calero Vaquera y Fernando Rivera Cárdenas (coord.), *Estudios lingüísticos y literarios in memoriam Eugenio Coseriu*, Córdoba, Universidad, pp. 11-42.
- Laplace, C. (1994) *Théorie du langage et théorie de la traduction : les concepts-clefs de trois auteurs: Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Didier Erudition, Paris.

Loureda Oscar Lamas, R. Meisterfeld (2007) « Eugenio Coseriu y su legado científico » in *Estudis romànics*, n° 29, 2007 , pp. 269-277.

Webographie

Entrevue avec Uderzo et Goscinny

<http://www.canalacademie.com/apprendre/fiche.php?id=43>

Astérix Around the World – Complete Album Guide - [http://www.Astérix-](http://www.Astérix-Obélix.nl/manylanguages/Astérix-complete-guide.php)

[Obélix.nl/manylanguages/Astérix-complete-guide.php](http://www.Astérix-Obélix.nl/manylanguages/Astérix-complete-guide.php)

Astérix Personages <http://www.worldlingo.com/ma/enwiki/es/Astérix>

Bourse de traduction Astérix - <http://www.Astérix.com/bourse/index2e.html>

Astérix Encyclopedia - <http://www.Astérix.com/enciclopedia/bolsa/>

Les allusions culturelles dans Astérix

<http://www.mage.fst.uha.fr/Astérix/allusion/allusion.html>

The Astérix Annotations - <http://Astérix.openscroll.org/>

Humour in Astérix - http://en.wikipedia.org/wiki/Humour_in_Astérix

Les Albums Astérix <http://www.mage.fst.uha.fr/Astérix/albums/dargaud.html>

Cristina VARGA - assistant in the Modern Languages Department, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, where she teaches *Informatics for translators*, and *Audiovisual translation (Subtitling)*. Collaborator of the Pompeu Fabra University, Barcelona, where she teaches *Informàtica aplicada a la traducció* and *Nuevas tecnologías aplicadas a la traducción*. Member of different national/international projects in terminology, applied linguistics, discourse analysis and audiovisual translation.

LA TERMINOLOGIE DU MANAGEMENT ET LA CONSCIENCE MANAGERIALE

Daniela Stanciu, Liana Ștefan
Université de l'Ouest, Timișoara

Abstract. The paper is based on Coseriu's idea that language is at the core of consciousness - which, in return, influences the language. The triad *language - reason - social activity* has multiple interactions in nowadays socio-economic environment. Difficulties met in developing the terminology lists needed for translation and interpretation of management vocabulary led us to finding a dismantling of the economic language through arbitrary loans from English and French; also led to confusion and lack of conceptual specialisation (*manager, director, gestionar, șef*), lack of uniformity and terminology standardisation. After a detailed analysis of terms in English, French and Romanian, the paper suggests some solutions to standardize the economic vocabulary, which from the author's point of view - starting from Coseriu's theory - would lead to an improvement of management activity in Romania.
Keywords: language philosophy, management awareness, management, language, standardization, normalization

I. INTRODUCTION

Savant de la Renaissance ou génie de la globalisation avant la lettre, Eugenio Coseriu est un brillant scientifique et philosophe du langage, qui par sa linguistique intégrale, s'est imposé comme le plus important théoricien du langage des dernières décennies du XX-e siècle.

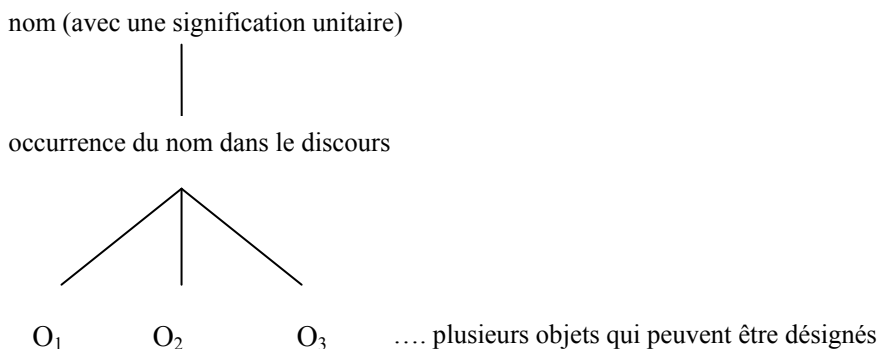
Pour lui, il n'y a pas de science sans philosophie : même niée ou inconsciente, elle sous-tend toute pensée. L'épistémologie ou la philosophie de la science, traite de l'être des choses : l'objet de la science est dans la philosophie ce que la réponse est dans la science ; autrement dit la science pose la question de l'être des choses et la philosophie pose celle de l'essence des choses.

La philosophie de Coseriu devient une démarche unitaire sur deux plans : la réalité de l'objet – le langage et la démarche de la connaissance – la science du langage. Il comprend le langage comme *energeia* (activité qui produit et dépasse sa propre puissance) et comme *dynamis*. Le langage est indéterminé logiquement et il précède la pensée logique. Dans sa théorie du langage, Coseriu développe, à partir d'Aristote, trois relations :

1. la relation entre la signification et le mot, ou entre le signifiant et le signifié, située à l'intérieur de la langue ;
2. la relation entre le mot et la chose correspondant à la réalité non linguistique ;
3. la relation logique entre sujet et prédicat ou entre un thème représenté par un nom et un rhème qui énonce quelque chose sur la chose.

Il y a une quatrième relation entre le son et la chose désignée qui n'intéresse pas Coseriu. Les deux premières relations appartiennent à un domaine préordonné à la logique, c'est-à-dire à la question du vrai ou du faux. La troisième relation dépasse le *logos semantikos* sans être toujours déterminée logiquement.

Pour Coseriu, le fonctionnement d'une langue pose toujours la question de la créativité. Comme Saussure, il croit que le signifié dépend de son « entourage » sémantique dans la langue. Coseriu distingue entre signification et désignation : les noms et les notions qui leur correspondent ont un nombre limité, mais les choses ont un nombre illimité. Par conséquent un nom doit désigner une multitude de choses. Alors la conclusion de Coseriu est que la signification unitaire d'un mot et la désignation d'un objet dans la langue ne coïncident pas :



(Coseriu 2003 : 89)

Le langage n'est qu'un instrument de la pensée et tous les auteurs jusqu'au XIX-ième siècle, tel Locke, ne sont pas pour lui des philosophes du langage, mais des épistémologues, qui ont une appréhension de la réalité. Cet

enregistrement de la réalité est différent d'une communauté linguistique à une autre. Chaque langue a sa propre manière d'organiser les significations, par conséquent l'appréhension de la réalité par le langage n'est pas universelle. La langue détermine la valeur des mots.

Une autre distinction que fait Coseriu, à travers Aristote et Humboldt, est celle entre *ergon* et *energeia*. La langue, de par sa nature, n'est pas un produit accompli (*ergon*), mais une activité créatrice (*energeia*). À la différence de Chomsky, Coseriu considère que la créativité linguistique humaine ne s'exprime pas seulement dans l'application des règles pour produire des phrases, mais aussi et surtout dans le changement de ces règles. Nous ne pouvons pas recourir comme Saussure, à une linguistique pure, censée faire l'inventaire des formes et des sens, ni des signes et des significations ; il nous faut une linguistique intégrée, fondée sur les objets traditionnels de la morphologie, de la lexicologie et de la syntaxe et qui inclura la rhétorique aussi.

II. LA « TRINITE » DE COSERIU

Coseriu développe une linguistique de la parole. Pour lui le langage est :

- une activité humaine universelle ;
- qui se réalise de façon individuelle ;
- selon une technique historique (les langues).

Une autre tripartition développée par Coseriu à partir *d'energeia* et *d'ergon* de Humboldt est la suivante :

- l'*energeia*, comme activité créatrice pour changer les règles ;
- la *dynamis* comme savoir, connaissance intuitive d'une technique linguistique et
- l'*ergon* comme produit de l'activité linguistique.

plans points de vue	universel	historique	individuel
energeia (activité)	La faculté de parler (en général)	Le parler français, allemand...	Le discours ou une série d'actes du langage d'un individu
dynamis (savoir)	Savoir élocutionnel	Savoir en une langue particulière	Le savoir expressif
ergon (produit)	L'ensemble de ce qui a été ou peut être dit	-	Texte (parlé ou écrit)

Conscient des contradictions saussuriennes entre *langue* et *parole*, Coseriu distingue entre :

- la *langue* comme réalité psychique ;
- la *langue* comme institution sociale et
- la *langue* comme système fonctionnel, avec des différences et des oppositions significatives.

Coseriu introduit la notion de *norme* entre la *langue* et la *parole* pour faire place aux variantes normales non fonctionnelles qui ne tiennent pas du système de la langue et qui ne sont pas non plus des réalisations individuelles (paroles) :

- LANGUE → système fonctionnel
- USAGE → norme intermédiaire
- PAROLE → réalisation concrète

Coseriu multiplie les « trinités » et distingue entre les dialectes primaires, secondaires et tertiaires. Il ne se laisse pas influencer par Frege ou Wittgenstein parce que les qualités sémantiques ne s'expliquent pas par l'usage.

Coseriu veut intégrer dans sa sémantique structurale les notions de métalangue, de discours répété et de variation linguistique en créant son concept de linguistique intégrale :

- une linguistique de la faculté de parler,
- une linguistique des langues et
- une linguistique du texte.

Il paraît qu'il n'a pas trouvé la recette de cette linguistique structurale et fonctionnelle, qui ne fonctionne pas pour l'ensemble d'une langue historique, mais seulement pour une langue fonctionnelle. Il élabore une théorie, avec Horst Gekeler et avec ses doctorants espagnols surtout, en étudiant des champs sémantiques et en délimitant la valeur de chaque mot par ses voisins sémantiques.

III. LA CONSCIENCE MANAGERIALE

Selon Coseriu, le langage fournit le fondement pour la constitution de la conscience - qui, à son tour, influence le langage. La triade langage – pensée – activité sociale présente de multiples interactions dans l'environnement socio-économique roumain actuel. La philosophie du langage de Coseriu s'adresse à la fois à la réalité de l'objet – le langage – et à la réalité de la démarche de connaissance – la science du langage. La science du langage a un rôle spécial dans l'ensemble des sciences parce qu'elle réunit la ligne ontologique – celle des choses

et la ligne gnoseologique – celle des idées. Il y a une influence réciproque entre les deux et le langage opère une médiation centrale entre les processus sociaux et les processus de la pensée individuelle.

Dans notre activité de traduction et d'interprétariat dans le domaine du management ainsi que dans d'autres domaines des sciences économiques, nous avons pu constater une sorte de déstructuration, en dernier lieu des concepts et de la pensée économique elle-même causée par les emprunts arbitraires soit du français, soit de l'anglais (*brainstorming, management, leadership, gentlemen agreement, back office, front office, cash, discount, duty free, fixing, know-how*) utilisés sans spécialisation conceptuelle. La confusion créée par l'utilisation pêle-mêle d'un tas de termes étrangers alors qu'il existe même des termes roumains oubliés dans la langue, témoigne de la non spécialisation conceptuelle du monde du travail.

Le terme *manager* utilisé à la place du terme *directeur* crée une confusion entre la vision managériale conceptuelle de l'équipe de direction, celle qui fournit le plan managérial de l'entreprise et les *managers*, ceux auxquels on inflige la tâche de mettre en œuvre le plan managérial dans les différents secteurs d'activité.

Un terme comme *gestionnaire* n'est pas utilisé en Roumanie pour désigner l'activité d'un manager, d'un directeur ou même d'un homme politique, mais tout simplement pour désigner un emploi, celui de la personne chargée d'une gestion. Une telle personne, pour sortir de cette gestion doit signer un *quitus (act / justificativ de descărcare a gestiunii)* ce qui n'existe pas dans la pratique roumaine. Le quitus n'est délivré que sur demande de la personne concernée, ce qui encourage un manque de responsabilité individuelle et même la fraude.

IV. TERMINOLOGIE MANAGERIALE

Il faut tout d'abord préciser qu'il n'y a pas de volonté officielle de standardisation de la terminologie économique. Ni l'Académie Roumaine, ni un autre organisme ne s'en occupe, comme en France, de la normalisation et de l'unification linguistique. Les économistes utilisent le terme étranger tel qu'ils l'ont rencontré dans les études de spécialité ou dans les relations directes de leur profession (B2B).

Le tableau suivant a repris quelques termes correspondant à des concepts nouveaux utilisés pour le concours **Le mot d'or**, dont la traduction roumaine a été proposée par APFA Roumanie. Nous soumettons à votre jugement la qualité des traductions en roumain.

Activités (noms d'actions)	Résultats d'actions	Acteurs	Concepts – métaphores
le conditionnement <i>ambalaj primar (de prezentare)</i>	le crédit-bail <i>lizing, contract de închiriere</i>	le bailleur <i>locator, persoană care dă cu chirie</i>	le cœur de métier <i>obiect de activitate</i>
la contrefaçon <i>contrafacere, imitație frauduloasă, falsificare</i>	le cession-bail <i>contract de cesiune (de lizing)</i>	le capital-risqueur <i>investitor în noile întreprinderi</i>	le créneau mercatique <i>crenel de piață (marketing)</i>
le démarchage téléphonique <i>marketing, abordarea clienților, vânzare prin telefon)</i>	la défaillance încetare de plăți, <i>rezervare neutilizată</i>	le courtier <i>broker</i>	un écart d'inflation inflație importată un écart de production <i>producție potențială</i>
une indemnisation <i>acordarea unui ajutor bănesc</i>	une indemnité <i>ajutor bănesc pentru calamitate, credit profesional</i>	le démarcheur <i>comis voiajor, reprezentant</i>	le marchandage <i>negociere</i>
un essaimage <i>roit</i>	le rachat <i>cumpărarea societății după faliment</i>	le repreneur <i>cumpărătorul societății după faliment</i>	le marchandisage <i>tehnici de comercializare</i>
la gérance <i>gestionare</i>	le redressement judiciaire <i>restructurare judiciară</i>	le faux client <i>« fals client », făcând pe clientul</i>	une enseigne <i>firmă (panou pe clădire cu numele firmei)</i>
le management <i>management</i>	la direction conducerea le quitus <i>act/ justificativ de descărcare a gestiunii</i>	le gérant/le PDG <i>director, președinte director general</i> le manager/le gestionnaire <i>director, manager</i>	la gestion du savoir <i>gestionarea capitalului intelectual al întreprinderii</i>
la reprise <i>revenire economică</i>	le savoir <i>știință</i>	le VRP (voyageur- représentant- placier) <i>comis voiajor</i>	le savoir-faire <i>competență, experiență, abilitate</i>
la sous-traitance <i>sub-contractare</i>	le traitement <i>salariul funcționarului</i>	le sous-traitant <i>sub-contractant</i>	le traitement de texte <i>tehnoredactare</i>
la réunion préparatoire/ de bilan <i>briefing/debriefing</i>	le compte-rendu <i>procesul verbal al ședinței</i>	un entraîneur <i>coach</i>	le remue-méninge <i>asaltul creierului</i>

Nous remarquons aisément la préférence pour certains termes anglais (*broker, coach, briefing, debriefing, merchandiser*). Le syntagme de *asaltul*

creierului proposé par APFA Roumanie n'a été utilisé que dans des traités de spécialité (cours de psychologie) sans s'imposer dans l'environnement professionnel où l'on utilise *brainstorming*. Les Français mêmes ont cette tendance de renoncer au terme français proposé en faveur du terme anglais utilisé à l'international : *hardware* pour *matériel*, mais non pas *software* pour *logiciel* ce qui montre que la langue est un organisme vivant qui n'accepte pas toutes les normalisations extérieures à la pratique de la langue par les utilisateurs. Par contre, un terme comme *indemnité/indemnisation* porte à des confusions en roumain où le terme *indemnizație* signifie « somme d'argent en dehors du salaire » et n'a pas toute la richesse du terme français. Pareillement, la pratique impose le terme allemand *lohn* (*a lucra în lohn*) au lieu de *subcontractare* qui a une aire sémantique plus large.

Après l'adhésion de la Roumanie à l'UE, nous avons emprunté beaucoup de termes et des sigles utilisés dans les documents internationaux ce qui est plutôt une caractéristique de la langue de bois, avec son corollaire, « la pensée de bois », que nous pouvons admirer chez les hauts fonctionnaires et les politiciens : *a brifa/ a debriifa, achiul comunitar* (pour *acquis communautaire*), *a aplica / aplicant* pour *poser sa candidature/postulant, team building* pour la *formation de l'équipe, training* pour *formation* et PECO (les Pays de l'Europe Centrale et Orientale), PGV (les Pays du Groupe de Višegrad), UE, NATO, PR, B2B, B2C, VIP, CEO (Chief Executive Officer).

V. CONCLUSIONS

Le désordre causé dans le monde des affaires par les emprunts de langues différentes, avec des systèmes économiques et culturels différents va augmenter dans la situation actuelle de crise. Si les spécialistes du domaine économique avec des linguistes, des sociologues et des psychologues, ne s'organisent dans une structure officielle pour penser le développement économique du pays, le monde des affaires va assumer cette tâche comme il le fait déjà.

Coseriu (2003) avait raison quand il disait que « le langage, en tant qu'activité sociohistorique déployée dans toute collectivité humaine et fondatrice de cette collectivité, ... est créateur de la conscience ». Nous soutenons que le langage économique crée la conscience de l'excellence économique pour ensuite la transposer en réalité seulement s'il respecte la clarté, la logique, l'ordre du réel et introduit une *forma mentis* favorable aux activités économiques. Dans ce processus de construction sociale et de construction des capacités de pensée économique consciente, il faut absolument introduire de l'ordre et des règles. Une pensée bien

ordonnée fondée sur un langage cohérent introduit de l'ordre et de l'efficacité dans la réalité objective.

Nous sommes pour une commission nationale qui se réunit annuellement pour fixer des termes et des définitions conceptuelles, transmises ultérieurement dans le réseau économique par un bulletin d'information, comme les « Notes bleues » en France.

Bibliographie

- Bota, C. (2008) « Eugenio Coseriu : linguistique et philosophie du langage. Un modèle complexe du fonctionnement langagier » in *Texto !* [en ligne], janvier 2008, vol. XIII, n°1 et juin 2001, vol. VI, n°2.
- Coseriu, E. (2003) *Geschichte der Sprachphilosophie. Von den Anfängen bis Rousseau. Mit einer Vor-Bemerkung von Jürgen Trabant*, Tübingen und Basel, Franke Verlag.
- Kabatek, J., A. Murguía (1997) *Die sachen sagen, wie sie sind... : Eugenio Coseriu im Gespräch*, Tübingen, Narr.
- Saussure, F. de (2002) *Ecrits de linguistique générale. Texte établi par Simon Bouquet et Rudolf Engler*, Paris, Editions Gallimard.

Dictionnaires en ligne : www.apfa.asso.fr, www.apfa.asso.ro

Daniela Elena STANCIU est diplômée de la Faculté de Philologie de Timișoara (1980). Depuis 1992, maître-assistant à la Faculté d'Économie et d'Administration des Affaires, elle a développé des collaborations avec le Centre Culturel Français de Timișoara, où elle a monté les certifications de la CCI de Paris (Français des Affaires, Tourisme, et Hôtellerie), avec l'Association pour Promouvoir le Français des Affaires (responsable des groupes d'excellence depuis 1997) et avec l'ADR V Ouest pour des projets de jumelage avec la France (en qualité de traducteur-interprète). Le doctorat en philologie a été publié en 2004 chez Mirton, Timișoara, sous le titre « *La publicité : image et discours* ». Les disciplines les plus importantes enseignées à la FEAA sont : « *Cours de tourisme, hôtellerie et restauration* » (2 volumes, Mirton, 2006) et « *La communication* » (Mirton, 2006).

Liana ȘTEFAN est diplômées de la Faculté de Philologie de l'Université de Timișoara (1980), maître de conférences à la Faculté d'Économie et d'Administration des Affaires de l'UVT, au Département de langues modernes où elle enseigne depuis 1991 le français pour les affaires, la correspondance commerciale et la communication interculturelle dans les affaires ; docteur ès lettres. Auteur de livres sur la théorie de l'art dramatique et sur le spectacle (*Puterea cuvântului* - 1998 ; *Monologue dans le théâtre et théâtre monologué* -2001), des cours de français pour les étudiants en sciences économiques (*Être ou ne pas être européen* - 2002 ; *Le français des affaires sans peur et sans reproche* - 2004). Elle est préoccupée par les problèmes de didactique des langues modernes, par la traduction et par la communication interculturelle.

LA TRADUCTION LÉGALISÉE DES DOCUMENTS SCOLAIRES

Adina Cornea

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. Nowadays, legalised translation occupies an important place on the Romanian market. The translator's job has become more and more challenging lately, as there are so many translation tools and such strong competition in the field. In this context, the AML department aims at producing the best translators of all kinds, who become mediators among cultures after graduation. This article aims at combining theory and practice in order to emphasize the rules of translation theory in the case of legalised translations of diplomas. The conclusion contains several pedagogical aspects that can result from such practice and that could be used for improving translation teaching courses.

Keywords: legalised translation, authorisation, research, diplomas, didactics.

I. INTRODUCTION

Dans cet article nous allons présenter quelques considérations sur la traduction légalisée, perçue tant du point de vue théorique (tout en respectant les principes de la traductologie comme science) que du point de vue pratique (en offrant des exemples de traduction de morceaux extraits d'un diplôme de licence/maîtrise du roumain en français).

La raison pour laquelle nous avons choisi de traiter ce sujet dans ce qui suit est double : d'un côté, en tant qu'enseignante à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Faculté des Lettres, Département des Langues Modernes Appliquées, nous utilisons ce type de matériel en cours avec les étudiants pour illustrer l'application des règles de la traductologie (plus spécifiquement de la théorie fonctionnaliste) dans le cas d'une traduction légalisée et de l'autre côté, en tant que traductrice agréée auprès du Ministère de la Justice de Roumanie, nous pratiquons fréquemment ce type de traduction pour les clients.

Le but de cet article est de faire connaître aux personnes intéressées par ce sujet (enseignants, étudiants, praticiens de la traduction) les caractéristiques de la traduction légalisée et de leur offrir un exemple de la marche à suivre pour la réalisation d'une telle traduction avec tous les éléments qu'elle implique.

Afin d'accomplir notre tâche nous avons décidé de structurer cette approche dans plusieurs parties, en commençant par quelques observations générales sur le métier de traducteur agréé, en parlant ensuite des aspects pratiques de la traduction légalisée et en présentant une étude de cas sur les diplômes scolaires et en finissant par quelques aspects pédagogiques dont on pourrait inférer suite à la réalisation d'une telle traduction.

II. LA PRATIQUE DE LA TRADUCTION LEGALISEE

Le métier de traducteur agréé comporte des règles et des consignes à respecter afin de produire une traduction correcte en termes de compréhension, de conformité et de déontologie.

2.1. L'autorisation de traducteur agréé

Tout d'abord il faut dire que pour devenir traducteur agréé en Roumanie, une personne doit avoir fini les études d'un département des langues modernes appliquées (il y en a plusieurs en Roumanie, celui de Cluj étant le premier et le plus connu) ou d'un département de langues et littératures étrangères (il y en a partout en Roumanie dans le cadre des facultés des lettres). Une fois obtenu le diplôme, la personne intéressée doit envoyer un dossier complet (contenant le diplôme de licence/maîtrise, le certificat de naissance, une demande dans ce sens, la recommandation d'un professeur, le casier judiciaire, des timbres, etc.) au Ministère de la Justice roumain afin d'obtenir l'autorisation de traducteur pour les langues qu'elle a étudiées. Dans un délai de 2 à 3 mois l'intéressé reçoit l'autorisation et peut commencer les démarches nécessaires auprès des autorités locales de sa résidence (Chambre des Notaires Publics, bureaux des notaires publics, département des Finances, etc.) afin d'obtenir tous les agréments nécessaires en vue du démarrage d'une telle activité (cachets, factures, carnets de reçus, etc.). Nous n'allons pas insister là-dessus, ces démarches pouvant constituer le sujet d'un article futur. Nous devons quand même préciser que nous avons présenté de manière neutre la situation actuelle du processus d'autorisation d'un traducteur en Roumanie sans commenter les détails concernant la relative simplicité des procédures et la qualité des services offerts par certains bénéficiaires.

2.2. Le travail du traducteur agréé

Une fois ces procédures remplies, le traducteur agréé peut commencer son travail. Dans ce but il peut ouvrir son propre bureau ou s'associer avec plusieurs personnes et créer une société (à responsabilité limitée en général). Là encore il y a beaucoup de choses à dire, mais pour l'instant nous préférons donner l'image d'ensemble du processus tout entier.

Le métier de traducteur agréé comprend des traductions dans les deux sens : langue étrangère – langue maternelle et langue maternelle – langue étrangère. Bien évidemment, la première semble plus facile que la seconde, car il apparaît clairement que traduire vers sa propre langue est plus aisé que le faire vers la langue étrangère. Et là nous parlons de tous les éléments que cela suppose : connaissances linguistiques (vocabulaire, syntaxe, ordre des mots), notions culturelles, etc. Pourtant, le Ministère de la Justice roumain délivre les autorisations sans tenir compte des compétences réelles (ou les présumant acquises), ce qui fait que les traducteurs agréés peuvent travailler dans les deux sens. Notre exemple sera justement une telle traduction (du roumain en français) et nous allons le commenter dans le sous-chapitre III.

Il faut dire que la traduction légalisée implique une série de règles à respecter. Etant donné que le traducteur travaille avec un notaire public et que ce dernier légalisera sa traduction, il faut savoir que le traducteur doit respecter les critères de la loi roumaine dans ce sens. Le traducteur ne peut pas faire de changements ou d'adaptations selon sa volonté ou suite à sa discussion avec le client, même si ceux-ci pourraient sembler bénéfiques pour le but final, car il doit tout vérifier avec le notaire qui valide son travail. Il y a des éléments spécifiques dont il faut tenir compte lors de la traduction légalisée, tels les photos, les signatures, les cachets qu'il ne faut jamais oublier de mentionner. De plus, toute traduction légalisée doit commencer par un en-tête rappelant le sens de la traduction. Si la traduction se fait du français vers le roumain, le texte sera en roumain : « Traducere din limba franceză ». Si le sens de la traduction est du roumain vers le français, le texte sera en français : « Traduit du roumain ».

En outre, le traducteur doit ajouter au verso de sa traduction un texte démontrant son nom et le numéro de son autorisation, ses langues, le sens de la traduction, le type de document dont il a fait la traduction, son cachet et sa signature et un texte standard qui sera rempli par le notaire public. Ce texte comprend un article de la législation roumaine sur les traducteurs agréés (art. 8 de la Loi no. 36/1995 des notaires publics et de l'activité notariale) et les honoraires du notaire pour la légalisation de la traduction. Bien sûr, le notaire y appliquera son tampon et son sceau.

Pour ce qui est de la mise en page de la traduction légalisée, elle doit respecter si possible le format original, car il sera plus facile pour le notaire public, le client et l'utilisateur final d'en suivre le contenu. Là encore il faut dire que, après avoir acquis une certaine expérience dans le domaine, les traducteurs agréés définissent leurs propres styles et rédigent les traductions sous des formes qu'ils jugent les meilleures possibles tant au niveau du contenu qu'au niveau de la forme.

2.3. Les compétences du traducteur agréé

Comme on l'a déjà mentionné, le métier de traducteur implique certaines compétences incontournables. Toute personne connaissant une langue étrangère ne peut devenir un bon traducteur. Une telle activité exige tout d'abord de très bonnes connaissances linguistiques, bien sûr, mais aussi un sens de l'organisation, une logique impeccable, de la patience, de la passion pour la recherche, une bonne maîtrise des logiciels de traitement de texte, des informations approfondies sur la culture cible, ainsi que des habiletés développées de communication.

Prenons chaque terme séparément afin de bien se faire comprendre. Nous avons commencé notre liste par *les connaissances linguistiques*, élément *sine qua non* pour tout traducteur. Par ailleurs, nous l'avons déjà dit, l'autorisation de traducteur agréé est délivrée seulement aux personnes ayant fait des études dans le domaine, après une analyse minutieuse de leurs dossiers. Il va de soi que le traducteur doit maîtriser à un niveau très haut le vocabulaire de sa langue maternelle et celui de la langue étrangère vers laquelle ou de laquelle il traduit. Mais juste après la fin de leurs études les traducteurs possèdent plutôt des compétences lexicales de traduction dans des domaines généraux. La spécialisation peut venir avec le temps, au fur et à mesure qu'il se confronte avec divers types de documents et en fonction de la quantité de travail qu'il reçoit concernant un certain domaine. Dans le cas de la traduction légalisée, on a affaire le plus souvent aux documents d'état civil ou scolaires, aux contrats ou aux textes de loi. Il s'agit, essentiellement, du langage administratif et juridique, ces deux domaines impliquant souvent des expressions toutes faites, héritées du langage parfois vieilli, des lois, de la loi ou issues des pratiques bureaucratiques.

Pour ce qui est du *sens de l'organisation* d'un traducteur agréé, celui-ci doit savoir organiser son travail le mieux possible afin de pouvoir respecter les délais que le client lui a accordés. A part cela, nous pouvons ajouter l'aspect esthétique de son bureau qui montre aussi sa bonne ou mauvaise capacité d'organisation. Tous les éléments de bureautique nécessaires à son activité doivent être bien rangés, car, parfois, il y a des moments où le traducteur est pressé par le

temps et il ne peut se permettre de ne pas savoir où il a mis tel ou tel dictionnaire, telle ou telle feuille, tel ou tel document, tel ou tel stylo.

Troisièmement, le traducteur doit faire preuve d'une *logique impeccable*. Cela veut dire qu'il doit tout d'abord être capable de comprendre tous les documents qui lui parviennent et de pouvoir transférer dans la langue cible, de manière logique et explicite, le contenu de ceux-ci.

En outre, *la patience* doit caractériser le traducteur agréé, car il va être confronté avec toutes sortes de documents qui exigeront non seulement de la compréhension, mais du temps investi dans la recherche (terminologique ou autre), pour ne plus parler de sa relation avec les clients. Nous savons très bien que la chose la plus difficile dans n'importe quel métier est de travailler avec les gens et d'essayer de répondre de manière précise et prompte à leurs besoins. Il nous est arrivé souvent d'avoir affaire à des clients difficiles et très exigeants que nous avons eu du mal à contenter.

La compétence de la recherche est « the ability to seek, extract and validate textual and client information relevant for task fulfilment by researching resources available or by engaging expert consultancy » (Greene, 2003 : 134).

Les ressources de la recherche peuvent être les dictionnaires, les livres, l'Internet et les textes authentiques. Un bon traducteur va consulter des dictionnaires bilingues, mais surtout des dictionnaires monolingues (explicatifs) dans la langue cible afin de comprendre la signification du terme ou de l'expression recherchés. Seul le contexte peut nous fournir une compréhension assez exacte de la réalité à traduire. Il y a aussi des dictionnaires spécialisés pour de divers domaines, mais là encore, dans le cas du roumain, on pourrait débattre sur leur exactitude ou leur qualité. C'est pour cela que le traducteur agréé va décider de consulter aussi des livres ou des textes parallèles qu'il trouve sur la Toile. Ainsi réussira-t-il à valider ses choix afin de produire la variante finale la plus correcte. Souvent nous pouvons trouver sur Internet ou chez nos collègues traducteurs des textes authentiques, c'est-à-dire les mêmes types de documents que nous avons à traduire. Un certificat de naissance français, par exemple, pourrait nous aider à traduire notre certificat de naissance roumain en nous offrant les mots et les expressions dont nous avons besoin à une remarque près, à savoir qu'une réalité française ne saurait coincider à cent pour cent à une réalité roumaine.

De nos jours il n'est plus question qu'un traducteur ne sache utiliser l'ordinateur afin de réaliser ses traductions. Toutes les traductions légalisées vont être saisies sur l'ordinateur et ensuite imprimées. *La maîtrise des logiciels de traitement de texte* apparaît, donc, obligatoire. Evidemment, il ne faut pas oublier

les signes diacritiques de toutes sortes des différentes langues et la ponctuation, sans lesquels la traduction légalisée n'aurait aucune valeur.

Les connaissances portant sur la culture cible sont plus que nécessaires dans le déroulement de l'activité de traducteur agréé. Celles-ci comprennent la maîtrise des éléments qui sont « strikingly, but also less visibly, contrastive (or identical) between source and target culture patternings » (Neubert, 2000 : 10). pour ce qui tient des aspects culturels, historiques, politiques, sociaux ou économiques des pays en question.

Pour en finir il faut mentionner *les habiletés communicationnelles* que les traducteurs agréés doivent posséder. La communication est l'élément primordial dans la cohabitation des gens sur la terre. Il faut savoir communiquer avec son client, avec ses collègues traducteurs, avec les spécialistes des différents domaines, les institutions et les notaires publics, etc. Ce n'est qu'à travers une bonne communication que le traducteur pourrait atteindre son but final, celui de réaliser la meilleure traduction possible.

III. ETUDE DE CAS – LA TRADUCTION DES DIPLOMES SCOLAIRES DU ROUMAIN EN FRANÇAIS

Dans ce qui suit nous allons analyser le cas de la traduction en français d'un diplôme de licence/maîtrise roumain. Afin d'atteindre notre objectif nous allons citer des extraits d'un diplôme de maîtrise de la Faculté de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca.

a) Une fois arrivée à ce point, il faut expliquer pourquoi jusqu'ici nous avons laissé les deux options *licence/maîtrise*, tandis que maintenant, en parlant d'un diplôme obtenu sous certaines conditions, connues par l'auteur de cet article et par le public roumain en général, nous avons employé seulement le mot *maîtrise*. Tout part de la réalité roumaine de l'organisation du système éducationnel qui est différent de celui français. Comme cela ne fait pas l'objet de notre article, nous n'allons pas insister là-dessus, mais nous nous arrêterons seulement sur l'enseignement universitaire pour expliquer ensuite le choix de certains termes dans la traduction que nous proposons. En Roumanie, jusqu'en 2008, le système universitaire était organisé comme suit : la grande majorité des facultés offraient des cursus de 4 années d'études pour obtenir le diplôme (c'est ici que s'inscrit notre cas), cependant que les facultés de médecine et médecine dentaire prévoyaient 6 années et la faculté de pharmacie et l'école polytechnique 5 années. A partir de l'année universitaire 2008-2009, l'enseignement roumain a adopté le

système Bologne et a ajusté les cursus des facultés. Par conséquent, bon nombre de facultés offrent des diplômes après 3 années d'études seulement, l'école polytechnique a réduit le nombre des années d'études à 4, la pharmacie a décidé de garder l'ancienne formule, tandis que la médecine et la médecine dentaire gardent les 6 années. Tant dans l'ancien système que dans le nouveau, les diplômes offerts par toutes ces facultés s'appellent *diplomă de licență*.

En France la situation est différente. Les étudiants peuvent choisir de s'arrêter après une année ou deux d'études et ils obtiennent le *DEUG 1* ou *DEUG 2*, selon le cas. S'ils veulent continuer les études universitaires, ils peuvent parcourir une année supplémentaire qui leur offre le *diplôme de licence*. C'est après 4 années d'études qu'ils peuvent quitter l'université avec un *diplôme de maîtrise*.

D'ici vient la difficulté de traduire le mot roumain *licență* en français. Il sera, donc, traduit soit par *licence* (3 années) soit par *maîtrise* (4 années) en fonction du nombre d'années que les étudiants auront parcouru afin d'obtenir ces diplômes. Notre cas se retrouve dans la deuxième variante.

C'est ici qu'interviennent les connaissances du traducteur agréé sur la culture cible. Sans connaître l'organisation du système éducationnel français, on ne pourrait jamais décider de la variante correcte, car les dictionnaires ou l'Internet vont nous offrir les deux mots comme variantes possibles. En outre, il faut rappeler à ce point l'importance de la collaboration avec le client, les collègues traducteurs ou les spécialistes dans le domaine.

b) Un autre problème pourrait être soulevé par la traduction du nom du Ministère qui a délivré le diplôme en question. Le diplôme que nous analysons dans cet article date depuis l'année 2002 lorsque le Ministère de l'Education roumain s'appelait *Ministerul educației și cercetării*. Il faut mentionner que le nom des ministères roumains change très fréquemment, en fonction des décisions de chaque gouvernement au pouvoir. Dans ce cas-là on se trouve devant un ministère dont le nom a souffert de nombreuses modifications. A présent il s'appelle *Ministerul educației, cercetării, tineretului și sportului*¹. Que ferait donc le traducteur agréé qui se trouve devant un tel document ? Nous avons essayé de poser ce problème en classe lors du cours pratique de langages de spécialité. Les étudiants ont discuté entre eux et, compte tenu de la théorie de la traduction et des expériences qu'ils ont vécues dans les bureaux des traducteurs agréés lors de leur stage, ils se sont arrêtés sur deux possibilités :

¹ Période de référence : mai 2010.

- on traduira le nom du ministère tel quel, tout en respectant la réalité du système éducationnel roumain de ce moment-là ; dans une telle situation la variante française serait le *Ministère de l'éducation, de la recherche et de l'innovation* ;
- on choisira une variante plus courte et neutre, mais qui rendrait de manière exacte et correcte la réalité roumaine : le *Ministère de l'éducation*.

c) Un autre défi pour le traducteur agréé serait la phrase « Titularului acestei diplome i se acordă toate drepturile legale ». Il s'agit d'un passage qui ne peut manquer des diplômés roumains et, par conséquent, il a fallu trouver un correspondant français qui exprime la même réalité et qui s'utilise dans les mêmes conditions. De nouveau, les étudiants ont été conseillés de faire des recherches à l'aide des dictionnaires, des textes parallèles et/ou sur la Toile ; en même temps, ils ont contacté des spécialistes du domaine juridique et des collègues traducteurs ayant déjà travaillé avec ce type de document. La variante finale qu'ils ont adoptée est la suivante : « Pour faire valoir ce que de droit ».

d) Pour finir avec les exemples, nous avons choisi de traiter aussi l'expression *lucrarea de licență*. Le syntagme figure au verso du diplôme dans un tableau contenant les notes et le nombre de crédits (ECTS) obtenus lors de l'examen final. En suivant le même parcours que dans les cas ci-dessus, nos étudiants ont choisi comme solution *mémoire de licence/maîtrise*.

IV. ASPECTS PEDAGOGIQUES DE LA TRADUCTION LEGALISEE

Notre métier principal étant l'enseignement, il apparaît normal que nous essayions chaque fois de tirer des conclusions pédagogiques de tout exercice proposé en classe et de tout texte qui nous est proposé en tant que traductrice agréée en respectant, cela va de soi, le principe de confidentialité.

Comme tout autre métier, la traduction peut elle-aussi avoir des aspects pédagogiques à mettre en évidence. De même, un séminaire ou un cours pratique sur la traduction légalisée nous offre la possibilité d'en tirer quelques conclusions didactiques. Tout d'abord, le traducteur agréé et les étudiants qui suivent un tel cours apprennent à *utiliser les dictionnaires* monolingues, bilingues, explicatifs, spécialisés et en ligne et en même temps ils sont tenus à décider quelles sont les meilleures variantes afin de rendre dans la langue cible le même sens que dans la langue source. En outre, ils vont apprendre à collaborer avec les clients, mais aussi avec leurs collègues qui travaillent dans le même domaine. *La collaboration*

apparaît d'une importance cruciale dans le quotidien de leur métier. On arrive à ce point au *travail en équipe*, un autre aspect pédagogique qui mérite d'être remarqué.

Nous devons aussi mentionner *l'apprentissage de la théorie et des stratégies de la traduction*. Soit en cours, soit dans sa petite « boîte de traduction », l'étudiant ou le traducteur déjà agréé applique chaque jour ce qu'il a appris dans ce domaine. Pour ce qui est du rôle des étudiants et du professeur en classe, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une relation du genre : *étudiants = acteurs, professeur = guide*. Ainsi, les apprentis de la traduction sont obligés d'agir comme des professionnels qui respectent le pas à pas de leur activité et la traite avec l'attention qu'elle requiert.

Pour conclure, il devient nécessaire de rappeler le rôle capital de la traduction « dans la vie de la cité, de reparler d'un phénomène qui est devenu un besoin vital pour l'évolution des sociétés dans le sens le plus large du mot, un partage des cultures et des connaissances » (Toader, 2007 : 48).

Un document traduit correctement est, en définitive, une chance supplémentaire pour celui auquel il appartient, un signe de respect de soi et d'autrui dans l'exercice d'un métier.

Bibliographie

- Adab, B. (2008) « Translating Specialised Texts : An Overview of Key Factors Involved in Translator Training for Specialised Translation » in C. Braga, M. Zdrenghea (eds), *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia*, 3/2008, Cluj-Napoca, pp. 11-24.
- Aldea, B. (2008) « A Few Considerations Regarding the Teaching of L1-into-L2 Translations » in C. Braga, M. Zdrenghea (eds), *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia*, 3/2008, Cluj-Napoca, pp. 25-36.
- Cornea, A. (2008) « Innovative Ways of Teaching Translations » in I. Badiu, B. Aldea (eds), *Revue Internationale en Langues Modernes Appliquées/International Review of Studies in Applied Modern Languages*, Cluj-Napoca, Risoprint, pp. 138-146.
- Greere, A. (2003) *Translating for Business Purposes. A Functionalist Approach*, Cluj-Napoca, Dacia.
- Greere, A., C. Tătaru (2008) « Training for the Translation Profession: What Do Romanian University Programmes Have to Offer? » in C. Braga, M. Zdrenghea (eds), *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia*, 3/2008, Cluj-Napoca, pp. 95-122.
- Neubert, A. (2000) « Competence in Language, in Languages, and in Translation » in B. Adab, C. Schäffner (eds), *Developing Translation Competence*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, pp. 3-17.
- Toader, M. (2008) « La traduction et l'interprétation de conférence : quelques réflexions pragmatiques sur la formation et la carrière » in I. Badiu, B. Aldea (eds), *Revue Internationale en Langues Modernes Appliquées/International Review of Studies in Applied Modern Languages*, Cluj-Napoca, Risoprint, pp. 47-59.

Adina CORNEA est assistante à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Faculté des Lettres, Département interdisciplinaire LMA, titulaire du cours de *Communication*, des séminaires de *Langue anglaise contemporaine* et des cours pratiques de *Thèmes* et de *Langages de spécialité*. Elle est en même temps docteur en Relations internationales et études européennes de l'Université de Trieste, Italie. Ses domaines d'intérêt portent sur la traduction, l'interprétation de conférences, la communication et les études culturelles. Elle pratique aussi le métier de traductrice et d'interprète de conférence agréée auprès du Ministère de la Justice de Roumanie.

II^{ème} Partie

Contributions

Section 1

Interprétation et traduction

Quels éléments de linguistique générale dans l'enseignement professionnel de la traduction et de l'interprétation au niveau Master ?

Izabella Badiu

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. The following article raises an increasingly topical question : what fundamental linguistic knowledge do translator and interpreter trainees need in order to become qualified professionals ? We start by discussing recent experience with students and the results of a survey conducted in October 2009 to trace master students basic knowledge about linguistics. Further, we examine existing theories on the link between linguistics and translation studies and we try to determine adequate pedagogical means to enhance students' awareness of the role linguistics play in the translation process.

Keywords: linguistics, translator training, discourse analysis, LEA/LMA.

La nécessité d'un fondement théorique dans l'enseignement des professions de l'industrie des langues est largement acceptée et assumée par les programmes d'études et notamment dans les masters professionnalisants à travers l'Europe¹. Mais une question plus ponctuelle est de savoir ce que recouvre un cours de théorie en section traduction et, plus spécifiquement encore, quels sont les éléments de linguistique indispensables au futur traducteur praticien afin de comprendre sa démarche, de l'améliorer et éventuellement de l'analyser.

Nous proposons dans cet article une réflexion sur les besoins des étudiants en Master 1 et 2 des filières *Traduction-Terminologie* respectivement *Interprétation de conférences* visant les connaissances des sciences du langage,

¹ C'est un standard généralement respecté que d'offrir des cours en théorie de la traduction, par contre peu d'écoles affichent explicitement au programme des cours ayant le terme linguistique dans leur composition. Un bon exemple en ce sens est l'ITIRI Strasbourg avec « Linguistique appliquée à la traduction », alors qu'au Royaume Uni, selon Shuttleworth (2006), 4 écoles de traducteurs sur 10 enseignent en option diverses formes de linguistique et dans une seule école la discipline linguistique est obligatoire.

tout en écartant d'emblée une discussion des cours de théorie de la traduction ou traductologie qui ne nous préoccupent qu'incidemment ici. Le déclencheur de notre réflexion est d'abord et avant tout l'attitude des étudiants envers les cours théoriques dispensés en filière LEA. Tandis qu'un certain dédain des étudiants pour les disciplines linguistiques est patent et la préoccupation non seulement des enseignants mais aussi des professionnels chevronnés² face à ce phénomène va croissant, une enquête récente dans notre école montre des lacunes flagrantes et des inégalités marquées entre les étudiants. Quelle est donc la part essentielle de la linguistique dans la formation des professionnels des langues et quelle est la part caduque, voici un questionnement qui mérite toute l'attention des créateurs de cursus pour le domaine LEA/LMA.

A la rentrée 2009, plus précisément dans la deuxième quinzaine d'octobre, nous avons mené une succincte enquête exploratoire parmi les étudiants en masters LMA. Nous avons distribué un questionnaire simple aux quatre groupes visés : les premières et deuxièmes années respectivement du *Master Européen de Traductologie-Terminologie* et du *Master Européen en Interprétation de conférences*. Le but des 5 questions posées était relativement restreint : d'abord, établir si les étudiants avaient étudié la linguistique et si tel était le cas si certains éléments clés ont marqué leur mémoire, deuxièmement si les étudiants pouvaient identifier un lien entre la théorie et la pratique. Les principales questions portaient sur les cours en linguistique qu'ils auraient suivis, même de manière collatérale dans le cadre de cours plus vastes, l'identification dans une liste de 12 items de ceux qui leur ont éventuellement servi dans leur pratique de la traduction avec un bref commentaire là-dessus. Les résultats en sont mitigés. Au total nous avons collecté 26 réponses sur un groupe cible totalisant 33 étudiants. Il n'y a pas eu de questionnaire vide ou non-relevant mais, de manière générale, les réponses sont plutôt laconiques. Plusieurs profils d'étudiants s'en dégagent.

Seulement 3 sur 26 répondants affirment ne pas avoir étudié la linguistique du tout. Dans les 23 qui disent en avoir fait, il y a deux catégories : ceux qui identifient correctement la linguistique comme théorie du langage et ceux qui confondent la linguistique avec la langue et parlent de la grammaire, des exercices de phonétique et de l'enrichissement de leur vocabulaire. Parmi les premiers, les plus nombreux somme toute, deux groupes distincts prennent contour : 5 étudiants affirment avoir suivi des cours systématiques libellés

² Cf. « Genetic Linguistics and Translation » sur le blog *transubstantiation...ideas on translation* < <http://transubstantiation.wordpress.com/2010/03/11/genetic-linguistics-translation/> > (consulté le 23 avril 2010) qui déplore justement le dégoût des étudiants à cet égard et développe l'incidence de l'histoire des langues et de l'étymologie sur le travail des traducteurs.

« Introduction à la linguistique », « Sciences du langage » ou « Linguistique générale », tandis que 15 reconnaissent avoir entendu parler de certains termes, thèmes majeurs ou linguistes, Saussure principalement, seulement dans le cadre d'autres cours, par exemple : *Théorie de la communication*, *Théorie de la traduction*, *Typologie du discours*, *Pragmatique*, *Stylistique*. Ces derniers reconnaissent ne pas avoir une vision systématique des concepts ainsi acquis et l'un d'entre eux en reconnaît même le besoin³. Un autre répondant met les points sur les i lorsqu'il reconnaît avoir à peine effleuré quelques thèmes et n'avoir jamais fait de la « théorie linguistique à proprement parler » (Q9).

De manière générale, même si les étudiants identifient de manière adéquate la linguistique et reconnaissent des termes tels polysémie ou fonctions du langage ils ne semblent pas toujours capables de les mettre en relation avec la pratique traduisante : pas moins de 12 d'entre eux divaguent ou ne parlent pas de traduction sinon du bon usage de la langue qui aurait besoin d'un support théorique (sic !). Un étudiant seulement remarque la distinction entre le professionnel qui aurait besoin d'un support théorique et du natif qui n'a pas besoin d'expliquer comment il se sert de sa langue (Q14).

L'une des questions principales demandait à classer sur une échelle de l'importance 12 concepts clés ou personnalités de la linguistique. Les réponses sur ce point mériteraient à elles seules une étude détaillée ne serait-ce qu'en raison de la méconnaissance du terme « dénotation » marqué de « pas d'opinion » par un nombre troublant d'étudiants qui, par ailleurs, identifient comme importante, voire très importante, la « connotation ». N'ayant pas le loisir pour ce faire ici, contentons-nous d'observer que trois termes remportent les options d'une majorité accablante : « les niveaux de langue » de loin en première position, suivi de « polysémie » et « connotation » *ex aequo*. Pas très loin derrière, arrivent « les fonctions du langage » souvent bien intégrés dans une brève explication de la *skopos* théorie. En effet, ces notions sont peut-être les plus usitées dans notre école y compris dans les travaux dirigés en tout genre dans la formation des traducteurs et interprètes et l'enquête prouve qu'ils ne restent pas sans écho chez l'étudiant. Mais est-ce bien suffisant d'en avoir entendu parler ?

Nous estimons que cette autre remarque illustre parfaitement l'état d'esprit de l'étudiant en filière professionnalisante : « Certes, en interprétation personne n'a le temps de penser à la théorie. » (Q10) et nous permet du même coup

³ « Avem nevoie de un curs de lingvistică chiar dacă nu foarte detaliat pentru a cunoaște teorii din acest domeniu și cum pot fi aplicate în formarea profesională a traducătorului ». (Q1) Nous avons numéroté de manière aléatoire les questionnaires anonymes et y faisons référence par la lettre Q suivie du numéro correspondant.

la transition vers le travail fondamental précisément d'une interprète de conférence de haut niveau et professeur à l'ESIT.

En amont d'un usage didactique des concepts de la linguistique, la thèse de doctorat de Colette Laplace (1994), *Théorie du Langage et théorie de la traduction*, occupe une place décisive pour deux raisons : elle témoigne explicitement de la préoccupation déjà évoquée pour les liens indissociables entre linguistique et traductologie et elle fournit un outil pédagogique précieux dans la mesure où elle entend définir les concepts-clefs de trois grands linguistes représentants d'horizons différents de la vaste discipline. Et son but n'est pas la constitution d'un dictionnaire de la traductologie mais bien une recherche complexe sur les trois théories linguistiques et traductologiques de Kade, Coseriu et Seleskovitch respectivement, afin de répondre à une problématique qui se résume le mieux par la question: *Peut-on raisonnablement envisager un vrai débat sur l'opération de traduction si les notions les plus fondamentales à cette réflexion, telles que celles de langues, de langage, de signification et de sens par exemple, ne sont pas clairement définies ?* Si le parcours de la réflexion de Laplace reste excessivement académique pour les étudiants, son effort mérite toute l'attention des enseignants afin de suivre le détail du cheminement de l'argumentation. Les produits finals, d'utilité pédagogique certaine, en sont les trois lexiques terminologiques respectifs explicitant les 50 termes récurrents dans les théories de la traduction et la manière dans laquelle ils se recourent ou pas chez les trois auteurs représentant trois grands axes de la linguistique selon l'accent mis sur la langue (Kade), sur l'intégralité de la situation discursive (Coseriu) et sur le sens (Seleskovitch).

La même démarche de clarification d'un nombre limité mais définitoire de termes est empruntée par Jean-René Ladmiral (1994) de manière implicite, certes, mais qu'il pose comme fondement de sa propre théorie traductologique dans son ouvrage notoire sur les « théorèmes pour la traduction ». Le livre se bâtit véritablement autour des problèmes et des approches linguistiques de la traduction tantôt en les récusant comme réductrices, tantôt en les mettant au profit d'une traductologie comprise comme praxéologie (Ladmiral, 1994 : 162). En se livrant à l'exégèse du concept de connotation, crucial dans l'opération traduisante, Jean-René Ladmiral passe en revue la plupart des courants linguistiques allant de la stylistique, dans toutes ses ramifications, à la sociolinguistique, en passant par la sémiologie et la communication, n'oubliant pas de rappeler la linguistique contrastive. Il choisit de s'arrêter sur une perspective englobante de la théorie de la traduction qui serait amenée à « dilater le concept saussurien de langue » car « ce sont toutes les présuppositions du champ culturel que le traducteur finirait par être

amené à maîtriser » (Ladmiral, 1994 : 178) et propose donc de parler, comme Meschonnic de *langue-culture* ou encore, et de manière plus appropriée selon Ladmiral, de *périalangue*.

Or, vu la complexité des moyens mis en œuvre lors du processus de traduction, notre raisonnement est le suivant : en théorie de la traduction l'enseignant consciencieux fera lire à ses étudiants un certain nombre d'ouvrages en traductologie dont, pour le domaine francophone, Jean-René Ladmiral est incontournable. Sans formation préalable en linguistique générale comme c'était le cas en filière philologie/lettres, qu'est-ce que l'apprenti-traducteur ira comprendre dans des ouvrages qui débattent souvent des problèmes non seulement philosophiques tel l'intraduisible, mais le plus souvent des aspects ponctuels de la stylistique, de la lexicologie, de la pragmatique, etc. Est-ce que les connaissances appartenant à une certaine culture générale ou l'usage courant en classe de travaux dirigés sont suffisants ? L'ouvrage terminographique de Colette Laplace montre amplement, même si indirectement car la référence à la situation pédagogique n'est pas explicite, à quel point cette optique est trompeuse. Des concepts tels langue, langage, parole, malgré leur transparence apparente, sont-ils toujours les mêmes ? C'est-à-dire utilisés systématiquement de manière univoque indépendamment des langues de travail ou du parti-pris méthodologique-idéologique de l'enseignant ? Comment l'étudiant peut-il en faire un bon usage, un usage réfléchi aussi longtemps que pour lui ces concepts n'ont jamais été mis en relation entre eux, n'ont jamais formé un système cohérent établissant des liens logiques les uns avec les autres. Pour aussi démodée qu'elle puisse paraître, la bonne vieille linguistique – et les efforts de récupération de la théorie saussurienne en traductologie selon Ladmiral ou encore Meschonnic⁴ sont d'autant plus méritoires – reste incontournable à cet effet et peut sans douter éviter le piège du « terrorisme épistémologique »⁵ aujourd'hui estompé.

Ce que dans les théories linguistiques contemporaines semble dépassé, voire critiqué⁶, – notamment des catégories trop simples et pas assez techniques ou

⁴ Y compris dans Meschonnic, H. (2007) *Ethique et politique du traduire*, Paris, Verdier, *passim*.

⁵ J.R. Ladmiral (1994 : 161) : « terrorisme « linguisticiste » et « théoriciste ». On est prêt à immoler sur l'autel des exigences méthodologiques du moment tous les acquis d'une tradition intellectuelle séculaire, qui se trouverait d'un seul coup « dépassée » au nom d'une « coupure épistémologique » instituant – enfin ! – la linguistique comme science : ainsi en serait-il de la notion de connotation, dont le flou serait irrécupérable. Au reste, les polémiques n'en sont pas pour autant moins vives entre Ecoles linguistiques différentes. Mais là n'est pas notre débat et il est vrai en outre que ce climat de terrorisme épistémologique tend à s'estomper au sein de la linguistique d'aujourd'hui. »

⁶ P. Dasgupta prend l'exemple de la grammaire générative afin de critiquer sa supposée suprématie au sein de la linguistique technique et montrer son manque d'opportunité pour le travail du traducteur pour conclure : « the mismatch between modern technical linguistics and its potential users is a serious problem » (1994 : 382).

de distinctions purement théoriques qui ne sont pas couvertes par la dynamique des faits de langue – peut rester utile d’un point de vue pédagogique. Les arguments sont multiples : le spécifique des filières LEA/LMA selon une orientation pragmatique a besoin d’instruments précis dans le travail sur le texte, autrement dit de définitions de dictionnaire pour ce qui est des concepts linguistiques intervenant dans la discussion des traductions ; le minimum de réflexion sur le processus traductif a besoin de motivation (les lectures linguistiques techniques et académiques sont exclues pour ces apprentis traducteurs) et d’instruments précis et fonctionnels quitte à être une simplification des théories consacrées. Et il n’est pas dépourvu d’intérêt de faire référence, en ce sens, à la manière dans laquelle Ladmiral cite, récite et enfin adopte un classement sociolinguistique des connotations – autre manière de parler des registres de langue – proposé par Leonard Bloomfield en 1970 (Ladmiral, 1994, p. 132 et 146) et qui, jusqu’aujourd’hui, s’avère un instrument pertinent pour mieux circonscrire telle ou telle connotation.

Ailleurs, Ladmiral (2010) parle de manière efficace de la stylistique au service du traducteur définie comme discipline à mi-chemin entre la littérature et la linguistique qui permettrait d’identifier d’une part, côté littéraire, les idiosyncrasies de l’auteur et d’autre part, côté linguistique, les moyens mis en œuvre par les textes. Ce serait, selon le théoricien, la modalité de concilier sourciers et ciblistes dans un effort d’assumer la subjectivité de la perception en accord avec le sens premier, étymologique, de l’esthétique. Autrement dit, tous les moyens sont bons afin d’obtenir une traduction optimale et la prise de décision pendant le processus traductif ainsi que l’éventuelle discussion/analyse de la traduction ne sauraient se passer d’un vaste bagage conceptuel et terminologique puisant une majorité de ses éléments dans les sciences du langage.

Conséquemment, nous défendons la nécessité d’un effort réflexif notamment en cours de formation et du besoin de tenter des analyses traductologiques pour sensibiliser le futur professionnel à la typologie des difficultés de traduction ainsi qu’aux stratégies de les surmonter. C’est un effort qui se fait rarement dans la vie professionnelle sans avoir bénéficié d’une initiation adéquate et sans avoir acquis les outils nécessaires à une telle analyse et qui, en dernière instance, s’empruntent toujours à la linguistique générale et de manière spécifique et actuelle à quelques branches des sciences du langage.

Quelles sont donc les voies d’accès à la linguistique les plus appropriées pour les étudiants en LEA/LMA ? Lesquelles sont les plus pertinentes pour le travail des futurs traducteurs et interprètes ?

Pour le domaine francophone, viennent tout de suite à l'esprit les travaux de Dominique Maingueneau et notamment son ouvrage *Analyser les textes de communication* (Nathan, 2002) qui pose d'emblée le contexte dans les nouvelles filières « spécialisées », « appliquées » envahissant les Facultés des Lettres. Le grand mérite du réputé linguiste est d'abord de donner l'importance qu'elles méritent à ces filières – « Les instruments dont on dispose pour analyser ces corpus peuvent paraître modestes si on les compare à ceux de la stylistique littéraire, mais on aurait tort de penser que pour analyser ces textes de faible prestige on n'a pas besoin d'outils élaborés. » (Maingueneau, 2002 : 1) – tout en proposant une approche interdisciplinaire intégrative.

Au-delà de son utilité immédiate, ce livre s'inscrit dans un mouvement qui s'ébauche, celui d'une didactique de la linguistique tournée vers des publics pour lesquels l'étude de la langue n'est pas un souci prioritaire. Cette contrainte nous oblige à ne présupposer chez notre lecteur qu'un minimum de connaissances en matière de linguistique. Nous espérons néanmoins qu'au terme de son parcours, il aura envie de porter un regard différent sur les énoncés qui l'environnent, qu'il ne les verra pas seulement comme des instruments univoques au service d'une fin. (Maingueneau, 2002 : 2-3)

Et la pertinence de la méthode d'analyse du discours de Maingueneau a été pleinement démontrée par cet autre exercice consistant en la lecture du livre faite par des étudiants en première année de Master LMA soldée avec des rapports et dont une conclusion est « j'estime qu'en nommant et en classifiant certaines notions théoriques, il devient plus facile de les reconnaître et d'en tenir compte en interprétation ». Corroborée avec les résultats de notre enquête précédemment décrite, cette affirmation semble pointer vers un besoin de systématisation des éléments de linguistique à l'usage d'un public d'apprentis traducteurs qui n'est pas forcément porté vers les sciences du langage et encore moins vers la recherche en linguistique.

Pour prendre un exemple anglo-saxon, selon une visée explicitement pédagogique, Mark Shuttleworth rejoint à la fois la dimension extratextuelle et culturelle (Ladmiral, cf. *supra*) et la dimension linguistique de la traduction lorsqu'il souligne « the usefulness of text linguistics, discourse analysis and pragmatics in terms of enabling students to understand texts as multi-dimensional constructs, to reflect on issues of text-type and genre and to analyse issues such as speaker meaning in cross-cultural communication » (Shuttleworth, 2006). Il s'agit donc d'intégrer cette diversité d'éléments des sciences du langage dans la formation des traducteurs.

Dans la même veine, Probal Dasgupta, dans une tonalité fédératrice et sans référence à la pédagogie mais fortement orienté par les besoins des praticiens

traducteurs, milite pour ce qu'il appelle « the substantive base of translation » (Dasgupta, 1994 : 382) qui demanderait à être formulée conjointement par les linguistes et les traducteurs dans un esprit interdisciplinaire. Son argumentation, écartant courageusement la scientificité au profit des besoins réels des professionnels des langues –, passe en revue l'apport possible de la pragmatique, du fonctionnalisme, de la syntaxe, de l'étude des métaphores, de la psycholinguistique et de la sociolinguistique pour conclure : « through the joint efforts of (...) language scientists, a pragma-semantic theory will soon emerge that can organize and deploy the important insights into linguistic substance which were latent in the looser linguistics of the sixties and which must now be made explicit as we consolidate the linguistic disciplines and their interrelations » (*Ibidem* : 384). Il continue par défendre sa position personnelle qui est en faveur de la pragmatique – et rejoint ainsi des positions déjà illustrées ci-dessus – contre la sémiotique puisque « pragmatics happen to be the domain which clarifies the terms of information sharing between actors in an intercognitive situation » (*Ibidem* : 385).

De notre point de vue, l'effort dont parle Dasgupta reviendrait aussi aux professeurs des filières professionnalisantes qui, eux-mêmes à la fois linguistes et praticiens, seront à même de mettre ensemble les éléments pertinents des diverses branches de la linguistique afin de fournir aux étudiants les instruments les plus appropriés dans le travail traductif. Finalement, c'est aussi la position de Shuttleworth. A cet effet, quelques instruments sont déjà disponibles et, selon notre expérience pédagogique, il y a un certain nombre de pistes qu'il serait souhaitable de suivre.

Somme toute, les approches praxéologiques (Ladmiral, 1994 : 162) de la linguistique générale en vue de la traduction, et encore moins en vue de la formation des traducteurs, sont assez rares. Toutefois, nous nous sommes employée à illustrer dans cet article leur existence. Une petite recherche de dernière heure nous offre quelques informations supplémentaires sur les ouvrages existants qui, en plus des références déjà citées, s'avéreront peut-être des outils efficaces.

Pour le domaine roumain, il faut noter d'emblée l'excellente traduction par Rodica et Leon Baconsky (2005) de la *Terminologie de la traduction* coordonnée par Jean Delisle, Hannelore Lee-Jahnke et Monique C. Cormier. L'édition est enrichie d'adaptations et annotations spécifiques à la langue roumaine. Dans la même catégorie mais de conception proprement roumaine et présentant une structure différente des entrées, avec une très riche bibliographie de spécialité, la deuxième édition de *Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii* [*Petit dictionnaire explicatif des termes utilisés*

dans la théorie, la pratique et la didactique de la traduction] par Georgiana Lungu-Badea (2008) est tout à fait complémentaire à la *Terminologie de la traduction* et devrait figurer sur toute bibliographie obligatoire en cursus de traduction.

Au niveau international, trois publications très récentes reliant linguistique et traduction du point de vue de l'enseignement attirent l'attention mais ne sont pas encore disponibles au chercheur roumain. Un ouvrage francophone à but pédagogique paru en Turquie : Sündüz Öztürk Kasar, *Introduction A La Linguistique Pour Futurs Traducteurs*, Kitapyurdu, 2009, 192 p. Le dernier manuel anglophone en date qui s'inscrit dans une série bien connue des spécialistes : Rojo Lopez, Ana Maria, *Step by Step: A Course in Contrastive Linguistics and Translation*, New York, Peter Lang Publishing, 2009, 418 p. Enfin, le moins récent mais de ce fait le plus référencé et recommandé dans la presse scientifique : Malmkjær, Kirsten, *Linguistics and the Language of Translation*, Edinburgh University Press, 2005, 208 p. Le mérite de ces ouvrages, même avant consultation, est de témoigner, une fois de plus, de la préoccupation qui est également la nôtre et qui a déclenché la réflexion ici exposée ainsi que de proposer des solutions adaptées aux besoins des étudiants d'aujourd'hui.

Afin de conclure, pour ce qui est des modalités les plus adéquates d'attirer les apprentis traducteurs vers un travail réfléchi et sous-tendu par une analyse qui n'ignore pas les concepts clés de la linguistique, il serait important dans un premier temps de fournir aux étudiants les outils appropriés. Selon les besoins identifiés en début de parcours, leur offrir un système hiérarchisé d'éléments de méthode allant du plus simple et général, donc indispensable, au plus ponctuel et spécialisé en passant par la diversité et la créativité du traducteur qui, ne trouvant pas sa place dans l'effort traductif proprement dit, peut s'épanouir dans les commentaires du laboratoire de la traduction. Ainsi, une première étape serait l'analyse des discours et le modèle de Maingueneau en est un bon exemple, parfaitement adapté au profil LEA/LMA. Ensuite, une analyse traductologique générale qui puisse aller au-delà du simplisme de la *Translation Oriented Text Analysis* (certes important comme automatisme à acquérir au niveau Licence mais largement insuffisant en Master professionnalisant) et qui tienne compte des éléments culturels spécifiques à chaque langue de la combinaison de l'étudiant. Les étudiants en master seront amenés à lire des ouvrages ou des extraits d'ouvrages de référence en linguistique et/ou traductologie dans chacune de leurs langues de travail afin d'être capables de moduler leur propre analyse en fonction du style d'analyse des traductions prodiguée dans des aires culturelles différentes. Ultérieurement, l'analyse des textes spécialisés et de leur traduction selon le domaine – technique *versus* sciences humaines – deviendrait incontournable au fur

et à mesure que les étudiants se confrontent avec ce type de projet traductologique. Cette dernière étape de la formation devrait impliquer une connaissance plus approfondie des faits de langue, tels que décrits par la linguistique, afin de saisir les nuances fines et certaines règles de composition lexicale, de syntaxe ou des dynamiques spécifiques à chaque genre spécialisé.

En dernière instance, il revient au professeur-formateur de choisir les sources théoriques pertinentes pour son groupe d'étudiants, de faire le tri⁷ et la synthèse des outils linguistiques et d'en montrer l'usage en classe de traduction niveau Master tant il est vrai que, aujourd'hui, seule l'utilité pratique des ces éléments de linguistique amènera l'étudiant vers la lecture plus ponctuelle des textes fondateurs des sciences du langage du champ desquelles la traduction ne saurait se soustraire complètement.

Bibliographie

- Dasgupta, P. (1994) « Translation and the Application of Linguistics » in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 39, n 2, pp. 374-386.
- Deslile, J., Lee-Jahnke, H., Cormier, M.C. (coord.) (2005) *Terminologia traducerii*, trad. Rodica și Leon Baconsky, Cluj, Casa Cărții de Știință.
- Ladmiral, J.-R. (1994) *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard.
- Ladmiral, J.-R. (2010) « Esthétiques de la traduction (littéraire, spécialisée et autres) », conférence inaugurale au Colloque International de traductologie et de traduction (*En*) *Jeux esthétiques de la traduction. Ethique(s), techniques et pratiques traductionnelles*, 25-26 mars 2010, Université de l'Ouest, Timișoara.
- Laplace, C. (1994) *Théorie du langage et théorie de la traduction : les concepts-clefs de trois auteurs – Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Paris, Didier Erudition.
- Lungu-Badea, G. (2008) *Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii*, Timișoara, Editura Universității de Vest.
- Maingueneau, D. (2002) *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan.
- Meschonnic, H. (2007) *Ethique et politique du traduire*, Paris, Verdier.
- Shuttleworth, M. (2006) « Linguistics and translation theory » in *Teaching Translation. A LLAS-Languages, Linguistics and Area Studies Conference*, University of Wales, Swansea, <http://www.llas.ac.uk/events/archive/2421> (consulté le 23 avril 2010).
- Ton That Thien (1988) « Linguistique appliquée : Quelle linguistique appliquer? » in *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, n 2, 1988, pp. 97-105.

⁷ Nous ne manquons pas de noter cette excellente métaphore de Ton That Tien : « En premier lieu, l'attitude de l'enseignant-traductologue vis-à-vis de la prolifération des théories linguistiques est celle de l'abeille dans un vaste jardin. Celle-ci peut voler d'arbre en arbre, de buisson en buisson, de plante en plante, se posant sur une fleur, puis sur une autre, pour butiner selon les besoins de sa ruche, mais ne s'arrêtant nulle part. De même, l'enseignant-traductologue s'intéresse à toutes les théories, mais n'est obligé d'en adopter aucune, dans sa totalité ou même partiellement. Il choisit la théorie, ou la partie de la théorie, qui lui semble la plus prometteuse, en tire ce qui peut lui être utile et laisse le reste, froidement. » (Ton That Thien, 1988 : 99).

Izabella BADIU est maître de conférences et chef du Département de Langues Modernes Appliquées de la Faculté des Lettres de L'Université Babeş-Bolyai de Cluj. Ancienne élève étrangère de l'Ecole Normale Supérieure, elle obtient sa maîtrise en Lettres modernes (1996) et son DEA en Littérature comparée (1997) à l'Université de Paris IV – Sorbonne. Docteur ès lettres avec une thèse en cotutelle depuis 2003 elle publie notamment *Métamorphoses de l'écriture diariste* (Casa Cărții de Știință, Cluj, 2005) ainsi que des dizaines d'articles et de traductions. Après 2001 elle s'oriente vers le domaine de l'interprétation de conférences étant accréditée auprès des Institutions Européennes (2005) et effectue un Master d'Etudes Avancées en Pédagogie de l'Interprétation (2006-2007) à l'ETI de l'Université de Genève. Membre actif de l'EMCI, elle dirige le Master Européen en Interprétation de Conférences de l'Université de Cluj (<http://masteric.lett.ubbcluj.ro/>).

Fidelity in Court Interpreting

Bogdan Aldea

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Résumé. En interprétation de conférence, le concept de fidélité reste un aspect plutôt délicat dans la mesure où les circonstances de chaque échange et la technique interprétative elle-même sollicitent l'interprète précisément à faire le tri des éléments linguistiques tout en éliminant les redondances. Par contre, en interprétation devant les tribunaux, la situation est bien différente car les interprètes n'ont pas le droit de synthétiser le message mais sont tenus de produire un équivalent exact au mot près. L'article tente d'examiner le concept de fidélité dans ce dernier contexte, partant des codes déontologiques de plusieurs associations professionnelles spécifiques afin d'en dégager les possibles implications pour la formation des interprètes.

Mots-clés : interprétation devant les tribunaux, interprétation de conférence, fidélité, code déontologique

I. INTRODUCTION

Fidelity in interpreting, or indeed accuracy in regard to the original speaker's message, is arguably one of the cardinal obligations of the interpreter, if not the single most important one. At the same time, however, it appears to be that aspect of the profession that is most likely to be misunderstood both by laymen and, surprisingly enough, by the practitioners themselves, leading to unrealistic expectations and being one of the major obstacles that need to be overcome during training. While this is valid for practically any form of interpreting, expectations in what concerns the fidelity of the interpreting act tend to be even higher in the case of court interpreting, leading to the assumption that this particular context comes with different requirements and demands a different approach, as well as a different kind of interpreter training. In the following pages, we shall explore a number of aspects concerning the idea of fidelity in interpreting and then examine certain differences between the tasks incumbent upon conference interpreters, on the one hand, and court interpreters, on the other.

II. FIDELITY AND THE INTERPRETER'S CODE OF ETHICS

The obligation to faithfully render the original message is given a prominent place in the codes of ethics adopted by various professional organizations around the world, indicating that this is indeed the main requirement that professionals have to meet when providing service to their customers. For instance, the *Code of ethics of the Romanian Translators Association* (ATR, Asociația Traducătorilor din România), referring to both translation and interpreting, lists as a first commitment the professional's duty to "translate or interpret the original message faithfully while respecting the following conditions: a. translate exclusively from a language they know; b. translate exclusively into a language they master at mother-tongue level; c. translate exclusively in fields they are familiar with"¹. No additional clarifications are made in what concerns the meaning of "faithfully," but the presence of item "c." suggests that fidelity is not the only concept that should be taken *cum grano salis*. In a similar vein, in the "Code of Professional Conduct and Business Practices" of the American Translators Association² fidelity is also the first item on the list:

A. I will endeavor to translate or interpret the original message faithfully, to satisfy the needs of the end user(s). I acknowledge that this level of excellence requires:

1. mastery of the target language equivalent to that of an educated native speaker,
2. up-to-date knowledge of the subject material and its terminology in both languages,
3. access to information resources and reference materials, and knowledge of the tools of my profession,
4. continuing efforts to improve, broaden, and deepen my skills and knowledge.

An element of novelty would be here the reference to the "needs of the end user(s)" that comes to refine the meaning of "faithfully," from which it is separated by a comma that could be read both as "in order to" or as "and." At any rate, it becomes obvious that professionals are perfectly aware of the fact that the concept of fidelity in interpreting requires sizable footnotes, but in actual fact a code of ethics can hardly accommodate for that. The members of the ATA compromised by including a reference to the principles of functionalism as a necessary appendix to the fidelity requirement.

¹ <http://www.atr.org.ro/en/despre/deontologie> (our translation).

² http://www.atanet.org/membership/code_of_professional_conduct.php

Much stricter is the code of ethics of the Australian Institute of Interpreters and Translators (AUSIT), or indeed the “Code of Practice”³ attached to it. While accuracy is no longer the first item on the list, being relegated to the fifth place, the requirements related to it are more specifically stated, indicating, we believe, the fact that court interpreters play a prominent role within the association:

5. ACCURACY

a) Truth and Completeness

- i. In order to ensure the same access to all that is said by all parties involved in a meeting, interpreters shall relay accurately and completely everything that is said.
- ii. Interpreters shall convey the whole message, including derogatory or vulgar remarks, as well as non-verbal clues.
- iii. If patent untruths are uttered or written, interpreters and translators shall convey these accurately as presented.
- iv. Interpreters and translators shall not alter, make additions to, or omit anything from their assigned work. (www.ausit.org)

The code also requires interpreters to rectify their mistakes, ask for clarifications, and ensure that their speech (if not the message) is understood by everyone present. In this case, phrases such as “relay accurately and completely everything that is said,” or “shall not alter, make additions to, or omit anything from their assigned work” seem to allow little room for interpretation and might appear confining to conference interpreters who know that in real life absolutes like relaying everything and not omitting anything are impossible to achieve. Also interesting in this case is the reference to non-verbal clues, to which we shall return.

In sharp contrast, the “Code of Professional Ethics”⁴ of the International Association of Conference Interpreters (AIIC) which, together with the AIIC Professional Standards, offers the most comprehensive guidelines and standards for interpreter work, makes only indirect references to fidelity or accuracy. Thus, the members of the association are not to accept “any assignment for which they are not qualified” and pledge to “work with all due professionalism,” ensuring “the best quality interpretation”. The absence of any other references to accuracy or fidelity comes to indicate the elusive nature of these concepts, which we shall briefly examine in what follows.

³ <http://www.ausit.org/eng/showpage.php?id=650>

⁴ <http://www.aiic.net/ViewPage.cfm/article24.htm>

III. UNDERSTANDING FIDELITY

As indicated by the codes of ethics surveyed above, the duty of the interpreter is indeed to “do justice” to the original message, conveying the entirety of its meaning. Or, as Mikkelson put it, “interpreters should strive to retain every element in the source-language message in the target-language version, including not only lexical content, but also style, tone, and nuance” (2000:68). In other words, interpreters should convey the original message without editing or summarizing it and without deleting or adding any elements, and to also use the proper register, style, or tone. It is not difficult to see how, especially for those who fail to understand the difference between words and message, all this could translate into a “verbatim requirement,” especially when we are dealing with court interpreting. In point of fact, to quote the same Mikkelson, such a distorted view is common to many “misguided judges and lawyers” (2000:71). Quite illustrating in this respect are the words of a former Supreme Court judge of South Australia, who stated that

It cannot be overemphasized that an interpreter should interpret every single word that the witness utters, exactly as it is said, whether it makes sense or whether it is obviously nonsense... The interpreter should look upon himself rather as an electric transformer, whatever is fed into him is to be fed out again, duly transformed. (qtd. in Hale, 2004:8)

Undoubtedly, the person in question did not feel that he was contradicting himself, and by “duly transformed” he referred purely to the process of linguistic conversion, acting under the assumption that perfect linguistic equivalence is the rule rather than the exception. Languages being what they are, the interpretation of “every single word” would generate copious amounts of nonsense, but the worrisome fact is that, according to Hale, “such a perception is prevalent among some interpreters themselves” (2004:8). The possible explanation might reside in the fact that conference interpreters are only a part of the profession, the other part being represented by the practitioners of community interpreting or of court interpreting, who received a different kind of training. Thus, it has been argued that, for a conference interpreter, the “purpose is to communicate, sometimes in an elegant fashion, so she may perhaps embellish, smooth out, and fix infelicitous turns of phrase” (Edwards, 1995:1). On the other hand, in the case of court interpreting, “one cannot fix or modify any words, because such fixing would taint the case. Because these are adversary proceedings, parties can become very angry if they sense any deviation from the formalities” (Edwards, 1995:1). The implication is that the practices of conference interpreting and of court interpreting,

while similar, do nonetheless require different strategies and different specialist training, largely stemming from a different understanding of fidelity and accuracy requirements.

First of all, court interpreters are taught that perfect linguistic equivalence is an impossibility, as “languages are not isomorphic: in other words, there is no one-to-one correspondence between them as regards lexical elements (‘words’) or linguistic structures associated with rules of grammar, stylistic rules, etc. In particular, there is no automatic equivalence between words in the source and target languages, and apparently similar structures may have different uses and different connotations” (Gile 1995:49). Central to conference interpreter training is the idea that processing and restructuring the original message are fundamental prerequisites for successful and high-quality interpreting. For a conference interpreter, both consecutive and simultaneous interpreting are a constant decision-making process during which the information is identified, categorized, edited and re-encoded. This processing of the original message is not seen as a breach of fidelity:

The interpreter’s job is to convey the speaker’s meaning as faithfully as possible. But any translation, written or oral, necessarily changes the form of the original. The most faithful interpretation will be merely the transformation that comes closest to respecting the speaker’s intended meaning. And to respect the meaning, one does not necessarily have to copy the exact words of the speaker, nor the order in which the speaker says them. On the contrary, I would defend the paradox that in order to be faithful to the speaker, the interpreter must betray them. (Jones, 2002:81)

We see here an approach that is seemingly the precise opposite of the strict fidelity requirements included in the aforementioned AUSIT “Code of Practice.” When a practicing conference interpreter such as Jones discusses fidelity, he uses words such as “change,” “transformation,” “do not have to copy,” and even “betray.” The same flexible approach is advocated by Gile, who contends that “changing a construction or ‘adding’ or ‘deleting’ words while translating does *not* amount to a breach of fidelity” (1995:50, emphasis in original). In fact, according to Gile, the “*absolute* fidelity rule is that *the Message or Primary Information should always be re-expressed in the target-language Text*. The situation is not so clear-cut with respect to secondary information” (1995:59), which includes framing information meant to facilitate reception, linguistically induced information, or personal information (indicative, for instance, of the speaker’s level of education). Practically, what Gile advocates here are selection and reformulation strategies not unlike the ones suggested by Nord (1997, *passim*) and other functionalists (who advocate a restructuring and adaptation of the

original message – in both translation and interpreting – essentially focused on the needs of the intended recipient) or by Reiss, who recommends different selection and reformulation strategies according to the type of message the interpreter or translator is dealing with – informative, expressive, or operative (Reiss, 2000:163, *passim*). In point of fact, Gile goes even further, contending that “the speaker may therefore be better served if the interpreter focuses more than in written translation on the Message as the interpreter feels the speaker would word if he or she had full control of the linguistic choices” (1995:65). In other words, interpreters should not say what the speaker said, but what the speaker *wanted to say or should have said*. However, the same Gile continues by saying that in the case of court interpreting “this lassitude is no longer justified” (1995:65).

To what extent, therefore, is the task of the court interpreter different from that of the conference interpreter? Furthermore, is this flexible approach to the issue of fidelity and accuracy – which is an intrinsic part of formal conference interpreter training – actually detrimental to interpreter performance in a court of law? Are we talking about fundamentally different techniques that need to be learned separately, or are we dealing with essentially similar processes that might occasionally require a recourse to different strategies?

IV. DIFFERENT TASKS

It must be said from the very outset that, when it comes to the work of theorists who are also practicing court interpreters, the underlying perception of fidelity and accuracy requirements is not essentially different from that of conference interpreters. Edwards, for instance, argues that “Our best social contribution as interpreters is fidelity to the meaning of speech” (1995:67), with “meaning” as the operative word, and very much opposes the idea of literal interpretation, raising the commonsensical objection that “while we want to provide a faithful rendition of the speech, we should not always be literal, because there are times when a literal interpretation is wrong” (1995:94). Devoting even more space to the issue of fidelity, Hale lists a number of “disparate views” on the matter, ranging from “those who believe in maintaining accuracy of propositional content alone, with liberties to change style and register” to “those who believe in literal, verbatim interpretation,” and finally to the “middle view” of those who pursue what she calls “accuracy of message, intention and effect” (2004:3). Drawing on Searle’s Speech Act Theory, Hale distinguishes between locutionary acts (utterances), illocutionary acts (the intended meaning behind the utterance) and perlocutionary acts (effect of utterance on listener), contending that

The interpreter needs to aim at achieving an equivalence of the illocutionary act, including its point and force, in the target language. This means understanding what this illocution is in the first place and then conveying it in the other language, using whatever linguistic resources are available in the target language to produce the locution. (Hale, 2004:6)

There is nothing here that the theorists of conference interpreting would object to as a matter of principle. Still, there are some differences between the practice of court interpreting and that of conference interpreting which may have a bearing on the issue of fidelity and on the strategies to be employed in this respect.

First of all, there are some differences in what concerns the *forms of interpretation*. As a rule, the work of a conference interpreter consists mostly of simultaneous interpretation and sometimes of long consecutives with notes, which is hardly the case for court interpreters. It is true that even the latter occasionally do simultaneous interpretation, in which case the strategies employed are largely those of conference interpreters. If there are differences in terms of strategy, these largely concern the work in consecutive interpretation. While in the case of conference interpreting long consecutives are the standard, in court interpreting – where fidelity requirements force the interpreter to render even “hedgies, self-corrections, and hesitations” – “a skilled court interpreter cannot be expected to retain more than 100 words (one or two sentences) before intervening to interpret” (Mikkelson, 2000:71). All of the following considerations must be taken into account in light of this fact. Furthermore, even within the practice of court interpreting itself there are considerable differences in what concerns both form and fidelity requirements, depending on the country in which the interpreter works. For instance, while in the US “interpreters are expected to interpret simultaneously every word that is uttered in the courtroom,” in Japan, for instance, “the interpreter is usually not allowed to provide a simultaneous interpretation of the proceedings, but interprets summaries of evidence consecutively” (Mikkelson 2000:3).

In point of fact, the nature of the *legal system* of the country in which the interpreter works can have a crucial influence upon fidelity requirements, especially when it comes to the divide between common law and Roman law countries. In common law countries such as the US, the UK, Australia, etc., where defendants are tried by a jury, everything in a witness deposition may be crucial, even things such as hesitations or body language. Furthermore, in such cases, as contended by Hale, “the illocutionary point behind cross examiner’s questions, for instance, is often to accuse, to confuse, or to trick, and very rarely to ask for information” (Hale, 2004:6). This, I believe, is the main point where the task incumbent upon the conference interpreter differs substantially from that of the

court interpreter, requiring additional effort and ruling out all editing, omissions, or clarifications. This added difficulty, however, does not affect interpreters working in a Roman law country such as Romania, where the complicating factors are confined to the recourse to specialized legal terminology, a problem that can be overcome through conventional preparation and documentation methods.

Still, one element that should be borne in mind by interpreters in both common law and Roman law countries has to do with the precise *role of the interpreter* in a court of law. More specifically, many of the things conference interpreters are trained to do, especially when it comes to clarifying the meaning of a complex message, may run counter to the impartiality requirement in court interpreting. An interpreter working in a court of law must not forget that his “function is not necessarily to ensure understanding, but rather to put the target-language audience on an equal footing with speakers of the source language, who themselves may not fully understand the language of the court. Thus, the interpreter in court does not have as much latitude for explaining, clarifying, or adapting the message as she would in a business meeting or a diplomatic encounter” (Mikkelsen, 2000:69). In other words, a functionalist approach is not welcome in court interpreting, where the message should not be adapted taking into account the specific features of the intended recipient. Theorists of court interpreting are quite adamant that even when dealing with poorly educated defendants “It is not the interpreter’s role to decide what is and is not important. The interpreter is to interpret everything, unless told otherwise by the judge” (Edwards, 1995:87). In a similar vein, Mikkelsen argued that “It is particularly important to refrain from simplifying complex or technical language for the ‘benefit’ of an unsophisticated defendant or witness” (2000:49).

The risk in this case is a twofold one. First of all, by simplifying, editing, and clarifying certain aspects the interpreter practically comes to indirectly offer legal advice to the defendant, a role that he or she is definitely not qualified to play, as this kind of help, or “affirmative action,” as Hale contended, may “not always have the intended effect” (2004:12). Secondly, in the case of common law countries, interpreter simplification or clarifications could actually distort the proceedings, as in certain cases questions are deliberately “unclear, so that the answer will be non-responsive, that is, it will not respond to or answer the question asked. It is not up to the interpreter to suggest in court how counsel or the court might frame their questions for clarity...” (Edwards, 1995:66).

Another element that should be taken into account concerns the rendering of *voice tone*, as – particularly in common law countries – the emotional intensity of an exchange between attorney and witness may play an important part in the

trial strategy of one party or another. In light of this fact, Edwards contends that elements such as a “raised voice, a disagreeable inflection, and sometimes vulgar language” must be faithfully rendered, indicating however that “if the speaker is going very fast, an interpreter may ignore voice inflection in favor of accuracy of meaning and speed” (1995:81). Of course, this element is somewhat less of a constraint for interpreters working in Roman law countries, but even here elements like vulgar or insulting language must be rendered as accurately as possible. Similarly, when it comes to the tone of voice, but also to facial expressions and gestures, Mikkelson indicates that these “elements are part of the message and should be accounted for in the interpretation. If the witness is uncertain and speaks hesitantly, your interpretation should reflect all of the hedges, self-corrections, and fragmented ideas of the original” (2000:61). As far as *body language* is concerned, of course it cannot be rendered as such in simultaneous, but it should be taken into account by court interpreters working in consecutive, especially when it comes to certain gestures that are “culture specific... and might be misunderstood without some explanation” (Mikkelson, 2000:50).

In conclusion, we could argue that the flexible approach to the notion of accuracy and the editing and reformulation techniques taught to conference interpreters are not necessarily a handicap whenever the latter are requested to act as sworn interpreters in a court of law. This, however, does not rule out the need for some specialist training, as there are indeed a number of specific requirements and expectations that court interpreters have to meet, deriving from the particular nature of their task and from their exact role in the court. Besides, if interpreters are to work in a court of law, they must also master “the complexities of the different legal systems and the ‘legalese’ employed by judges and attorneys in those languages” (Mikkelson, 2000:2-3), which requires either formal or individual training.

Bibliography

- “Code of Professional Ethics,” International Association of Conference Interpreters (AIIC), www.aiic.net/ViewPage.cfm/article24.htm, accessed on May 5, 2010.
- “Cod deontologic,” Asociația Traducătorilor din România, <http://www.atr.org.ro/despre/deontologie>, accessed on May 5, 2010.
- “Code of Ethics,” Australian Institute of Interpreters and Translators Inc (AUSIT), www.ausit.org/eng/showpage.php?id=650, accessed on May 5, 2010.
- “Code of Professional Conduct and Business Practices,” American Translators Association, www.atanet.org/membership/code_of_professional_conduct.php, accessed on May 5, 2010.
- Edwards, A. B. (1995) *The Practice of Court Interpreting*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins.

- Gile, D. (1995) *Basic Concepts and Models for Interpreter and Translator Training*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins.
- Gile, D. (2005) "Teaching conference interpreting" in Tennent, M. (ed.) *Training for the New Millennium*, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins.
- Hale, S. B. (2004) *The Discourse of Court Interpreting*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.
- Jones, R. (2002) *Conference Interpreting Explained*, second edition, Manchester, St. Jerome.
- Mikkelson, H. (2000) *Introduction to Court Interpreting*, Manchester, UK and Northampton, MA, St Jerome.
- Nord, C. (1997) *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St Jerome.
- Reiss, K. (2000) "Type, kind and individuality of text" in Venuti, L. (ed.), *The Translation Studies Reader*, London, Routledge.

Bogdan ALDEA is a lecturer with the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeş-Bolyai University, where he has been teaching practical translation and interpreting for more than ten years. Apart from several pieces dealing with theoretical and methodological aspects related to translation and interpreting, he is the author of numerous translations, chiefly from Romanian into English, some of which have been published abroad. He is also a practicing conference interpreter, accredited with the European institutions.

Networking and Conference Interpreters

Liliana Spânu
CEU, Budapest

Résumé. Les jeunes interprètes de conférence menant une carrière sur le marché roumain constituent le groupe cible de cet article, basé sur une enquête réalisée de novembre à décembre 2008. On y examine l'importance des réseaux dans le développement professionnel des jeunes interprètes qui cherchent un emploi en Roumanie. En même temps, le but de cet article est aussi d'investiguer la participation des femmes dans les réseaux formels et informels, les avantages des réseaux dans le développement des carrières, les différences entre les contacts réalisés par les femmes et ceux réalisés par les hommes et les barrières que les femmes rencontrent quand elles essaient de former des réseaux. Mes entretiens montrent que c'est crucial pour les interprètes de conférence en Roumanie de pratiquer le réseautage. Sans contacts, les interprètes ne peuvent faire évoluer leur carrière et n'ont pas d'accès aux opportunités professionnelles. Pour un jeune interprète en particulier il est impossible de trouver un emploi sans recommandations. Cependant, en Roumanie, il n'y a pas de réseaux professionnels qui peuvent aider les interprètes à trouver un emploi ou à faire évoluer leurs carrières. Dans cette situation, les interprètes ont des difficultés à commencer le travail, à s'intégrer sur le marché, à négocier les conditions de travail et leurs tarifs.

Mots-clés : femmes, jeunes interprètes de conférence, réseauter, opportunités de travail, recommandations

I. INTRODUCTION

In this article I examine the extent to which networking enables the access to jobs in the case of young women conference interpreters in Romania. Starting from this point, I argue the following:

1. It is crucial for (Romanian) conference interpreters to network. Without networking, they remain unknown and have no access to conferences.

2. It is impossible to start work as a young interpreter without recommendations.
3. The networking in this domain takes place informally and not through professional networks.
4. Young interpreters have difficulties (when entering the market) in negotiating their fee. Most companies or individuals who employ conference interpreters are reluctant to pay the normal/market fee but expect quality performance.

The qualitative research method that I used to collect data about young women conference interpreters' access to jobs on the Romanian market was interviewing. The interviews were conducted between November-December 2008 and in April 2009 and the participants were conference interpreters who work both on the Romanian market and on the foreign market, with different language combinations, within different age groups, with different professional education and different experience as conference interpreters on the Romanian market.

The reason why I am posing this question is to highlight the barriers that conference interpreters in Romania have to overcome on an informal, unstructured interpreting market in order to get access to interpreting assignments and also to advance their career.

The literature that focuses on networking and the way in which networking enables a person's access to jobs has not so far sought to link networking to conference interpreting and to the women that work in this profession. For this reason, the literature we reviewed focuses on networking at the organizational level. Moreover, in Romania, the conference interpreting field is to a large extent female dominated. This proportion (also confirmed by the large numbers of women entering the training program in conference interpreting) is explained by interpreters as a result of the fact that women have specific qualities and skills that are important in this profession (interpersonal skills, attention to details, flexibility, adaptability etc.) and that in Romania there is a tradition for young women to study languages.

As I will attempt to prove in this paper, for a variety of reasons networking profiles itself as the main source of job opportunities, resources, training, career development, mentoring, social support, influencing young professionals' position on the labour market.

II. THEORETICAL CONSIDERATIONS

This research begins with a review of the literature on networking, placing a special emphasis on women and networking. The main areas that are briefly examined are the importance of networking in career development, women's participation in formal and informal networks, benefits that women extract from networking, barriers that women encounter when attempting to network and differences between men and women networking. The research then moves on to examine the extent to which networking has been perceived by specialised literature, as facilitating women's access to jobs.

According to Travers and Pemberton (1996:27)¹, networking can be defined as:

[...] Talking to anyone who might be useful to you in your work and who might benefit from your expertise. It is making use of your contacts as a resource for help and advice. It gives you a collective backing where you might have struggled on alone and it also gives you a pool of experienced people at your disposal. Networking covers all kinds of mutual help...

Given that networking takes place within the framework of individuals trying to establish and develop relationships with people that can assist them in their work or careers, it has been recognised as having crucial importance in increasing a person's access to job opportunities, in increasing job performance, in getting access to better incomes, promotions, professional training.

According to Travers and Pemberton (2000:84)², most of the literature on networking in the organizational settings distinguishes between formal (prescribed) and informal (emergent) networking. If formal networks are established among individuals in a formal relationship, such as for example the relationship between superiors and subordinates, informal networks encompass those relationships that are more likely to be formed out of choice, for work related purposes, support or both. In organisations, women are excluded from both of these networks, which results in their limited access to resources necessary for both career advancement and for new career opportunities (professional training, information, support, and advice), lack of integration in the working environments, lack of access to

¹ Green quoted by Travers and Pemberton, "Think Career Global, but Act Local: Understanding Networking as a Culturally Differentiated Career Skill In Davidson", M. J. and R. J. Burke (eds.) *Women in Management Current Research Issues Volume II* (Sage Publications, 2000), p. 84

² Ibarra quoted by Travers and Pemberton, "Think Career Global, But Act Local" (Sage Publications, 2000), p. 84.

individuals in positions of power (allies, mentors, sponsors) and many other disadvantages³.

So far I have attempted to present briefly some of the central aspects of networking in order to clarify the need for networking as a career tool. In the following, I will turn to a research that focuses on the importance of personal contacts for women in job finding in order to highlight one particular benefit of networking, bluntly put – the way people draw upon their personal contacts in order to get access to jobs.

This study (Hanson and Pratt 1999: 229) presents the way people find jobs through informal contacts, arguing at the same time that the channels of information that people use are different for men and women in general, indeed different for women in female-dominated occupations in comparison to women in male-dominated occupations.

Hanson and Pratt develop their argument building on Granovetter's study, *Getting a Job: A Study Of Contacts and Careers* (1974), Granovetter being the first to ascertain that finding jobs is part of everyday social life and that the type of sources people use in job seeking affects the nature of the job they will get. Hanson and Pratt move this theory forward by integrating gender into the framework and by analyzing the way in which this process is different for women in contrast to men.

Starting from the expectation that men and women use different types of social contacts in finding out information about job opportunities and that this influences the types and the location of jobs they receive, the results showed that usually people relied on the information they received from more than one source and also revealed that the proportion of women who used personal contacts was still greater than that of men.

Another aspect on which Hanson and Pratt focused was the differences between the ways women in female dominated occupations found their jobs in contrast to women in male-dominated occupations. If women in female dominated occupations were more likely to find jobs through informal channels, a larger proportion of women working in male occupations reported having intentionally made use of their personal contacts, and in particular contacts with the power to hire. This pattern, highlights, just as Hanson and Pratt indicated, the importance of mentors and of networking skills in expanding the number of contacts that a person has and in gaining access to male-dominated occupations.

³ For further information, see Ibarra "Personal Networks of Women and Minorities in Management: A Conceptual Framework" in *Academy of Management Review*, Vol. 18, No. 1, (1993), 56-87. For the purposes of this paper, I decided not to analyze in details these disadvantages.

In addition to these findings, they also stated that given the channels through which information moves, we can speak of job segregation. More precisely, men and women's contacts tended to have the same sex as the receiver when the information was gathered from neighbourhood contacts, work-based contacts, friends and acquaintances, but when the information was received from the family, both men and women relied on predominantly male sources. Also, women were more likely to gather information from family, community, friends and acquaintances (through the neighbourhood, the church, volunteer work) whereas more men relied on work-related contacts or friends and acquaintances that were not linked explicitly with work or community.

As shown in this short review, the literature focusing on networking indicates that women are considered to encounter more barriers when trying to network and that as a result, they lose access to important resources for their careers. The articles that I consulted on this topic also stress the idea that the types of channels from where men and women acquire their information about job opportunities are different and that women and men tend to prefer one gender over the other when gathering professional information. In the following I will attempt to identify the main overt and covert barriers that conference interpreters face on the Romanian market.

III. DATA

The data for this article comes mainly from interviews conducted in November – December 2008 with female conference interpreters, aged 25- 28. To supplement these interviews, I also used the data gathered from fourteen in-depth interviews that I conducted in April 2009 with six male and eight female conference interpreters.

The respondents were mostly Romanian conference interpreters, who work either on the Romanian or on the foreign market, with different languages combinations, professional experiences, education and within different age groups. In order to locate potential respondents I have used word-of-mouth referrals which have facilitated my access to interested subjects. At the same time, I have used mailing lists from my previous university groups to identify people who work in this field and I have also put up an add on an online group for translators and interpreters about conducting interviews for a project on networking as a tool for conference interpreters.

More than half of my interviewees are graduates of the same university and of the same specialization (Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania,

Faculty of Letters, Applied Modern Languages Department, MA in Conference Interpreting) or current professors of the programs in conference interpreting.

Most of my interviews were conducted face to face, but I had to conduct four of them on the internet, using an instant messaging application with audio features. The interviews took around 30 minutes each and consisted of both closed-ended and open-ended questions, mostly descriptive questions, designed to provide information on their experiences as conference interpreters on the Romanian market, on their affiliation to any conference interpreting/translation formal or informal group/network/association, on the strategies they use to find assignments, on importance of personal contacts in their profession and on the beginnings of their interpreting careers.

IV. BARRIERS ON THE ROMANIAN INTERPRETING MARKET

The Romanian private interpreting market is a very dynamic market, in full development, changing to catch up with the foreign interpreting markets. The market is monopolized by the capital city, but there are also some events in Transylvania, mainly in multilingual cities, such as Cluj-Napoca, Sibiu, Braşov or the Prahova Valley.

My findings show that the Romanian market is not regulated and that interpreting takes place in an informal, non-structured setting. Moreover, despite the fact that interpretation is currently used on a regular basis in Romania, the perception of the interpreting profession is still precarious. My respondents frequently referred to different difficulties which they face on the private Romanian market, some of which I will describe in the following.

One of the biggest problems interpreters report to confront is that there is no quality consciousness among clients and since interpreting is a lucrative business, everyone thinks that it is an easy job and a money-maker occupation. As a result, there are a lot of recruiters who hire unqualified, self-appointed interpreters who work for dumping prices, this affecting the overall quality of the interpreting services, the rates on the market and making it very difficult for young interpreters to access it. At the same time, literally anyone with a degree in modern languages can become self-employed and work in this domain. The lack of knowledge regarding the work of interpreters perpetuates itself also at the level of the conference participants and recruiters who consider that interpreters are “some girls who do a similar job to secretarial duties” (Mara, RO-FR).

Since most of the interpreters who work in Romania are freelancers and their work is seasonal, with more conferences in spring and autumn and very few

in summer and winter, they depend on conference organizers, clients and companies that have the technical equipment, for assignments or for recommendations. According to my interviewees, in Romania, there is no condition *per se* to enter the market. Interpreters get jobs by recommendations, by chance or through a lot of public relations. Constantly my interviewees stressed the importance of making oneself known on the market through someone already in the field or through someone who could introduce the interpreter to key clients. Therefore, this professional system requires a constant need for formal and informal recommendations and creates a dependency on powerful actors that can help the interpreters advance their career.

Since the situation on the market is so arbitrary, the quality of the interpreting service and the professional value do not weigh more than personal contacts. My respondents indicated that in other countries, such as France or Switzerland, where the interpreting market is more organized, students graduating from interpreting trainings can register with what is called a “Secretariat”, an “agency” that dispatches offers among their pool of interpreters. In Romania, there are no interpreting agencies that would work as intermediaries between interpreters and clients, therefore it is very difficult for young trained interpreters to get access to jobs and to negotiate their working conditions.

In this context, young interpreters attempt to use various networking strategies such as keeping in contact with former colleagues from university, former professors, conference or event organizers, spending time in informal settings with experienced people in the field, showing willingness to work and flexibility, not refusing to work with anyone on the market, helping colleagues in the booth, recommending others. Peer networking in particular has been labeled by my interviewees as one of the most efficient tools. Given the fact that there are no set standards on the market, most interpreters find it useful to get to know their colleagues on the one hand because they are good resources for contacts but at the same time they can provide information about terms, conditions, prices.

When I asked my respondents what a graduate in conference interpreting should do in order to access the market and also what they do in order to advance their career, some of them started enumerating a number of marketing strategies that the interpreter can employ, such as sending resumes to translation offices, contacting cultural centers, giving out business cards, contacting agencies that provide interpreting, setting a profile on the internet, registering on various professional websites, taking internships with the European Commission or the European Parliament and the list goes on. However, I was struck to find out that in spite of the numerous possibilities that interpreters have to increase their visibility,

all of them told me “you can do all this, and it may still amount to nothing”. Otilia (FR-EN), 5 years of experience on the market, tells me bluntly that “when you want to get a job...you wait for it to find you...there is no way to try and find a job as an interpreter”.

Another irregularity that contributes to the vulnerability of the interpreters’ situation on the Romanian market is that very rarely a contract is signed between the client and the interpreter. Despite the fact that signing a contract is required for tax purposes, very few organizers do this. Moreover, even if they do, there are very few who offer a binding contract whose stipulations are clear to the interpreter beforehand. More often than not there is only a “gentlemen’s agreement”, the interpreter often finding himself/herself in the position of having been contracted for languages other than they are qualified for and being required to provide other services, or having to work very late hours, during breaks and meals or in inappropriate conditions (no soundproofed booths or no booths at all, covering all the interpreting work alone, etc). At the same time, documents and translation briefs are rarely available before the conference and the organizers rarely consider providing the interpreter with the program, the list of speakers, abstracts of the papers, or to recommend further readings to the interpreters if they cannot provide the original texts/speeches.

In terms of payment the interpreters are often humiliated and asked to compromise on what they get paid and to bargain with clients who justify the little money they pay on account of budgets being limited: “we can’t give you more but we promise we will pay you more the next time”. In these conditions where the market is limited and very often interpreters cannot afford to refuse assignments, the solution is either to accept to work for a nominal sum/the minimum price while being disloyal to your colleagues or to take up another job. Most of the interpreters also work as language teachers, lecturers in interpreting or translators.

However, even if there seems to be a common understanding that it is crucial to network and have contacts, when I asked my respondents, graduates of the master’s program if they are taught how to access key persons on the interpreting market or how to get access to interpreting assignments in general, all of them expressed their discontent regarding this aspect of the training program. While they stressed the importance of having such training in order to provide professional services on the market, most of those who had graduated from it constantly noted that this programme prepared them for ideal working conditions and most importantly it prepared them for the market of the European Institutions and not for the Romanian market. Apart from the technical skills that they acquired during the training, the training did not teach them how to get jobs on the

Romanian market, how to work with a booth partner, how to educate their clients, how to impose limits, how to negotiate working conditions and other practical details that in their opinion would help graduates to avoid disappointment and the guilty feeling that they are not doing what they were taught to do. This lack of mentoring during the training program and afterwards has, I believe, consequences on the career of most of the interpreters who find it difficult to manage the situation on the Romanian market.

In addition to the lack of contracts and the informal means of getting access to jobs, young interpreters in Romania are confronted with the fact that conference interpreters are not organized in a professional association that could defend their rights on the market and with the fact that the networking possibilities are minimal and not accessible to young interpreters.

Apart from what my interviewees called “the dead body” of the Romanian Association of Conference Interpreters (ARIC) that to their knowledge does not exist anymore except for a website that is not being updated, the Romanian Association of Translators (ATR), that represents interpreters as well, but their main focus is on translators and terminologists and some forums and online groups for translators, there is no institution regulating this profession on the Romanian market.

None of my interviewees were part of any national or international network or association for conference interpreters, although all of them knew the name of at least one international network (Professional Conference Interpreters Worldwide (AIIC), the EMCI (European Masters in Conference Interpreting), The Directorate General for Interpretation (DG Interpretation). Moreover, all of them stated that there are no formal networks for conference interpreters in Romania, at least not on the market where they activated, namely on the Transylvanian one.

As indicated, the occupation of conference interpreting in Romania is not regulated and there are no records tracing the history of this profession or the situation of its incumbents. The experiences of my interviewees indicate that the existing irregularities and the confusion that dominated this profession before interpreting schools were created are still dominant on the current Romanian private market.

CONCLUSIONS

This article set out to provide an insight into the experience of conference interpreters on the Romanian market and in particular has explored an under-researched topic, that of networking and conference interpreters. This research

revealed that young conference interpreters are to a large extent aware of the fact that in order to get access to jobs they have to network, to have contacts especially on the Romanian market, where there are no formal professional networks or associations setting the professional standards on the market. The women who participated in the interview network for both social/personal reasons, but mainly for career purposes, such as to find a job, become visible, meet potential clients, ask for help or refer people.

In line with other studies (Hanson and Pratt, 1991), women find the majority of their jobs through recommendations, but none of them indicated that their personal contacts are represented mainly by women or by men or that one sex is more willing to provide them with information. Therefore, this research establishes that the barriers that conference interpreters face are not gender – related. Most contacts are made through professional relationships, or by recommendation by their former university (professors or former colleagues), agencies that organize conferences or events, cultural centers, technicians and people working in public relations.

The most common strategies that conference interpreters in these interviews mentioned in relation to what they should do in order to get access to jobs and in order to maintain and make personal contacts were to be helpful (with colleagues, clients), give information (advice for other colleagues, business information, share the knowledge), get to know people (making themselves known to other people after conferences, going out with conference interpreters, help them when in a difficult situation in the booth), recommend people (share contacts, provide information related to job offers, domains, facilitate other conference interpreters' access).

The findings show, however, that on the informal Romanian private interpreting market getting access to job resources depends almost entirely on contacts, the word of mouth and private recommendations. In this context, young interpreters in particular do not have access to formal mentoring throughout the training program, are not represented by professional organizations and have limited networking possibilities. To conclude, it is extremely difficult for young conference interpreters to enter the market and negotiate working conditions and prices.

This study aimed among other to reassert the importance of professional associations or networks that would promote and represent Romanian conference interpreters at the national and international level, protect their rights and interests on the market, and impose high-quality standards for interpreting, thus effecting a positive change on the reality on the market.

Bibliography

- Granovetter, M. S., (1974) "Getting a Job: A Study Of Contacts and Careers", Cambridge, MA, Harvard.
- Hanson, S. and G. Pratt (1991) "Job Search and the Occupational Segregation of Women" in *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 81, No. 2, pp. 229-253.
- Ibarra (1993) "Personal Networks of Women and Minorities in Management: A Conceptual Framework" in *Academy of Management Review*, Vol. 18, No. 1, pp. 56-87.
- Travers, C. and C. Pemberton (2000) "Think Career Global, but Act Local: Understanding Networking as a Culturally Differentiated Career Skill" in Davidon, M. J, and R. J. Burke (eds.) *Women in Management Current Research Issues*, Volume II Sage Publications, pp. 84-104.
- Vinnicombe, S., V. Singh and Kumra, S. (2004) *Making Good Connections Best Practice for Women's Corporate Networks* Cranfield's Centre for Developing Women Leaders, Cranfield University.

Liliana SPÂNU is an alumna of the department of Applied Modern Languages from Babeş-Bolyai University, Romania, and of the department of Gender Studies from the Central European University, Budapest, Hungary. She is currently an intern for a Romanian non-governmental organization dealing with reproductive rights.

Remarques sur la terminologie de la directive européenne sur la TVA

Ildikó Farkas

Université Szeged

Abstract. For the professional translator working in a European institution the research into and the creation of specialised terminology of legislative texts is part of his/her everyday job.

After a short survey of the central problem of what a term is on the basis of French and Hungarian literature this article aims first at pointing out the specific problems raised by the different definitions in a European context. Secondly it seeks to show to what extent the terminological activity in the EU translating services can rely on theoretical findings and on IATE, the public terminological database of European institutions. Finally on the basis of a parallel French and Hungarian corpus, namely that of the official version of the VAT-directive, the article discusses to what extent the terminology of this legal text confirms the theoretical considerations. As a result, it will be stated that the Hungarian terminology is consistent neither with that of the source-text, nor within the target text.

Keywords: EU translation, applied terminology, legislative text, parallel corpus, IATE

0. INTRODUCTION

Pour le traducteur professionnel, la problématique de la recherche terminologique, voire de la création de termes¹ nouveaux est un casse-tête faisant partie intégrante de son travail quotidien. Ce constat vaut encore plus pour le processus de traduction de la législation européenne, dans lequel sont impliqués plusieurs centaines de traducteurs travaillant soit dans des cadres institutionnels, soit en qualité de free lance. La présente étude poursuit un triple objectif.

¹ Tout au long de cette étude, je vais me servir du terme de *terme* pris dans son sens terminologique, à définir plus tard. Pour éviter toute confusion avec le sens courant de *terme* en français, et par opposition au sens terminologique, dans tout autre cas, je vais utiliser le terme de *lexème*.

1. D'abord, sur la base de la littérature spécialisée française et hongroise en matière de terminologie, je me propose d'esquisser un aperçu des constatations les plus récentes relatives à la notion et à la définition du *terme*, ainsi que des problèmes que les diverses définitions soulèvent dans un contexte européen.

2. Ensuite, en me basant sur mes propres expériences, je présente dans quelle mesure l'activité terminologique européenne s'appuie/est susceptible de s'appuyer sur la théorie.

3. Finalement, je vais étudier à quel point la terminologie des textes parallèles français-hongrois d'une directive d'une importance majeure, à savoir celle sur la valeur ajoutée (ci-après désignée par « directive TVA »), publiée sur Eurlex, reflète les considérations d'ordre théorique. Le texte source de mon analyse était la version française de la directive visée ci-dessus.

I. TERME ET TERMINOLOGIE

Nous pouvons approcher la notion de *terme* de plus près en éclaircissant le rapport que celui-ci entretient avec le *vocabulaire spécialisé*, la *nomenclature* et la *terminologie*. Par la suite, je parlerai brièvement sur la question des *bases de données* facilitant sensiblement le travail des traducteurs.

1.1. Vocabulaire spécialisé et terminologie

Le *vocabulaire spécialisé* se compose des trois parties suivantes: 1. vocabulaire général de la langue courante ; 2. vocabulaire spécialisé commun, comportant des lexèmes avec des sens partiellement nouveaux (*mezei téгла*), et 3. vocabulaire spécialisé spécifique des divers domaines de spécialité, comportant les termes caractéristiques des domaines en question = terminologie (Kurtán, 2003 : 155).

Le lexème de *terminologie* peut désigner soit 1. les procédures, méthodes servant au recensement, à la description, classification et présentation des termes, le processus de création de ces derniers ; 2. l'ensemble des termes en tant que résultat et produit de l'activité définie au point 1., le vocabulaire adapté au système logique d'un domaine donné ; 3. la théorie expliquant les rapports entre les termes et les concepts, l'étude scientifique des termes en tant que produits et de la terminologie en tant que processus. (Fóris, 2009; Kurtán, 2003 : 168)

Fóris soulève la question de savoir si la *terminologie* peut bien signifier le vocabulaire d'un domaine donné. A ce propos, elle souligne que par *domaine thématique*, il ne faut pas nécessairement entendre un domaine professionnel, car « une grande partie des concepts et des termes ne saurait être rattachée à un seul

domaine professionnel » (Fóris, 2005 : 34)². Il paraît cependant que même cette précision demande à être complétée : il peut arriver en effet qu'un seul et même terme puisse être rattaché simultanément à un domaine professionnel et à plusieurs domaines thématiques (la question demeurant bien sûr de savoir ce qu'il faut entendre par *domaine thématique*). C'est le cas du lexème *publication* en français, désignant le processus de mise en commun des résultats de recherches scientifiques, ainsi que le produit de celui-ci (en hongrois: *közlemény/publikáció*), mais peut également être rattaché au droit, dans lequel il revêt une valeur juridique : en effet, la *publication* d'une règle juridique signifie le mode de publicité, la diffusion de celle-ci par l'insertion dans un recueil officiel de textes et sous une forme juridiquement déterminée qui est simultanément une condition de validité de la règle juridique en question. Voir à ce sujet le dispositif de mise en vigueur des actes de droit dérivé de l'UE :

Le présent règlement entre en vigueur le (.....) jour (suivant celui) de sa publication au *Journal officiel de l'Union européenne*.

Ez a rendelet az *Európai Unió Hivatalos Lapjában* való kihirdetésének napján (kihirdetését követő (.....) napon) lép hatályba.

Les règles juridiques non publiées ou publiées d'une manière non conforme souffrent de vice de validité, et en tant que telles, ne peuvent pas être appliquées ; en d'autres termes, elles ne sauraient être considérées comme étant en vigueur.

1.2. Terminologie vs nomenclature

La terminologie n'est pas à confondre avec la nomenclature, soit la science des désignations : alors que la première s'occupe des termes désignant des concepts généraux ou recouvre l'ensemble de ceux-ci, cette dernière contient des désignations individuelles. La législation européenne abonde en exemples pour la nomenclature zoologique ou celle de la pêche : tel est le cas du *szürke tőkehal* ou *aranymakréla* dans le hongrois, ou bien de la *thonaille* (CELEX : C2008/209/20) et du *gangui* (CELEX : 32000R2550), lexèmes figurant en français dans toutes les versions linguistiques, le point étant que justement, les outils qu'ils désignent ne rentrent pas dans la catégorie des *filets maillants dérivants* ; il s'agit d'outils de pêche artisanaux typiquement français, par conséquent la législation européenne ne peut pas en interdire l'utilisation.

² En hongrois dans l'original : „(...) a fogalmak és terminusok nagy része nem egyetlen szakterülethez kapcsolható.” (Fóris 2005 : 34)

1.3. Qu'est-ce que le *terme*?

La question clé des recherches terminologiques réside dans la définition de la notion de *terme*, à l'égard de laquelle il est possible de distinguer deux approches opposées dans la littérature spécialisée.

Selon l'approche traditionnelle, la définition du *terme* est basée sur celle de la norme ISO 1087 :

Terme (EN: term): Désignation au moyen d'une unité linguistique d'une notion définie dans une langue de spécialité. Note – Un terme peut être constitué d'un ou de plusieurs mots [terme simple ou terme complexe] et même contenir des symboles. (Code de bonnes pratiques ; FIT)

Selon cette définition, le terme désigne 1. *une seule* notion/*un seul* concept ; 2. à laquelle/auquel il rattache *une seule* désignation, et 3. peut être rattaché à *un seul* domaine de spécialité (Petit, 2001 : 64). Dans ce contexte, le concept constituant la catégorie centrale du terme est considéré comme une entité indépendante de la langue, précédant celle-ci et universelle en raison de sa détermination psychologique. Il s'ensuit logiquement que 1. le concept déjà existant est revêtu en quelque sorte de la désignation a posteriori par la communauté linguistique en question ; 2. il existe une relation biunivoque entre concept et désignation, une désignation ne peut correspondre qu'à un seul concept, et inversement.

Toutes les trois composantes de cette approche peuvent être mises en cause. En effet, se pose la question philosophique de la primauté de la pensée ou de la langue, voire de leur interdépendance temporelle ; 2. la biunivocité de la relation concept-désignation ne se vérifie pas : soit qu'il existe des lexèmes ressemblant à des termes où la même désignation couvre plusieurs concepts, soit qu'il s'agisse d'homonymie, soit qu'un même concept puisse être désigné par plusieurs signifiants (synonymie) (voir *infra*) ; 3. plus haut, j'ai déjà démenti le constat relatif à un terme – un domaine professionnel.

Au-delà de ce qui vient d'être dit, Petit affirme (2001 : 67) que le terme est insensible au contexte, c'est-à-dire son contexte lexico-syntaxique ou pragmatique ne l'affecte en rien. Il paraît que cette remarque s'appuie sur les caractéristiques structurelles et typologiques des langues indo-européennes isolantes, tels le français et l'anglais. Se pose en effet la question suivante : est-ce que dans le hongrois, langue agglutinante, on ne peut vraiment imaginer des cas où, en raison de contraintes morphosyntaxiques, le terme ne serait plus utilisable ?

En raison des interrogations susmentionnées, je pense que c'est une autre approche qui est opérationnelle, en vertu de laquelle 1. les termes désignent *raisonnablement* (soit pas toujours et pas exclusivement) un seul concept (Fóris,

2005 : 62) ; 2. ce qui veut dire en même temps que bien que la clarté entre signes et concepts soit assurée par la biunivocité, « dans la réalité, la polysémie et l'homonymie sont des phénomènes fréquents » (Fóris, 2005 : 35, 2009)³, en plus, la structure des termes n'est pas constante, elle change jusqu'à l'intérieur d'un même texte ; 3. les divers domaines professionnels s'imbriquent de plus en plus, ce qui fait que l'approche un terme – un domaine professionnel ne peut plus être maintenue.

1.4. Le terme en tant que signe

Théoriquement comme pratiquement se pose la question de savoir ce qu'il faut considérer comme terme du point de vue formel ? La réponse à cette interrogation peut avoir et a un impact direct lors de la définition des principes de montage des bases de données terminologiques, telle IATE. Rien qu'à cause de l'impossibilité de la définition du *mot* en tant que tel, l'équation terme = un seul mot n'est pas tenable, et les traducteurs pratiquants peuvent d'emblée citer des dizaines de termes qui ne seraient pas conformes à une telle définition, à titre d'exemple *charge de TVA en amont – előzetesen felszámított HÉA, exigibilité de la taxe – adófizetési kötelezettség keletkezése, bien meuble corporel – ingóság*. Par conséquent, l'approche consistant à appréhender le terme comme un lexème polylexical, un signe ou un code composé de la combinaison de lexèmes et de signes (Fóris, 2009) est plus opérationnelle. Silva et alii (2004 : 351) représentent cette même approche lorsqu'ils parlent d'*unités terminologiques multilexémiques*, qui sont des unités linguistiques complexes composées d'au moins deux unités lexicales dont la combinaison morphosyntaxique désigne un seul concept. Les auteurs vont encore plus loin lorsqu'ils intègrent dans le champ de la terminologie jusqu'aux *collocations terminologiques* : ces dernières sont soit 1. des structures composées d'un terme et d'un (ou plusieurs) non terme(s), soit 2. se composent de deux ou plusieurs termes. La propriété des collocations terminologiques réside dans le fait que la combinaison des lexèmes n'aboutit pas à un terme, car ceux-ci ne désignent pas un seul concept, ex. : *débiteur d'une créance exécutoire – végrehajtható követelés kötelezettje*. Les composantes des collocations terminologiques sont susceptibles de se lexicaliser, d'où des unités terminologiques polylexémiques, ex. : *produit soumis à accises – jövedékiadó-köteles termék*. Le recensement, la description des collocations terminologiques, ainsi que leur consignation dans des bases de données sont susceptibles de faciliter sensiblement le travail ultérieur des traducteurs.

³ En hongrois dans l'original: „a valóságban azonban a poliszémia és a szinonímia gyakori jelenség”. (Fóris 2005 : 62)

II. TERMINOLOGIE DANS L'UNION EUROPEENNE

Par la suite, je vais examiner le travail terminologique des services linguistiques des institutions européennes, ainsi que la base de données assistant ce travail, IATE.

2.1. IATE

Par terminologie européenne, dans le cas présent et au singulier, j'entends l'énorme base de données dénommée Interactive Terminology for Europe (IATE) sur les principes de montage de laquelle j'ai été informée par un document à usage interne, approuvé le 28.04.2005 par le Groupe de gestion des données de IATE⁴. L'*annexe* de ce document recense les définitions, sur la base de ISO 1087, de la notion (HU : fogalom, EN : concept), du terme (HU : terminus, EN : term), de la désignation (HU : megjelölés, EN : designation), de la langue de spécialité (HU : szaknyelv, EN : special language), de la science de la terminologie (HU : terminológiatudomány, EN : terminology science), et de la terminographie (HU : terminográfia, EN : terminography) respectivement. Ce document de 21 pages définit comme *terminologue* toute personne autorisée à saisir des données dans IATE, tandis que sont définis comme *terminologues superviseurs* les personnes ou unités supervisant le travail de ces premiers. Dans le texte qui leur est destiné, au-delà des définitions figurant en annexe, il n'est fait aucune mention de la problématique-clé de l'identification du terme, des critères logiques de la définition des concepts ou des rapports des concepts entre eux. L'introduction de ce texte souligne en même temps que l'objectif prioritaire du remplissage de la base de données est d'assurer la bonne qualité des textes traduits et l'efficacité de la chaîne de production des textes.

De ce qui précède, il appert que cette brochure d'information considérée comme la Bible des terminologues institutionnels laisse dans une incertitude théorique et méthodologique notable les traducteurs chargés de tâches terminographiques, qui, suite à des recherches plus ou moins poussées, saisissent dans IATE la plupart du temps tout ce sur quoi ils tombent comme problématique au cours de leur travail quotidien de traducteurs. Aussi, si IATE veut remplir sa fonction de véritable base de données terminologique, elle a besoin d'être sensiblement épurée et consolidée.

La base de données IATE contient les sous-types suivants des termes :⁵

⁴ Code de bonnes pratiques, Comité Interinstitutionnel de la traduction et de l'interprétation, texte approuvé par le Groupe de gestion des données (DMG) de IATE le 28.04.2005. Le document à usage interne en ma possession n'est pas accessible au public.

⁵ Données auxquelles j'ai eu accès en 2007 via l'intranet du Conseil de l'Union européenne.

1. Abréviation (EN : Abbrev) – soit des abréviations proprement dites, soit des sigles ;
2. Formules (EN : Formula) – formules chimiques ou mathématiques ;
3. Syntagmes figés (EN : Phrase) ;
4. Forme courte (EN : Short Form) ;
5. Terme (EN : Term).

La structure de IATE reflète donc la seconde approche pragmatique du terme, traitée sous 1.3.

2.2. Terminologie européenne vs terminologies européennes

Sur la base de Fóris (2006), il convient d'insister sur l'importance de l'organisation terminologique, car les concepts définis d'une manière inappropriée, l'incertitude terminologique, les rapports synonymiques non élucidés risquent d'entraver le processus de la traduction, comme la communication professionnelle. IATE serait justement censée servir à la structuration terminologique, le travail terminologique devrait idéalement précéder la pratique traduisante. Dans la pratique cependant, c'est juste l'inverse qui se produit : au sein des services hongrois de traduction des institutions européennes, en raison des effectifs restreints, soit il n'y a pas de terminologue à temps plein, soit il y en a trop peu par rapport au nombre de traducteurs ; aussi, la problématique de la recherche et/ou de la création des termes, ainsi que l'organisation de ceux-ci incombe en règle générale aux traducteurs eux-mêmes. Au cours de leurs tâches quotidiennes, ces derniers risquent de tomber dans les textes sources sur des dizaines d'éléments faisant figure de termes, auxquels – du fait des délais pressants (quelques heures au plus) – ils doivent trouver des solutions immédiates. Toujours dans un cas idéal, le traducteur devrait assumer sa tâche de terminologue en recourant à des experts, mais ceci est infaisable la plupart du temps en raison du manque de temps, manque d'experts/inaccessibilité de l'expert, etc. (Farkas, 2007). La situation décrite ci-dessus se trouve encore compliquée par la multitude des étapes accusées par le processus de législation dans l'Union : d'ici à ce qu'une proposition de la Commission européenne parvienne au statut de texte publié au Journal Officiel de l'Union européenne, il n'y a pas qu'un pas, le texte passant par des traducteurs du Parlement et du Conseil également, et encore, à plusieurs reprises. De surcroît, les textes longs sont découpés et distribués parmi plusieurs traducteurs à l'intérieur d'un même service de traduction ; autant de facteurs qui, conjugués à l'utilisation des mémoires de traduction, contredisent l'unité terminologique. D'autre part, les termes européens d'un certain domaine thématique risquent de différer de ceux du

même domaine dans la langue source et dans la langue cible, en d'autres termes, nous pouvons parler de terminologies_s spécifiquement européennes (ex. : terminologie budgétaire européenne, terminologie européenne de la protection des données, etc.).

En examinant les termes juridiques européens, il est loisible de constater que les frontières de ceux-ci sont floues (phénomène habituel dans les sciences « soft »), la synonymie n'est donc pas un oiseau rare. D'un autre côté, suite aux circonstances esquissées ci-dessus, il peut y avoir des inconséquences terminologiques injustifiées jusque dans les règles juridiques de base de droit dérivé, pourtant révisées et finalisées par des juristes-linguistes.

III. LES QUESTIONS TERMINOLOGIQUES SOULEVEES PAR LA DIRECTIVE TVA (CELEX: 32006L0112)

Cette règle juridique étant considérée comme un des textes européens les plus importants en matière d'impôts et taxes, l'on peut raisonnablement supposer qu'une attention toute particulière était consacrée à sa traduction et à sa cohérence terminologique. Par la suite, en collationnant le texte français avec le texte hongrois, je vais étudier si les résultats des recherches terminologiques se répercutent ou non dans la pratique. Après comparaison des textes parallèles, le corpus a pu être divisé en trois parties : 1. termes ; 2. synonymes ; 3. syntagmes problématiques.

3.1. Les termes de la directive

Dans le texte, j'ai trouvé 44 termes que les traducteurs ont utilisés d'une manière cohérente toujours sous la même forme, témoignant de la sorte d'une conscience terminologique accrue. Si, par contre, nous désirons savoir sous quelle forme ceci se manifeste dans IATE, le paysage sera déjà beaucoup plus mitigé.

3.1.1. Les termes mis au point et consignés dans IATE

3.1.1.1. Fiche complète: hozzáadottérték-adó = h́ea (taxe sur la valeur ajoutée = TVA)

La fiche en langue hongroise de l'entrée TVA/VAT dans IATE est complète, soit toutes les rubriques ont été remplies: il y a définition, remarque, équivalent hongrois, contexte, abréviation (*h́ea*), remarque concernant l'usage langagier, ainsi que les références de toutes ces mentions ; n'y manque pas non plus le code de fiabilité 4 = très fiable, pas plus que la date de création de la fiche. Pour qu'une base de données terminologique soit fiable et utilisable pour les

traducteurs, toute entrée devrait disposer de cette structure dans les 23 langues, ce qui est loin d'être le cas pour le moment.

Définition: Általános adó, ami elvileg minden kereskedelmi tevékenységre vonatkozik, beleértve az áruk termelését és forgalmazását, valamint a szolgáltatások nyújtását. Ez egy fogyasztási adó, mert végül a végső fogyasztó viseli a terhet. Nem a vállalatokra kivetett fizetnivaló.

Remarque: Mivel minden tagállamnak van saját hea-törvénye, és figyelembe véve, hogy az EU csak azt írta elő, hogy az általános minimum 15% legyen, a hea mértéke tagállamonként és terméktípusonként változó. A tagállamok még mindig alkalmazhatnak a 15%-tól eltérő mértéket, hogy megfeleljenek a nemzeti sajátosságoknak. Nagyobb általános mérték megengedett bizonyos korlátok között, mint ahogyan alacsonyabb mértékű hea, vagy mentesség is lehetséges néhány termék esetében. Általában véve, ezek olyan árukra és szolgáltatásokra vonatkoznak, amelyek nincsenek versenyben egy másik tagállam áruival és szolgáltatásaival, mint például az éttermi ételek, vagy a mindennapi szükségletek, úgymint az élelmiszerek és a gyógyszerek. (IATE)

Le système communautaire de taxe sur la valeur ajoutée visait à remplacer les taxes de production et de consommation en usage jusque-là dans les Etats membres, constituant des entraves au commerce intracommunautaire. La règle juridique étudiée porte sur l'harmonisation des dispositifs juridiques des Etats membres concernant les taxes sur la valeur ajoutée. Dans le cas de cette fiche, le concept de la *TVA/hea* est cerné avec précision, un seul et même concept est désigné par un seul signifiant non seulement en hongrois, mais dans les autres langues également, et le concept relève d'un domaine thématique, qui est la fiscalité indirecte communautaire. Alors que dans le droit national hongrois, c'est le concept et le terme de *általános forgalmi adó = áfa* qui sont utilisés, dans un contexte communautaire, nous ne pouvons parler que de *hea* : *hea* est un hypéronyme de *áfa*, illustrant de la sorte une des questions capitales de la terminologie européenne, à savoir que la législation européenne étant censée couvrir, tel un parapluie, la réalité des 23 Etats membres ayant des systèmes juridiques différents, les juristes se voient très souvent contraints de se servir de, voire de créer, des concepts qui se trouvent à un niveau conceptuel supérieur aux niveaux nationaux, auxquels il faut trouver des signifiants (ex. : *entité*). A ce propos, je peux citer une donnée attestée remontant à 2009 et prouvant que par analogie avec le discours européen, les formulations passant à un niveau conceptuel supérieur peuvent apparaître jusque dans le discours politique national : en effet, lors de la révision d'un texte traduit du français vers le hongrois et contenant une interview avec le premier ministre hongrois de l'époque, celui-ci a

répondu à la question du journaliste portant sur les élections européennes en ces termes :

(1a) Dans la plupart des pays européens, la tentative de mettre l'agenda européen au centre du débat électoral n'a pas été couronnée de succès, c'est le moins qu'on puisse dire... Les citoyens hongrois sont, eux aussi, plus concentrés sur les problèmes de politique intérieure.

Le nom *agenda* fait partie de l'eurojargon, dans les déclarations politiques européennes, sa traduction consacrée est *napirend, ütemterv* ou *menetrend*. Or, pour une raison que j'ignore, le traducteur l'a laissé sous forme d'*agenda* dans la version hongroise, solution peu appropriée, vu que le grand public hongrois auquel la traduction était destinée ignore ce lexème français et anglais. Le concept pourrait être cerné comme ceci : « événement prévu sur la scène politique européenne/ce qui est d'actualité au niveau européen/ce qui est actuellement à l'ordre du jour », en l'occurrence, les élections européennes. Les équivalents hongrois *napirend/ütemterv/menetrend*, en usage dans le jargon européen, n'auraient rien dit non plus au lecteur hongrois, ainsi j'ai dû recourir à une concrétisation sémantique:

(1b) A kísérletet, hogy az európai agenda-t a választási vita középpontjába helyezzék, a legtöbb európai országban nem koronázta siker, hogy mást ne mondjunk... (traduction initiale)

(1c) A kísérletet, hogy a küszöbön álló európai választásokat a választási vita középpontjába helyezzék, a legtöbb európai országban nem koronázta siker, hogy mást ne mondjunk...(traduction révisée)

3.1.1.2. *Il n'y a pas de fiche hongroise, ou bien la fiche hongroise n'est pas complète et/ou elle est erronée*

a) Le terme hongrois identifié dans le texte ne figure pas dans IATE: l'entrée *association sans but lucratif (nonprofit egyesület)* manque de fiche en langue hongroise, ou en d'autres termes, la version hongroise de l'entrée n'existe pas.

b) En recherchant dans IATE un terme hongrois identifié dans le texte (*jogutód*), la base de données affiche une solution marquée COM (fiche créée par le service de traduction de la Commission), avec comme domaine le conditionnement, ainsi que la mention 4 (très fiable), sans définition hongroise, ni contexte, avec comme référence du lexème hongrois un règlement du Conseil daté de 1996: *ayant droit = érdekelt fél*. Du moment que les concepts de *érdekelt fél* et de *jogutód* ne se recouvrent pas dans le droit hongrois, pas plus que les concepts

français correspondants *partie concernée/intéressée* et *ayant droit* ne se recouvrent dans le droit français, j'ai consulté les textes parallèles du règlement 384/96/CE cité en référence. Aussi, ai-je trouvé que dans le texte français, *ayant droit* ne figurait ni au singulier, ni au pluriel, il y avait par contre les syntagmes *parties concernées* et *parties intéressées* en tant que synonymes, dont l'équivalent hongrois serait *érdekelt felek*. Cette fiche COM « très fiable » est donc totalement erronée. Nous pourrions citer encore maints exemples similaires qui, du fait de leur degré de non fiabilité, risquent de faire perdre son assurance au traducteur débutant/inexpérimenté, voire de l'induire en erreur, tandis que le traducteur expérimenté se voit contraint de gaspiller du temps précieux à vérifier l'emploi d'un terme dans un contexte européen dont il ne connaît par ailleurs que trop bien le contenu conceptuel, ainsi que les signifiants en langue source et en langue cible également.

3.2. Unité terminologique dans le français vs termes synonymes dans le hongrois

Du second groupe des questions terminologiques soulevées par la version hongroise de la directive TVA relèvent les cas que l'on pourrait décrire par la formule FR A = HU B + C : tandis qu'un terme français A était employé d'une manière conséquente dans la version française, la version hongroise, elle, affichait plusieurs équivalents. A ce groupe appartiennent 25 collocations terminologiques synonymes, dont plusieurs déjà lexicalisées. En me penchant sur le bien fondé de la synonymie, je suis parvenue à distinguer trois cas de figure :

a) Synonymie effective dans des collocations terminologiques, tel le cas de *jövedékiadó-köteles termék* et *jövedéki termék*, phénomène qui pourrait à la rigueur être expliqué dans le cadre de la théorie de la pertinence, au moyen de la tendance à l'économie : le terme étant trop long, une variante courte s'est formée dans la langue de spécialité. La variante courte exerçant le même impact contextuel que la variante longue, tout en étant économique, est pertinente.

(2a) (...) *acquisitions intracommunautaires de produits soumis à accises* (...)

(2b) (...) *a jövedéki termékekre vonatkozó (...) Közösségen belüli termékbeszerzések* (...)

(3a) (...) *aux contrôles des produits soumis à accises* (...)

(3b) (...) *a jövedékiadó-köteles termékekre vonatkozó (...) ellenőrzéséről* (...)

b) Unité terminologique dans le français vs lexèmes/syntagmes problématiques dans le hongrois

Incohérences : le traducteur n'étant pas un expert en matière fiscale, faute de savoirs suffisamment profonds, a été inconséquent au cours de la traduction. Le fait de traduire un seul et même texte à plusieurs augmente le risque d'hétérogénéité, que l'utilisation des mémoires de traduction ne peut qu'estomper.

A ce groupe appartient la traduction de l'unité terminologique polylexémique à titre onéreux :

(4a) (...) pour les besoins d'une livraison de biens effectuée à titre onéreux (...)

(4b) abból a célból, hogy azt az adóalanyként eljáró személy (...) ellenszolgáltatás fejében értékesítse; (...)

(5a) (...) les acquisitions intracommunautaires de biens effectuées à titre onéreux sur le territoire d'un Etat membre (...)

(5b) (...) termék ellenérték fejében történő Közösségen belüli beszerzése a tagállamon belül:

La variante (4b) n'est justifiée par aucune contrainte syntaxique, et d'autre part elle soulève un problème de registre : en effet, cette version hongroise relève de la langue courante, alors que la variante (5b) est attestée sur des sites professionnels, tel celui de l'Administration fiscale hongroise. En recherchant dans IATE, on tombe sur la collocation *acquisition à titre onéreux*, avec comme équivalent hongrois au code de fiabilité 1 (= fiabilité non contrôlée) COM : *megvásárlás (achat)*, ce qui est une forte imprécision. Sur le plan du texte hongrois, on peut donc parler d'incohérences. Sur le plan de IATE, il est loisible de constater d'une part qu'elle se sert de la notion de *base de données* d'une manière trop souple, de l'autre, il convient de rappeler que selon mes informations émanant de la Terminologie centrale du Conseil, quelque 25.000 « termes » ont été introduits dans IATE par le biais d'une méthode automatisée, à l'aide d'un extracteur de termes à partir de certaines règles juridiques, mais il n'y a pas jusqu'aux terminologies centraux à avoir pu révéler en fonction de quels principes cette extraction a été effectuée. Les fiches hongroises au code de fiabilité 1 COM sont généralement issues de ce processus, et malheureusement ne font qu'ajouter à la confusion tant au niveau de la base de données qu'à celui de la pratique quotidienne des traducteurs.

3.2.1. Homonymie dans le français

La directive contient deux équivalents hongrois de l'unité terminologique polylexémique *assujetti-revendeur*. Cette homonymie dans le français recouvre en fait de la co-hyponymie : le syntagme *adóköteles viszonteladó* de l'exemple (9b) n'est pas l'hypéronyme de *használtcikk-kereskedő*, vu que le contexte révèle que dans (9b), il s'agit de revendeurs de gaz et d'électricité.

(9a) *Dans le cas des livraisons de gaz, par le système de distribution de gaz naturel, ou d'électricité à un assujetti-revendeur, le lieu de la livraison est réputé se situer à l'endroit où cet assujetti-revendeur a établi le siège de son activité économique (...)*

(9b) *Az adóköteles viszonteladó számára a földgázelosztóhálózaton keresztül történő gázértékesítés, illetve a villamosenergia-értékesítés esetén a teljesítés helyének azt a helyet kell tekinteni, ahol az adóköteles viszonteladó azon gazdasági tevékenységének székhelye vagy állandó telephelye van (...)*

(10a) *Aux fins du présent chapitre, et sans préjudice d'autres dispositions communautaires, sont considérés comme : (...)
« assujetti-revendeur », tout assujetti qui, dans le cadre de son activité économique, achète (...) en vue de leur revente, des biens d'occasion, des objets d'art, de collection ou d'antiquité (...)*

(10b) *E fejezet alkalmazásában, és az egyéb közösségi rendelkezések sérelme nélkül: (...) „használtcikk-kereskedő”: olyan adóalany, aki gazdasági tevékenysége során viszonteladás céljából használt cikkeket, műalkotásokat, gyűjteménydarabokat vagy régiségeket szerez be (...)*

Or, IATE traite l'entrée *assujetti-revendeur* comme s'il s'agissait d'un homonyme, les unités terminologiques hongroises ayant été reprises dans cette même directive TVA sous forme de *adóköteles viszonteladó* et *használtcikk-kereskedő*.

3.2.2. Frontières terminologiques floues

Finalement il y a des cas dans le texte où l'existence des divers équivalents hongrois du même terme français peut probablement être ramenée simultanément à des causes syntaxiques et sémantiques, avec comme résultat la « dissolution » des termes.

(11a) (...) *le prorata de déduction est déterminé (...)*

(11b) (...) *a levonási hányadot (...) meghatározni.*

(12a) (...) *Chapitre 2 – Prorata de déduction*

(12b) 2. fejezet – Arányos levonás

Dans l'exemple (11), l'unité terminologique signifie le « produit final » à l'intérieur d'une phrase, alors que dans l'exemple (12), elle assure la fonction de titre d'un chapitre, celui-ci décrivant le processus aboutissant au produit final. Ni l'unité française, ni l'unité hongroise ne figure dans IATE. C'est là qu'il convient de mentionner qu'un des impératifs majeurs présidant à la saisie de termes des nouvelles langues dans IATE consiste à s'en tenir aux entrées françaises et anglaises existantes en les complétant de nouvelles fiches, au lieu de créer de nouvelles entrées dont la langue source serait une nouvelle langue officielle de l'UE.

3.2.3. Néologisme ou archaïsme terminologique ?

L'unité terminologique polylexémique *louage de travail* du texte source ne se trouve pas dans des textes français de France, alors qu'il est possible de tomber dessus sur d'autres sites francophones (belges, canadiens, congolais). Dans le dictionnaire juridique français Dalloz, on trouve un syntagme à consonance similaire, qui est *louage de services* : « Louage de services – Terminologie ancienne désignant le contrat de travail. » (Dalloz : 343). Il s'agit donc d'une dénomination vieillie du *contrat de travail*, sorti d'usage. L'on peut présumer que les juristes des institutions européennes ont créé ce mot-valise de *louage de travail* en amalgamant *louage de services* et *contrat de travail*. Résultat : une unité néologique formelle, appartenant au jargon juridique européen. Aucun de ces termes français ne figure dans IATE.

Bibliographie

- Farkas, I. (2007) Terminológiai munka az Európai Unió Tanácsának magyar nyelvi fordítóosztályán, „Tavaszi jáde csigái” avagy „Zöld kagyló-forma tavasz”. Pálfy Miklós 65. születésnapjára. Szeged, Grimm Kiadó.
- Fóris, Á. (2005) *Hat terminológia lecke*, Pécs, Lexikográfia Kiadó.
- Fóris, Á., Puszta J. (szerk.) (2006) *Utak a terminológiához*. Terminologia et Corpora – Supplementum I. Szombathely, BDF.
- Fóris, Á. *A terminológiai szemlélet szerepe a szakmai kommunikációban*, http://209.85.129.132/search?q=cache:JpT28I_uzgoJ:feek.pte.hu/kozep/index.php%3Fulink%3D1352+%22a+terminol%C3%B3giai+szemle%C3%A9let+szerpe%22&cd=1&hl=hu&ct=clnk&gl=hu, Téléchargé le 28.03.2010
- Kurtán, Zs. (2003) *Szakmai nyelvhasználat*. Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó.
- Petit, G. (2001) « L'introuvable identité du terme technique » in *Revue Française de Linguistique Appliquée*, 2001/2, Vol. VI, pp. 63-79.
- Silva, R., Costa, R. és Ferreira, F. (2004) « Entre langue générale et langue de spécialité une question de collocations » in *Revue de didactologie des langues-cultures et de lexiculurologie*, 2004/3, n 135, pp. 347-359.

Sources primaires

Directive 2006/112/CE du Conseil du 28 novembre 2006 relative au système commun de taxe sur la valeur ajoutée — A Tanács 2006/112/EK irányelve (2006, november 28.) a közös hozzáadottértékadó-rendszerről.

Version française: <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2006:347:0001:0118:fr:PDF>

Version hongroise: <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2006:347:0001:0118:hu:PDF>

Ordonnance de la Cour (première chambre) du 14 mai 2008 (demande de décision préjudicielle de la Prud'homie de pêche — France) — Jonathan Pilato/Jean-Claude Bourgault.

http://eur-lex.europa.eu/Result.do?code=C2008%2F209%2F20&Submit=Search&RechType=RECH_celex&_submit=Search

Règlement (CE) no 2550/2000 du Conseil du 17 novembre 2000 modifiant le règlement (CE) n 1626/94 prévoyant certaines mesures techniques de conservation des ressources de pêche en Méditerranée.

http://eur-lex.europa.eu/Result.do?code=32000R2550&Submit=Search&RechType=RECH_celex&_submit=Search

IATE: <http://iate.europa.eu/iatediff/SearchByQueryLoad.do?method=load>

Sources secondaires

Code de bonnes pratiques, Comité Interinstitutionnel de la traduction et de l'interprétation, texte approuvé par le Groupe de gestion des données (DMG) de IATE le 28.04.2005. Document à usage interne du Secrétariat Général du Conseil de l'Union européenne.

FIT. <http://www.fit-ift.org/termino/francais/dicoterm.html>

Formulaire des actes établis dans le cadre du Conseil de l'Union européenne. Secrétariat Général du Conseil de l'Union européenne. Service des juristes-linguistes. Mise à jour : juillet 2007. Document à usage interne.

Guillien, R., Vincent, J. (1995) *Termes juridiques*, Paris, Dalloz.

Ildikó FARKAS est maître-assistante au Département de français de l'Université de Szeged, Hongrie, où elle enseigne depuis plus de 25 ans des disciplines gravitant autour de la linguistique française. Lexicographe, elle a contribué à la rédaction du nouveau dictionnaire bilingue français-hongrois. Forte d'une expérience de 20 ans en tant que traductrice et interprète professionnelle, elle enseigne la traduction professionnelle et l'interprétation au niveau master. L'étude a été inspirée par son expérience de deux ans et demi qu'elle a acquise comme fonctionnaire traductrice et terminologue au Service de traduction du Conseil de l'Union européenne.

Applicazioni della linguistica dei corpora alla traduzione di testi di campi a forte produzione neologica : il caso della ‘decrescita economica’

Mariangela Epicoco

*Ecole de Traduction et Interprétation
Université di Ginevra*

Christian Vicente

Université de Haute-Alsace

Abstract. The main object of this paper is discussion about the translation from Italian into Spanish of the chapter “Decrecita, lavoro e occupazione” contained in the book entitled “La decrescita felice”, by Maurizio Pallante, one of the leading exponents of the economic degrowth. In order to produce a translation that would satisfy the target readers' expectations, a corpus in Spanish containing articles on this subject was built. These resources were assembled so as to ensure that the new translation had the appropriate terminology and phraseology and followed the conventions of this text type. A concordance program was employed for corpus analysis and for the extraction of terms related to the economic degrowth. We examine the linguistics job that allowed us to use the appropriate terminology.

Keywords: economic degrowth, corpus analysis, terminology, extraction of terms

INTRODUZIONE

Il lavoro che ci proponiamo di esporre riguarda la terminologia della *decrescita economica*. Da qualche anno, quando sentiamo parlare dell’andamento del prodotto interno lordo, spesso ci dicono che l’economia europea sta attraversando una fase di *crescita negativa*, o, quando la situazione non è così grave, di *crescita pari a zero*.

A questo punto, il terminologo si chiede se nel vocabolario italiano non esistono parole come *decrescita*, *diminuzione*, *stabilità* e/o se risulta così scandaloso pronunciare frasi come «il prodotto interno lordo è diminuito» (Pallante, 2005:8). Il terminologo si chiede anche quale sia il significato dei termini

effettivamente utilizzati dagli economisti perchè, innanzitutto, sarebbe opportuno ricordare che si tratta di un campo caratterizzato dall'assenza di una terminologia "ufficiale" e di opere di riferimento che attestino autorità, a causa della natura stessa del tema trattato, molto moderno.

Si tratta, quindi, di un caso paradigmatico di instabilità (e quindi, di possibilità di manipolazione) terminologica, paragonabile a ciò che accadde nell'ultima parte degli anni novanta e agli inizi dell'attuale decennio per quanto riguarda il campo terminologico del commercio elettronico (Cf. Vicente, 2006).

Difatti, nel campo dell'economia, più che in qualsiasi altro settore, le parole, i termini utilizzati, riflettono la soggettività del locutore. Da ciò ne consegue che il traduttore, in tali situazioni, per ottenere risultati attendibili, è obbligato ad analizzare i testi reali paralleli nella lingua d'arrivo allo scopo di trovare una terminologia realistica e applicabile.

Nel presente articolo abbiamo deciso di affrontare questo problema utilizzando come base ed esempio la traduzione in spagnolo del capitolo "Decrescita, lavoro e occupazione" del libro "La decrescita felice" di Maurizio Pallante (2005), caratterizzato da numerosi neologismi, di forma o di significato. L'instabilità terminologica è dovuta all'assenza di opere di riferimento dell'ambito di specialità nella combinazione linguistica italiano-spagnolo e all'inesistenza, al momento della realizzazione del nostro lavoro, di una versione spagnola dell'opera. Allo scopo di utilizzare la terminologia e la fraseologia appropriate ed ottenere una traduzione in grado di soddisfare le aspettative dei lettori, è stato creato un corpus in spagnolo contenente articoli che riguardano questo tema.

Nella prima parte di questo lavoro spiegheremo in breve in che cosa consista la decrescita economica per chiarire alcuni concetti fondamentali. Nella seconda parte tratteremo l'aspetto linguistico, prestando particolare attenzione alle difficoltà che un traduttore potrebbe incontrare nel momento in cui si accinge a tradurre un testo avente per oggetto questo tema e all'importanza della linguistica dei corpora per la ricerca della terminologia specifica.

Tutti gli esempi forniti provengono dalla traduzione che abbiamo realizzato e che non possiamo includere integralmente per mancanza di spazio. Tuttavia ci auguriamo che gli esempi descrivano in maniera esauriente la metodologia applicata e i suoi vantaggi.

I. LA DECRESCITA ECONOMICA

Nicholas Georgescu-Roegen, Serge Latouche e Maurizio Pallante sono i principali esponenti della teoria della “decrescita”. Pallante, nel suo libro “La decrescita felice”, individua gli aspetti più importanti della teoria.

Il termine *decrescita* è stato coniato da Nicholas Georgescu-Roegen (Cf. 1998 e 2003) e indica un sistema economico basato su principi differenti da quelli che regolano l’economia classica. Latouche (2007:11) afferma che “decrescita è una parola d’ordine che significa abbandonare radicalmente l’obiettivo della crescita per la crescita”. La decrescita è anche un concetto politico, secondo il quale la crescita economica - intesa come accrescimento costante del Prodotto Interno Lordo - non è sostenibile.

La teorizzazione della decrescita si basa su tre principi. Primo: il funzionamento del sistema economico attuale dipende essenzialmente da risorse non rinnovabili; secondo: non v’è alcuna prova della possibilità di separare la crescita economica dalla crescita del suo impatto ecologico; terzo: la ricchezza prodotta dai sistemi economici non consiste soltanto in beni e servizi. Esistono altre forme di ricchezza sociale¹, come la salute degli ecosistemi, la qualità della giustizia, il carattere democratico delle istituzioni, ecc.

II. ASPETTI LINGUISTICI

2.1. La norma nella traduzione specializzata

Il problema della norma linguistica riguarda direttamente il lavoro del traduttore tecnico soprattutto per quanto riguarda il lessico degli ambiti di conoscenza di grande vitalità neologica. Come afferma Guilbert (1972:31), "la dialectique de la norme linguistique et de la norme sociale ne se manifeste pas de la même manière dans le domaine de la grammaire et dans le domaine du lexique" perchè, come spiega "en ce qui concerne le lexique, dans le respect absolu de la norme grammaticale [...] le locuteur peut user d’une gamme étendue de termes synonymes selon la situation d’élocution [...] sans qu’aucun de ces termes puisse être condamné au nom d’une norme lexicale fondée linguistiquement" (Guilbert, 1972:32).

In effetti, il traduttore ha la possibilità di giudicare l’adeguamento della sua produzione al significato di partenza, però non sarà mai in grado di fornire tutte le soluzioni terminologiche possibili e sarà sempre costretto ad effettuare delle

¹ Per ulteriori informazioni riguardo alla decrescita, rimandiamo al volume di Bonaiuti (2005).

scelte traduttive avvalendosi di un modello di riferimento esterno: i testi specialisti. A ciò si aggiungono tre problemi specifici della traduzione tecnica, ovvero:

- Primo: È frequente che la norma terminologica ufficiale, contenuta nei dizionari, nei glossari ufficiali, ecc., non coincida con ciò che è possibile osservare nella realtà dei testi specialistici di un determinato ambito.
- Secondo: Non è neanche raro che i dizionari disponibili non suggeriscano nulla al traduttore riguardo a un campo concreto e nuovo, come quello della decrescita.
- Terzo: La mancanza di strumenti di riferimento bilingui, quali dizionari, glossari, ecc., per determinate combinazioni linguistiche e campi di specializzazione: i dizionari bilingui italiano-spagnolo continuano ad essere relativamente limitati, specialmente quelli tecnici (per esempio non esiste un dizionario bilingue italiano-spagnolo sul tema da noi affrontato).

In conclusione, è possibile osservare che i dizionari costituiscono, in questi casi, un aiuto limitato e che in determinate circostanze i traduttori tecnici tendono a considerare come “norma” gli usi reali degli specialisti. In questo senso, applicano “involontariamente” un principio della semantica lessicale moderna noto come “principe de la primauté du locuteur” (Cf. Mel’čuk et alii, 1995:4) caratteristico della lessicografia nella lingua inglese, che si limita ad osservare l’uso reale e le produzioni linguistiche reali.

In altre parole, il traduttore deve conoscere le abitudini linguistiche dei redattori nativi nel campo specializzato trattato in modo tale da produrre una traduzione corretta per i destinatari. Ciò non è esente da difficoltà pratiche, infatti il principale problema è come analizzare efficacemente grandi volumi di informazioni testuali.

È questo il punto in cui si presenta la possibilità di affidarsi alla linguistica dei corpora (come si è effettuato per il nostro lavoro): una corretta descrizione della lingua specializzata dell’ambito della decrescita richiede uno studio descrittivo della stessa mediante la creazione di un corpus rappresentativo. Nel seguente paragrafo si procederà alla spiegazione delle caratteristiche del corpus, che è stato una fonte d’informazione per la nostra traduzione.

2.2. Aspetti pratici della creazione del corpus sulla decrescita

Innanzitutto è necessario sapere cosa è un corpus. Sinclair (1991:171) lo definisce “[...] a collection of naturally occurring language text, chosen to characterize a state or variety of a language”. Per precisare, è possibile definire un

corpus come un insieme di dati linguistici reali raccolti secondo una metodologia prestabilita allo scopo di caratterizzare o descrivere una lingua (spesso un ambito ristretto o una variante di una lingua) di cui essi sono rappresentativi.

A questo punto è possibile fornire una descrizione del corpus che è stato creato e di cui ci si è serviti per procedere alla traduzione del testo di Maurizio Pallante. Per la creazione di questo corpus, sono state utilizzate le seguenti fonti d'informazione:

- In primo luogo, gli articoli che riguardavano la teoria della decrescita economica, rinvenuti nel sito web² che include testi scritti specificamente per questa pagina web e testi scritti per altri mezzi di comunicazione di massa spagnoli. Questo sito web è noto per la pubblicazione di articoli rappresentativi dei pensieri di sinistra, ecologisti e antiliberali, in linea con i sostenitori della decrescita. Il sito pubblica articoli dall'anno 2004.
- In secondo luogo, gli articoli che affrontavano la teoria della decrescita economica presenti in FACTIVA³, base di dati accessibile dall'Università di Haute-Alsace. Sono stati inclusi tutti gli articoli ritrovati nelle seguenti pubblicazioni economiche e generali spagnole degli ultimi quattro anni: *Actualidad Económica*, *Agencia EFE*, *CNN en Español - Economía y Finanzas*, *El Economista*, *Europa Press - Servicio Económico*, *Gaceta de los Negocios*, *Nueva Economía*, *El País*, *La Vanguardia*, *Elmundo.es*.

A partire da queste fonti d'informazione, l'analisi è stata ristretta agli articoli scritti, a partire dal 2005, direttamente in spagnolo (scartando quindi le traduzioni) e nella loro variante europea (scartando quindi gli articoli originari delle pubblicazioni latino americane). Inoltre, sono stati presi in considerazione gli articoli scritti da giornalisti, professori universitari (in generale riguardanti l'economia, la scienza, la politica e la sociologia) e intellettuali o attivisti "riconosciuti" (scartando, pertanto, i testi provenienti da blog o scritti da cittadini anonimi) affinché corrispondessero al livello di specializzazione desiderato per la traduzione, in funzione del nostro testo di partenza.

Per prendere queste decisioni, sono state prese in considerazione le indicazioni "tradotto da", la provenienza dell'articolo, il mezzo in cui è apparso e la ricerca dei nomi degli autori. In caso di dubbio riguardo a questi aspetti, l'articolo è stato scartato.

² <http://www.rebellion.org/> (ricerca realizzata il 5 maggio del 2009).

³ http://factiva.com/index_f_w.asp

Si tratta, pertanto, di un corpus elettronico della lingua scritta, sincronico, non annotato e specializzato che riguarda un sottoinsieme della lingua specializzata dell'economia, precisamente quella appartenente all'ambito relativo alla decrescita. Esso è composto da 35 articoli del primo sub-corpus (131 pagine scritte col carattere Times New Roman 12) e 15 del secondo (17 pagine scritte col carattere Times New Roman 12), dal quale risulta un totale di 50 articoli (all'incirca 150 pagine) rappresentativi.

In definitiva, si tratta di un corpus composto da documenti moderni (approssimativamente dello stesso periodo del libro di Maurizio Pallante), scritti da autori affidabili e rappresentativi, dello stesso ambito dell'autore italiano e con un livello di specializzazione paragonabile a quello del testo originale. Per analizzare questo corpus, ci si è serviti del software libero ConcappV4⁴.

2.3. Esempi di applicazioni concrete alla traduzione

E' ora possibile inserire alcuni esempi che mostrano come la linguistica dei corpora ha contribuito a risolvere alcuni problemi terminologici emersi nella traduzione. Come si è affermato in precedenza, non è possibile presentare la traduzione completa per ragioni di spazio. Tuttavia, in questo paragrafo troverete una serie di esempi significativi.

Prima di tutto parliamo dell'individuazione dei termini che funzionano effettivamente in un determinato campo specialistico. Per ottenere come risultato una traduzione di buona qualità di una lingua specializzata concreta, il traduttore deve essere in grado di identificare i termini che sono utilizzati all'interno di un determinato ambito. Poichè la creatività degli specialisti supera, inevitabilmente, i dizionari (Cf. Hjelmslev, 1969:61) che sono sempre incompleti, il traduttore deve poter identificare i neologismi creati dagli specialisti nei propri testi.

L'analisi del nostro corpus di riferimento è servita ad identificare l'esistenza, nei testi spagnoli, di vari termini necessari per il testo di arrivo. Un esempio è rappresentato dalla traduzione dei termini "autoprodurre", "autoproduzione" e, in generale, da tutti i termini con il suffisso *auto-*, molto frequenti nel contesto della decrescita, dove si insiste sull'esigenza di ogni persona di produrre da sé stessa ciò di cui ha bisogno.

In realtà, è stato possibile rilevare che gli specialisti spagnoli in questa materia si servivano a profusione dello stesso prefisso *auto-*, e non per esempio di possibili perifrasi spagnole come "propia". Nel corpus spagnolo esiste una quantità significativa di termini con questo stesso prefisso, che sono stati utilizzati nella

⁴ Disponibile gratuitamente (nel mese d'aprile del 2010) nella pagina web: <http://ishare.iask.sina.com.cn/f/6658345.html>.

traduzione, quali: “autoproducir”, “autoproducción”, “bienes autoproducidos”, ecc. L’indice di forme semplici e di forme complesse prodotte dal nostro programma di concordanze a partire dal nostro corpus, ha reso possibile l’accesso a questi termini.

Per quanto riguarda l’accesso al significato dei termini identificati, è possibile ottimizzarlo per mezzo della delimitazione dei loro contesti tipici di occorrenza, all’interno dei discorsi reali. Da sempre, l’identificazione dei termini nel contesto è stata, per la linguistica dei corpora, la via d’accesso privilegiata al loro significato, soprattutto nel caso dei neologismi. Per altro, anche al di fuori dei neologismi, il significato di un termine non può essere appreso se non all’interno di un contesto pragmatico preciso.

La delimitazione automatica dei contesti di un termine in un corpus è possibile grazie ai programmi di concordanza, che ci danno la possibilità di ottenere la lista completa delle occorrenze di un termine con i suoi contesti reali e di individuarne il significato; ci permette, quindi, di fare a meno delle intuizioni, spesso frammentarie, dei parlanti nativi isolati. Il traduttore deve utilizzare i termini con il significato che presentano nei testi reali del campo in questione che sarà considerato come un modello. Tuttavia, questi significati non coincidono necessariamente con il significato che si può trovare nei dizionari specializzati, e, a maggior ragione, nei dizionari generali.

Prendiamo in considerazione l’esempio di un termine essenziale nell’ambito della decrescita: “occupazione”. Questo termine, che il traduttore non specializzato potrebbe considerare come un sinonimo o quasi del termine “lavoro” (e, infatti, alcuni dizionari monolingui d’italiano lo considerano tale, come il De Mauro on-line⁵) possiede, tuttavia, un significato distinto: “lavoro” sarebbe qualsiasi attività, non necessariamente retribuita, ma che si caratterizza per un valore sociale e umano, mentre “occupazione” sarebbe un’attività retribuita, indipendente dalla sua utilità umana, sociale, ecc.

In spagnolo esistono allo stesso modo i termini “trabajo” e “empleo” ma il traduttore evidentemente si chiede se gli specialisti spagnoli concepiscono questa coppia di termini allo stesso modo degli italiani, non come sinonimi, bensì come realtà opposte e aventi rispettivamente connotazioni positive e negative.

La consultazione del corpus spagnolo ha reso possibile constatare che, in realtà, anche gli specialisti spagnoli della decrescita stanno realizzando un paziente lavoro di ridefinizione del significato di questi termini, in modo tale da rendere possibile la chiara distinzione tra un’attività salariata (eventualmente inutile dal

⁵ <http://old.demauroparavia.it/62659> [consultata nel mese di aprile 2010]

punto di vista sociale e umano o persino nociva, ovvero “occupazione”) e un’attività non retribuita (ipoteticamente vantaggiosa per coloro che la realizzano, ovvero “lavoro”).

A partire da questo dubbio, è stata effettuata una ricerca di concordanze per il termine spagnolo “empleo”. In questo modo, nel corpus sono state trovate diverse concordanze significative, tra le quali la seguente: “Hay que redefinir el significado de *empleo* (teniendo en cuenta los servicios domésticos no remunerados y todo el sector del voluntariado) y hay que introducir la renta básica universal.”

Questa ricerca ha permesso di chiarire definitivamente che il significato di “empleo” in spagnolo non include le attività non retribuite, né il volontariato, e che il termine coincide con il significato che Maurizio Pallante attribuisce al termine “occupazione”.

Mentre i termini “lavoro/trabajo” e “occupazione/empleo” sono considerati come sinonimi nella lingua corrente (e per estensione, in diversi dizionari generali), in determinate lingue specializzate, come quella dell’economia, presentano significati diversi e, persino, in una variante concreta di lingua specializzata dell’economia, quella della decrescita, sono rispettivamente carichi di connotazioni positive e negative che spetta al traduttore conoscere e saper utilizzare.

Per concludere, focalizziamo l’attenzione sulla fraseologia nella lingua d’arrivo, con riferimento alle associazioni frequenti di parole, alle loro possibili combinazioni e, in generale, alle unità complesse (termini polilessici) pertanto costituiti da vari elementi che tendono ad apparire uniti, con un significato comune, e che i parlanti nativi riconoscono come più “naturali” o “normali”. Queste sono denominate in maniere molto distinte, a seconda degli autori: collocazioni, unità fraseologiche, unità complesse, ecc. Poiché questi dettagli non rientrano negli obiettivi del presente articolo, non ce ne occuperemo.

L’importanza di questi elementi nella traduzione – nella fase di redazione – è enorme, e la linguistica dei corpora è in grado di fornire informazioni molto più sperimentali di quelle che fornirebbe, ad esempio, l’introspezione linguistica o persino un singolo parlante nativo che si potrebbe consultare.

Prendendo in considerazione il caso della traduzione di “decrescita/decrecimiento”, una domanda da porsi sarebbe la seguente: “Con quali elementi linguistici può combinarsi in spagnolo questo termine, così importante – e pertanto così prevedibilmente frequente – nell’ambito che prendiamo in considerazione?” Sono state trovate, tra altre espressioni, le seguenti:

Decrecimiento económico, decrecimiento sostenible, decrecimiento convivencial, decrecimiento forzoso, decrecimiento justo, decrecimiento necesario, decrecimiento reñido, decrecimiento calculado, decrecimiento con equidad, implicar decrecimiento, sociedad del decrecimiento, teoría del decrecimiento, pro-decrecimiento, decrecimiento feroz, filosofía del decrecimiento, partidarios del decrecimiento, movimiento del decrecimiento, ecc.

Si tratta di un'informazione collocazionale molto importante, che è stato possibile applicare direttamente nella nostra traduzione e che, pertanto, fornisce alla stessa una terminologia reale e aggiornata.

Questa maniera di accedere all'informazione collocazionale dei termini e delle parole risulta non solo efficace, ma anche più rapida rispetto alle alternative possibili, ovvero la lettura sistematica degli articoli di dizionario (poiché questa informazione solo si può ricavare dagli esempi forniti nei dizionari classici, data l'inesistenza, per diverse lingue, di dizionari di collocazioni) o la consultazione con parlanti nativi (che non sempre sono disponibili e non sempre sono affidabili).

III. CONCLUSIONI

La traduzione del capitolo “Decrescita, lavoro e occupazione” del libro *La decrescita felice* ci ha permesso, in primo luogo, di entrare in contatto con un argomento non ancora molto conosciuto, ovvero quello della decrescita economica, e quindi con una terminologia poco presente nei classici libri di riferimento.

Tradurre un testo economico non è mai un'operazione semplice, né immediata, dal momento che, prima di arrivare ad una versione definitiva, la versione del testo deve passare attraverso correzioni, revisioni e ripetute letture per fissare i concetti, spesso utilizzati in modo soggettivo dai diversi specialisti.

Tuttavia, per affrontare la traduzione in spagnolo di un testo relativo alla decrescita economica ci voleva, inoltre, un intenso lavoro di documentazione nelle due lingue sugli autori che hanno scritto libri e articoli riguardo a questo tema.

Dopo questa fase di documentazione, abbiamo potuto usufruire, in modo produttivo, degli strumenti e delle metodologie della linguistica dei corpora. Come abbiamo potuto constatare, per mezzo delle stesse, è stato possibile risolvere i dubbi che sono sorti durante la traduzione ed utilizzare la terminologia e la fraseologia appropriate.

Bibliografia

- Bonaiuti, M. (2005) *Obiettivo decrescita*, Bologna, Editrice missionaria italiana.
Georgescu-Roegen, N. (1998) *Energia e miti economici*, Torino, Bollati Boringhieri.

- Georgescu-Roegen, N. (2003) *Bioeconomia. Verso un'altra economia ecologicamente e socialmente sostenibile*, Torino, Bollati Boringhieri.
- Guilbert, P. (1972) « Peut-on définir un concept de norme lexicale ? » in *Langue Française*, Vol. 16, pp. 29-48.
- Hjemslev, L. (1969) *Le langage*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Latouche, S. (2007) *La scommessa della decrescita*, Milano, Feltrinelli.
- Mel'čuk, I., A. Clas e A. Polguère (1995) *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Paris, Duculot.
- Pallante, M. (2005) *La decrescita felice. La qualità della vita non dipende dal PIL*, Roma, Editori Riuniti.
- Sinclair, J. (1991) *Corpus, Concordance, Collocation*, Oxford, Oxford University Press.
- Vicente, C. (2006) *Développement d'une lexicologie orientée vers la traduction spécialisée : traitement de la langue spécialisée du commerce électronique en français et en espagnol*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses.

Mariangela EPICOCO è studentessa della Specialistica in Traduzione – Ecole de Traduction et Interprétation, Università di Ginevra (Svizzera).

Christian VICENTE è professore ordinario di linguistica applicata e responsabile della Laurea triennale in Traduzione scientifica e tecnica - Università de Haute-Alsace (Francia).

El papel de los latinismos en terminología jurídica

Olivia N. Petrescu

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Abstract. If any society requires a regulating legal system which establishes certain norms of conduct within any specific community, then Law is conditioned, not only in orientation, but also in functioning, terminology and progress, by social principles, religious beliefs, ethic convictions, ideology, and political, technical, economical or cultural values belonging to that society.

In this way, the legal concepts acquire a concrete significance throughout a particular social order and define the prevailing mono-cultural nature of Law, apart from sciences' universalism.

On the contrary, this paper studies a part of Law which has a multicultural level, due to its linguistic constancy. We refer to the Latinisms still applied nowadays in law texts as a firm evidence of the Roman Law, the oldest core of all European legal systems. Their peculiarity and legitimacy in Law texts raise important issues about its reception, usage and translation.

Keywords: Latinism, Law, terminology, aphorism, translation

I. INTRODUCCIÓN

Uno de los dichos célebres de Cicerón *Ubi societas, ibi ius* refleja la idea de que allí donde hay sociedad, hay Derecho y a la vez, existe la recíproca, donde hay Derecho, encontramos asimismo una sociedad bien constituida. En otras palabras, el aforismo latino viene a enfatizar la relación estrecha que se ha mantenido a lo largo de los siglos entre la sociedad civil y el ámbito jurídico-legal.

En realidad, si cualquier tipo de organización social exige una regulación jurídica que establezca principios y normas de conducta y convivencia que serán vigentes para tal sociedad, al mismo tiempo, el Derecho estará siempre subordinado o creado en función de las necesidades sociales, y será aplicado y desarrollado según los hábitos de la vida comunitaria, los conceptos epistemológicos, las convicciones éticas, morales y culturales. En muchos casos se

ha podido observar que el buen funcionamiento del conjunto legislativo ha sido fruto de las orientaciones políticas, religiosas o, en otros, impulsado por los últimos avances tecnológicos o globalizantes de la respectiva civilización.

Por la misma razón, en general, cualquier sistema de Derecho significa la especificidad de la sociedad en cuestión, junto con su propio conjunto de valores, hecho por el cual, la mayoría de las veces se ha acuñado la expresión de que el Derecho de cada sociedad es unilateral e intransferible, ya que expresa realidades muy peculiares que nunca se ajustarán a medida a otra percepción de valores, por consiguiente, necesitará un ordenamiento legal siempre distinto.

El lenguaje jurídico, sea académico, sea forense –profesional– cuenta con el uso de locuciones latinas que encajarían en varias categorías morfo-sintácticas y estilísticas, desde frases hechas, hasta máximas, elementos léxicos derivados, giros, prefijos etc. De hecho, los así llamados latinismos son considerados, al lado de los helenismos y arabismos, las fuentes clásicas del español jurídico, ya que, el español, lengua romance, procede del latín y también el Derecho español está basado en el romano. Al clasificar los latinismos, Enrique Alcaráz Varó (2002:32) los divide en dos grupos significativos: el de las formas que se han tomado “prestadas” en su forma original –latinismos crudos– y respectivamente, las palabras derivadas del latín –que se han cuajado tanto de manera directa, como a través de otros idiomas, por ejemplo vía el inglés–, de uso jurídico exclusivo.

De ahí resulta que, al defender su carácter conservador y formal, el lenguaje jurídico ha preservado con bastante éxito el uso de las locuciones latinas, e incluso hoy en día, tales locuciones en latín ofrecen la ventaja de su exactitud semántica y *su valor expresivo universalmente compartido*, según señala Mario Risso y Saturnino Deibe (2008:5-15). Como argumento al respecto, el mismo autor aboga por el régimen usual de las expresiones latinas, porque conceden fijeza a las ideas y otorgan un sello de garantía y autenticidad a los textos que las contienen, debido a su significado preciso que ha venido manteniéndose a lo largo del tiempo. Además, como recurso retórico, tales locuciones o palabras añaden a cualquier discurso cierta elegancia, buen gusto, siendo un signo de erudición y cultura.

Por otro lado, aunque cualquier concepto jurídico adquiere su sentido dentro de un sistema social concreto, determinado políticamente, los latinismos representan aquella parte específica de Derecho que supera la dimensión unicultural. Brevemente, nos referiremos a aquellas sentencias, apotegmas o doctrinas *buenas para dirigir las acciones morales* – definidas por el DRAE– o todas las que se han impuesto como reglas en alguna ciencia o arte, pudiendo ser conocidas por su brevedad y por el propósito doctrinal que llevan consigo. Por ende, se trata de un segmento peculiar, cuya naturaleza supracultural une muchos ordenamientos jurídicos europeos y plantea cuestiones de interés para el traductor.

II. MÁXIMAS Y AFORISMOS JURÍDICOS

El lenguaje cotidiano abunda en latinismos crudos, tal como destacan unos autores (Alcaraz, Hughes, 2002:33) y la lista que tiene carácter exclusivamente jurídico es muy extensa. Sin embargo, las expresiones como *ab initio* (desde el principio), *ad litem* (para el pleito), *ad referéndum* (a condición de ser aprobado por el superior o a través de votaciones populares), *in fraganti* (en el mismo momento en que se está cometiendo el delito), *persona non grata* (persona no deseada por algunos a desempeñar el cargo por el que ha sido nombrada), *petitum* (la pretensión del demandante), *ut supra* (arriba mencionado o como se ha dicho antes) etc. no constituirán el tema de nuestro estudio porque consideramos que pertenecen a una terminología aclaratoria, con objetivos expresivos y giros formales sobre cuyo uso no cabe ninguna duda.

En cambio, los aforismos, proverbios y máximas que pertenecen al campo paremiológico suelen distinguirse de las simples palabras o locuciones por los siguientes rasgos, evidenciados por la estudiosa Sevilla Muñoz (1993:15); generalmente, son enunciados breves, sentenciosos, consabidos, de forma fija y con características lingüísticas propias, lo que llevó a ser consideradas unidades de sentido cerrado de las que emana una doctrina en miniatura.

A lo largo del tiempo, se han aducido varias clasificaciones al registro paremiológico, teniendo en cuenta el contenido semántico, estableciéndose, de este modo, paremias irónicas, publicitarias propagandísticas, proverbios y refranes, paremias científicas y otras. La última categoría abarcaría las máximas utilizadas en jurisprudencia, en prácticas procesales, contextos didácticos y manuales. Normalmente, tales enunciados proceden de los jurisconsultos designados como símbolos de autoridad y erudición en las épocas romana y medieval, y suelen distinguirse de la mayoría de los aforismos populares que han penetrado los idiomas mediante otras vías y definen alguna costumbre o sabiduría popular.

III. RAÍCES Y EVOLUCIÓN DE LAS MÁXIMAS LATINAS

Para estudiar la interpretación de los aforismos latinos en el lenguaje jurídico actual, hay que partir del Derecho romano, sobre el cual se han asentado muchos derechos europeos continentales y ordenamientos legales desde el Medio Evo hasta nuestros tiempos.

Luego, la decadencia del Imperio Romano de Occidente en los siglos IV y V D.C. lleva a un decaimiento continuo del Derecho romano, corroborado con el impacto impregnado por los derechos consuetudinarios de los pueblos germánicos.

Roma se rinde definitivamente en el año 476, pero su derecho, desde lejos más avanzado que los códigos bárbaros, sobrevive en medida variada por diferentes partes de Europa. Recordamos la transcendencia de la *Lex Romana Visigothorum* (506) y sobre todo, el *Liber Iudiciorum* (654) lo que significó la unificación definitiva del Derecho para godos e hispano-romanos. Posteriormente, el texto será traducido al castellano, inspirando a *Fuero Juzgo* (s. XIII), documento de largo alcance en la Península Ibérica.

Si la primera etapa de la Edad Media cuenta con esos ejemplos que resaltan la persistencia del Derecho romano vulgar, en la Alta Edad Media, el panorama se ve oscurecido por la desaparición del Derecho romano clásico. Apenas en el siglo X, en Bolonia se descubre el *Corpus Iuris Civilis* que el emperador Justiniano mandó compilar en el siglo VI, en un intento de preservación legal, momento esencial que desencadenará un nuevo período en la historia jurídica europea.

Este hecho adquiere al menos una doble orientación, por un lado supone la amplia difusión del Derecho romano en las universidades, por la razón de que constituía una herramienta constante de evolución jurídica frente a la posibilidad descartada de desarrollar un tipo de Derecho partiendo de las costumbres; y por otro lado, representa el núcleo de Derecho común medieval para toda Europa de raíz romano-canónica. Conviene recordar que la cultura romana fue aceptada por los pueblos bárbaros, por el mero hecho de que se trataba de una superior, cuyas manifestaciones fundamentales, sociales, religiosas y jurídicas, se extienden gracias a la unidad lingüística propiciada por el latín – la *lingua franca* de la Edad Media por el continente europeo –.

Históricamente, se destacan dos escuelas jurídicas que han contribuido a la formación del Derecho común, una que se funda en Bolonia y que utiliza como recurso la glosa¹, en el siglo XI, al descubrir el legado dejado por Justiniano citado anteriormente, y respectivamente, otra posterior, desarrollada entre los siglos XII y XV, representada por comentaristas y postglosadores. A diferencia de los demás, los últimos tratan de entender e interpretar el texto desde una perspectiva coetánea con su época, integrando el sentido del Derecho mano dentro de la razón de su sociedad, hecho que conllevará a la edificación de los derechos nacionales o estatales en el siglo XIX. Es el movimiento que marca la diferencia entre el Derecho romano clásico, enseñado en las universidades, y respectivamente, los derechos nacionales que se formarán en el siglo XIX, inspirados no obstante en el legado romano, como es el Código Civil Francés (1804), por ejemplo.

¹ Se consideraba un enunciado breve que resume el análisis previo de un texto y que aclara y explica el significado de un fragmento, hasta llegar a hacer una interpretación general de éste.

De ahí que el substrato mayor de Derecho común constituye el meollo del Derecho privado codificado, siendo el último el que ha retomado las máximas y aforismos que habían subsistido gracias a la iniciativa de Justiniano y luego, debido a la labor de los glosistas y comentaristas de la Edad Media. En este sentido, hay que mencionar que no todos los apotegmas formulados en latín demuestran raíces romanas, sino que han adquirido también, ciertos de ellos, una influencia medieval para que después llegaran a ser vigentes en los derechos europeos continentales actuales.

Uno de los artículos de la Ley Española de Enjuiciamiento Civil (1/2000 de 7 de enero, art. 217.2) atribuye al actor “la carga de probar los hechos de los que ordinariamente se desprenda, (...)” lo que alude a la antigua máxima latina *onus probando incumbit actori* (La carga de la prueba incumbe al actor) o *incumbit probatio, qui dicit, non qui negat* (prueba incumbe a quien afirma, no a quien niega), ambos principios fundamentando la carga de la prueba en los procedimientos procesales. De hecho, independientemente del uso jurisprudencial o doctrinal y jurisdiccional, subrayamos que las máximas latinas abundan tanto en la teoría como en la práctica, porque como sostenía Cisneros Farías (2002:14), su veracidad conceptual se ha mantenido “como un admirable vehículo de validez científica para transmitir la esencia en el pensamiento del derecho, sin perder rigor, precisión y belleza conceptual”. Dicho de otra manera, la afirmación del jurista se basa en el carácter funcional de la pervivencia de las máximas, destacado más allá de cualquier adorno estético, ya que ha supuesto una orientación debida en el estudio y aplicación de muchos artículos de derecho. A la luz de este planteamiento, resulta que tanto su utilidad, como su formalismo, precisión y seguridad expresada, rasgos primordiales del lenguaje jurídico, han reflejado la preeminencia de la palabra sobre la escritura y su vigencia continuada, a nivel oficial, consustancial con la mera naturaleza del Derecho. La concomitancia de las máximas con el formalismo jurídico, se explicaría mediante la preservación de la costumbre ratificada por los juristas, cuya sabiduría discursiva ha gozado de un amplio horizonte expresivo con fórmulas fijas, casi ritualizadas, que son marcas textuales e históricas, es decir, invariables.

IV. LAS MÁXIMAS LATINAS EN TRADUCCIONES. ALGUNAS CONCLUSIONES

Una de las peculiaridades del lenguaje jurídico, lenguaje especializado por excelencia, radica en la pluralidad y variedad de sus receptores, al menos hipotéticamente hablando, hecho que conlleva actos de comunicación especializada y un nivel de conocimiento avanzado. Es verdad que las máximas latinas que

acompañan al texto jurídico demuestran la seguridad y erudición de índole supracultural de dicho discurso, pero también determinan planteamientos complicados para algunos de los receptores que no son necesariamente miembros de la profesión de Derecho. Por lo tanto, para contrarrestar los esfuerzos de comprensión, a veces considerables, emprendidos por ciudadanos o incluso funcionarios englobados en la comunicación jurídica, se ha planteado la modernización, es decir, la simplificación del mismo lenguaje, en aras de aumentar el alcance de la Ley hacia la sociedad en general.

Si partimos de la idea de que el Derecho viene determinado por la sociedad donde funciona, en esencia, es también un instrumento de comunicación dirigido al ciudadano, a los traductores o intérpretes y a muchas otras partes que puedan intervenir en el proceso. ¿Por qué emplear entonces la máxima latina *nemo censetur ignorare legem* o su variante *ignorantia legis non excusa* cuando se podría utilizar directamente en español "la ignorancia de la ley no exime de su cumplimiento".

En muchas ocasiones, la dificultad para cualquier persona que no sea del gremio, es más que obvia: por un lado, tiene que enfrentarse con la opacidad de la terminología jurídica en sí, y por otro, el desconocimiento del latín. En muchos manuales actuales para la redacción de los textos jurídicos, se recomienda casi en unanimidad no utilizar las máximas latinas, para facilitar la comprensión del lego y también no causar interpretaciones erróneas por los profesionales. Sin embargo, para los casos en los que aparecieran latinismos, se sugiere proporcionar una debida traducción al respecto.

De lo anterior se deriva que en función de los receptores versados o no al uso de los aforismos latinos, se decidirá si es adecuada o no su presencia en el discurso jurídico y la misma norma de uso se aplicará a la traducción, quedando implícito en latín, es decir preservando la misma forma o explicitando, reformulando su sentido en la secuencia traductora.

Como conclusión, insistimos en un tratamiento traductológico en conformidad con las tendencias modernas de la redacción e interpretación de los textos jurídicos, es decir, una adecuación al *skopos* de encargo y análisis de sus receptores; sea mantener la máxima en latín, sea proporcionar una traducción explícita o mediante una reformulación correspondida al tipo de texto y receptor. Además, es necesario tomar conciencia de la importancia que tiene un aforismo latino, ya que puede expresar una verdad actual adaptada o una máxima heredada del Derecho romano clásico, y en esta vacilación de significado – rebasada en su tradición supracultural – no existen suficientes fuentes aclaratorias que reúnan doctrina jurídica y aplicación del Derecho. La realidad en efecto es mucho más

compleja, porque el significado de los latinismos no ha quedado del todo en las máximas antiguas, sino que es una adaptación continua a las necesidades sociales y espacio-temporales de cada cultura.

Bibliografía

- Alcaraz Varo, E., Hughes, B. (2002) *El español jurídico*, Barcelona, Ed. Ariel Derecho.
- Borja Albi, A. (2000) *El texto jurídico inglés y su traducción al español*, Barcelona, Ed. Ariel.
- Cisneros Farías, G. (2002) *500 Aforismos Jurídicos Vigentes*, San Nicolás de los Garza Nuevo León, CD Universitaria.
- Sevilla Muñoz, J. (1993) “Las paremias españolas: clasificación, definición y correspondencia francesa”, en *Paremia*, n. 2, pp.15-18.
- Risso Mario y Deibe, S. (2008) *Glosario de Latinismos*, Buenos Aires, Ed. Aplicación Tributaria S.A.
- González Salgado, J. A, “El lenguaje jurídico del siglo XXI” en: <http://www.uria.com/docs/069salgado.pdf> [página consultada el 2 de mayo de 2010]
- <http://www.ele-ve.com.ar/Que-lugar-ocupa-el-latin-en-las-ciencias-juridicas.html> [página consultada el 20 de abril de 2010].

Olivia PETRESCU es licenciada en filología española y en Derecho por la Universidad “Babeş-Bolyai” de Cluj-Napoca. Enseña cursos de traducciones jurídicas, estudios culturales y derecho en el Departamento de Lenguas Modernas de la Facultad de Letras de la misma universidad.

Lo francés y lo francófono en el aula de traducción jurídica: la importancia de las diferencias culturales en la traducción de documentos de estado civil

Tanagua Barceló Martínez, Francisca García Luque
Universidad de Málaga

Résumé. Dans cet article, nous allons analyser quelques problèmes de traduction qui dérivent de la présence de la « francophonie » dans la combinaison linguistique français-espagnol. Ces problèmes sont souvent liés à la présence des systèmes juridiques qui reflètent des cultures très diverses et qui, nonobstant, utilisent la même langue, le français dans ce cas, pour véhiculer des concepts soit différents, soit partiellement coïncidents. Nous nous concentrerons sur l'analyse des documents d'état civil, qui normalement font l'objet de la traduction assermentée, et qui représentent une importante source de travail pour les traducteurs.

Mots-clés : traduction juridique, francophonie, documents d'état civil

1. INTRODUCCIÓN

Al igual que ocurre en otros ámbitos de la traducción, las referencias culturales presentes en los documentos de naturaleza jurídica constituyen una de las mayores dificultades con las que ha de lidiar el traductor. Estas referencias están relacionadas fundamentalmente con nombres de instituciones, leyes o costumbres propias de cada cultura y se ven reflejadas lingüísticamente en los documentos procedentes de los diferentes ordenamientos jurídicos. Desde un punto de vista didáctico, es necesario que los alumnos se familiaricen tanto con los ordenamientos jurídicos que entran en contacto a la hora de traducir determinados documentos como con los referentes lingüísticos que reflejan una forma de ordenar y entender el mundo propia de una cultura. Sólo así podrán hacer frente a los problemas de traducción que se derivan de las divergencias en dichas referencias culturales.

Por esta razón, dentro del aula de traducción jurídica, una parte fundamental del proceso de enseñanza-aprendizaje del alumno está relacionada con esas diferencias culturales existentes entre los ordenamientos jurídicos de las culturas que entran en contacto en la combinación lingüística en la que se trabaja. Pero puede ocurrir, y es lo que nos proponemos analizar en este artículo, que una única lengua sea utilizada por distintos países y por culturas muy diferentes para redactar los documentos que emanan de sus administraciones públicas.

El francés es un buen ejemplo de ello. La lengua francesa, la única en el mundo, junto con el inglés, presente en los cinco continentes, aparece en documentos emanantes del ordenamiento jurídico francés, pero también del belga, del suizo, del canadiense, del marroquí, del tunecino o del camerunés, entre otros. En ese caso, los problemas se multiplican, ya que el traductor habrá de saber interpretar y verter correctamente en la lengua y la cultura de llegada unos referentes que provienen de ordenamientos jurídicos muy dispares y en los que se mezclan aspectos administrativos, culturales o incluso religiosos. Lo mismo ocurre con el inglés, lengua vehicular de las culturas jurídicas de los Estados pertenecientes a la Commonwealth.

Ante esta situación, hemos de plantearnos cuáles son las necesidades de nuestros alumnos y cómo abordarlas para sacar el máximo partido de las horas destinadas a las asignaturas de traducción jurídica, que son necesariamente limitadas. Es evidente que los planes de estudio no permiten abordar todos los ordenamientos jurídicos ni todos los géneros textuales. No obstante, es necesario concienciar al alumno de la existencia de lo que denominamos “lo francófono” dentro del ámbito de la traducción jurídica —especialmente jurada— en la combinación lingüística francés-español, y de su relevancia dentro del mercado de trabajo al que en breve habrá de incorporarse.

En este artículo, pretendemos analizar algunas de las dificultades más comunes en la traducción de documentos de estado civil redactados en lengua francesa procedentes de ordenamientos jurídicos que comparten dicha lengua.

2. DEFINICIÓN E IMPORTANCIA DE “LO FRANCÓFONO” EN EL ÁMBITO DE LA TRADUCCIÓN JURÍDICA

La Real Academia Española define el término francófono, referido a persona o comunidad, como aquella “que tiene el francés como lengua usual de expresión”. En ocasiones, dicho término se emplea para hacer referencia a todo lo relacionado con la lengua y la cultura francesas. Este uso, sin embargo, es erróneo

ya que, en realidad, la cultura no es elemento de unión sino todo lo contrario, al menos en lo que al ámbito de la traducción jurídica se refiere.

Son muchos los países francófonos existentes. La Organización Internacional de la Francofonía (OIF) agrupa un total de 70 Estados y gobiernos (56 miembros y 14 observadores) que comparten el uso, en mayor o menor grado, de la lengua francesa. Esto lleva aparejado la producción diaria de millones de documentos redactados en francés cuyo contenido se refiere a realidades y culturas muy diferentes.

Las referencias culturales se manifiestan más en unos documentos que en otros según el contenido se refiera a conceptos o realidades universales o propios de una determinada comunidad.

3. LOS DOCUMENTOS DE ESTADO CIVIL: DEFINICIÓN Y CARACTERIZACIÓN

Tal y como su propio nombre indica, los documentos de estado civil son aquellos que se refieren al estado civil de una persona. Según el artículo 326 del Código Civil español, dichos actos comprenden “las inscripciones o anotaciones de nacimientos, matrimonios, emancipaciones, reconocimientos y legitimaciones, defunciones, naturalizaciones y vecindad”. El artículo 325 del mismo Código establece que “los actos concernientes al estado civil de las personas se harán constar en el Registro destinado a este efecto” y que recibe el nombre de Registro Civil. En ese sentido, Anabel Borja (2007:203) denomina a este tipo de textos documentos registrales y los define como aquellos que “remiten a la biografía personal de cada uno de nosotros”.

Según la decisión de cada Estado, la mayoría de estos documentos deben ser objeto de una traducción especial, provista de la correspondiente legalización en forma de la firma y el sello de los traductores jurados, nombrados, en el caso de España, por la Oficina de Interpretación de Lenguas del Ministerio de Asuntos Exteriores. De ahí nuestro interés en analizar precisamente este tipo de documentos, ya que suponen un amplio mercado para los traductores jurados, debido a que las administraciones los requieren para multitud de trámites, desde la celebración de un matrimonio hasta la tramitación de una herencia, por citar sólo algunos de los más comunes.

Aunque el concepto de estado civil es prácticamente universal, la realidad que abarca varía en función del país de que se trate. Así, por ejemplo, existen países en los que el estado de divorciado no es posible y, por lo tanto, no constará en ningún documento, ya que el divorcio está prohibido por ley. A pesar de ello, el

traductor no debe olvidar que, desde un punto de vista jurídico, debe permanecer fiel al ordenamiento jurídico de la cultura origen¹.

En lo que a las características formales de los documentos de estado civil se refiere, cabría señalar que, por lo general, suelen obedecer a un formato más o menos fijo establecido por la normativa de cada país. Desde un punto de vista traductológico, este hecho supone una ventaja para el traductor, ya que, tal y como afirma Anabel Borja (2007:203) “una vez hayamos traducido un certificado registral [...], podremos utilizar la plantilla de esa traducción para todos los procedentes de esa zona”. No obstante, aunque el denominado “estilo formulario” puede ayudar a sistematizar el tratamiento de documentos de cara a su traducción, no debemos perder de vista el hecho de que tanto el contenido en sí como la forma de organizarlo pueden sufrir modificaciones de un país a otro a pesar de estar escritos en una misma lengua.

Desde un punto de vista lingüístico, una primera característica que afecta a la macroestructura del texto, al menos en el caso de muchos de los países francófonos, es la posible presencia de varias lenguas dentro de un mismo documento. Así, podemos encontrar documentos en los que aparece o bien una parte o bien la totalidad del contenido en dos lenguas. Esto hace necesaria la introducción de una explicación en nota por parte del traductor². Entrando ya en un análisis de la microestructura “se caracterizan por presentar rasgos del estilo jurídico-administrativo: fórmulas establecidas, fraseología estereotipada, colocaciones especiales y un léxico especializado y restringido” (Borja, 2007:103).

4. CLASIFICACIÓN DE DIFICULTADES HABITUALES EN LA TRADUCCIÓN DE DOCUMENTOS DE ESTADO CIVIL

Las dificultades que la traducción de documentos de estado civil plantea podrían agruparse atendiendo a diferentes tipos de criterios³. En esta ocasión, y

¹ Así, deberá introducir las explicaciones pertinentes para reflejar el sentido del término en el ordenamiento jurídico y la cultura de la que el texto emana.

² Existen documentos redactados en distintas combinaciones lingüísticas en las que el francés es una de las lenguas presentes. Los ejemplos que hemos encontrado en el corpus analizado muestran pares de lenguas tales como francés e inglés, francés y árabe, francés y neerlandés o francés y vietnamita, por ejemplo. A veces se trata de Estados en los que el francés es lengua oficial, como sería el caso de Marruecos, junto con el árabe. Otras veces, el francés comparte la oficialidad con el inglés, como ocurre en Canadá y Camerún. Una tercera posibilidad es que el francés, a pesar de no ser considerada la lengua oficial, aparezca en muchos documentos, ya sea de manera exclusiva, o ya sea en combinación con otra lengua, como ocurre en Túnez o en Mauritania.

³ Anabel Borja (2007:215) destaca como problemas de traducción en los documentos registrales los siguientes: nombres de instituciones oficiales, nombres propios y topónimos, direcciones, siglas y abreviaturas, cargos institucionales, fraseología, existencia de errores en el original, fragmentos ilegibles, abundancia de sellos.

teniendo en cuenta que en el presente artículo abordaremos aquellos obstáculos relacionados con lo francófono más que con la búsqueda de equivalencias entre el francés y el español, nosotros distinguiremos los siguientes tipos de dificultades por ser, a nuestro juicio, aquellas que más se repiten y que más obstáculos pueden plantear en el proceso traslativo: divisiones administrativas y territoriales; datos personales; aspectos relacionados con los diferentes tipos de uniones; regímenes matrimoniales; autoridades o figuras administrativas y judiciales y expresión de la fecha. A esto habría que añadir aspectos más formales, como la ordenación del contenido y el uso de fórmulas estereotipadas con valor demarcativo, características propias de los documentos jurídicos y administrativos. En este artículo, nos vamos a centrar en la división administrativa y territorial y los tipos de uniones y regímenes matrimoniales.

4.1. División administrativa y territorial

El modo en que cada país se divide territorial y administrativamente difiere de unos estados a otros e intentar establecer un paralelismo exacto se convierte en una tarea prácticamente imposible en el proceso traslativo. En el contexto que aquí abordamos, esto es, en los documentos de estado civil, esto plantea un doble problema. En ese sentido, encontramos, por un lado, diferencias con respecto a la cultura de la lengua meta (la española en este caso), y, por otro, el uso de un mismo término para realidades diferentes. Términos como *canton*, *commune*, *département*, *province* o *arrondissement* suelen aparecer en los documentos de estado civil redactados en francés para señalar el lugar de nacimiento, de defunción, de celebración del matrimonio, del divorcio o para indicar el lugar en el que se ha expedido el documento. Sin embargo, la realidad a la que remiten difiere según se trate de uno u otro país francófono.

4.2. Un ejemplo: el cantón

Para ilustrar lo anteriormente enunciado, realizaremos un breve análisis del término *canton*, denominación dada por diferentes países francófonos a una división administrativa y territorial no siempre coincidente en lo que a sus límites geográficos, políticos y administrativos se refiere.

Los diccionarios bilingües (generales y especializados, jurídicos) proponen el término *cantón* (que, según la RAE, se define como “cada una de las divisiones administrativas del territorio de ciertos Estados, como Suiza, Francia y algunos americanos”) como equivalente del término francés *canton*. Sin embargo, dicho término no remite siempre al mismo concepto en función del país al que se refiera. Nos encontramos, pues, ante una diferencia cultural relacionada con “lo

francófono” que no suele estar recogida en las obras de consulta primarias, esto es, diccionarios y glosarios.

Veamos qué realidad se esconde tras el término según el país considerado.

En Francia, el *canton* es, por orden decreciente, la cuarta división territorial (por debajo de las *régions*, los *départements* y los *arrondissements*, y por encima de las *communes*). Actualmente, el Hexágono cuenta con algo más de 4000 *cantons*.

En Luxemburgo, el territorio se divide en tres *districts* que, a su vez, se subdividen en *cantons* (un total de 12) y estos, por su parte, en *communes* (116). Pero no tiene *provinces* ni *départements*. Los cantones luxemburgueses no tienen una estructura administrativa propia sino que son divisiones territoriales que sirven para establecer los límites de las circunscripciones electorales.

En Suiza, sin embargo, el *canton* es la principal división territorial y cada uno de los 26 *cantons* que forman parte de la Confederación Helvética tiene su propia constitución, parlamento y gobierno. Los cantones suizos se dividen en *communes*. Existe además un nivel intermedio, el *district*, existente sólo en algunos *cantons*.

Algunos países africanos que fueron colonias francesas heredaron en parte la división administrativa y territorial de Francia. Así, en países como Senegal, Camerún, Mali o Marruecos, entre otros, encontramos *communes*, *régions*, *provinces* o *départements*, aunque la independencia de dichos países y las diferentes situaciones políticas e históricas vividas por cada uno de ellos hacen variable el alcance geográfico, político y administrativo de cada una de estas subdivisiones. Esto mismo es de aplicación para países asiáticos que fueron, en su día, colonias o protectorados franceses, como es el caso de Vietnam, Laos o Camboya, países que formaron la denominada Indochina Francesa.

4.3. Tipos de uniones y regímenes matrimoniales

La forma en la que se organizan las uniones entre personas es otra posible fuente de discrepancias entre los sistemas jurídicos. Estas discrepancias están relacionadas con aspectos legales y culturales que han hecho multiplicarse las modalidades de unión, exigiendo al traductor un amplio proceso de documentación para poder reflejar correctamente los matices del texto original.

Como consecuencia de las diferentes visiones que cada Estado o cada cultura tiene de las uniones entre personas y de los cambios que se están viviendo en estas últimas décadas, el abanico de posibilidades se ha visto sensiblemente ampliado. Entre los tipos de uniones que se dan en Francia, por ejemplo, podríamos

distinguir tres: el matrimonio, el denominado *Pacte civil de solidarité* o *PACS*, y el *concubinage*. En el primer caso, nos encontramos ante un tipo de unión claramente definida y asentada como una unión entre un hombre y una mujer con el propósito de construir una vida en común y una familia. En cuanto al *PACS*, se trata de un tipo de unión civil instaurada legalmente en Francia desde 1999 mediante la ley 99-944, en la que ambas partes se comprometen a organizar su vida en común en torno a unos derechos y obligaciones que ambos contraen, y que pueden suscribir tanto parejas heterosexuales como homosexuales. El tercer caso, el del *concubinage*, regulado en el art. 501-8 del Código Civil francés, corresponde a una unión de hecho, caracterizada por una vida en común que posee un carácter estable y continuo aunque presenta múltiples variaciones, por lo que resulta difícil de definir. En cualquier caso, puede ser refrendada mediante un acta notarial. Datos estadísticos indican que en los diez primeros años de funcionamiento del *PACS*, más de 700.000 uniones han sido formalizadas mediante la firma ante notario de este tipo de pacto, generando los correspondientes documentos susceptibles de ser traducidos.

En el caso de España, existen únicamente dos tipos de unión legal, los matrimonios y las parejas de hecho, este último en virtud de la ley 2/2003. Los matrimonios se inscriben en el Registro Civil y las parejas de hecho han de registrarse a nivel local en el ayuntamiento en el que residan, donde existe un Registro de Parejas de Hecho. De este modo, las tres figuras recogidas por la legislación francesa pasan a ser dos en el caso español. A esta primera diferencia se le añade el hecho de que desde 2005, en virtud de la ley 13/2005, en España se pueden celebrar matrimonios entre personas del mismo sexo, lo cual hace que el proceso traslativo de determinados documentos requiera por parte del traductor un especial celo a la hora de tratar conceptos en principio universales, pero que engloban realidades más o menos amplias en función del ordenamiento jurídico al que remiten.

Desde el punto de vista lingüístico se han producido modificaciones legales en cuanto a la terminología que se debe utilizar en los documentos en función de las nuevas realidades contempladas por la ley. Por ello, el traductor habrá de ajustarse a dichos cambios que afectan, por ejemplo, al uso de ciertos términos, como “marido” y “mujer”, que han pasado a ser “cónyuges”, o “padre” y “madre”, que se denominan ahora “progenitores”⁴. Por lo tanto, en lo que respecta

⁴ No obstante, muchos certificados de matrimonio que se expiden actualmente utilizando los formularios antiguos aún usan la terminología anterior a la ley referida, de modo que el traductor se ve obligado a lidiar con datos que aparentemente son incongruentes, ya que junto a denominaciones femeninas aparecen nombres masculinos o viceversa.

a los tipos de unión civil y a los tipos de matrimonio, ya hemos podido comprobar cómo entre Francia y España hay diferencias relacionadas con el nivel de regulación o reconocimiento y con la condición sexual de los contrayentes.

Si continuamos extendiendo el área geográfica de nuestro análisis, hallaremos otras diferencias relacionadas con elementos culturales como la monogamia y la poligamia. Mientras que el primero responde a un tipo de matrimonio en estrecha vinculación con la cultura judeocristiana, el segundo remite a algunos países del ámbito musulmán donde se permite este tipo de matrimonio, siempre y cuando se cumplan una serie de condiciones, como es el caso, por ejemplo, de Marruecos o de Mali⁵. Aunque en la cultura y los ordenamientos jurídicos occidentales este tipo de matrimonio esté prohibido, los traductores han de respetar el contenido del texto original y a veces introducir las aclaraciones o oposiciones pertinentes.

Otra falta de paralelismo que atañe a los tipos de uniones o matrimonios es la relacionada con el régimen económico. Se trata de otra posible fuente de problemas de traducción ya que no tiene por qué haber, y de hecho no lo hay, una equivalencia exacta entre los diferentes tipos de regímenes matrimoniales o paramatrimoniales⁶ que existen en los distintos países del ámbito francófono. Cada Estado regula de una manera determinada las relaciones que se establecen entre los cónyuges y que pueden variar sensiblemente en función de la cultura del país del que se trate. Como mencionábamos en la introducción, lo francófono se aplica tanto a países europeos y de culturas occidentales, por ejemplo Canadá, como a países musulmanes, de modo que las figuras legales pueden diferir sensiblemente. Además, se trata de normas jurídicas que evolucionan a lo largo de los años y que dan lugar muchas veces a notas explicativas por parte del traductor cuando éste estima oportuno aclarar algún aspecto especialmente relevante para el documento en cuestión⁷.

⁵ En países como Marruecos, aunque exista la posibilidad legal, de facto resulta difícil encontrar matrimonios polígamos. No ocurre lo mismo en otros países de cultura musulmana como Arabia Saudí o los Emiratos Árabes Unidos, aunque de cara a los objetivos de este artículo quizá no sean tan interesantes porque la lengua oficial de estos países es el árabe y no son tan proclives como Marruecos a generar documentos escritos en francés.

⁶ En el caso de España, se trata de un tipo de acuerdo que se firma ante notario y en el que se fijan las condiciones económicas o de otro tipo que van a regir la convivencia y, llegado el caso, la ruptura. En el caso francés, las sucesivas reformas legislativas también han asemejado bastante la regulación económica de los partenaires a las de los cónyuges de un matrimonio.

⁷ Por ejemplo en Francia existen actualmente cinco tipos de regímenes matrimoniales (*régime de communauté de biens réduite aux acquêts*, *régime de la communauté universelle*, *régime de la communauté de meubles et acquêts*, *régime de participation aux acquêts* y *régime de séparation des biens*), mientras que en España existen únicamente tres (régimen de sociedad de gananciales, régimen de separación de bienes y régimen de participación). En Marruecos, en principio, existe únicamente el

CONCLUSIONES

A guisa de conclusión, y tras lo anteriormente expuesto, pensamos que sería conveniente hacer las siguientes reflexiones:

1. En el proceso traslativo de los documentos aquí considerados, son varios los procedimientos y métodos de traducción que se pueden adoptar para salvar los diferentes obstáculos relacionados con las divergencias a las que anteriormente aludíamos.

Aunque a veces se puede optar por la traducción literal o la equivalencia, reconocida por los diccionarios especializados y refrendada por el uso, como es el caso de *canton* por *cantón*, en muchos casos, la solución a la que recurren la mayoría de los traductores es la introducción de notas a pie de página. Con esta opción, a veces se realiza una traducción literal para proporcionar al lector una información puramente lingüística y facilitar la comprensión del término original, pero sin equipararlo a ningún otro término análogo perteneciente a la cultura meta. Otras veces, se opta incluso por dejar el término sin traducir ante la inexistencia de un concepto equivalente en la lengua de llegada. También se suele recurrir a las notas a pie de página cuando las equivalencias son únicamente parciales, como en el caso de los regímenes matrimoniales, fenómeno al que antes aludíamos.

2. En traducción, y especialmente en el caso de la traducción jurídica, no sólo se traducen lenguas sino también culturas. En realidad, las diferentes culturas son el punto de partida para la creación de cualquier tipo de documento, redactado en una determinada lengua. En traducción jurídica, por tanto, el papel del traductor debe obedecer, por un lado, a la fidelidad al ordenamiento jurídico de partida, en el sentido de que se respetan el contenido y el orden de aparición de los elementos, y, por otro, al respeto de las convenciones lingüísticas de la lengua de llegada, ya que se han de utilizar distintas técnicas de traducción para poder reflejar nociones que, a veces, no son las propias de su cultura. Se puede afirmar, pues, que priman la lengua meta y la cultura origen, lo que justifica el carácter híbrido que adquieren las traducciones de textos jurídicos y administrativos.

Bibliografía y webgrafía

Borja Albí, A. (2007) *Estrategias, materiales y recursos para la traducción jurídica inglés-español*, Castelló de la Plana, Edelsa-Publicacions de la Universitat Jaume I.

régime de séparation de biens pur et simple, aunque con algunos matices. Así podríamos continuar la lista con numerosos países y seguiríamos encontrando diferencias.

- Casas Cabido, F. J. (2000) *Las dificultades de la traducción jurada al español de documentos registrales procedentes de países francófonos*, Versión electrónica disponible en: <http://www.tradulex.org/Actes2000/sommaire.htm>
- Feria García, M. C. (1999) “La traducción jurada de actas matrimoniales marroquíes” in *M.C.*
- Feria García (ed.), *Traducir para la justicia*, Granada, Comares, pp. 221-258.
- Ortega Arjonilla, E. y San Ginés Aguilar, P. (eds.) (1997) *Introducción a la traducción jurídica y jurada (francés-español)*, Granada, Comares.

http://noticias.juridicas.com/base_datos/Privado/cc.html#
<http://reliquies.iespana.es/pag%20islam/calendario.htm>
http://ubkf.com/DIP_regimes_matrimoniaux.html
<http://www.angelfire.com/co/Dochy/REGMAT.html>
<http://www.eurojuris.net/assets/ibero-fr/famille%20-%20espagne%20-%20r%C3%A9gimen%20econ%C3%B3mico%20matrimonial%20-%20yvonne%20lasance%20-%20denia.pdf>
<http://www.francophonie.org/>
<http://www.luxembourg.public.lu>
<http://www.pratique.fr/regimes-matrimoniaux.html>
<http://www.rae.es>

Francisca García LUQUE es doctora en Traducción e Interpretación por la Universidad de Málaga desde el año 2002. Ha impartido docencia en licenciatura y máster en las Universidades de Valladolid, Granada y Málaga. Sus líneas de investigación abarcan la traducción audiovisual, la interpretación y la traducción jurídica. Simultanea su trabajo docente e investigador con el ejercicio de la traducción jurada desde el año 1999.

Tanagua BARCELÓ MARTÍNEZ es profesora del Departamento de Traducción e Interpretación de la Universidad de Málaga desde el año 2007. Anteriormente, impartió docencia en la *Université de Nice-Sophia Antipolis* (Francia). Sus líneas de investigación abarcan la traducción jurídica y socioeconómica y los aspectos gramaticales y culturales de la lengua francesa. Simultanea su trabajo docente e investigador con el ejercicio de la traducción jurada desde el año 1999.

The lawfulness of translating crimes against the person from English into Romanian

Ileana Chersan

Police Academy, Bucharest

Résumé. Tout vocabulaire spécialisé est considéré comme un reflet de l'émergence et du développement d'une communauté de locuteurs. Lorsque le lexique anglais et roumain de la loi, de la police et des crimes est comparé, la discordance lance un défi à long terme : comment trouver les équivalents des termes clés acceptables, même si entièrement validés. L'analyse de l'ensemble des systèmes s'appuie sur une suite d'explications, des textes de référence et des codes. Pourquoi, par exemple, le mot *manslaughter* arrive à signifier soit *omor* soit *omor din culpă*? Ou, pourquoi, *lipsirea de libertate* peut être rendu soit par *abduction* soit par *kidnapping*? L'approche systématique de deux systèmes juridiques à partir d'un point de vue lexical sémantique peut révéler une perspective plus approfondie pour la compréhension et l'atténuation des différences.

Mots-clés : English legalese (jargon juridique anglais), les écarts culturels, les crimes contre la personne.

I. INTRODUCTION

Each language is a social instrument of communication, the original product of a culture and of a mentality. Rendering a message in its entirety from one language to another has generated heated debates among linguists, considering that we do not translate to understand, but to make others understand.

Law is a social phenomenon, the product of a culture, and as such it is logic, normative and individual. As a specialized field, or a social dialect, law makes use of its own vocabulary and its jargon and is considered both semantically stable and scientifically certain. English *legalese* derives from legal traditions, thought and culture, and as such, any rushed and skimmed translation into any other language has little chance of success.

This article presents dynamic equivalences of terms – in the lexical field of ‘crimes against the person’ - addressed pragmatically in English and Romanian. Particular traits of legal translation are considered and exemplified, leading to a small-scale glossary of criminal law terms selected from various sources against their specific English and Romanian background.

II. THE SPECIFICITY OF LEGAL TRANSLATIONS

2.1. Linguist or legal practitioner?

Is double training - in translation and law - necessary to translate legal terms and texts? If so, to what an extent? These questions suggest that it is difficult for a linguist to translate a legal document without possessing minimum legal knowledge in both languages (Lavoie, 2003:3), just as it is difficult for a legal practitioner to translate a text without mastering both languages, the various semantic nuances and their interpretation. Translators may have problems grasping complicated legal concepts, but basic law courses ease the path to a comprehensive translation process. The tools and objects of the law are the language itself; consequently, one’s understanding of the law will depend to a great extent on one’s knowledge of the language the law is written into.

Anglicisms have long been the target of translators, linguists and lexicographers. For instance the use of the term *crimă* has overlapped the embedded meaning of *infracțiune* on top of that of *omor* in “crime contra vieții și libertății persoanei”.

Other terms are abusive calques of the English, such as *statutar* (from *statute*), or *jurisdicție* (from *jurisdiction*). The former has now been replaced by *legislativ* (for example *drept statutar* is replaced by *drept legislativ*, and *dispoziție statutară* becomes *dispoziție legislativă*). *Jurisdicție* is now rendered as *autoritate teritorială, legislativă, putere* or *competență*.

The optimal linguist – legal practitioner combination is the one possessing knowledge of the subject matter settled in a lexicological context. Inter-disciplinarity is crucial to training, if not throughout the entire translating endeavour.

2.2. Targeted research

The relatively rich vocabulary of the English law (up to 20,000 terms), its complexity and culturally-bound reference urge users to approach various terminological resources to unequivocally describe otherwise foreign notions and

realities. In any legal translation, terminological research is all-important. As an example, many regulations are based on specific statutes and the language of translation must be the one used in those statutes.

Research stages combine the acquisition of fundamental concepts of law and basic legal terminology, as well as compared phraseology from exhaustive dictionaries and texts, with an ongoing development of the translation skill applied to specialized terms and texts. Along with terminological glossaries and explicative mind maps on given topics, a compared analysis of bilingual texts, if available, often proves a valid term and discourse-oriented technique.

An example is the keyword *law*, defined and translated in various dictionaries in ways confusing to the lay people. The definitions are based on a reality which is directly perceptible by and accessible only to the professional crossing the borders between legal systems.

2.3. A 'lawful' translation of legal English into Romanian

Epistemologically, legal translation must meet the following criteria: the normative character of the legal text, the discourse of the law, the socio-political diversity of various legal systems, and a multidisciplinary approach to research and translation (Gemar, 1979:1).

The third characteristic displays an extremely conservative use of English in the legal profession. On the other hand, the civil and criminal law system in Romania is based on that of France. Terminologically, English common law expressions could be used to translate many Romanian legal terms, but some new ones had to be devised. Newly coined expressions literally translated the English although sometimes had little contextual meaning in Romanian. One of the most blatant examples of this is the English use of the expression *rent* to translate *rentă* which is in fact an *annuity*. Seen on its own, the translation of *rent* means little to the layman.

Often, in translating a text based on and referring to a certain statute, a translator notices that the Romanian terminology in the text corresponds to that in the statute. In most such 'exportable' cases, the translation already 'consecrated' must be respected, and the temptation to improve must be resisted (e.g. the citation of statutes, paragraphs and articles). However, there is an exaggerated tendency to parrot source texts word for wordly. Any translation requires that the original construct be followed to a certain extent but this technique seems to be abused in legislation. The translator "may follow the letter of the law or not, as he sees fit, but he must always accurately reproduce the spirit of the law" (Clive, 1979:61) and exclude all ambiguity.

While translating from English or Romanian, paramount differences in form and meaning are considered to reflect important cultural divergences. Setting aside the ‘common legal space’, the English law relies on the rule of law set to solve, not prevent litigations, and where remedies precede rights. On the other hand, the Romanian law is a means, justice is an aim, and regulations are general, targeted at preventing anti-social acts. When *habeas corpus* faces the *Bill of Rights*, it is not logic but empiric which sets a quasi-stable reference code.

III. ‘CRIMES AGAINST THE PERSON’ VERSUS ‘CRIME ȘI DELICTE CONTRA PERSOANEI’

To approach any translation from the British-American law, we need to define normative concepts applicable to that space. The law is movable and specific, and the interpretation of meanings gravitates around the ‘due process of law’.

A ‘crime against the person’, often simply referred to as ‘violent crime’, is arguably the most serious species of crime addressed by the criminal law. *Homicide, rape, assault* and *battery* are all considered to be crimes against persons. These violent crimes have the potential to incur the heaviest punishment dealt out by the criminal law, up to and including the death penalty in some countries for the most despicable offenses.

For the purposes of criminal law, *person* refers to the health and integrity of the body, as well as the freedom to move about willfully. Any attempt to wrongfully harm or wrongfully imprison another person is considered to be a crime of this type.

Certainly, deliberate violence done to a person can count as crime against the person. But actual violence is not necessarily required for something to be a crime against the person. Someone who acts aggressively and threateningly, as if to make someone else believe they are about to be attacked, might be guilty of a crime against the person (assault, in this case), which is different from the Romanian stipulation in the field. And someone who takes an unwilling hostage and demands ransom is probably committing a crime against the person (*kidnapping*), even if the prisoner is treated with the utmost courtesy and care. Nobody was physically harmed in either of these examples, but threatening or attempting harm, as well as robbing people of their liberty, can qualify as crimes against persons by the English criminal law.

In England and Wales it is the job of the Crown Prosecution Service (CPS) to prove the guilt of the accused in most cases. It is the job of the defendant's

solicitor or barrister to prepare and submit a defence. This is done in court by testing the strength of the evidence against the defendant using methods such as discrediting witnesses or challenging the legality of evidence e.g. a stop and search carried out by a police constable was not lawful according to the rules under section 2 of the Police and Criminal Evidence Act 1984. The court must be satisfied that the defendant is guilty beyond reasonable doubt before a conviction can be achieved. All of these elements are derived from the Rule of Law, which exists to protect personal liberty.

Every element of an offence falls into one of two categories: *actus reus* (Latin for "guilty act") and *mens rea* (Latin for "guilty mind"). A crime can only be committed where both *actus reus* and *mens rea* occur at the same time. The *mens rea* of a crime is made up of those elements which relate to the state of mind of the accused. In order to establish whether a criminal offence has been committed, we must first establish what the components of that offence are. As an example, *murder* was defined Under the Common Law as 'the unlawful killing of a human being with malice aforethought'. The term *malice aforethought* did not necessarily mean that the killer planned or premeditated on the killing, or that he or she felt malice toward the victim. Generally, *malice aforethought* referred to a level of intent or recklessness that separated murder from other killings and warranted stiffer punishment. The definition of murder has evolved over several centuries. Under most modern statutes in the United States, murder comes in four varieties: (1) intentional murder; (2) a killing that resulted from the intent to do serious bodily injury; (3) a killing that resulted from a depraved heart or extreme recklessness; and (4) murder committed by an accomplice during the commission of, attempt of, or flight from certain felonies. Some jurisdictions still use the term *malice aforethought* to define intentional murder, but many have changed or elaborated on the term in order to describe more clearly a murderous state of mind. They also maintain a statute that defines the term *malice* and its two types: express and implied. Express malice exists 'when there is manifested a deliberate intention unlawfully to take away the life of a fellow creature'. Malice may be implied by a judge or jury 'when no considerable provocation appears, or when the circumstances attending the killing show an abandoned and malignant heart'. 'Unlawful', 'intentional', 'depraved' and 'reckless' all refer to the *mens rea* involved in the commission of such a crime.

The Romanian equivalent, *omor*, stands apart by characteristics associated with an array of individual translations: 1. murder, 2. manslaughter, 3. homicide, 4. (măcel) massacre, 5. (măcel) carnage 6. (măcel) slaughter.

Choosing the appropriate translation leads to an in-depth research, which distinguishes between *omor*, *omorul deosebit de grav*, *omorul calificat*, *omorul din culpă*; *omorul calificat* is part of the crimes against life¹, committed under one of the following aggravating circumstances (*mens rea* and *actus reus* combined): with premeditation; for material gain; against a spouse or close relative; taking advantage of the victim's inability to defend themselves; through means endangering the lives of more people; connected to the victim's job-related or other public responsibilities; to escape prosecution or to aid another escape prosecution, arrest or sentencing; to assist or hide the commission of another crime; in public.

The former *omorul deosebit de grav*², now part of *omorul calificat* is committed under one or more of the following circumstances: with cruelty; against two or more persons; by a repeated offender; to aid committing or hide the commission of a robbery; against a pregnant woman; against a public official (magistrate, police officer, gendarme or military officer) on duty or duty-related. A cross-examination of the terms under question leads us to a slightly different choice of equivalents, as shown in the table below. The table also combines similarly definable words of the field with their Romanian equivalents. Extended, this can eventually stand as a small-scale translation tool for the practitioners of law.

Crimes against the person	Infracțiuni și delictе contra persoanei
homicide (in general)	omor, omucidere
murder	omor calificat
felony murder	omor calificat (deosebit de grav)
(voluntary)manslaughter	omor fără premeditare
(involuntary)manslaughter	uciderea din culpă / prin imprudență
attempted murder	tentativa de omor
soliciting to murder	sinuciderea
suicide	instigarea la omor
assisting suicide	determinarea sau înlesnirea sinuciderii
euthanasia	eutanasiere
(common) assault	lovirea / amenințarea
battery	vătămare corporală
felonious / aggravated assault	lovituri cauzatoare de moarte
grievous bodily harm	vătămare corporală gravă
child abuse and neglect	abuz asupra minorilor
kidnapping	lipsire de libertate

¹ Section I, ch. I, title II, art. 175, *Criminal Code, Crimes and Offenses*

² Section I, ch. I, title II, art. 176, *Criminal Code, Crimes and Offenses*

abduction	lipsirea de libertate a minorului
hostage taking	luarea de ostatici
false imprisonment	lipsirea de libertate în mod ilegal
domestic violence	violența în familie
violence in the workplace	hărțuirea și violența la locul de muncă
violent aggressive driving	violența la volan
bigamy	bigamie
(illegal) abortion	avort ilegal
forcible rape of women and girls	viol
homosexual rape / buggery	viol
statutory rape	act sexual cu un minor
incest	incest
slander	defăimare
libel	calomnie

In the same line of correspondence is *lipsirea de libertate*, paired with *kidnapping* in case of limiting someone's freedom of movement, usually associated with ransom demands, *abduction* if the victim is under 16, *hostage taking*, when the perpetrator makes demands and uses victims as collaterals, and *false imprisonment*, usually the onset of more serious crimes against the person, such as rape, torture or murder.

IV. CONCLUSIONS

The Romanian and English socio-cultural background and specifically the legal systems and contexts are both the keystone and the starting point of functional translations. The translator's tool, a complete and reader-friendly dictionary of law should always support definitions with legal explanations, annotations and examples. Polysemic words, neologisms, compounds and collocations are to be addressed carefully and specifically.

A 'lawful' standardization in translating technical legal terms has to approach various reference systems as a whole; their taxonomy provides clear evidence of similarities and differences in the field of law and language.

Future research can develop on conceptual frames of crimes and set up a database of functional equivalences in various languages based on referential features.

Bibliography

- Clive, M. (1979) "Some Notes on Legal English Translation" in *META* XXIV, p. 1.
- Cozma, M. (2006) *Translating legal-administrative discourse*, Timișoara, Ed. Universității de Vest.
- Gardner, T. Anderson, T.M. (2006) *Criminal Law*, ninth edition, Belmont, Thompson Wadsworth.
- Gemar, J.C. (1979) "La traduction juridique et son enseignement: aspects theoretiques et pratiques" in *META* XXIV, p. 1.
- Gemar, J.C. (1988) "La traduction juridique: art ou technique d'interpretation?" in *Meta*, XXXIII, p. 2.
- Groffier, E. (1990) "La langue du droit" in *META*, XXXV, p 2.
- Hanga, V. (1998) *Dicționar juridic român-englez, englez-român*, București, Editura Lumina Lex.
- Koustivitis, V.G (1990) "La traduction juridique: standardization versus creativite" in *META* XXXV, p. 1.
- Lavoie, J. (2003) Faut-il etre juriste ou traducteur pour traduire le droit? in *META*, XLVIII, p. 3.
- Lee, D.S., Hall, C., Hurley, M. (1999) *American Legal English – Using Language in Legal Contexts*, The University of Michigan Press.
- Maley, Y. (1994) *The Language of the Law*, London, Longman.
- Mounin, G. (1979) "La linguistique comme science auxiliaire dans les disciplines juridiques" in *META*, XXIV, p. 1.
- Riva, N. (1981) "Droit public et traduction" in *META*, XXVI, p. 3.
- Stoichițoiu-Ichim, A. (2001) *Semiotica discursului juridic*, București, EUB.
- Stroe, G. (2007) *Un nou Cod Penal și un nou Cod de Procedură Penală*, București, Tempus.

Ileana CHERSAN is an English teacher and trainer at the Police Academy in Bucharest. She is co-author of English for Law Enforcement, Macmillan.

La langue française et l'Orthodoxie : une terminologie religieuse spécialisée et ses reflets dans la traduction

Felicia DUMAS

Université „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

Abstract. The translator of orthodox texts (on spirituality and theology) into French is bound to mediate between the linguistic and confessional level at the same time. Our aim is to analyse the dynamics of this mediation with special attention given to the text choice, translation context and the target reader.

Keywords: translation, orthodox terminology, mediation, linguistic competence, confessional competence.

I. ARGUMENT

Depuis 1989, les traductions de textes religieux orthodoxes entre le roumain et le français ont connu un grand essor. Exercice alléchant pour le traducteur roumain francophone, ce type de traduction suppose néanmoins des compétences spécifiques précises, linguistiques et confessionnelles à la fois, requises par la nature même des textes concernés. Du point de vue confessionnel, la langue française n'est pas représentée comme langue-support de l'orthodoxie, comme la langue roumaine ; du point de vue linguistique, cette compatibilité confessionnelle assez récente est individualisée au niveau d'une terminologie religieuse orthodoxe (Dumas, 2009a), très spécialisée du point de vue de ses dénominations.

Le traducteur de pareils textes (religieux, de spiritualité et de théologie orthodoxe) est nécessairement un double médiateur : au niveau linguistique, tout comme au niveau confessionnel. Nous essaierons d'analyser les mécanismes de cette double médiation, dans ses relations avec le choix du texte, le contexte de la traduction et le destinataire de celle-ci. Une bonne maîtrise de la terminologie

religieuse orthodoxe développée et fixée en langue française représente, d'après nous, la condition fondamentale et obligatoire pour l'accomplissement de toute traduction de ce type ; la réussite de celle-ci suppose également de la part du traducteur, au-delà des compétences linguistiques, un côtoiement du paradigme religieux concerné.

Comment et dans quel cadre institutionnel former des professionnels de ce type de traduction ? Y a-t-il une réflexion sur la didactique d'une telle profession en Roumanie, y compris dans les facultés de théologie orthodoxe ? Nous essaierons de proposer quelques réponses à ces questions, à travers une étude des implications d'une bonne maîtrise de la terminologie religieuse orthodoxe individualisée en français pour la réussite de l'acte de la traduction, ainsi que de quelques profils de traducteurs de ce type de textes et de leurs compétences de double médiation.

II. RICHESSE ET DIVERSITÉ DES TRADUCTIONS

En effet, dans la collection « Grands spirituels orthodoxes du XX^e siècle » de la maison d'édition suisse L'Âge d'Homme de Lausanne, sont parues de nombreuses traductions de littérature de spiritualité orthodoxe, du roumain et du grec, langues « traditionnellement orthodoxes » qui nous intéresseront particulièrement dans ce travail. Nous ferons référence notamment au livre *Le Père Cléopas*, traduit du roumain par un moine orthodoxe français¹ et au volume *Anthologie de conseils* du Père Porphyre, traduit du grec par Alexandre Tomadakis². D'autres traductions du même type ont paru dans des maisons d'édition monastiques grecques et françaises : la version française du recueil des *Discours ascétiques* de saint Isaac le Syrien a été publiée aux éditions du monastère orthodoxe français Saint-Antoine-Le-Grand et du Monastère de Solan, métochia de Simonos Petra. Elle a été faite du grec par le père archimandrite Placide Deseille, moine orthodoxe français, fondateur des deux monastères. Les *Lettres* du père Païssios, moine du Mont Athos, ainsi que son recueil de portraits de moines athonites intitulé *Fleurs du jardin de la Mère de Dieu* ont été traduits du grec en français par des moniales grecques francophones du monastère (grec) Saint-Jean-Le-Théologien, Souroti de Thessalonique.

En ce qui concerne les versions françaises des textes liturgiques orthodoxes (traduits du grec notamment), celles-ci sont parues surtout dans des

¹ Il s'agit du hiéromoine Marc, actuellement évêque vicaire de la Métropole Orthodoxe roumaine d'Europe Occidentale et Méridionale.

² Alexandre Tomadakis, universitaire français d'origine grecque.

maisons d'édition monastiques en France³, en Belgique – aux éditions de Chevetogne⁴, ou bien à Rome, sous l'égide de la Diaconie apostolique.⁵ Comme la langue grecque est la langue liturgique par excellence de l'orthodoxie, l'ensemble des textes des offices et des livres liturgiques ont été traduits du grec. Il s'agit d'abord des textes des liturgies eucharistiques, celle de saint Jean Chrysostome en particulier⁶, de la liturgie des présanctifiés, des complies, des pannychides, de l'Horologion, de la Paraclisis à la Mère de Dieu, des acathistes aux saints les plus importants, etc. Les traducteurs de ces textes sont des moines orthodoxes, ou, dans le cas du père Denis Guillaume, devenu orthodoxe par la suite.

On peut déjà le constater : le nombre de traductions de textes liturgiques, ou de spiritualité orthodoxe – du grec surtout – est considérable en langue française. Comme nous l'avons montré ailleurs (Dumas, 2009a), c'est par l'intermédiaire de ces traductions que se sont fixées en français les normes définitives de ce que nous appelons une terminologie orthodoxe. La particularité la plus importante de cette terminologie est son aspect culturel, confessionnel, de « nomenclature » de spécialité⁷. Elle est composée de termes (simples et complexes) qui désignent de manière univoque des notions précises qui appartiennent à la religion orthodoxe ; ce sont des termes qui relèvent (à l'intérieur de ce « domaine » confessionnel) de plusieurs champs sémantiques, lexicalisés en français de façon différente selon les champs notionnels qui les caractérisent : termes liturgiques, termes théologiques, termes de la pratique religieuse courante. À l'intérieur de chacune de ces catégories, il y a plusieurs sous-catégories : par exemple, au niveau des termes liturgiques, on peut distinguer ceux qui désignent des livres, des objets, des vêtements, des offices, des hymnes, des prières, etc. En ce qui concerne les termes théologiques, il y a également d'autres sous-catégorisations possibles : termes dogmatiques, termes propres à la théologie morale, etc.

³ Mentionnons les monastères masculins Saint-Antoine-le-Grand, métochion de Simonos Petra et, respectivement, de Cantauque, ce dernier placé sous la juridiction de la Métropole Orthodoxe Roumaine d'Europe Occidentale et Méridionale.

⁴ Monastère masculin uniate, de rite gréco-catholique.

⁵ Il s'agit d'une institution créée par le père Denis Guillaume (diacre du siège apostolique de Rome, d'où le nom de Diaconie apostolique), qui en était le seul membre. Moine au monastère uniate de Chevetogne, rattaché temporairement au Collège grec de Rome, le père Denis Guillaume est devenu orthodoxe en 1994.

⁶ Il y a cinq traductions françaises de cette liturgie eucharistique à l'heure actuelle.

⁷ La terminologie est définie généralement comme l'ensemble des mots et expressions, pourvus de leur définition, par lesquels une discipline scientifique ou technique réfère aux notions qui la constituent selon Teresa Cabré (1998). Terminologie est parfois synonyme de nomenclature et de langue de spécialité (ce dernier syntagme étant employé dans la didactique des langues) (P. Charadeau, Maingueneau, 2002 : 567).

Pour revenir aux normes lexicales qui sous-tendent cette terminologie, le choix des techniques normatives reflète de manière explicite le processus de double médiation dont nous parlions plus haut, linguistique et confessionnelle, entreprise par les traducteurs de ce type de textes. La médiation linguistique est accomplie au niveau des choix lexicaux proposés comme normes dans ces traductions ; la médiation confessionnelle est assurée par la formation particulière des auteurs de ces traductions : la plupart d'entre eux sont des moines, des prêtres-moines (hiéromoines), des archimandrites, des théologiens (comme le père archimandrite Placide Deseille, grand spécialiste en patrologie), ou bien des moniales orthodoxes. Autrement dit, des personnes très directement concernées par la pratique de la foi, des gens de l'intérieur de l'Eglise, pleinement conscients de la responsabilité confessionnelle de leur tâche linguistique très complexe de traduction. C'est leur profil confessionnel « habituel » qui s'avère être le profil idéal pour toute traduction de textes théologiques ou spirituels orthodoxes ; il est intimement lié à d'autres facteurs très importants qui caractérisent ce type de traductions : le choix du texte et le contexte de la traduction, en étroite relation à leur tour avec le destinataire de celle-ci. Ce sont les traducteurs qui décident de l'importance spirituelle ou liturgique des textes à traduire et ce sont eux qui initient le public-destinataire de leurs traductions dans la terminologie religieuse, qu'ils expliquent de façon explicite (en glossaires ou notes en bas de pages) ou implicites (au niveau du texte-même, surtout s'il s'agit d'un texte liturgique) (Dumas, 2009b).

III. TRADUCTION ET TERMINOLOGIE ORTHODOXE

Par contexte de la traduction, nous comprenons ici l'ensemble des facteurs socio-culturels qui concourent de l'extérieur à l'accomplissement de l'acte de la traduction, en l'engendrant : nécessité liturgique, catéchèse, initiation théologique, familiarisation avec une littérature spirituelle de confession orthodoxe⁸. Pour les textes liturgiques proprement-dits, le contexte de leur traduction a été celui de la pratique liturgique de l'Orthodoxie dans des paroisses francophones dans l'Hexagone. Pour que cette pratique se passe en langue française (devenue langue de célébration liturgique), il a fallu traduire l'ensemble des offices et des livres liturgiques orthodoxes du grec ; l'inégalable « champion » de cette entreprise de taille a été le père Denis Guillaume, moine uniate belge devenu orthodoxe vers la fin de sa vie. Excellent connaisseur de la langue grecque

⁸ Facteurs déterminés à leur tour par l'implantation de l'orthodoxie en France et son essor liturgique et spirituel.

et des rituels byzantins, il avait les qualités linguistiques et confessionnelles requises pour cet ample projet de traduction. Les destinataires de ses traductions sont initiés non seulement du point de vue liturgique (par l'accès rendu possible aux textes fondamentaux des offices), mais aussi et surtout du point de vue terminologique. A la fin de son *Spoutnik*, le père Denis Guillaume propose le lexique liturgique orthodoxe le plus complet qui existe en langue française : « Lexique du culte et de la liturgie » (Guillaume, 1997). La France orthodoxe est une mosaïque de juridictions et le français en tant que langue de la célébration liturgique de l'orthodoxie surprend au niveau terminologique cette particularité. Le *Lexique* comprend plusieurs termes empruntés au grec et au slavon en usage dans les paroisses slaves ou grecques et non seulement, cet héritage lexical étant très bien intégré dans un ensemble auquel il confère authenticité confessionnelle (car issu de langues traditionnellement attribuées à l'expression de l'orthodoxie). Voyons quelques exemples :

- le *tchotki* est le nom slave du chapelet, dont le terme grec correspondant est *komvoskhinion* : « Tchotki, n.m. Rosaire slave pour la prière de Jésus. Voir komvoskhinion. » (Guillaume, 1997 : 1247)
- *Vladyko* est un mot slave employé comme forme d'interpellation de l'évêque, dans le milieu slave, repris par la terminologie orthodoxe en français avec cette connotation juridictionnelle et culturelle (tradition slave, russe) : « Vladyko, forme slave du grec Dhespota (voir ce mot) » (*Ibidem* : 1259). Et l'initiation du lecteur est complète s'il a la curiosité d'aller jusqu'au bout : « Dhespota, vocatif de Dhespotis, maître-souverain. C'est donc le titre donné au Christ, puis à l'évêque. Il correspond à celui que le français donne aux évêques : Monseigneur. » (*Ibidem* : 1097).

On retrouve le même souci de proposer un lexique de ce type chez la plupart des traducteurs des textes de spiritualité orthodoxe, et cela dans le même but, d'une initiation lexicale du lecteur francophone dans le contexte immédiat de la traduction – l'implantation de l'orthodoxie en France. Comme le français n'a pas de « vêtement » lexical spécifique pour exprimer les « réalités confessionnelles » de l'orthodoxie, ce sont ces traducteurs qui le créent, au niveau même de leurs traductions. Le traducteur du livre roumain sur la vie du père Cléopas (l'un des grands pères spirituels de la Roumanie contemporaine) agit de la même façon dans le sens de la double médiation : il explique avec l'éditeur certains termes dans un glossaire final. Les termes qu'il choisit pour y être expliqués relèvent de la terminologie religieuse orthodoxe en général, avec quelques particularités des réalités confessionnelles et largement socio-historiques de l'orthodoxie roumaine :

- « Starets (pl. startsi) : Le titre de « starts » (mot qui signifie « Ancien » en russe) est accordé en Roumanie aux supérieurs de monastères et parfois aux supérieurs de skites. Il n'a pas toujours le sens de Père spirituel comme en Russie. » (Bălan, 2003 : 208). Ce terme est mentionné, d'ailleurs, comme marque lexicale de l'orthodoxie d'expression slave, russe, dans l'ensemble des traductions françaises où il est proposé ; c'est la raison pour laquelle, le traducteur de ce texte roumain de spiritualité orthodoxe se sent obligé d'expliquer les particularités lexicales roumaines de son emploi (signification différente, attribuée en français exclusivement au mot d'origine grecque *higoumène*).
- « Vétéro-calendaristes : Toutes les Eglises orthodoxes (sauf l'Eglise de Finlande) suivent le calendrier julien pour la détermination de la fête de Pâques et des fêtes qui lui sont liées (fêtes mobiles). [...] Depuis 1924, le Patriarcat de Constantinople, suivi par l'Eglise de Grèce et quelques autres églises locales, dont l'Eglise de Roumanie, a adopté pour les fêtes fixes le calendrier grégorien, correspondant au calendrier civil universel. Cette réforme et son contexte ont provoqué le schisme des vétéro-calendaristes. » (Idem). Ce terme – non mentionné par le père Denis Guillaume dans son *Lexique* – est encore une preuve concrète de l'initiation lexicale proposée par le traducteur à son lecteur, étroitement liée à l'initiation confessionnelle, au niveau de son effort de la double médiation. Il fait référence à une réalité propre à l'orthodoxie roumaine, où il y a encore des communautés de ce type, que le père Cléopas (personnage principal du livre traduit en français) a essayé de convaincre de revenir au sein de l'église-mère, en se conformant à l'adoption du « nouveau » calendrier.
- « Securitate : Police secrète d'Etat pendant la période communiste » (Idem). La raison d'être de ce mot dans le glossaire religieux est celle de l'initiation totale, socio-historique aussi du lecteur francophone dans la compréhension du contexte d'ensemble de la spiritualité roumaine. Ce système de la police secrète a chassé les pères spirituels des monastères et combattu contre la vie monastique et toute forme de spiritualité en général.
- « Armée du Seigneur (Oastea Domnului) : Organisation religieuse roumaine regroupant des clercs et des laïcs, analogue à l'Armée du salut » (*Ibidem* : 205). Dans ce cas aussi, le lecteur est éclairci sur un terme désignant une particularité de la vie religieuse roumaine.

D'autres termes, nommant des livres liturgiques, des degrés monastiques, des hymnes, des prières, etc., constituent le noyau dur de ce glossaire, étant proposés comme normes lexicales à spécificité confessionnelle orthodoxe : « grand habit : dernier degré de l'état monastique, suivant le rasophorat et le Petit habit » (Idem) ; « Théotokarion : livre contenant les canons à la Mère de Dieu » (*Ibidem* : 208) ; « pannychide : office pour les défunts » (*Ibidem* : 206). Français, devenu moine orthodoxe au monastère de Sihăstria, en Moldavie, le père Marc avait toute l'autorité confessionnelle et linguistique pour l'initiation en français du lecteur de sa traduction d'un texte roumain de spiritualité orthodoxe.

Le traducteur de *l'Anthologie de conseils* du père Porphyre opte pour une autre forme d'initiation linguistique et confessionnelle de son lecteur : les notes en bas de page. Il s'agit toujours d'une pratique normative, car ces notes sont consacrées exclusivement à l'explication des termes considérés comme propres à l'orthodoxie et susceptibles de ne pas être connus par le lecteur francophone. Il est évident que le public-destinataire de ce type de traductions est déjà un public chrétien, qui cherche à se familiariser avec la spiritualité orthodoxe ; si cette initiation confessionnelle se fait à travers le contenu spirituel proprement-dit du livre traduit (il s'agit d'un livre de conseils pratiques d'un grand père spirituel grec contemporain – le père Porphyre), grâce à l'acte même de sa traduction en français, l'initiation linguistique est faite par l'intermédiaire de ces notes explicatives du traducteur. Des noms de livres liturgiques, d'offices ou de prières sont ainsi définis du point de vue lexical et confessionnel, justifiant de la sorte leur emploi au niveau de ce que nous appelons une terminologie religieuse orthodoxe en français. Voyons quelques exemples :

- « Paraclitique ou Grand Octoèque : livre contenant tous les offices d'une série de huit semaines correspondant aux huit tons du chant byzantin. Triode : livre comprenant tous les offices des dix semaines précédant Pâques, depuis le dimanche du publicain et du Pharisien jusqu'au samedi Saint » (Porphyre, 2007 : 103, n.13).
- « Agrypnies : célébrations liturgiques d'une fête qui durent toute la nuit » (*Ibidem* : 118, n.15).

Comme la pratique du glossaire ou du lexique, l'insertion des notes en bas de page prouve le même souci des traducteurs pour la double médiation dont il est question dans cet article. Il s'agit de deux types de pratiques normatives explicites qui participent de l'individualisation lexicale en français de la terminologie religieuse orthodoxe (Dumas, 2009b).

IV. PROFILS DES TRADUCTEURS

Cette double médiation du traducteur s'accomplit également au niveau du choix du texte de spiritualité orthodoxe à traduire. C'est à lui, au traducteur, de décider du degré d'intérêt que pourrait représenter un ouvrage en vue d'une traduction possible, du grec ou du roumain (pour des raisons culturelles-confessionnelles). Nous avons vu des exemples de livres de biographie spirituelle (celui sur le père Cléopas) ou de conseils (le dernier invoqué sur le père Porphyre), ainsi que les livres liturgiques proprement-dits. Un livre de spiritualité monastique a été traduit par le père archimandrite Placide Deseille pour un public encore plus ciblé : les moines et les moniales de France, et les chrétiens désireux de perfection spirituelle. Il s'agit des *Les Discours ascétiques* de saint Isaac le Syrien. Le contexte de la traduction est intimement lié au public visé par le contenu ascétique du texte, ainsi qu'au profil linguistique et confessionnel du traducteur. Moine orthodoxe français, pratiquant de cette ascèse dont il est question dans le livre traduit en français, excellent connaisseur de la langue grecque (ayant effectué plusieurs séjours au Mont Athos), le père archimandrite avait donc le profil idéal du traducteur d'un texte de cette nature. Les autres traducteurs, comme nous l'avons déjà vu, sont eux aussi des autorités religieuses en matière de contenu confessionnel des textes à traduire, avec des compétences linguistiques dans les langues à traduire. Ils ne sont pas formés dans le but de ce type d'exercice de traductions ; ils ne sont pas le produit d'une réflexion institutionnelle ou d'une formation professionnelle spécialisée. Ce sont eux qui se « forment », si l'on peut dire, par leur propre expérience pratique de l'orthodoxie qu'ils décident après de rendre publique à travers les textes religieux et de spiritualité qu'ils choisissent de traduire dans le contexte très précis d'un grand épanouissement dont jouit l'orthodoxie en France à l'heure actuelle.

Et pour revenir aux traducteurs roumains, nous n'avons pas remarqué de politique pédagogique explicite qui fonctionne en faveur de la formation de ce type de traducteurs, ni dans les facultés de théologie orthodoxe, ni ailleurs. Si au moins une partie des compétences que ceux-ci devraient avoir – les compétences confessionnelles – étaient à former dans ces institutions, il resterait encore à résoudre l'épineux problème du mariage obligatoire entre celles-ci et les compétences linguistiques bilingues (dans le cas du traducteur, idéal, évidemment). Nous sommes persuadée du fait qu'un pareil traducteur n'est pas seulement à former par une école, mais doit se former aussi et surtout tout seul !

Comme nous l'avons déjà vu, qu'ils soient moines, prêtres séculiers (nous n'avons pas du tout parlé ici des membres de la Fraternité orthodoxe de

France, qui traduisent à leur tour des textes notamment liturgiques), ou laïques (comme l'universitaire d'origine grecque), tous les traducteurs dont il a été question jusqu'ici sont très intimement concernés par l'expérience de la pratique de l'orthodoxie, condition tout aussi importante que leurs compétences linguistiques dans les langues source et cible de leurs traductions. Car le profil de ces traducteurs est un profil confessionnel bilingue avec une langue traditionnellement orthodoxe (le grec, le roumain, ou le russe –même si les traductions du russe sont moins nombreuses), bilinguisme défini par rapport au français. Dans la plupart des cas, il est acquis par immersion linguistique et confessionnelle (des séjours en milieux monastiques des pays orthodoxes, en Roumanie, en Grèce, ou au Mont Athos), la méthode la plus efficace en matière d'acquisitions.

Corroboré à leur position d'autorités normatives en matière de contenu confessionnel, ce bilinguisme confère en même temps à ces traducteurs un statut équivalent d'autorité normative en matière lexicale, de terminologie. C'est à travers leurs efforts de traduire en français une spiritualité orthodoxe « née » dans d'autres langues qu'ils définissent, lexicalement, une terminologie orthodoxe en français qui individualise du point de vue linguistique cette confession nouvellement implantée en France. Le français devient de la sorte langue-support de l'orthodoxie.

Bibliographie

- Balan, I., père (2003), *Le Père Cléopas*, traduit du roumain par le hiéromoine Marc, préface de Mgr. Daniel, métropolite de la Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Age d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XX^e siècle ».
- Cabré, T. (1998), *La Terminologie. Théorie, méthode et applications*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa – Paris, Armand Colin.
- Charaudeau, P., Maingueneau, D. (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Dumas, F. (2009a), *L'orthodoxie en langue française – perspectives linguistiques et spirituelles*, avec une Introduction de Mgr Marc, évêque vicaire de la Métropole Orthodoxe Roumaine d'Europe Occidentale et Méridionale, Iași, Casa editorială Demiurg.
- Dumas, F. (2009b), « Traductions et identité(s) culturelle(s) : le cas de la terminologie orthodoxe en langue française » in *Atelier de traductions*, no 12, 2009, dossier : Identité, diversité et visibilité culturelles dans la traduction du discours littéraire francophone II, Suceava, Editura Universității Suceava, pp. 109-12.
- Issac le Syrien, saint (2006), *Discours ascétiques*, traduction française par le père Placide Deseille, Saint-Laurent-en-Royans et La Bastide d'Engras, Editions du Monastère Saint-Antoine-le-Grand et du Monastère de Solan.
- Le Sputnik, nouveau Synecdimos* (1997), par le Père Denis Guillaume, Rome, Diaconie apostolique.

- Païssios, père, moine du Mont Athos (1998), *Fleurs du jardin de la Mère de Dieu*, Souroti de Thessalonique, édité par le Monastère Saint-Jean-le-Théologien.
- Païssios, père, moine du Mont Athos (2005), *Lettres*, traduit du grec par Sœur Svetlana Marchal, Souroti de Thessalonique, édité par le Monastère Saint-Jean-le-Théologien.
- Porphyre, père (2007), *Anthologie de conseils*, traduit du grec par Alexandre Tomadakis, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, L'Age d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle ».

Felicia DUMAS est docteur en linguistique de l'Université „Alexandru Ioan Cuza” de Iasi depuis 1998 et maître de conférences au Département de Français de la Faculté des Lettres de la même université. Directrice de projet national de recherche (CNCSIS) dont le but scientifique est la rédaction d'un *Dictionnaire roumain-français, français-roumain de termes religieux orthodoxes*. Auteure de trois livres et co-auteure de deux autres (avec Olivier Dumas) ; traductrice en roumain de livres français (de théologie orthodoxe et de philosophie), ainsi qu'en langue française d'un livre roumain de spiritualité orthodoxe; auteure de plus de soixante articles scientifiques sur la sémiologie du geste liturgique byzantin, sur le bilinguisme franco-roumain, sur la terminologie religieuse orthodoxe en langue française, sur le français des jeunes, ainsi que sur les relations franco-roumaines et la francophonie, parus dans des revues roumaines et étrangères.

Sense and Reference in Translating Noun Phrases from English into Romanian

Paul Movileanu

Résumé. Cet article prend la dichotomie sémantique *sens-référence*, contribution majeure en philosophie du langage du mathématicien et logicien allemand Gottlob Frege, et essaie de l'appliquer dans des situations de traduction en vue de déterminer si elle pourrait s'avérer utile dans le domaine de la traductologie. Après une courte présentation du cadre théorique proposé par Frege, on applique les notions de sens et référence dans la traduction des groupes nominaux, qui sont l'une des trois catégories linguistiques identifiées par Frege lors des discussions sur la signification. La traduction de trois groupes nominaux – appartenant aux domaines général, littéraire et spécialisé – serve à observer la manière dans laquelle on peut utiliser les notions de sens et référence en traductologie et de conclure qu'elles peuvent être des instruments utiles pour le spécialiste.

Mots-clés : sens, référence, Gottlob Frege, groupes nominaux, signification

I. INTRODUCTION

In this paper, I shall try to discuss the Fregean notions of *sense* and *reference* in relation to translation, namely I shall inquire into how these notions can be used when translating noun phrases from English into Romanian. Widely used when discussing meaning in the realm of referential semantics (Zlata, 2008), the two notions are not clearly explicitated with regard to translation, which is an awkward situation given the central position that meaning has in translation.

According to prominent translation scholar Albrecht Neubert, “the key concept in the semantics of translation is textual sense” (Neubert, 1984:47). For the average translator (one without extensive linguistic training), sense and meaning are more or less one and the same thing. In this view, the question “What is the sense of X?” is quasi-synonymous with “What does X mean?” The notion of

reference is, in turn, blurry. Most translators use it in their work in the interrogative shape of “What is X referring to?” but do not have a clear understanding of what it is and of how it relates to the general idea of meaning.

In the translator’s defense, it must be said that translation is primarily a practical activity that does not necessarily presuppose sophisticated meta-knowledge or rationalisation of the process it entails. There are translators who do a great job in rendering the meaning of a source-text (ST) into a target language (TL) without much consideration for what meaning is and for whether it can be decomposed. However, from the viewpoint of someone who is both a researcher and a translator, it is interesting to see what value the two notions have for translation.

II. SENSE AND REFERENCE ACCORDING TO GOTTLLOB FREGE

So, how can we relate meaning, sense and reference in order to better understand translation? For the purposes of this paper, *meaning* should be identified with the superordinate concept and it includes everything that is communicated through the use of language. The meaning of a linguistic expression then, as originally suggested by the German logician Gottlob Frege, can be decomposed into *sense* and *reference*. Following Frege’s suggestions, Gennaro Chierchia and Sally McConnell-Ginet, two authoritative semanticists, propose the following definitions: “the reference of an expression is what it stands for on a given occasion of its use” and the sense “is the way in which the reference is presented” (Chierchia and McConnell-Ginet, 1990:57). They also propose the following analogy in order to understand the Fregean binomial: “Suppose we are looking at the moon by means of a telescope. The moon corresponds to the reference. The sense corresponds to the moon’s image as projected on the telescope’s lens” (Chierchia and McConnell-Ginet, 1990:57). In other words, the reference corresponds to what we mean, and the sense to how we mean it. Ștefan Oltean, another well-known semanticist, further distinguishes between sense and reference by defining the reference as “the relationship between linguistic expressions and their denotations, and the sense as a level of mental representation in-between linguistic expressions and the world, which precedes and enables the reference” (Oltean, 2006:23, trans. mine). To be sure, the two notions are not easy to grasp and there is still debate among scholars as to their description and usability, but this should not prevent us from trying to apply them in practice for the benefit of translation studies.

III. SENSE AND REFERENCE IN RELATION TO NOUN PHRASES

Frege identified three major types of linguistic expressions, each with its own characteristics. In this paper, we shall only deal with the first category, namely that of noun phrases. According to Frege, the *sense* of noun phrases is the individual concept, and their *reference* is the individual object they refer to (in Chierchia and McConnell-Ginet, 1990:58). Three examples of English noun phrases will be given in the following section and, by using the Fregean notions and their definitions, we shall try to describe what happens to the sense and the reference of said phrases when they are translated into Romanian and, if possible, draw some conclusions.

IV. EXAMPLES AND DISCUSSION

4.1 Example 1

The classical example for the category of noun phrases is “the morning star” (Chierchia and McConnell-Ginet, 1990:57). The individual concept behind this expression (or its sense) can only be expressed in a very circular way such as “the star that disappears last in the morning” (Chierchia and McConnell-Ginet, 1990:58). The individual object this phrase refers to is the planet Venus (its reference).

Let us suppose now that we are to translate the phrase “the morning star” into Romanian. Its equivalent is “lucefărul de dimineață”. It is quite obvious for someone who knows both languages that the Romanian phrase is similar in structure (a head noun modified by another noun), but that it is different in one major aspect: the ST “star” (Romanian “stea”) becomes in the TT (target text) “lucefăr”, which is the proper name given to Venus.

The above observations can be summarized as following:

1. the reference of both ST and TT expressions is clearly Venus; the two expressions refer to the same concept, each in its own language;
2. the sense of the two expressions is, however, different; the ST unit is more general, as it identifies Venus as a “star”, whereas the TT unit is more specific and utilizes a proper name that clearly identifies and distinguishes Venus among all other stars and planets;
3. the translation process can be described in procedural steps as follows: analyzing the individual concept behind the ST (its sense), identifying the ST reference, identifying the same reference in the

TL, picking out a TL concept that matches the reference: ST sense, ST reference, TT reference, TT sense.

It follows then that the translation of this ST unit is performed at the sense level, once the reference is recognized as the same in both languages. In other words, the two expressions are interlinguistic synonyms.

4.2 Example 2

Let us now look at a fictional example, this time in context, taken from Jack London's novel, "Martin Eden": "He did not know that his quietness was giving the lie to Arthur's words of the day before, when that brother of hers had announced that he was going to bring *a wild man* home to dinner and for them not to be alarmed, because they would find him an interesting wild man" (London, 2010).

The point of focus here is the noun phrase "a wild man". Someone is described as being a wild man. Herein lies the sense: there is a person whose behaviour can be described as that of a wild man. Immediately, the question arises as to who this person is, or, in other words, as to what the reference of this expression is. The context points to a man who is attending dinner with some other people and whom the reader of the novel will immediately identify as Martin Eden, the main character of the novel. It is obvious that, in this instance, the reference is not a physical object or being in the actual world, but a fictional being. Apart from the philosophical issues that can be derived from it, this does not change much where translation is concerned. The only difference is that, whereas real objects and beings are more "accessible" and the translator can more easily find information about them, fictional items do not come with such a background and are more difficult to identify and describe. Supposing however that the translator easily identifies the reference of *a wild man* as Martin Eden, the following step is to transfer this reference into the target culture (TC), that is, to assert the existence of a Martin Eden in the TC. Of course, this is what the translator was supposed to be doing right from the beginning of the book's translation, but this is also what he must do at every step of the way. We are dealing here with referential borrowing, the essence of literary translation. Once this is done, a description must be found for this new reference in the TL, a sense must be given such that, together with the reference, they will form an equivalent TL expression.

The Romanian translator of this novel, Dumitru Mazilu, came up with "un sălbatic" (Mazilu, 1984). Unlike the first example used in this paper, here the TT unit does not even retain the structure of the ST unit. The adjective disappears in the translation process, and what we have instead in the TT is a single noun that

is the recategorization of the Romanian adjective equivalent to the English adjective. Again, some conclusions may be drawn:

1. fictional references must be carried into the TC, hence the ST unit and the TT unit obviously share the same reference;
2. the real translation issue is, once again, at the sense level: the concept of *a wild man* gets transposed into Romanian as *un sălbatic* following a superposition of two translation techniques, concentration and recategorization. There may be other Romanian concepts that can express what the English concept expresses, but credit must be given to Dumitru Mazilu, who found a very good solution;
3. the translation process follows the same order in its sequences: ST sense, ST reference, TT reference, TT sense.

4.3 Example 3

For the third example, we have chosen the title of an article belonging to the category of specialised texts: “Weed Control in Cereal Grains: The Use of Pre-Emergence Herbicides with *Conservation Tillage Agriculture* (Conservation tillage, 2010).

This title is in its entirety a large noun phrase. Article titles in English are usually very compact and concentrate meaning that would otherwise require whole sentences to be expressed. They could be called semantic concentrates. We shall however focus on only one noun phrase in the title above, namely *conservation tillage agriculture*. According to the US Department of Agriculture website, *conservation tillage* is a “term that covers a broad range of soil tillage systems that leave residue cover on the soil surface, substantially reducing the effects of soil erosion from wind and water.” It is safe to assume that *conservation tillage agriculture* is the kind of agriculture that practices conservation tillage. What is the sense of such a specialised term? The individual concept behind this compound term can be expressed, again, by defining or describing it and this is what we have done above. What is its reference then? There is clearly no physical object in the real world that we can take this term to refer to. It is not a fictional object either: specialists in agriculture use it in their work, so it must refer to something that has consequences in the real world. One possible answer would be to say that the object this term refers to is the idea it expresses, the theoretical concept behind it. It makes sense to say so because many terms are abstract concepts, constructs of the human mind. This, however, does not make them less real. They don’t refer to anything physical or tangible in the real world, but are used to classify, to describe, to define reality. Our analysis has brought us to a possible terminological overlap:

the sense is the individual concept, but we have reached the conclusion that the reference of *conservation tillage agriculture* is the theoretical concept it expresses. So, are the sense and the reference of *conservation tillage agriculture* the one and the same concept? Probably not. Perhaps a more adequate definition of the sense, at least in what concerns translation theory, would be *individual conceptual description*, because the sense is not the concept itself, but its mental representation or description, the relationship between reality and our mind, whereas the reference refers to the pure concept, the Idea in platonic terms, as is reflected by reality. In conclusion, we think that the sense and the reference of *conservation tillage agriculture* are different, as in the two previous cases.

If we wish to translate this term into Romanian, the first thing we would probably do is to look at the English term, at its sense, then we would try to identify the reference and wonder if the concept of *conservation tillage* exists in Romanian agriculture. Quick Internet research reveals that there is such a concept in Romanian agriculture, and furthermore, that it is termed *sisteme de conservare a solului* (Practici agricole de protejarea solului, 2010). As we can see, as soon as we have identified the concept in Romanian agriculture, we have also found a way to express it, that is, to assign sense in order to form an expression. Since there appears to be no general agreement on agricultural terminology in Romania, other Romanian scientists may prefer to refer to the same concept by terms like *metode de conservare a solului*, *agricultură de conservare*, *conservarea solului*, etc. The theoretical concept these terms refer to is the same, it is their conceptual description that differentiates them, or, in other words, their sense.

The following can be concluded about what we have done so far:

1. the order of analysis in the translation of a term like *conservation tillage agriculture* is the same as for the two other noun phrases analyzed in this paper: ST sense, ST reference, TT reference, TT sense;
2. the reference of a specialised term such as *conservation tillage agriculture* is not a proper object, but a theoretical concept, an idea. Therefore, in order to avoid confusing the sense with the reference, we propose that the sense be defined as individual conceptual description instead of individual concept.

V. CONCLUSIONS

From a translator's viewpoint, it is clear that the notions of sense and reference have a bearing on the translation process. First of all, it seems that the translation process follows a fixed order with regard to noun phrases: ST sense, ST reference, TT reference, TT sense. This is interesting from a pedagogical point of view: the translation process can be decomposed into four major stages, which can then be further analyzed.

It is also clear that translators deal more with the sense of noun phrases than with their reference. When it comes to reference, the only thing translators have to do is to identify it. The major translation issues appear in the realm of the sense, or, as we have proposed, in what concerns the individual conceptual description of the noun phrases. This makes sense, as the reference is objective, more accessible and reality embedded, whereas the sense is more subjective, more obscure, and language and culture bound. Of course, the sense and the reference are linked into the coherent whole called linguistic expression and it is difficult to separate them completely, both in theory and in practice, but it can be stated that, from a translator's viewpoint, the sense is the focal point because it is more time and effort consuming. The above observations are also supported by the fact that translators often speak about sense, but much rarely about reference.

For the future, it would be interesting to see how sense and reference get across languages for the two other linguistic categories identified by Frege, predicates and sentences. If this is done, depending on the results, interesting generalisations may be made concerning translation theory.

Bibliography

- Chierchia, G., S. McConnell-Ginet (1990) *Meaning and Grammar: An Introduction to Semantics*, Cambridge (MA), The MIT Press.
- "Conservation Tillage" in *National Agricultural Library*, U.S. Department of Agriculture, [<http://www.nal.usda.gov/afsic/pubs/terms/srb9902terms.shtml#term11>], January 2010.
- London, J. *Martin Eden*, The Literature Network, [http://www.online-literature.com/view.php/martin_eden/2/], January 2010.
- Mazilu, D. trans., *Martin Eden* (1984) Jack London, București, Ed. Cartea Românească.
- Neubert, A. (1984) "Translation Studies and Applied Linguistics" in *AILA Review*, Vol. 1, pp. 46-64.
- Oltean, Ș. (2006) *Introducere în semantica referențială*, Cluj-Napoca, Ed. Presa Universitară Clujeană.
- "Practici agricole de protejarea solului" in *Gazeta de agricultura*, Oficiul Județean de Consultanță Agricolă Arad, [<http://www.gazetadeagricultura.info>], January 2010.

Zalta, E. N. (2008) “Gottlob Frege” in *Stanford Encyclopedia of Philosophy*,
[<http://plato.stanford.edu/entries/frege/#FreLan>], January 2010.

Paul MOVILEANU is currently pursuing a PhD in English at the Faculty of Letters in Cluj, after having obtained a Bachelor’s Degree from the Applied Modern Languages Department of the same faculty and a Master’s Degree in Translation from Kent State University. His interests range from translation studies to linguistics and language philosophy, and his major research focus is on trying to find ways to bring the fields of translation studies and linguistics closer to one another under the umbrella of a unified language theory.

Section 2

Etudes culturelles et médias

Homologie langue-culture. Jeu de l'ambiguïté dans la langue et la culture japonaises

Rodica Frențiu

Université Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. The present article *The Language-culture Homology. The Play on Ambiguity in the Japanese Language and Culture* proposes an interdisciplinary research meant to underline an essential characteristic of the Japanese language and culture: ambiguity. Starting from the acception of the term “homology”, our study explores and puts to trial a similarity of structure which can be identified in both Japanese language and culture. Ambiguity becomes the defining feature of the Japanese cultural model and, implicitly, of the Japanese language and its textual peculiarities. Consequently, we believe any type of exploration, be it cultural or linguistic, should start from the ambiguity dominant of the Japanese cultural and linguistic code.

Keywords: ambiguity, homology, Japanese cultural model

J'ai toujours pensé qu'il y a dans ce doute permanent de la compréhension d'autrui non une faille de la communication, mais une possibilité sociologique du refus, si on le souhaite, de communiquer. Chacun peut prétendre ne pas avoir compris ou plutôt avoir entendu de travers, ainsi personne ne peut se sentir obligé par la parole d'autrui. L'ordre peut toujours être interprété, la hiérarchie transgressée. L'ambiguïté vient au secours de la liberté.

Jean-Claude Courdy, *Les Japonais*

La sémiotique, science apparue suite à l'interpénétration de l'investigation philosophique et logique avec celle linguistique, s'intéresse aux activités humaines génératrices de sens, à la capacité de l'homme de créer un univers significationnel. Définie par Iuri Lotman (1974 : 18) comme la somme de toute l'information non héréditaire, avec les moyens d'organisation et de sauvegarde de celle-ci, la culture, interprétée comme un système de signes subordonné à certaines règles de structure, a connu, à son tour, une approche sémiotique (Ecole de Tartu, 1976), dont les résultats ont joui d'un accueil enthousiaste de la part des philosophes de la culture, des anthropologues, des poéticiens.

Tout en essayant de comprendre la façon dont la culture a été créée, maintenue et développée (Ikegami, 1991 : 7) par l'homme capable d'engendrer les processus de sémiotique les plus variés, la sémiotique culturelle, en tant que branche de la sémiotique générale, oriente, naturellement, la recherche vers le langage et signale la position spéciale que celui-ci occupe dans la culture, le langage poétique étant pour certains chercheurs l'aspect le plus caractéristique de l'activité de sémiotique dans laquelle le langage est impliqué. Reconnaisant que, par son organisation interne elle reproduit le schéma structurel de la langue (Lotman, 1974 : 20), la culture devient, entre autres, un moyen particulier de connaissance de la langue naturelle dont elle est la superstructure. La sémiotique culturelle, de pair avec la sémiotique linguistique, essaie, en fin de compte, de récupérer le modèle du monde imaginé par l'esprit humain à travers l'histoire. Offrant la dominante du type de sémiotique caractéristique pour une culture particulière, la sémiotique de la culture devient le cadre d'appréhension et d'interprétation des différents textes culturels.

Dans sa tentative d'identifier le mécanisme sémiotique qui engendre une dominante culturelle (*dominant semiotic orientation*), la sémiotique de la culture opère avec deux notions fondamentales : *homologie* et *typologie* (Ikegami, 1991 : 8).

Au début du XX^{ème} siècle, Okakura Kakuzo, souhaitant faire comprendre à l'Occident la spiritualité nipponne, proposait une clé pour déchiffrer cette dernière, le cliché de la « voie » de la cérémonie du thé, en l'identifiant en tant que motif récurrent dans toutes les manifestations culturelles japonaises. Peu après la fin de la seconde guerre mondiale, il apparaissait sur le continent américain une recherche d'anthropologie culturelle, à forte empreinte idéologique, qui essayait de pénétrer le « mystère japonais » tel qu'il était perçu en dehors de l'archipel nippon. Ruth Benedict proposait dans *The Chrysanthemum and the Sword. Patterns of Japanese Culture*, livre paru en 1946, deux « clichés » à travers lesquels elle considérait pouvoir interpréter le paradoxe de l'esprit japonais, où les contraires existent sans pour autant engendrer des conflits : « le chrysanthème » et « l'épée ».

Quelques décennies plus tard, en 1970, Roland Barthes, dans un volume intitulé *L'empire des signes*, consacré entièrement à une approche de la culture japonaise dans la perspective de la sémiotique culturelle, mettait ce monde sous le signe du centre « vide »:

La ville dont je parle (Tokyo) présente ce paradoxe précieux : elle possède bien un centre, mais ce centre est vide. Toute la ville tourne autour d'un lieu à la fois interdit et indifférent, demeure masquée sous la verdure, défendue par des fossés d'eau, habitée par un empereur

qu'on ne voit jamais, c'est à dire, à la lettre, par un ne sait qui.
(Barthes, 1970 : 44-46)

On dirait qu'une technique séculaire permet au paysage ou au spectacle de se produire dans une pure signifiante, abrupte, vide, comme une cassure. Empire des Signes? Oui, si l'on entend que ces signes sont vides et que le rituel est sans dieu. (Barthes, 1970 : 145)

Le résultat de ce type de recherche menée par le sémioticien français, concrétisée dans l'identification du cliché du « vide » en tant que thème récurrent dans la configuration de l'univers de l'esprit nippon, sera repris et valorisé ultérieurement par Yoshihiko Ikegami à un niveau théorique de la recherche sémiotique culturelle. Examinant, à son tour, la culture et la langue japonaises en tant que mécanismes sémiotiques (Ikegami, 1991 : 16-17), le chercheur reconnaît la présence du même modèle du « centre vide » identifié par Roland Barthes dans différents compartiments culturels, non seulement au niveau des diverses manifestations culturelles, mais aussi au niveau de la langue. Afin d'identifier le cliché mentionné, sont invoquées les caractéristiques de la langue japonaise qui manifeste une tendance fort orientée vers l'articulation vague ainsi qu'une haute dépendance du contexte, le chercheur japonais interprétant ce modèle du « centre vide » tel une « structure homologique », inhérente à la culture et, de manière implicite, à la langue japonaise.

Au départ, le terme « homologie » a été défini par les sciences de la nature (Ikegami, 1991 : 8) en tant que similarité de structure identifiée dans des objets ou sphères totalement différents, l'homologie étant comprise dans l'acception d'implication d'une relation génétique, où A et B sont mis en relation d'homologie avec C et D, puisque leur origine est commune. Par exemple, en biologie, on affirme que les ailes de la sauterelle sont homologues aux pattes de devant du chien, dont on sait qu'elles sont homologues aux ailes du vautour.

Dans la sémiotique de la culture, la notion d'« homologie » est utilisée plutôt dans l'acception de structure (Ikegami, 1989a : 391), bien qu'elle semble valoriser également la connotation d'implication d'une relation génétique, parce que la culture repose, en fin de compte, sur l'activité sémiotique intégratrice de l'homme, où le langage en tant qu'activité sémiotique créatrice occupe une place importante :

... culture seems to be based on an integrated semiotic activity of man and not just a conglomerate of the products of divergent kinds of semiotic enterprises in diverse facets of culture, disjointed from each other. (Ikegami, 1991 : 8-9)

Tout en acceptant que non seulement la langue et la culture japonaises fonctionnent, en égale mesure, selon un mécanisme sémiotique assez fort

(*Ibidem* : 9-13), et que l'examen d'une et même culture mène à la découverte du fait que le modèle du monde proposé par une certaine spiritualité peut contenir une hiérarchie complexe de structures codifiantes (Lotman, 1974 : 26), nous croyons que le phénomène de l'ambiguïté manifesté dans la langue et la culture japonaises pourrait devenir un exemple justificateur pour un cas d'homologie, et le cliché du « centre vide », identifié par Roland Barthes, serait une de ses conséquences.

Le processus sémiotique dans lequel est impliqué l'être humain prend quelque chose pour substitut ou remplaçant d'autre chose, l'utilisation du langage étant dans ce sens un cas particulier d'activité sémiotique. La tentative de comprendre la sémiose qui gouverne les langues naturelles a mené à l'approfondissement de la problématique liée aux aspects des règles gouvernant une langue (*rule-governed aspects*), à côté des aspects qui changent (*rule-changing aspects*) ou créent les règles (*rule-creating aspects*) dans la langue respective. Dans un tel ordre d'idées la classification en langues « logiques », « alogiques » ou « illogiques » est éliminée et remplacée par la perspective d'interprétation conformément à laquelle dans certaines langues un code est plus ou moins saillant que les autres, tout comme, dans une langue, une fonction l'emporte sur une autre, sans toutefois qu'il en découle quelque positionnement de valeur que ce soit.

La première appréciation, plaisanterie ou simple excuse pour conquérir un territoire païen, faite par un occidental à propos de la langue japonaise, appartient au missionnaire jésuite François Xavier, arrivé en 1549 à Kagoshima, pour lequel la langue parlée dans l'archipel nippon était « la langue du diable ». En 1902, Chamberlain (*apud* Ikegami, 1989a : 394) considérait le japonais comme une langue « agrammaticale », « impersonnelle », invoquant comme arguments les particularités du japonais où le nom ne présente pas les catégories de genre et de nombre, l'adjectif n'a pas de degré de comparaison, et le verbe n'a pas la catégorie grammaticale de la personne.

En plus, le sujet, l'élément syntactique essentiel dans une langue occidentale, peut être éludé en japonais sans aucune difficulté, sans que l'utilisateur remarque une omission quelconque, puisqu'il peut être facilement récupéré dans le contexte. De même, le pronom, instrument indispensable à la cohésion dans le texte occidental, peut manquer dans le texte japonais, sans que son absence engendre un fonctionnement moins « parfait » (*Ibidem*). Mais, d'autre part, le japonais présente une offre variée de pronoms parmi lesquels on peut faire le choix, à titre d'exemple, le pronom personnel « je » est rencontré en différentes variantes, chaque forme cumulant des caractéristiques de différents registres stylistiques : *watakushi* ('très formel'), *watashi* ('formel'), *washi* ('personne âgée'), *atakushi* ('féminin'), *boku* ('informel, masculin'), *atashi* ('informel, féminin'), *ore* ('très

informel, masculin') (Makino, Tsutsui, 1998a : 28). Les traits du japonais sont ensuite complétés par un système honorifique compliqué obligeant le locuteur à s'adresser différemment, suivant le statut social de l'interlocuteur. Ces caractéristiques rendent le japonais une langue extrêmement « imprécise »:

Selon le japonologue éminent, Pierre Landy, « l'imprécision de la grammaire, la fluidité syntaxique contribuent à faire du japonais une des langues les moins sûres du monde pour la définition de la pensée. Dès leur première formation intellectuelle, la langue japonaise enferme les Nippons dans un monde de réserves, d'allusions, de demi-valeurs de l'expression..." ». (Courdy, 1979 : 245)

Du point de vue typologique, toutes ces particularités sont mises en relation avec un certain type linguistique dans lequel se situerait le japonais, c'est-à-dire le type linguistique d'une langue dépendante du contexte (*context-dependent language*). Une des fonctions qu'elle active de manière dominante c'est la fonction interpersonnelle (*interpersonal function*), dans un contraste évident avec les langues occidentales caractérisées par l'indépendance par rapport au contexte (*context-independent language*) et par la prévalence de la fonction idéatique (*ideational function*) (Ikegami, 1991 : 6). La fonction communicative est remplie, donc, en japonais, par un code sémiotique différent de celui proposé par les langues occidentales, le sujet humain ayant le rôle plutôt d'interprète que de décodeur.

Il est vrai que toute langue est plus ou moins dépendante du contexte, mais le japonais en est si dépendant, que la notion de « texte » devient plus importante que celle de phrase. Par exemple, l'énoncé □ *Watashi wa unagi desu.* □, qui se traduirait littéralement en français par *Je suis loche*, semble se constituer dans une assertion par laquelle le locuteur s'identifie à un *une loche*. En fait, il ne s'agit pas d'auto-identification, mais d'un énoncé formulé dans un restaurant, lorsque le locuteur exprime son désir de commander *une loche* (Makino, Tsutsui, 1998a : 523). Un exemple de ce genre a été invoqué plusieurs fois afin d'illustrer le caractère « illogique » (l'illogicité) du japonais, bien qu'il soit, en réalité, une expression ayant un sens non déterminé du point de vue linguistique (Ikegami, 1989b : 263). La signification des lexèmes utilisés dans la proposition donnée est un problème simple, mais la construction réelle du sens est laissée au contexte, pour la précision. Voilà pourquoi, l'exemple ci-dessus, mis dans un contexte particulier, pourrait être entendu de diverses façons : *Je commande une loche ; Je dessine une loche ; Je pêche une loche, etc.*

La langue japonaise, dépourvue de l'autonomie dont on parle dans les langues occidentales, est, inévitablement, fort dépendante du contexte et la frontière entre le texte et le contexte devient ici assez vague. Mais le phénomène de l'homologie rend possible la reconnaissance de cette ambiguïté dans diverses

manifestations de la culture japonaise aussi, culture dominée de manière prégnante par la tendance vers une articulation sémiotique vague (*semiotically blurred articulation*), ce qui ne différencie clairement une unité sémiotique culturelle d'une autre (Ikegami, 1991 : 16).

Le terme japonais pour la notion d' « ambiguïté » est *aimai*, *aimai-sei*, composé sino-japonais qui définit ce qui est obscur, vague, équivoque. Le terme, dans son acception d' obscurité, est enregistré en chinois dès le III^{ème} siècle, dans un texte de l'exégète confucianiste He Yan (190-249), et la première attestation du terme en japonais, avec le sens d'incertain, semble remonter à la période Heian, étant rencontré dans une compilation de poésies et textes écrits en style chinois par Fujiwara no Akihira (989-1066), dont le titre est *Honchô monzui* (*Recueil de textes de la Cour*, 1060) (Sakai, 2001 : 21). Les deux *kanji* ('caractères chinois') qui composent le mot sont, en quelque sorte, redondants par leur signification, *ai* signifiant obscurité et l'action de couvrir, de recouvrir, et *mai* obscurité, non détermination. Il existe, par ailleurs, un paradigme de l'ambiguïté en japonais, aux termes hétérogènes tels *tankai* (obscur), *ayafuya*, *bakuzen*, *hakkiri shinai mono* (flou), *fuseikaku* (inexactitude), *tagisei* (polysémie), *ryôgisei* (*no aru koto*) (bivalence), *fukakutei* (incertitude), *fumeiryô* (indétermination), *ayashisa* (équivoque), *kondô* (confusion), *torichigaeru* (confondre) ou aux nombreuses expressions évitant les expressions directes, telles: *Sô ka nâ*, [informal] (*Hum, je doute un peu*. (lit. Je me demande si c'est ainsi.)), *Soredemo ii* (*desu*) *kedo*. (*Ça va, mais...*), *Sore wa sô* (*desu/ da*) *kedo*. (*C'est vrai, mais...*), *Tashikani ossharu tôri da to omoimasu ga, shikashi ...* [formel, poli] (*Ce que vous avez dit est sans doute correct, mais ...*), *Okotoba o kaesu yô de nan desu ga...* [très formel et poli] (lit. Je suis désolé de vous reprendre, mais...) (Makino, Tsutsui, 1998a : 53-54), l'ambiguïté semblant inscrite dans la mentalité et la langue japonaises.

Yasunari Kawabata (1899-1972), le premier japonais lauréat du prix Nobel pour la littérature, conscient de cette coordonnée de l'ambiguïté qui gouverne la langue et la culture japonaises, l'a assumée de manière délibérée. Après la publication du roman *La Danseuse d'Izu* (*Izu no odoriko*, 1926), l'écrivain japonais avoue, quelques décennies plus tard (*apud* Sakai, 2001 : 23), avoir reçu de nombreuses lettres par lesquelles les lecteurs exprimaient leur perplexité par rapport au fragment du texte suivant:

La vedette tanguait très fort. La danseuse, les lèvres farouchement serrées, l'air résolu, fixait les yeux ailleurs. Je me retournai pour saisir l'échelle de corde. La jeune fille voulut me dire au revoir, mais elle n'y parvint pas, et se contenta d'incliner la tête une dernière fois. (Kawabata, 1997 : 84)

La question du courrier reçu visait le sujet du verbe *incliner (la tête)*. S'agissait-il de la danseuse ou du narrateur? En fait, dans l'original*, la phrase est composée de quatre propositions présentant un seul sujet grammatical clairement exprimé *watashi (ga)*, un je qui est présent dans les quatre propositions de la phrase et auquel, conformément à la logique occidentale, se subordonnerait toute la phrase. Mais, précise Kawabata, en utilisant la particule *ga*, au lieu d'une postposition topicalisante *wa*, on sous-entend que, à partir de *sayonara o iô to shita*, la jeune danseuse devient le centre de l'action, le texte acquérant d'une manière voulue par son auteur, une nuance ambiguë :

Toutefois, parce que j'ai omis (*shôryaku*) le sujet de la danseuse, mon texte est devenu ambigu (*aimai*) au point d'induire en erreur mes lecteurs ... (*apud* Sakai, 2001 : 24)

L'écrivain japonais n'a jamais modifié ce passage du texte, considérant que ce geste n'aurait pas été justifié de sa part. Le potentiel d'ambiguïté du japonais devait être satisfait, et la relation entre l'ellipse et l'ambiguïté, entre le rôle du lecteur et la conscience de l'auteur prouve dans quelle mesure le japonais peut être rendu ambigu à bon escient.

En décembre 1986, lors de l'attribution du prix Nobel pour la littérature, Yasunari Kawabata tenait à Stockholm un discours intitulé *Utsukushii Nihon no Watashi (Moi, d'un beau Japon)*. Vingt-six ans plus tard, le deuxième lauréat issu de l'archipel nippon, Kenzaburô Ôe (1935-), tenait en 1994, un discours dont le titre était *Aimaina Nihon no Watashi (Moi, d'un Japon, ambigu)*.

Reprenant le modèle offert par le discours proposé par Yasunari Kawabata et opérant dans le titre le remplacement du lexème *utsukushii* (beau) par *aimaina* (ambigu), Kenzaburô Ôe reconnaissait non seulement être un disciple du maître, mais, en même temps, faisait entendre la voix d'une autre génération. Ainsi, il mettait au premier plan le concept d'ambiguïté (*aimaisei*), qu'il reconnaissait lui avoir été suggéré, d'ailleurs, par le titre-même du discours de Yasunari Kawabata, que Kenzaburô appréciait en même temps comme très beau et très ambigu :

Tout à l'heure, j'ai utilisé le terme de vague pour traduire le *aimai* de Kawabata. Mais maintenant j'aimerais, en suivant l'exemple de la grande poétesse anglophone Kathleen Raine, qui a écrit à propos de Blake qu'il était "ambigu, mais pas vague", traduire *aimai* par *ambigu*, car je voudrais justement dire à mon propos *Moi, d'un Japon, ambigu*. (Ôe, 2001 : 16)

*

「はしけはひどく揺れた。踊子はやはり唇をきつと閉じたまま一方を見つめていた。私が縄梯子に捉まろうとして振り返った時、さよならを言おうとしたが、それも止して、もう一ぺんただうなずいて見せた。はしけが帰って行った。」川端康成『伊豆の踊り子』東京、新潮文庫、p. 44.

car je voudrais justement dire à mon propos Moi, d'un Japon, ambigu.
(Ôe, 2001 : 16)

La particule (postposition) *no* du titre original *Utsukushii Nihon no Watashi* (*Le Japon, le beau et moi-même*) du discours de Yasunari Kawabata peut créer de multiples interprétations et compréhensions par les natifs et les connaisseurs du japonais. D'une part, la particule *no* pourrait être comprise comme ayant le rôle (habituel, d'ailleurs, en japonais) de suggérer la possession, et alors, dans la perspective de cette interprétation, la traduction correcte serait *Moi, qui appartiens à un beau Japon* ou *Mon beau Japon*. Un autre possible sens de la particule *no* serait celui de liant entre « le beau Japon » et « moi-même ».

Mais l'adjectif japonais *aimai[na]* (ambigu), à son tour, est un mot ouvert aux diverses interprétations. Le titre du discours *Utsukushii Nihon no Watashi* (*Moi, d'un beau Japon*) du Yasunari Kawabata évoquait, en fait, un genre unique de mysticisme, qu'on retrouve non seulement au Japon, mais aussi dans toute la philosophie basée sur la doctrine offerte par le bouddhisme Zen. Quoique écrivain du XX^{ème} siècle, Yasunari Kawabata reconnaissait, à l'occasion de la remise du prix Nobel, l'identification de son œuvre à la lettre et à l'esprit des poèmes médiévaux écrits par les moines Zen.

C'est au XIII^{ème} siècle qu'ont été importées de Chine au Japon les doctrines *Zen*, des pratiques réservées à une élite intellectuelle ou guerrière, qui allaient donner une nouvelle impulsion au bouddhisme japonais. Elisai a apporté le *Zen* nommé Rinzai, dont la pratique est basée sur la méditation sur un *koan*, énigme qui mène à l'Illumination, et son disciple Dogen a mis les fondements du *Zen* Sota, dont la pratique est *zazen*, la méditation en position assise.

La tentative de définir *Zen* se heurte à beaucoup d'obstacles, étant pour les spécialistes qui ont pris une pareille initiative une tentative difficile et risquée à la fois. Les origines du bouddhisme *Zen* (<skt. *dhyana* méditation) sont liées à la tradition yoga, respectivement à la croyance que l'autocontrôle et la méditation peuvent mener à la paix de l'*Illumination*. Ne pouvant pas être considéré une religion, puisqu'il ne se fonde pas sur des *sutras* (écrits) ou sur une doctrine théologique, le bouddhisme *Zen* a été envisagé comme une philosophie:

... comment pouvons-nous *imaginer* un verbe qui soit à la fois sans sujet, sans attribut, et cependant transitif, comme par exemple un acte de connaissance sans sujet connaissant et sans objet connu ? C'est pourtant cette imagination qui nous est demandée devant le *dhyana* indou, origine du *ch'an* chinois et du *zen* japonais, que l'on ne saurait évidemment traduire par *méditation* sans y ramener le sujet et le dieu : chassez-les, ils reviennent, et c'est notre langue qu'ils chevauchent.
(Barthes, 1970 : 13)

D'autres exégètes ont cependant apprécié que le bouddhisme *Zen* ne saurait être interprété même pas en tant que philosophie. Ils considèrent que celui-ci se situerait quelque part derrière les mots et l'intellect, et il n'y a aucune étude des processus qui régissent la pensée et la conduite, tout comme il n'y a pas de théorie des principes ou des lois qui régissent la loi humaine ou l'univers. Le *Zen* pourrait être envisagé plutôt comme une sorte d'« anti intellectualisme » ou bien une forme d'« intuitionnisme », quoiqu'il semble n'être ni l'un ni l'autre :

Even if called mind, it is Mind wich has 'no form to be obtained'. Zen endeavors to *awaken* to this kind of mind immediately and directly. In this awakening there is no need for the meditation of theory and doctrine, and Zen advocates 'directly pointing to man's Mind.' (Abe, 1989 : 138).

Dans l'enseignement *Zen*, la voie vers l'Illumination contourne la conceptualisation, l'intellectualisation est arrêtée, afin de faire face à l'expression directe. On dit qu'un moine aurait demandé à son maître d'exprimer l'essence du *Zen* sur papier, afin qu'il détienne quelque chose de tangible dans son effort d'étudier. Au début, le maître l'a refusé, essayant de lui expliquer que ce qu'il s'attendait à découvrir par une pratique spirituelle ne devait pas nécessairement être transposé dans des mots : - Puisqu'il est juste devant toi, pourquoi essayer de le capter à l'encre et au pinceau ? Mais le moine a continué à demander au maître de représenter sous une forme concrète l'esprit de l'enseignement *Zen*. Le maître a dessiné, en fin de compte, un rond sur une feuille de papier, en l'accompagnant du *koan* suivant : Réfléchir à cela et comprendre cela c'est la chose la plus importante en deuxième lieu ; ne pas y réfléchir et ne pas le comprendre est la chose la plus importante en troisième lieu (*apud* Suzuki, 1988 : 428-435). Dans une tradition de réflexion de la méditation *Zen* misant sur l'importance de la signification de ce qu'on en déduit et qui n'est dit que par approximation, le maître avait omis de mentionner quelle serait, en premier lieu, la chose la plus importante...

« Ne pas juger en paroles! » serait un des axiomes du bouddhisme *Zen* et, dans la mesure où la doctrine essaie d'interférer avec le langage, elle acquiert la forme paradoxale du *koan*, une des voies vers *satori*, l'illumination *Zen* :

Si, vous questionnant, quelqu'un vous interroge sur l'être, répondez par le non-être. S'il vous interroge sur le non-être, répondez par l'être. S'il vous interroge sur l'homme ordinaire, répondez en parlant du sage, etc. (*apud* Barthes, 1970 : 95).

Le *koan* ou la parabole *Zen* est le mystère de l'enseignement *Zen* qui rappelle les souffles qui relient le monde visible à un monde invisible, dans lequel le vide significationnel ouvert demande d'être comblé avec la propre émotion de l'adepte.

Dans la tentative d'atteindre l'état de *satori* (l'illumination spirituelle), la doctrine Zen essaie de transgresser le cadre offert par le langage, en passant, à l'aide du *koan*, au delà de celui-ci, et d'atteindre l'état dans lequel la conscience de rompre le lien avec le langage rendrait possible la relation directe de l'homme avec la nature. Dans l'enseignement Zen on ne fait pas d'assertions justement pour éviter le dogmatisme et pour laisser libre voie à la relativisation. En évitant les tentatives théorétiques dans sa définition, le *Zen* représente, en premier lieu, une pratique et un enseignement par lesquels on peut atteindre *l'Éveil ou l'Illumination*. Le *koan* n'explique pas, il suggère seulement, c'est le mystère qui, dès qu'il est atteint par la pensée, disparaît : Yeno, le sixième patriarche, a vu une fois deux moines qui regardaient la bannière d'une pagode, secouée par le vent. L'un d'entre eux croyait que c'était le vent qui bougeait, tandis que l'autre prétendait que c'était la bannière qui bougeait. Yeno les éclaire en disant que le vrai mouvement n'est ni dans le vent, ni dans la bannière, mais dans leur propre âme: « - Ce n'est pas la bannière, ce n'est pas le vent, c'est votre esprit qui bouge. » (Brunel, 2002 : 51)

Le *koan* est le chemin sinueux dans la recherche de l'Illumination à travers lequel on cherche la révélation de sa propre Vérité, une fois dépassée la perspective duale que le *soi* applique au monde phénoménal, en divisant le monde entre le sujet et l'objet, le bien et le mal. Le monde conçu par la raison est pour le bouddhisme *Zen* un monde faux, un monde de l'ignorance et de la déception, loin du monde de la vraie réalité. Reniant l'influence de la raison réductionniste, le monde des discriminations disparaîtrait en même temps qu'elle et la vraie Réalité pourrait se frayer chemin, dans toute sa plénitude. Le reniement, à son tour, n'est pas un simple abandon, mais une redéfinition du monde. Moyennant le *koan*, le chercheur de la plénitude doit découvrir dans sa propre vie la réflexion de la lumière intérieure :

... c'est cela que l'on recommande à l'exercitant qui travaille un koan (ou anecdote qui lui est proposée par son maître) : non de le résoudre, comme s'il avait un sens, non même de percevoir son absurdité (qui est encore un sens), mais de le remâcher "jusqu'à ce que la dent tombe". Tout le Zen, dont le haïkaï n'est que la branche littéraire, apparaît ainsi comme une immense pratique destinée à *arrêter le langage*, à casser cette sorte de radiophonie intérieure qui émet continûment en nous... (Barthes, 1970 : 97)

L'ambiguïté de l'interprétation engendrée par le *koan* rappelle et démontre le penchant vers le vague et l'incertain, spécifique à la culture japonaise. Source d'ambiguïté, le *koan* lui-même se place sous le signe de l'ambiguïté, comme une sorte d'effet d'un miroir double. L'ambiguïté créée par le *koan* ne relève pas seulement d'une certaine vision sur le monde, mais est reliée par des fils inextricables à la langue et à la mentalité japonaises, proposant une certaine

recherche de la compréhension du monde. Contradiction apparente, fondamentale sur l'échafaudage linguistique et spirituel, le *koan* semble proposer une organisation de l'ambiguïté. Défrichage de nouveaux sens et interprétations, mais aussi libération par rapport au langage, c'est un modèle de l'ambiguïté tenté par un *koan*, exemple brillant dans ce sens, puisque la culture japonaise même l'a souhaité ainsi.

L'ambiguïté analysée par la sémiotique de la culture par l'homme comme *homo significans* (Cf. Ikegami, 1991 : 21), qui essaie de comprendre la vocation de l'individu d'être dans le monde, soulève, en fin de compte, le problème de la créativité humaine, de l'art, manifestation créatrice en quête de la « voie de l'élégance » (*fûga no michi*), comme l'appelait Matsuo Bashô, qui émerge justement de la liberté de l'homme de se confesser ou de se taire :

Mono ieba	Paroles, paroles,
Kuchibiru samushi	Lèvres bleues:
Aki no kaze	Vent d'automne
	(Matsuo Bashô, haïku)*

Bibliographie

- Abe, M. (1989) *Zen and Western Thought*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- Barthes, R. (1970) *L'empire des signes*, Paris, Flammarion.
- Benedict, R. (1994) *The Chrysanthemum and the Sword. Patterns of Japanese Culture*, Tokyo, Charles E. Tuttle.
- Brunel, H. (2002) *Les plus beaux contes Zen*, Paris, Calmann-Lévy.
- Courdy, J-C. (1979) *Les Japonais*, Paris, Pierre Belfond.
- Ecole de Tartu (1976) *Travaux sur le système de signes*, Textes choisis et présentés par Y. M. Lotman et B. A. Ouspenski, traduits du russe par Anne Zouboff, Bruxelles, Editions Complexe.
- Ikegami, Y. (1989a) *Homology of Language and Culture – A Case Study in Japanese Semiotics -*, in Walter A. Koch (ed.), *The Nature of Culture*, Proceedings of the International and Interdisciplinary Symposium, October 7-11, 1986 in Bochum, Bochum, Studienverlag Dr. Norbert Brockmeyer, pp. 388-403.
- Ikegami, Y. (1989b) *Introduction* in Yoshihiko Ikegami, *Discourse Analysis in Japan*, An Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse, Mouton de Gruyter, pp. 263-273.
- Ikegami, Y. (1991) *Introduction: Semiotics and Culture* in Ikegami, Y. (ed.) *The Empire of Signs : Semiotic Essays on Japanese Culture*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 1-24.
- Kakuzo, O. (1983) *Cartea ceaiului*, traduction par Emanoil Bucuță, préface par Modest Morariu in *Itinerarii spirituale*, București, Editions Meridiane.

* C'est nous qui traduisons.

- Kawabata, Y. (2003) *Izu no odoriko*, Tokyo, Shinchobunko.
- Kawabata, Y. (2008) *Dansatoarea din Izu*, traduction du japonais et notes par Flavius Florea, București, Editions Humanitas.
- Lotman, I. (1974) *Studii de tipologie a culturii*, en roumain par Radu Nicolau, Préface par Mihai Pop, București, Editions Univers.
- Makino, S., Tsutsui, M. (1998a) *A Dictionary of Basic Japanese Grammar*, Tokyo, The Japan Times.
- Makino, S., Tsutsui, M. (1998b) *A Dictionary of Intermediate Japanese Grammar*, Tokyo, The Japan Times.
- Ôe, K. (2001) *Moi, d'un Japon ambigu*, traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, Paris, Editions Gallimard.
- Ôe, K. (2002) *Aimaina Nihon no Watashi / 『あいまいな日本の私』*, Iwanamishinsho, Tokyo.
- Sakai, C. (2001) *Kawabata. Le Clair-Obscur. Essai sur une écriture de l'ambiguïté*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Suzuki, D. T. (1988) *Zen and the Japanese Culture*, Tokyo, Tuttle Publishing.

Rodica FRENȚIU is associate professor at Babes-Bolyai University (Cluj-Napoca, Romania), Faculty of Letters, Department of Asian Studies/ Japanese Language Program. Main fields of research : Japanese Poetics, Cultural Semiotics, Japanese Calligraphy. Main publications : *Speriat din vis de vântul hoinar... Studii de semiotică a culturii și poetică japoneză* [*Scared out of My Dream by the Wandering Wind... Studies of Cultural Semiotics and Japanese Poetry*] (Cluj-Napoca : Casa Cărții de Știință, 2004) ; *Caligrafia japoneză. Metamorfozele liniei* [*Japanese Calligraphy. Metamorphoses of the Line*] (Cluj-Napoca : Diotima, 2006) ; *Haruki Murakami. Jocul metaforic al lumilor alternative* [*Haruki Murakami. The Metaphorical Play of the Alternative Worlds*] (Cluj-Napoca : Argonaut, 2007) ; *Lección de caligrafie japoneză* [*A Lesson in Japanese Calligraphy*] (Cluj-Napoca : Argonaut, 2008). Translations : Mori Ôgai, *Gâsca sălbatică* [*Gan*], (București : Editura Humanitas, 2008) ; Mori Ôgai, *Dansatoarea* [*Maihime*], (București : Editura Humanitas, 2009).

Terroirs viticoles en Rioja : une « culture » spécifique ?

Joël Brémond

CRINI, Université de Nantes

Abstract. Rioja has been traditionally known to the general public for its close relationship with the vineyards of Bordeaux, in particular that of Médoc. In the 1860s, Bordeaux, which had been harshly struck by phylloxera, imported part of the wines it needed for its customers. At the same time, Bordeaux exported to Rioja its own techniques, known as the “Bordeaux method” (Brémond, 2008). But the criteria used for establishing wine hierarchies in the two regions differ. Bordeaux favors the cadastral method based on geophysical features of the land, while Rioja designed a system based on the preparation and assemblage of the wines as well as on the maturation period in the cellar before the distribution on the market. This model involves a less precise and more generic perception of the “terroir”, one which is closer to the French concept of “controlled designation of origin” (appellation d’origine contrôlée).

This paper sets out to show that such choices lead to two very different wine “cultures”.

Keywords: Rioja, wine terroirs, breeding, *bodega criadora*, brands.

I. TERROIR(S) ET HIERARCHIES

1.1. En Bordelais

Pour un amateur français, tout vin fin renvoie spontanément à un terroir, c’est-à-dire à une localisation géographique précise. L’idée dominante est que certains lieux sont propices à la production de grands vins, grâce au cumul et à la conjonction de divers facteurs : le sol, spécialement propice à la culture de tel ou tel cépage ; le climat, mais on parle facilement de microclimat ; l’exposition, souvent au sud, à l’est, ou au sud-est, favorisant l’ensoleillement en évitant les excès d’humidité de terres tournées vers l’océan ; un bon drainage de la terre, pour les mêmes raisons... Au point que l’on peut facilement oublier de citer parmi les facteurs d’excellence des vins le savoir-faire humain, fruit des efforts et de

l'observation de nombreuses générations ; la culture locale, qui enrichit et adapte en permanence la conduite de la vigne et les techniques de vinification ; l'histoire, souvent séculaire, des vignobles concernés ; le « savoir-vendre », souvent lui aussi séculaire, avec l'organisation de réseaux de distribution, sans lesquels ces vins n'existeraient pas, ou seraient réduits à une autoconsommation par nature peu glorieuse. Ajoutons enfin l'organisation sociale et interprofessionnelle, avec les Appellations d'Origine Contrôlées, qui ont largement contribué à la notoriété et à l'amélioration des vins produits, ainsi qu'à leur pérennisation.

Pour tenter de dégager les caractéristiques du terroir tel qu'il est vu, ou tel qu'il n'est pas vu, en Rioja, nous prendrons essentiellement comme objet de référence et de comparaison le vignoble de Bordeaux, et en particulier celui du Médoc, qui, au XIX^e siècle a servi de modèle à la Rioja pour accéder à la production de vins fins.

Jusqu'à la création des appellations contrôlées au début du XX^e siècle, l'essentiel des vins de Bordeaux était commercialisé par le négoce bordelais, qui pratiquait des assemblages complexes (ou de circonstance...) entre divers vins, dont, d'ailleurs, il est patent que tous ne provenaient pas de Bordeaux¹. Mais les professionnels, et en particulier les courtiers, savaient dire quels étaient les domaines, les châteaux, qui produisaient les meilleurs vins, et l'excellence ainsi reconnue influait sur les prix pratiqués.

Le célèbre Classement de 1855, élaboré pour les vins de Médoc à l'occasion de l'Exposition Universelle, n'est que la traduction de la situation du moment. Mais on n'a pas alors classé les vins contenus dans les bouteilles, ce qui aurait pu faire apparaître tel château au premier rang pour tel millésime, mais dans une position moins favorable l'année suivante, comme c'est le cas dans les guides ou les revues spécialisées actuelles. On n'a pas non plus classé les hommes qui élaboraient ces vins, propriétaires ou maîtres de chais, qui, après tout, étaient peut-être capables d'emmener avec eux leur savoir-faire et une partie de l'excellence du vin, à la faveur d'un changement de résidence ou d'emploi. On a classé le domaine, c'est-à-dire, en fait, les vignes d'où émanent les vins que produisent les châteaux classés.

Or ce classement n'a que très peu évolué depuis lors, c'est-à-dire depuis un siècle et demi, et en matérialisant et en figeant cette hiérarchie, il a largement contribué à donner le sentiment que l'excellence était essentiellement due au lieu, à la localisation géographique très précise des vignes produisant les vins classés, lui

¹ On faisait couramment appel à des vins du Sud-Ouest, au sens large du terme, mais originaires également de vignobles plus lointains, comme la Vallée du Rhône ou diverses régions espagnoles.

donnant ainsi un caractère en quelque sorte providentiel, et même « magique », diront certains observateurs étrangers².

Sans nier aucunement la qualité, souvent très élevée, des grands crus du Médoc, on peut sans doute considérer qu'une partie non négligeable de leur aura vient de leur statut, et de la sacralisation de leur origine, de leur sol, ce qui leur confère un caractère présenté comme inimitable, puisque l'on a posé au départ (et constamment confirmé par la suite) que c'était cette origine même qui leur valait l'excellence. Ne parle-t-on pas, à leur sujet, d'aristocratie des vins. Or la vraie noblesse ne s'acquiert pas, on en est ou non, et ce, de façon pérenne. Le sang bleu des grands crus, c'est en quelque sorte leur « terroir », cette terre, ce sol, précisément localisés, cadastrés, qui nourrissent leurs vignes d'où émanent des vins dont la qualité est adroitement présentée au grand public comme allant de soi.

1.2. En Rioja

Les logiques en œuvre en Rioja sont d'une tout autre nature. La hiérarchie entre les différents vins produits et proposés à la clientèle est essentiellement basée sur l'appartenance à l'une des quatre catégories disponibles, *Joven*, *Crianza*, *Reserva* et *Gran Reserva*³ (en allant de la plus simple à la plus cotée). Ces catégories, dont les caractéristiques respectives sont très précisément codifiées et réglementées, impliquent que les vins concernés présentent dès le départ les qualités nécessaires à l'accession à chacune d'entre elles, et, surtout, que la durée de leur élevage à la cave, en barrique de chêne puis en bouteille, a été plus long, à mesure que l'on monte en gamme.

Or la filière vitivinicole de Rioja est structurée de telle manière que l'on y constate un émiettement de la viticulture, assumée pour l'essentiel par des milliers de petits vigneron, qui vendent le raisin à de puissantes sociétés du secteur élaborateur / éleveur, que l'on nomme localement secteur *bodeguero*, ces sociétés se chargeant, pour leur part, de toutes les autres tâches, élaboration, élevage, communication et commercialisation.

² Lire à ce sujet notamment : *Guía Peñín de los vinos de España*, s. l., Peñín Ediciones 2008°; Parker, Robert, M. Jr., *Los mejores viñedos y bodegas del mundo*, Barcelona, RBA libros SA, 2006. (Edition américaine, New York, Simon and Schuster Inc, 2005) ; Brémond, Joël, « Conflit de discours sur les vins espagnols dans la mondialisation : Jonathan Nossiter contre Robert Parker », in *Mythologies et mondialisation : concurrence des marchandises ou conflit des récits ?*, Actes du colloque associé au Congrès de l'Association Nationale LEA, Nantes, CRINI – CERCI, 11-14 juin 2008, à paraître.

³ Voici les durées respectives d'élevage de ces diverses catégories : 1. *Joven*, jeune : vin qui n'a pas obligatoirement séjourné dans le bois. Il porte une *precinta*, une vignette verte; 2. *Crianza* : vin mis sur le marché après 24 mois minimum, dont 12 minimum passés en barrique bordelaise. La *precinta* est rouge; 3. *Reserva* : vin commercialisé après 36 mois minimum, dont 12 au moins passés en barrique bordelaise. Avec une *precinta* grenat. 4. *Gran Reserva* : vin commercialisé après 60 mois minimum, dont 24 au moins passés en barrique bordelaise. Avec une *precinta* bleue. Les vins destinés aux catégories *Reserva* et *Gran Reserva* doivent préalablement faire la preuve de leur qualité.

Du fait même de ce déséquilibre entre les divers types d'acteurs, ce sont logiquement ces puissantes *bodegas* qui sont maîtresses du jeu, qui fixent les règles, les prix, les conditions de contrats avec les viticulteurs. Ce sont elles qui choisissent les raisins qui seront destinés à telle ou telle catégorie de vins, et qui décident des quantités affectées au vin jeune, ainsi que de celles qui seront vendues avec l'étiquette *Crianza*, *Reserva*, ou encore *Gran Reserva*, en fonction des débouchés, réels ou estimés.

Dans la mesure où seul un faible pourcentage (14%) (Barco Royo, 2008 : 104) du vin élevé et commercialisé par ces *bodegas* provient de vignes leur appartenant en propre, le critère premier de la qualité, de l'excellence et de la réputation justifiant tel ou tel niveau de prix, ne sera pas l'origine précise du raisin, le fait que le raisin provienne de telle ou telle parcelle de vigne, mais ce sera sa qualité gustative escomptée à terme, grâce à sa capacité à l'acquérir et à se bonifier en subissant un élevage en barrique de chêne puis en bouteille.

L'élément dominant n'est donc pas en Rioja le terroir, en tant que référence précise à un lieu et à un sol privilégiés et/ou présentés comme exceptionnels ou providentiels, mais bien le processus d'élaboration et d'élevage, processus de nature essentiellement technique et industrielle par conséquent, du fait même de la structure du secteur décrite plus haut.

Certes, on ne fait pas de bon vin avec du mauvais raisin, et les *bodegas* induisent chez les viticulteurs des pratiques de culture visant à la meilleure qualité possible. Certes, l'on vinifie séparément les différents cépages⁴, et parfois les raisins de certaines parcelles, en vertu de l'âge de la vigne ou de spécificités de sol, d'exposition ou d'altitude. Mais les vins mis sur le marché, dans leur immense majorité, sont le fruit d'assemblages entre des vins provenant de multiples parcelles, cultivées par de multiples vigneron, afin de proposer au consommateur un vin « typifié », un vin « maison », aisément identifiable comme un produit de telle ou telle *bodega*.

Le terroir de Rioja (mais on pourrait élargir le raisonnement à de nombreux vins fins espagnols) est donc perçu comme un terroir que l'on pourrait qualifier de « générique », ou de régional (Hinnewinkel, 2004), c'est-à-dire s'étendant à l'ensemble de l'appellation contrôlée, ou à l'une des trois *subzonas*⁵ répertoriées.

⁴ Pour les vins rouges, largement dominants en Rioja, ce sont le Tempranillo (hégémonique : il représente 85% du vin rouge), le Grenache, le Mazuelo et le Graciano.

⁵ La Rioja Alta, autour de Haro, La Rioja Alavesa, située dans la partie basque du vignoble, et la Rioja Baja, située à l'est, et qui déborde sur la Navarre.

II. COROLLAIRES COMMERCIAUX ET CULTURELS

2.1. Des stratégies commerciales différentes

Ces perceptions divergentes de la notion de terroir ont logiquement pour corollaires des pratiques et des stratégies différentes au plan commercial.

Puisqu'en Médoc (nous parlons ici en priorité des grands crus) l'excellence et le prix qui en découle sont avant tout le fruit du terroir géophysique, le vin sera valorisé en fonction de son origine géographique. Le fin découpage des propriétés, des châteaux et de leurs vignes induira, pour chacun d'eux, des productions relativement limitées en volume, de sorte que les vins apparaîtront comme des produits artisanaux, et même comme des produits artistiques pour ceux qui sont situés en haut de la pyramide. On valorisera donc l'originalité, l'unicité, et même parfois la rareté d'un produit qui n'est ni reproductible à l'infini, et qui même ne serait pas réellement imitable.

En Rioja, au contraire, les pratiques dominantes au plan commercial découlent d'une organisation de la filière qui relève d'une logique industrielle. Les principales sociétés qui dominent le secteur élaborateur/éleveur sont de taille importante. Elles disposent d'installations techniques, de moyens financiers et de structures commerciales conséquentes, et parfois même considérables, ce qui les prédispose à privilégier les volumes importants, pour rentabiliser leurs investissements. Le vin est là considéré avant tout comme un produit –ce qui ne l'empêche pas d'être de qualité –, que l'on destine globalement à une consommation de masse, en utilisant toutes les techniques modernes disponibles, communication, marketing, segmentation, diversification, pour la conquête du plus grand nombre de marchés possibles.

La logique dominante est donc une logique de marques : ces gros opérateurs destinent à la vente des produits qui doivent être immédiatement et facilement identifiés par l'acheteur potentiel. Ils ont les moyens financiers d'accéder à une communication de masse, dans les médias et sur les lieux de vente, afin de favoriser le premier achat, en rendant le nom et l'étiquette du vin familiers au consommateur, avant même que celui-ci n'ait acheté. Puis, pour provoquer un « ré-achat », on utilisera également la publicité, mais, tout en fournissant au consommateur un vin de qualité (cette première condition est incontournable), on lui donnera un produit aisément reconnaissable, par son packaging et par sa saveur, qui devra rester constante, d'un achat à l'autre, mais aussi d'un millésime à l'autre. De sorte que le client sera fidélisé (on dit alors que la marque est un facteur de

« réassurance ») sur tel vin, comme il l'est sur telle marque de bière ou de whisky, qu'il achètera sans crainte d'être déçu⁶.

2.2. Deux « cultures » du vin

L'ensemble de ces constats nous amène à postuler que nous sommes bien en présence de deux visions différentes du monde du vin et de la vigne, et véritablement de deux cultures divergentes, dont nous allons tenter de caractériser les traits essentiels.

Dans la vision bordelaise, l'élément premier et prépondérant est clairement le sol, ou, dans un sens plus large, la nature (exposition, altitude, localisation), dont on sacralise le caractère fixe, pour ne pas dire figé : le terroir aurait été donné au départ, comme un cadeau providentiel, divin (« terre bénie des Dieux⁷ ») ou de la nature, selon les convictions de chacun. Cela dit, on assume dans le même temps les fluctuations météorologiques, qu'il serait difficile de nier, tant elles influent sur la maturation du raisin, et par conséquent sur les caractéristiques du vin. Non seulement on les assume, mais on fait en sorte de les valoriser, de les inclure dans l'identité du vin produit : la culture du millésime est en effet très présente en France, de manière générale. On insiste logiquement, dans le discours de communication, sur les millésimes excellents ou exceptionnels, mais on dispose d'un vocabulaire d'appoint pour les années plus faibles : « vins fruités, frais, gourmands, immédiatement accessibles... ». Sans du reste qu'il y ait là une quelconque tromperie vis-à-vis du consommateur, tant les techniques œnologiques modernes permettent de tirer le meilleur du raisin, quelles qu'en aient été les conditions climatiques de production.

Globalement, il s'agit bien de mettre en forme, de matérialiser ce qui donné par la nature, d'en tirer en quelque sorte la substantifique moelle. Le travail humain est certes valorisé, mais comme élément second par rapport à la production d'une nature présentée comme exceptionnelle. Les vocables utilisés pour se référer au rôle de l'homme sont rarement techniques, mais parlent plutôt d'artisans, de bourgeois ou relèvent, on l'a dit, le caractère aristocratique des grands châteaux.

L'organisation sociale, interprofessionnelle vient en renfort, en supplément, et il semble bien qu'elle soit moins indispensable aux grands châteaux

⁶ Cette culture commerciale est tellement dominante qu'elle est une des bases du *Plan Estratégico 2005-2020* de l'Interprofession de Rioja. Celui-ci affirme la priorité donnée à la demande, et le choix de produire « des vins correspondant aux goûts et à la demande des consommateurs ». <<http://www.riojawine.com/es/mapa.php>> : *Plan Estratégico Vino de Rioja 2005-2020*, 15 de noviembre de 2005, Consejo Regulador.

⁷ Cette notation, courante, est reprise, entre guillemets, par ROUDIÉ, Philippe : « Vous avez dit « terroir » ? Essai sur l'évolution d'un concept ambigu », in *Journal International des Sciences de la vigne et du vin*, Bordeaux, 2001, n° hors série, p. 7-11.

qu'aux vigneron de base, les grands domaines vendant leurs vins sur la base de leur propre notoriété, et non sous les marques ombrelles que constituent les appellations contrôlées.

En somme, ce qui domine, c'est bien le sol, et par conséquent le foncier et la propriété foncière ; le technique et l'humain étant implicitement considérés comme secondaires.

En Rioja, la vision est radicalement différente. L'élément dominant est la *bodega*, c'est-à-dire le secteur élaborateur / éleveur, ce qui donne un caractère second à la terre et au sol. Les acteurs de ce secteur sont en général de puissances sociétés, on l'a dit, dotées de moyens financiers importants et faisant appel aux techniques les plus sophistiquées, à la fois pour la production et pour la commercialisation du vin. Depuis la création des premières, dans les années 1860 et jusqu'en 1950 environ, on les nommait, et elles se qualifiaient elles-mêmes avec fierté de *bodegas industriales*, caves industrielles. On parle maintenant plutôt de *bodegas criadoras*, mais leur compétence technique ainsi que la qualité, la modernité, et parfois même le gigantisme de leurs installations sont des éléments essentiels de leur image et de leur communication.

Ce qui est vendu au client, implicitement ou explicitement, c'est leur savoir-faire technique et la qualité de leur travail d'élaboration et d'élevage, sans oublier naturellement ce que l'on appelle maintenant le packaging. Pour fidéliser le client, on a vu que ces *bodegas* privilégiaient la logique de marque, et donc de régularité du produit. Dans cette logique, le travail humain et technique l'emporte donc sur le produit de la terre, et, bien qu'en Rioja la notion de millésime soit bien présente, l'incidence de l'année de production sur les caractéristiques et la qualité du vin sera beaucoup plus faible qu'en Bordelais, dans la mesure où l'intervention humaine et technique tendra et visera à la gommer en partie. Il s'agit, précisément, de commercialiser un produit régulier, destiné certes à satisfaire le client, mais aussi à ne pas le dérouter par des différences trop grandes d'une année à l'autre. On y parviendra en exploitant la technologie et les installations disponibles, mais également en pratiquant de savants assemblages – potentiellement différents chaque année, pour obtenir le goût constant recherché – entre divers vins, de diverses provenances, et même des trois sous-régions.

Le sol, la terre, le foncier et la propriété foncière sont donc là clairement secondaires, et ce sont bien les compétences techniques, aussi bien en matière de « fabrication » que de commercialisation qui dominent.

CONCLUSION

Notre conviction est que la culture de tout groupe humain, national ou autre, peut se lire y compris dans les aspects anodins de sa vie quotidienne. Le contact, quotidien lui aussi, avec des produits – achetés ou vendus –, avec des productions, agricoles, industrielles et/ou culturelles conforte ce sentiment. Le vin peut aisément revendiquer l'appartenance à chacune de ces trois catégories : il est issu de l'agriculture, son élaboration, son élevage et son conditionnement font appel à des processus industriels et sa présence ainsi que sa consommation (ou non selon les populations concernées) relève clairement d'une culture, au sens large et abstrait du mot.

Les regards à vocation interculturelle amènent parfois à mettre à jour des divergences de vue à première vue insoupçonnées. Pour un Français, quoi de plus indiscutable *a priori* que le concept de terroir viticole ? A la fois le discours de vulgarisation sur le vin et les messages publicitaires l'ont convaincu que la base de la qualité et du standing d'un vin se situait dans le sol, dans le terroir géophysique, et que hors des parcelles cadastrées comme faisant partie des grands crus, l'on ne pouvait produire que de pâles imitations.

Nos observations, et de multiples écrits d'observateurs étrangers consultés, nous poussent à affirmer que le « terroir à la française » est avant tout une notion culturelle propre à la France. L'étude des vins et des vignobles espagnols, et en particulier de ceux de la Rioja, montre en tout cas que ceux-ci relèvent d'une tout autre culture. En l'occurrence, la perception locale de la notion de terroir, avec la primauté donnée aux processus industriels et techniques, y est manifestement le résultat de l'organisation spécifique de la filière vitivinicole. Le secteur « industriel » ou « *criador* », maître du jeu et en charge de la commercialisation, y impose en effet ses choix et ses priorités aux autres acteurs du secteur, et en particulier à un secteur « producteur » (c'est ainsi que l'Interprofession nomme les viticulteurs) émiétté et dominé⁸.

Ces choix, basés en dernier ressort sur des options de stratégie commerciale où dominent les marques, imposent de fait une certaine vision régionale du terroir, qui, si on la juge à l'aune des critères français et bordelais, est curieusement la négation même de l'idée de terroir.

⁸ Cf., à ce sujet, Brémond, J., « L'interprofession en Rioja : un pacte équitable entre inégaux ? ». *Territoires du vin*, n° 2, *Privé et public ou l'enchevêtrement des pouvoirs dans le vignoble* [en ligne], Chaire UNESCO Culture et Traditions du Vin, Université de Bourgogne, Janvier 2010, 23 p. Disponible sur Internet : <http://revuesshs.u-bourgogne.fr/territoiresduvin/document.php?id=578> ISSN 1760-5296

Bibliographie

- Barco Royo, E. (2008) *Análisis de un sector : el Rioja entre dos siglos*, Logroño, Gobierno de la Rioja.
- Brémond, J. (2010) « Rioja et la référence à Bordeaux » in *De Jules Guyot à Robert Parker : 150 ans de construction des territoires du vin*, Actes du colloque international, Chaire UNESCO « Culture et traditions du vin », Université de Bourgogne, Dijon-Beaune 13-15 novembre 2008, à paraître.
- Brémond, J. (2010) « L'interprofession en Rioja : un pacte équitable entre inégaux ? ». *Territoires du vin*, n 2 [en ligne], Chaire UNESCO Culture et Traditions du Vin, Université de Bourgogne - Privé et public ou l'enchevêtrement des pouvoirs dans le vignoble, p. 23. Disponible sur Internet : <http://revuesshs.u-bourgogne.fr/territoiresduvin/document.php?id=578> ISSN 1760-5296
- Brémond, J. *Vignobles et vins de Rioja. Rencontre entre l'Ancien Monde et le Nouveau Monde ?* Inédit de HDR (Paris IV, novembre 2009), (à paraître).
- Couderc, J.P. (2007) (dir.), *BACCHUS 2008, Enjeux, stratégies et pratiques dans la filière vitivinicole*, Paris, Dunod.
- V Foro Mundial del Vino* (2008) (Logroño, 28, 29 et 30 mars 2006), Logroño, Gobierno de la Rioja.
- Gómez Urdáñez, J.L. (2002) *El Rioja histórico*, Logroño, CRDO.
- González Inchaurreaga, I. (2006) *El marqués que reflató el Rioja*, Madrid, LID Editorial Empresarial.
- Hinnewinkel, J.C. (2004) *Les terroirs viticoles. Origines et Devenirs*, Bordeaux, Ed. Féret.
- Huetz de Lempis, A. (1967) *Vignobles et vins du nord-ouest de l'Espagne*, Bordeaux, Institut de Géographie.
- Huetz de Lempis, A. (2009) *Les vins d'Espagne*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Larreina Díaz, M. (2005) *Estudio de la dependencia de la economía riojana del vino Rioja*, Tesis doctoral, Deusto, Bilbao.
- Larreina González, M. Á. y Larreina Díaz, M. (2006) *Rioja Alavesa, El gran vino del País Vasco*, s.l., Diputación Foral de Álava.
- Memoria Anual 2007*, Consejo Regulador de la Denominación de Origen Calificada Rioja, (éditeur : Consejo Regulador).
- Mora, P. (2008) *Les vins de marque*, Paris, Dunod.
- Parker, R. M. Jr. (2006) *Los mejores viñedos y bodegas del mundo*, Barcelona, RBA libros SA. (Edition américaine, New York, Simon and Schuster Inc, 2005).
- Guía Peñín de los vinos de España* (2008) s. l., Peñín Ediciones.
- <http://www.riojawine.com/es/viticultura.php?op1=1&op2=5&sec=6> (Contrôle des vins)
- <http://www.riojawine.com>, Consejo Regulador DOCa Rioja. Legislación – Reglamento de la Denominación.
- <http://www.riojawine.com/es/mapa.php>, *Plan Estratégico Vino de Rioja 2005-2020*

Joël BRÉMOND est Maître de Conférences en Etudes Hispaniques à l'Université de Nantes (France). Spécialiste de Civilisation de l'Espagne contemporaine, il est directeur du Master de Commerce International au Département de Langues Etrangères Appliquées de Nantes. Il a soutenu, en novembre 2009, à l'Université de Paris-Sorbonne Paris IV, une Habilitation à Diriger des Recherches, dont l'inédit était consacré aux vignobles et vins de Rioja. Ses recherches s'appliquent, d'une part, aux relations franco-espagnoles et aux images respectives, et, d'autre part, au monde de l'entreprise et aux produits et productions emblématiques.

Literacy and the Nurture - Culture Nexus in Romanian Approaches to English Prior to 1989: Subtitling and Language Learning Performance

Adriana Neagu

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Résumé. Notre article analyse les effets de l’alphabétisation avant 1989 afin de montrer qu’une bonne connaissance de la langue maternelle entraînait l’acquisition d’un niveau avancé d’anglais. Plus exactement, nous étudions ici le résultat direct de la culture populaire – la télévision, en particulier – sur la pratique de l’anglais comme langue seconde. A travers une comparaison entre l’expérience roumaine et celle des pays occidentaux ou du Sud de l’Europe, nous montrons que le sous-titrage utilisé par la télévision nationale roumaine, à la différence du doublage, s’est avéré essentiel pour une approche professionnelle de l’anglais, parce qu’il a imposé comme modèle l’anglais parlé par des locuteurs natifs. Nous analysons l’impact linguistique des films non doublés sur les compétences de compréhension et d’expression des étudiants, mais aussi la manière dont l’accès aux bandes sonores originales a agi comme une forme de médiation culturelle, contrecarrant au moins partiellement les effets de la censure et de la limitation drastique de l’accès à l’information. Nous voulons ainsi rouvrir le débat sur la notion superficielle de « méthodes interactives » à l’âge de l’information, notion qui a dominé l’enseignement de l’anglais après les années 80. Nous nous proposons d’aborder dans une perspective polémique, ne serait-ce que brièvement, des aspects concernant les politiques européennes du multilinguisme et la rhétorique du multiculturalisme, qui contribuent à l’enseignement de l’anglais dans les universités.

Mots clés : connaissance approfondie de l’anglais, alphabétisation, culture populaire, sous-titrage, doublage

It is one of the paradoxes of communist regimes that while promoting the crassest, most repressive and reprehensible forms of anti-intellectualism and thought control in culture history, they engender a most impetuous and unquenchable thirst for knowledge together with high levels of culture literacy. Knowledge of course is power and in autocratic societies, access to it is

symptomatically limited to a select few that get to 'process' and confect it for the overwhelmingly many. The 'Black Book of Communism' is replete with testimonials of tortuous and at times torturous instantiations of what generically figures in history books as 'cultural revolution'. The Romania of Ceausescu's dictatorship was no exception to the rule of resentment of the intellect endemic of totalitarian systems. However, despite a well-equipped policing mechanism, ranging in ambit from risible, innocuous forms of cultural censorship to the gravest cases of human rights abuse, not only was there an unparalleled appetite for high culture, but the act of culture flourished in the face of all adversity. Proverbial resourcefulness and doublespeak/think assisted the Romanian cultural elite in eluding an otherwise vigilant apparatus of coercion and control.

Instrumental in instilling the utopian Marxist paradigm in the Romanian youth, state-controlled mass media was expected to play a strategic role in disseminating the party line, forming an integral part of the propaganda machine. At various stages in the evolution of the totalitarian state, circumventing this was to prove a daunting, risk-filled task. However, whereas between 1967, when Ceaușescu became head of state and his visit to the People's Republic of China in 1971, culture experienced a phase of liberalisation and moderate censorship, the rise of the personality cult marked by the proclamation of the "July Theses," precipitated to an extreme, ushering in the mini cultural Revolution Ceaușescu sought to implement at home, inspired by the Maoist doctrine. From this point onward, through the bleak 1980s, all the way to the fateful 1989, Romanian media confronted a Stalinesque castigation of cultural autonomy, the most ludicrous modes of proletcultism, populism and 'socialist realism', along with an all-pervasive assumption of blind ideological compliance. With airtime cut to a mere couple of hours a day, national television is now caricatured, its status confined to that of broadcasting mock news reports, gravitating entirely and invariably around the 'luminary of the Carpathians'. Yet, at various points in time, even in its hour of deepest darkness, amid prime-time live coverages of the commander in chief's anti-imperialist rallies and pictures extolling the unprecedented gains of the 'command economy', foreign language lessons and a classic BBC series or *auteur* film would disturb the serenity of the messianic Marxist-Leninist vision. Whereas less examined, or noticed even, these fortuitous 'slippages' off the general template proved arguably as consequential in the long run as the exemplary acts of cultural dissidence and resistance to dogma that repression gave rise to.

Rather than examine any one given episode in a long and infamous history of violations of free expression, in the following I content to observe an indirect form of anti-communist resistance, made possible by the unlikely linguistic

diversity neglected or condoned by the communist rule and its reflections on English language teaching at higher education level. Of the manifold facets of this phenomenon, my interest lies in foreign languages practice on national television as an illustration of the disparities between the centrally-planned education and the random, cultural-educational policies, their uncalculated and for the larger part incalculable effects on mass literacy. Within an otherwise carefully surveilled, paranoid system, the incongruence between the marked nationalist education policies and the ‘liberal’ exposure to foreign languages and cultures defies the logic of communist stratagems. While the repercussions of these neglectful policies were multi-faceted, their most immediate, wide-reaching manifestation was the use of subtitles on national television channels and film theatres throughout the country.

Marred by severe cuts in the mid-1970s in the diversity of higher educational programs that resulted in a large percentage of students being forced to enrol in engineering and agricultural schools by 1988, philological study could but profit from this deviant behaviour long term. Indeed the repercussions of the broadcast media’s relatively ‘relaxed’ western European foreign language policy, tolerated by the regime, proved invaluable. Coupled with the insistence on background knowledge of school curricula, the phenomenon contributed considerably to the rise in literacy, impacting directly on the young viewer’s proficiency in both Romanian and the foreign language. Caught between the crossfire of ideological control and the expectations of populist appeal, national television was a direly strained institution, the dilemma of whether “to dub or to sub” being the least of the concerns of its senior management.

In part owing to overburdening doctrinaire pressures, in part because far more costly and time consuming than subtitling, dubbing films was simply not an option. The use of subtitles thus spared Romanians of the hilarious experience of watching Laurel and Hardy with the voice of local comedians. Impervious to the standards of literacy required, national television expected all viewers, young and old alike, to watch a cartoon or drama in its original narration and be able to read the Romanian subtitles. Along with the oral comprehension benefits of constant exposure to the foreign language, this ‘non-democratic’ practice resulted in a boost of reading performance in the mother tongue. While contemporary theories and hypotheses are divided on how reading facilitating versus depreciating the activity of TV viewing is, how conventional reading skills are aided or hampered by television, that reading comprehension is enhanced by the exercise in reading subtitling remains undisputed. Simultaneous image and word processing has been proven to be cognitively stimulating, and hence complexify the level of basic training, deepening and widening the processes of decoding elementary reading

materials. Prolonged exposure to two or more languages in infancy assists the future learner with burning considerable stages in covering the mileage between general cultural literacy to literacy targeting a specific task. As well as culturally enabling, having the viewer exposed to a foreign culture from a very early age through subtitling presented the advantage of confronting him/her with the task of identifying dialectal, regional and social varieties in a range of native speakers. Language acquisition thus taps into a natural process of assimilation by imitation and repetition, unfolding in a vivid, dynamic speaking context, more likely to elicit comparative language training and develop a genuine intercultural awareness. This kind of immersion in *language as spoken* is formative, in that it stimulates the ability to perceive and distinguish foreign sounds, one young learners of a second/foreign language in countries where the dubbing system is used nationwide may not develop.

The experience of language learning is incontrovertibly a cumulative one, entailing a continuing process of assimilation and adoption. Building on the receptiveness of the young language learner, subtitling, it can be argued, paved the way for an apter, more effective and genuinely interactive approach to language learning. With the re-introducing of western language training in schools, following the retreat of the Soviet troops, beginning with 1958, this would be then put to work by learners now able to relate their performance equally to that of the native speaker rather than uniquely to a presumed 'model', the home teacher.

During the intervening decades, the learning advantage indeed benefits of "subbing versus dubbing," to some, ultimately a matter of cultural transference, were brought to fruition, shaping the profile of a whole generation of fresh-faced modern languages graduates. Beyond the actual gains in the realm of reading instruction, by allowing early exposure to foreign languages and cultures at home, ironically, Ceausescu, the dictator relentlessly calling upon the youth to beware the impeding dangers of 'Western decadence' and 'irredentist threats', made the young generation more permeable to Western cultural influence. Little did he know the real danger was in the empowering nature of knowledge and unmediated cultural exchange as opposed to the powerlessness of incomprehension.

Comparative studies of the levels of literacy and shared literate information in Romania and former Yugoslavia, both traditionally non-dubbing countries and the larger part of Eastern and Central Europe as well as Western Europe, prior to 1989 spoke in favour of the practice, pointing to how, especially when seconded by compulsory, secondary level education, it contributed to civic awareness and resistance to doctrinaire teaching, faculties that proved vital for the endurance of the Romanian intellectual.

A large body of research in pedagogy and cognitive psychology indicates that a child's capacity to learn a foreign language is sharpest when his/her brain is still young and developing, infants being the most susceptible to this 'sponge effect'. In the post-communist, 'New European' climate, while a great deal of lip-service is being paid to multilingualism and its policies, little if any attention is devoted to how, far from encouraging it, national televisions and public radios may in fact be obscuring the dialogue between cultures. Against this backdrop, whereas English may have become the prime Eurolanguage of global culture, the much-debated process of internationalisation it is undergoing, seems for now at least to be widening the divide between, on the one hand a market- and on the other, a proficiency-oriented approach to its study.

Bibliography

Tismăneanu, V., (1994) *Reinventing Politics: Eastern Europe from Stalin to Havel*, New York, Free Press.

Adriana NEAGU is Associate Professor of Anglo-American Studies at Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Department of Modern Applied Languages. She is the author of *Sublimating the Postmodern Discourse: toward a Post-Postmodern Fiction in the Writings of Paul Auster and Peter Ackroyd* (2001), *In the Future Perfect: the Rise and Fall of Postmodernism* (2001), and of numerous critical and cultural theory articles. Dr Neagu has been the recipient of several pre- and postdoctoral research awards. Previous academic affiliations include an Andrew W. Mellon postdoctoral fellowship at the University of Edinburgh and visiting positions at Oxford University, University of Bergen, University of East Anglia, and University of London. Her teaching areas are diverse, combining literary and cultural studies disciplines. Her main specialism is in the poetics of modernist and postmodernist discourse, postcolonial theory and the literatures of identity, and translation theory and practice. Since 1999, Dr Neagu has been Advisory Editor and, since 2004, Editor-in-Chief of *American, British and Canadian Studies*, the journal of the Academic Anglophone Society of Romania.

La traducción de lenguas y culturas en el cine

Ludmila Ilieva

Universidad de Sofía “San Clemente de Ójrid”

Résumé. L'article analyse les difficultés rencontrées dans la traduction pour le cinéma et les solutions possibles de quelques cas concrets en se basant sur la traduction en l'espagnol du scénario du film *Le monde est grand et le salut nous guette de partout*.

Mots-clés : traduction, cinéma, sous-titrage, références culturelles, backgammon

El tema de este estudio – la traducción al español del guión de la película “El mundo es grande y la salvación acecha por todas partes” – emanó de la labor con un círculo de alumnos del programa de máster en interpretación en el Departamento de Estudios Iberorrománicos de la Facultad de Filologías Clásicas y Modernas en la Universidad de Sofía “San Clemente de Ójrid”. En un inicio la idea era más ambiciosa: hacer también el subtítulo. Por un montón de razones eso no resultó posible, así que decidimos trabajar sobre la traducción de una selección de fragmentos que consideramos significativos para las estrategias del traductor. De modo que la idea de este artículo es compartir la experiencia del trabajo sobre la traducción de un guión cinematográfico como tipo específico de traducción.

La elección del tema se debe en gran medida al interés que mostraron los alumnos por la película en cuestión, la más exitosa en el cine búlgaro de los últimos 20 años, el proyecto más ambicioso después de 1989. “El mundo es grande y la salvación acecha por todas partes” (*Svetat e goliam i spasenie debne otvsyakade*) es una coproducción entre 4 países – Bulgaria, Alemania, Eslovenia y Hungría –, realizada por el director Stefan Komandarev en 2008 sobre la base de la novela homónima de Ilija Trojanov. El argumento ubica el inicio en 1976 en una pequeña ciudad de Bulgaria donde nace el protagonista Alex en el momento en que su abuelo Bai Dan (tío Dan, protagonizado por el emblemático actor de Emir Kusturica Miki Manojlovic), el rey del backgammon, gana el partido de turno en la cafetería de la ciudad. Enemigo del régimen, bai Dan (diminutivo de Yordan), ex campeón de ciclismo, es objeto de presión de parte de la policía junto con su

familia lo que obliga a los padres del pequeño Alex a emigrar clandestinamente al mundo occidental pasando por los campos de refugiados y encontrando que este mundo no es muy distinto del que dejaron atrás. Veinticinco años después sufren un grave accidente de tráfico, el único en sobrevivir es Alex (protagonizado por el joven actor alemán Carlo Ljubek). Bai Dan viaja a Alemania para hallar a su nieto en el hospital y descubrir que el joven ha perdido no sólo a sus padres sino también su memoria. Con el fin de salvarlo, el viejo excéntrico le enseña los secretos del backgammon para hacerle recordar su pasado. Así ambos emprenden un viaje espiritual hacia las raíces, el abuelo enseña al nieto las reglas del juego que son un espejo de las reglas que rigen la vida real. Los dos se lanzan en una travesía en bicicleta tándem por Europa y los Balcanes para volver a la ciudad natal donde el eterno juego de backgammon hará a Alex descubrir la verdad sobre la vida y sobre sí mismo. Como género la película es una tragicomedia en que el humor y el dramatismo se entremezclan para contar la historia de dos viajes descritos paralelamente: la emigración al Occidente y el retorno a casa. Citando al director Stefan Komandarev, la película plantea la interrogante de a qué mundo pertenece uno, al mundo en que ha nacido o al mundo en que va a morir, plantea el tema de las raíces de las cuales uno nunca puede desvincularse.

“El mundo es grande...” fue galardonada con premios del jurado en varios festivales y casi siempre con el premio del público. Fue una de las 7 películas nominadas para el Oscar 2010 en la categoría de películas extranjeras en habla no inglesa.

La misma base literaria – la novela autobiográfica de Ilija Trojanov, autor de origen búlgaro que vive en Alemania – ofrece un vasto terreno de reflexión: se trata de una obra escrita en alemán y traducida al búlgaro, o sea, el tema de la traducción aflora desde el primer momento, estamos en presencia de un modelo de transición entre lenguas y culturas. De modo que resulta absolutamente imposible trazar una línea divisoria entre lengua y cultura ya que se trata de un todo indisoluble, la última expresión de toda cultura es la lengua y el traductor es el elemento mediador. Por ello decidí apartarme de las teorías lingüísticas de la traducción e intentar explicar fenómenos de la lengua con los medios de otras ramas del saber que forman, en fin, lo que entendemos por cultura en el sentido de “un conjunto de modos de vida y costumbres, conocimientos, grados de desarrollo artístico, científico industrial, en una época, grupo social, etc.”¹.

Y aunque trabajamos casi sólo con el texto escrito, recién en la última etapa pudimos ver la película y parar la cinta para entender mejor algunas escenas

¹ *Diccionario de la Lengua Española*, Real Academia Española, Vigésima segunda edición.

cotejando texto con visión y sonido, inevitablemente abordamos problemas específicos de la traducción para el cine, un tema que siempre ha sido polémico en la teoría y en la práctica de la traducción ya que tanto el doblaje como el subtítulo tienen sus ventajas y desventajas. Frente a la acertada opinión de que una película es, indiscutiblemente, imagen y a nadie se le ocurriría pensar cómo se verían los títulos de los cuadros en una exposición si estuvieran colocados dentro del cuadro mismo ya que eso son los subtítulos, tachaduras en la imagen, tenemos la pérdida de la noción de una realidad ajena cuando el espectador escucha la voz de un actor conocido doblando a un personaje totalmente distinto (Véase Castro Roig : 2004). Ambos enfoques tienen sus pro y sus contra pero, igual, estas son las dos opciones que ofrece el cine y si un país desea divulgar su cultura, se ha de mover en un terreno limitado y entre dos males elegir el menor.

La industria cinematográfica búlgara ha optado por la subtitulación en ambos sentidos: el de las películas extranjeras, traducidas al búlgaro, y el de las búlgaras, traducidas a otros idiomas.

En breve, podemos decir que en nuestro trabajo tuvimos que tomar en cuenta no sólo las exigencias de la subtitulación aunque no procediéramos a hacerla, sino más que nada el hecho de que traducíamos una película multilingüe en que se entremezclan distintos idiomas – búlgaro, alemán, italiano, inglés –, para un público hispanohablante, es decir para más de 400 millones que hablan español en 2 continentes – España, más los 16 países latinoamericanos, más el sur de los EEUU – con todo el abanico de variedades correspondientes, es decir, la traducción debía ser comprensible para todos, lo que nos orientaba hacia un estilo más neutro, más estandarizado, con menos matices locales.

En un contexto así el traductor se ve en cierto sentido favorecido ya que muchas veces el espectador oye lo que dicen los actores en la pantalla y ve los gestos del personaje por lo cual la traducción hasta puede sobrar. Y sin embargo el traductor debe ser consciente de que todo cambio de lengua implica un cambio sociocultural, tanto en el caso en que los protagonistas se expresan de forma conexas y fluida en idiomas diferentes como cuando se trata de intercalar palabras o frases sueltas en otro idioma.

En nuestro trabajo enfrentamos diferentes *culturemas* o referentes culturales cuya traducción crea dificultades y determina la estrategia del traductor (Véase Martín Fernández : 2009). En líneas generales se puede decir que ella se expresa en varios aspectos, en la llamada *domesticación* (*Idem*) cuando se eliminan los elementos del texto original que pueden resultar extraños para la cultura de llegada, es decir se sustituyen elementos desconocidos por otros propios de la cultura de la traducción. Podría decirse que casi no tuvimos necesidad de proceder

así, un ejemplo muy elemental podría ser la traducción de *масленка* (*maslenka*) – un dulce típico búlgaro – como *polvorón* que es su equivalente funcional en España.

Pero si para un español queda bien claro de qué se trata cuando hablamos de *polvorones*, estos dulces navideños, no estoy segura de que es lo mismo para un hispanoamericano.

A título de información recordaré que allá por la segunda mitad del siglo 20 el doblaje de las películas norteamericanas en español se hacía en México. Pero el español mexicano no es igual al español de Argentina y Uruguay, lo que obligaría a intercalar explicaciones – por ejemplo, una frase del tipo de “*como dicen ellos*” para dar a entender que se trata de una realidad distinta aunque se hablara el mismo idioma.

En cambio, moviéndonos siempre en el mundo culinario de la abuela Dulce (la esposa de bai Dan cuyo nombre – Zlatka – suena como Sladka – Dulce, una feliz coincidencia fue el hecho de que la lengua española conoce el mismo nombre propio y ahí no hizo falta proceder a la domesticación), el caso de *baklava* favorece al hispanohablante en comparación con el angloparlante, por ejemplo, ya que los moros dejaron en la península no solamente arquitectura sino también costumbres, comidas, dulces. Eso, en España. Pero se da también el hecho propicio de que en América Latina hubiera muchos descendientes de árabes, todo lo que allí llaman *turco* casi siempre es árabe, así que el conservar la palabra extranjera no causa malentendidos aunque se inscribiera en el otro método de traducción, la llamada *extranjerización* (*Idem*) cuando los elementos extraños para la cultura de la traducción se mantienen tal y como han aparecido en el texto original. Ello nos hace pensar en las *realia*, las palabras de colorido local que no existen en la otra lengua. Así tropezamos con la palabra *милиционер, милиция* que sí, existe, tiene un equivalente formal en español – *milicia, miliciano*. Con la diferencia de que en la historia de España esta figura tuvo otro protagonismo – *milicias* eran los destacamentos armados en servicio del pueblo, los voluntarios que se inscribían en las filas del ejército republicano durante la Guerra Civil, *milicianos* eran los soldados del Quinto Regimiento que cantó Rafael Alberti, *milicianos* eran los voluntarios de las brigadas internacionales, es decir, nada que ver con las fuerzas del orden público en nuestro país hace 20 años, una estructura estatal. Por lo cual optamos por *policía del pueblo* para matizar a esta figura del agente del orden público típica de un régimen político y social distinto y para no confundir al espectador.

Y aquí cabe también la clave de la película – el juego alrededor del cual giran tantas vidas. Se da el caso opuesto – los espectadores hispanohablantes tienen

en su patrimonio cultural *las tablas reales* que Alfonso X el Sabio describe junto con el ajedrez y los dados. Sólo que a diferencia de estos que siguen guardando el mismo nombre después de tantos siglos, hoy día no son muchos los españoles que pudieran decir qué son las *tablas reales*. Porque para ellos este juego es conocido por su nombre inglés – *backgammon* – y no es tan popular, ni mucho menos, como en los Balcanes o en el mundo anglosajón. Por eso no fue un problema tan grave como nos pareció al inicio traducir *enek* (enek) como *doblete de uno* o *дюбеш* (diubesh) – *doblete de cinco*, los que conocen el juego no se equivocarían. Y no obstante, es distinto, el sentido se entiende pero se pierde el colorido, se pierde esta sensación de placer y lentitud a la turca con todo lo que ella implica. *Дюшеш, дюбеш, енек, капия, кибик, карък* (diúshesh, diúbesh, enek, kapía, karak) – hasta la fonética de estas palabras turcas nos hace sentir algo que los espectadores y jugadores de *backgammon* nunca experimentarían, se perdería. Pero, ¿no era que la tarea del traductor consistía en moverse en los límites de lo posible, hacer sacrificios en nombre de lo esencial en el texto original?² O, en palabras de Umberto Eco, decir *casi* la misma cosa.

Y, siempre dentro de este método de la extranjerización, tuvimos una curiosa experiencia – las canciones que afloran en distintas escenas y concretamente una de ellas. Se trata de la canción infantil del mirlo que todos los búlgaros, niños y viejos, conocemos y que bai Dan canturrea en la película. He de reconocer que nunca había pensado en el sentido de la letra y a lo mejor nunca hubiera llegado a pensar en ello si no fuera esta película. La traducción podía optar por recurrir a la domesticación y encontrar alguna canción infantil española que tuviera el mismo efecto – realmente pocas son las veces en que pensamos en lo que nos dicen las canciones de niños, nos dejamos guiar más bien por la melodía – estas obras son pegadizas y las llevamos en la memoria durante toda la vida sin prestar más atención a lo que dice la letra. En este caso, sin embargo, se trata de un mirlo – un ave canora, un artista, que va por el bosque descalzo y harapiento o desnudo, es decir, más que pobre pero con el pico – la nariz – en alto, con dignidad, como un valiente. Y los protagonistas de la película son emigrados – sin hogar, en condiciones miserables, lejos de su patria pero sin perder su dignidad humana, sin perder el ánimo para continuar adelante.

O sea, nos encontramos ante el dilema de sustituir o no una canción del original por otra, perteneciente al universo del lector español con el fin de lograr un efecto análogo, desde luego siempre con la idea de que el texto no debería sonar a la búlgara, como si fuera escrito por un autor búlgaro. Decidimos que en vez de

²Shveitser A. D. *Teoría de la traducción*, pps. 96 Швейцер А. Д. Теория перевода, 1988, Москва, Наука, стр. 96

hurgar en el cancionero infantil español, más correcto sería traducir la letra, darle una forma adecuada conservando el sentido. Por ello tuvimos que cambiar el personaje – en el lugar del *mirlo* cuya estructura fónica es difícil de rimar, apareció el *gorrión*, un pájaro más humilde, que no canta pero que tiene en el mundo hispanohablante una referencia muy concreta – el recuerdo de la patria, del hogar. Cuando un cubano habla de su nostalgia, dice que le entró el gorrión, así que en líneas generales la imagen fue conservada y darle los atributos necesarios, tanto materiales como fónicos – las rimas –, ya era cuestión de tiempo.

<p>Тръгнал кос с дълъг нос през гората гол и бос, тупнал с крак трак-так-так като същ юнак!</p> <p>Ходил, ходил, па се спрял, три кола мухи изял, тупнал с крак, тръгнал пак - бре-бре че юнак!</p>	<p>Voló el gorrión, el gran narigón ¡qué valiente se mostró! Toc-toc-toc taconeó sin zapatos se quedó.</p> <p>Iba, iba, se paró, treinta moscas se comió, mireno, mireno, ¡qué valiente resultó!</p>
---	--

Desde luego, todos los que nos hemos dedicado alguna vez a la traducción sabemos que no es raro que el traductor vea en el texto algo más de lo que el autor ha querido decir, o sea, conocemos el fenómeno de la hipertraducción o más bien hiperinterpretación con el riesgo de enviar mensajes equivocados al lector/espectador. No obstante consideramos que esta opción es preferible que la escasez de información o la mera incompreensión.

Por último, hay que mencionar un método más que es la *neutralización*³ cuando se traslada un elemento a la cultura del texto de llegada sin marcas culturales o por conveniencia en la traducción, o por desconocimiento del traductor, o cuando no hay manera de expresar el matiz – aquí tenemos un ejemplo muy claro que es el acento de ambos protagonistas – Miki Manojlovic quien habla búlgaro con un pronunciado acento serbio, y Carlo Ljubek quien habla con el acento de los niños búlgaros que han crecido en el extranjero –, un referente cultural que quedará conocido sólo por los espectadores búlgaros, ni siquiera por los serbios – la pérdida aquí es obvia pero creo que cualquier intento de buscar alguna compensación que no sea similar a la frase “como dicen ellos” sería condenado al fracaso.

Y, fuera de esta breve clasificación, un ejemplo curioso – la mención de la figura de Fidel Castro que aparece así, con nombre y apellido, en la película

³ Martín Fernández, C, *la obra citada*.

aunque en la variante del guión sobre la cual trabajamos era sólo Castro. Lo que me hizo pensar en la diferente manera de referirse al líder cubano los búlgaros y los hispanohablantes. Intenté hacer una pequeña encuesta entre los vecinos quienes, como mis padres, son gente ya mayor, preguntándoles cómo llamarían, cómo se referirían, con qué nombre, a Fidel Castro. De acuerdo al grado de simpatía que profesaban por esta figura histórica, las variantes oscilaban entre Castro, Fidel Castro y sólo Fidel. Según el criterio de los sociólogos esta encuesta no es nada representativa pero permite destacar una clara diferencia – creo que ningún hispanista vacilaría en hablar sólo de Fidel como haría el grueso de hispanohablantes, dejando cierto margen de vacilación en el caso de ánimos hostiles, anticastristas – el mismo término lo demuestra – “anticastrista” frente a “fidelista”. Es un detalle que, sin embargo, podría ser significativo y el traductor no debería pasarlo por alto.

Y, antes de terminar, quisiera retomar la idea del protagonista bai Dan: “No jugamos por dinero, jugamos por el honor”. ¿Por qué? Porque creo que el trabajo con los jóvenes supone no solamente enseñar una materia, en mi caso concreto del programa de máster en interpretación – enseñar la técnica de la traducción, sino también enseñar la ética de esta profesión, la ética del traductor en sentido más amplio. Se traduce no sólo por el dinero, se traduce por una idea o, como fue nuestro caso, se traduce por el placer, por el placer de buscar la precisión, la palabra más adecuada, por el placer de jugar con las palabras. Tanto más que este juego se plantea un fin noble: lograr que la traducción sea un puente entre los pueblos, enseñando su propia cultura y aprendiendo de la ajena. Y esta fue la actitud de los compañeros con quienes trabajamos en la traducción del guión de la película “El mundo es grande y la salvación acecha por todas partes” y que no escatimaron esfuerzos y tiempo libre precisamente por la idea de ver nuestra cultura expresada en español.

Bibliografía

- Castro Roig, X., (2004) “Solo ante el subtítulo. Experiencias de un subtitulador” in *La linterna del traductor*, núm. 9, <http://traduccion.rediris.es/4articulos.htm>
- Eco, U. (2008) *Decir casi la misma cosa*, Barcelona, Debolsillo.
- Martín Fernández, C. (2009) “Traducción de los referentes culturales en el doblaje de la serie televisiva “Érase una vez... el hombre” al español” in *Entreculturas*, núm. 1.
- Shveitser A. D. (1988) Швейцер А. Д. *Теория перевода*, Москва, Наука.
- Trojanov, I. (1998) *El mundo es grande y la salvación acecha por todas partes*, traducido del alemán por Joan Parra, ed. Tusquets.
- Троянов, И. (2007) *Светът е голям и спасение дебне отвсякъде*, превод Гургана Фъркова, изд. Сиела.

Ludmila ILIEVA es Doctora en Filología, Profesora Titular de Teoría y Práctica de la Traducción en el Departamento de Estudios Iberoamericanos de la Facultad de Filologías Clásicas y Modernas en la Universidad de Sofía “San Clemente de Ójrid”.

Dal discorso romanzesco al discorso filmico - *Il Gattopardo* - di Giuseppe Tomasi di Lampedusa

Anamaria Colceriu

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Résumé. Cet article se propose de mettre en évidence le rapport qui s'institue entre le texte romanesque et le texte filmique dans le cadre du processus de transposition sémiotique – dans notre cas, l'adaptation cinématographique du roman *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi. L'étude comparative des deux types de texte/discours suppose un parcours d'investigation centré sur une grille d'analyse multiple. Ses coordonnées principales font ressortir – à partir d'aspects liés à la structure narrative, à la temporalité et à l'énonciation – les points de convergence et, surtout, de divergence des deux systèmes signifiants. L'hétérogénéité des deux langages, les caractéristiques propres à la matière signifiante, les modalités spécifiques d'élaboration et d'organisation, tout comme les « privilèges » sémantiques de l'un ou de l'autre devraient finir par éliminer le concept de « trahison » de la transposition cinématographique et par nuancer la relation entre deux entités signifiantes qui éclairent réciproquement leurs potentialités sur le fond d'une démarche intertextuelle, mais aussi intersémiotique et intersémiotique.

Mots-clés : texte romanesque, texte filmique, schéma narratif, temporalité, énonciation

I. PREMESSE : DAL ROMANZO AL FILM, PROCESSI DI LETTURA DIFFERENTI

Lo studio comparativo del romanzo e del film dà origine una ricerca incentrata su una griglia di analisi assai elaborata, le cui coordinate mettono in risalto gli elementi comuni e, soprattutto, quelli specifici di ognuno dei due sistemi significanti. La delineazione delle caratteristiche comuni e di quelle di massima specificità s'impone sin dall'inizio, a livello di lettura di due "oggetti testuali" con aspetti peculiari. Nella sua veste di "oggetto significante", con uno "sviluppo

significante” (linguistico e non linguistico), il film si presenta come **testo**¹, come unità discorsiva. Il film, come il libro d'altronde, ha un titolo, può essere diviso in parti/puntate (capitoli, nel libro), con titoli e sottotitoli, adatti, in principio, per una lettura lineare, sintagmatica. Tuttavia, il film è un flusso audiovisivo la cui “lettura” presuppone la percezione simultanea e complessa di testi scritti, della lingua parlata, di gesti, immagini, suoni (Cfr. Vanoye, 1989:23-24). Il testo scritto è una forma della comunicazione verbale, caratterizzata dall'arbitrarietà del segno linguistico e dall'astrattezza, con una sottile elaborazione sintattica. Il film consiste nella strutturazione di reti appartenenti a vari codici, specifici o non specifici della cinematografia, incentrati su una comunicazione di tipo analogico², caratterizzata dall'imprecisione, dall'ambiguità, dall'equivoco (Cfr. Vanoye, 1989:34-43).

Rispetto all'analisi del testo scritto, quella del testo filmico inciampa in ostacoli concreti tipo l'impossibilità di manipolare in maniera soddisfacente alcuni frammenti (nonché l'arbitrarietà della scelta del corpus analitico), l'impossibilità di citare il testo filmico³, la soggettività del “trascrittore”, ecc. C'è sempre uno spazio che sfugge alla descrizione fatta con le parole, una zona attinente alla specificità del film, difficile da trasporre nel linguaggio verbale⁴.

L'impossibilità di fare un'analisi sistematica del discorso filmico, che ricopra la pluralità di codici specifica di questo tipo di discorso, ci ha portato a scegliere solo alcuni campioni rappresentativi per evidenziare i rapporti tra il testo romanzesco e il testo filmico del *Gattopardo*, a livello spazio-temporale, dell'istanza narrativa e della focalizzazione.

L'analisi mira a sottolineare la specificità dei due tipi di testo/discorso e il ruolo di una lettura intertestuale (implicitamente intersemiotica ed intersistemica) nella configurazione del senso globale di ognuno dei due oggetti significanti. Una volta evidenziate le caratteristiche strutturali proprie e lo specifico della lettura di un testo rispetto all'altro, la metafora del “tradimento” di un testo letterario nella sua trasposizione intersemiotica (una sorte di “traduzione” in fin dei conti), diventa un semplice stereotipo, superato attraverso un'interpretazione che usa allo stesso tempo gli strumenti di analisi, specifici del testo romanzesco e quelli specifici del testo filmico, sullo sfondo comune delle ricerche semiotiche. Nel nostro caso è stato preso come riferimento il film *Il Gattopardo*, per la regia di Luchino Visconti

¹La semiologia cinematografica ha come obiettivo lo studio del film come testo. Per l'analisi testuale del film vedi anche Odin (1977), Colin (1985), Aumont et alii (2007).

² L'analogia dell'immagine filmica con l'oggetto rappresentato.

³ L'immagine in movimento non può essere citata, dato che il testo scritto non può ridare tutto quello che offre la videocamera: un movimento la cui illusione garantisce la realtà. (Bellour, apud Aumont et alii, 2007:164)

⁴ Cfr. Aumont et alii, 2007:154-168. Così si spiega la prevalenza degli approcci di natura critica del film.

(1963), tratto dall'omonimo romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa), entrambi riconosciuti unanimemente come capolavori, all'interno dei propri generi di comunicazione e di racconto.

II. TESTO ROMANZESCO – TESTO FILMICO: EVENTI NARRATIVI E RAPPORTI TEMPORALI

L'esperienza umana in generale cerca di trovarsi una forma specifica di espressione attraverso la narrazione, che consiste nel mettere in un ordine temporale gli eventi vissuti. Il rapporto stretto tra narratività e temporalità è rintracciabile al livello della rete testuale di avvenimenti che “*rappresenta la successione, in ordine cronologico, degli enunciati narrativi (o degli eventi) di un testo*” (Vlad, 2003:149-150) (n.t.).

Le scelte del regista a livello di ordine temporale e di durata degli eventi narrati, spesso elementi discordanti rispetto al testo romanzesco, rappresentano un'esigenza attinente alla coerenza globale del discorso nella sua trasposizione cinematografica.

Il testo filmico *Il Gattopardo* traspone la maggior parte degli episodi narrativi del romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa, rispettando l'ordine delle grandi sequenze narrative sovrapponibili a cinque delle otto parti del testo romanzesco. Mancano dal testo filmico la quinta parte (che narra la visita di padre Pirrone, sacerdote di casa Salina, nel villaggio nativo – episodio che rappresenta, almeno a prima vista, un filo narrativo discordante), la settima parte (che illustra la scena della morte del personaggio principale, il Principe di Salina), nonché l'ultima parte del romanzo, l'ottava, la quale descrive la vita monotona delle zitelle Salina.

All'interno della sequenza filmica che riprende il contenuto delle varie parti del romanzo, il regista fa una serie di modifiche nell'ordine temporale degli eventi. In questa sede, verranno prese in considerazione solo le prime tre parti del testo.

La prima parte del romanzo presenta tutta una serie di episodi narrativi che spaziano tra due recite del Rosario e hanno come protagonista il Principe di Salina: la passeggiata nel giardino del palazzo (occasione di contemplazione che consiste di brevi episodi retrospettivi⁵ e allo stesso tempo introspettivi⁶), la cena, la visita a Palermo, la rasatura della mattinata successiva e il dialogo con Tancredi (suo nipote e pupilla) rispetto al nuovo assetto politico della Penisola, l'adempimento alle funzioni amministrative, la salita all'Osservatorio astrologico,

⁵ Il ricordo del cadavere del soldato e della visita al palazzo reale.

⁶ I temi di questi passaggi (nella maggior parte retrospettivi) rappresentano le coordinate della vita del Principe: lo statuto socio-politico da un lato, le passioni, i compromessi, le debolezze, dall'altro.

la lettura della lettera del cognato Málvica, con la quale viene informato dello scoppio della rivoluzione in Sicilia.

Il film inizia con la cerimonia della recita del Rosario⁷, a cui segue immediatamente la notizia del ritrovamento del cadavere di un soldato nel giardino del palazzo (nel romanzo l'accaduto viene presentato, come episodio retrospettivo, durante la passeggiata del Principe) e la lettura della lettera del cognato Málvica. Il contenuto di questa lettera rappresenta infatti l'elemento che determina l'inizio dell'azione, un esordio portato in scena all'inizio del film, al contrario del romanzo, che lo introduce solo alla fine della prima parte (si tratta qui di un fenomeno specifico della cinematografia, noto con il nome di "esordio di predestinazione"⁸, che consiste nell'offrire sin dall'inizio il contenuto dell'esordio e un possibile suggerimento per la sua fine). La soluzione è rintracciabile nella reazione del personaggio principale, Fabrizio di Salina, il cui atteggiamento (costantemente ribadito nella narrazione), contrario a qualsiasi forma di opposizione al nuovo assetto politico, verrà rispecchiato nelle parole di suo nipote, Tancredi⁹: *"Se vogliamo che tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi."* (Tomasi di Lampedusa, 2004:41). Per sottolineare il ruolo di prim'ordine di questo enunciato, che riflette in maniera eccezionale il significato dei "tempi" (in una formula ossimorica difficilmente decifrabile), il testo filmico usa un procedimento specifico della cinematografia: si sofferma sull'immagine dei due personaggi, procedimento che si avvicina molto una sorte di stop-frame.

La fine di questa prima sequenza narrativa coincide nel film con una scena che illustra le lotte per la conquista di Palermo da parte dell'esercito garibaldino, un inserto narrativo con una durata superiore a quella prevista dallo spettatore in virtù dell'interpretazione globale del testo. Il fenomeno si spiega però partendo dall'importanza degli aspetti socio-politici nell'economia testuale: il tempo storico è vissuto nel romanzo come dramma interiore (gli eventi esterni sono presentati al lettore attraverso il loro rispecchiarsi nella coscienza del personaggio principale, in passaggi testuali che vanno dal discorso del narratore al discorso interiore, predominante, del Principe), con un grande contributo alla delineazione del senso globale. L'impossibilità di trasporre nel film il gran numero di frammenti in stile indiretto che riflettono i pensieri del personaggio¹⁰ riguardo ai cambiamenti

⁷ Torneremo sul rapporto tra l'inizio del romanzo e quello del film.

⁸ E' uno dei codici narrativi specifici della cinematografia. (Cfr. Aumont et alii, 2007: 94-98).

⁹ Prodotto del nuovo mondo, in piena ascesa.

¹⁰ Certo, il monologo interiore potrebbe essere trasposto in cinematografia tramite il procedimento "voce off", una voce fuori campo che si sovrappone, di solito, all'immagine contemplativa di un personaggio; però, se venissero trasposti in "voce off" tutti i frammenti di monologo interiore del romanzo, il film risulterebbe eccessivamente frammentato.

politici e sociali del tempo, porta alla necessità di “esteriorizzare” il fenomeno; si spiega così la presenza spiccata nel film delle scene di guerra – simbolo del movimento rivoluzionario.

Il film passa poi all’episodio che illustra il viaggio della famiglia Salina a Donnafugata, feudo preferito del Principe. Il passaggio alla seconda parte non viene più segnato dalla recita del Rosario¹¹, ma dall’inserimento della scena di guerra a cui abbiamo accennato sopra, la quale rappresenta un’isola testuale con ruolo “demarcativo”.

La struttura narrativa della seconda parte viene rispettata puntualmente nel film; ne manca solo l’episodio in cui il Principe “ispeziona” il giardino e si dimostra contento dei primi frutti di un pesco, che arrivarono, il giorno dopo¹², sulla tavola della bellissima figlia del sindaco di Donnafugata, Angelica Sedàra. In una sequenza del film vediamo Don Fabrizio che si avvicina ad una finestra e scorge Tancredi entrare nel cortile del sindaco. Si tratta di un miniepisodio difficilmente comprensibile facendo uso solo delle informazioni offerte dal film, mentre per uno spettatore che è stato prima anche lettore del libro, non c’è nessuna difficoltà di interpretazione.

La terza parte del romanzo gode della più complessa configurazione narrativa, dovuta, in gran parte, all’inserimento di brani in discorso indiretto libero appartenenti al personaggio principale – momenti di anamnesi equivalenti ad altrettante incursioni nella coscienza del Principe. La caccia, avvenimento rituale delle giornate passate a Donnafugata, rappresenta lo sfondo diegetico sul quale si innestano alcuni episodi retro- e introspettivi che rivelano l’atteggiamento di Don Fabrizio riguardo al Plebiscito dell’autunno del 1860, con il quale la popolazione di Donnafugata aveva espresso la sua adesione nei confronti della repubblica appena costituita, nonché i pensieri legati al futuro matrimonio tra suo nipote Tancredi e Angelica, figlia del sindaco Calogero Sedàra, simbolo, quest’ultimo, del mondo borghese in ascensione, dell’ “uomo nuovo” senza scrupoli e “buone creanze”.

Il film trasforma l’episodio retrospettivo che narra gli eventi del giorno del Plebiscito in un episodio narrativo iscritto nell’ordine cronologico dei fatti, collocandolo all’inizio della terza parte.

La scena che illustra l’atteggiamento rabbioso del Principe alla lettura della missiva di Tancredi, con la quale il Principe viene pregato di chiedere, al posto del nipote, la mano di Angelica, è presentato pure essa come episodio separato, fuori del contesto retrospettivo in cui appare nel romanzo, dividendo la scena della caccia in due episodi che hanno luogo, nel film, in giorni differenti.

¹¹ La prima parte del romanzo ha una struttura circolare.

¹² Portati dal “messaggero” Tancredi.

Siamo testimoni dunque di una riconfigurazione dell'asse temporale, dovuta a esigenze di unità testuale e alle scelte che si devono fare, nel passaggio dal discorso romanzesco a quello filmico, a livello di strutture significanti. La diminuzione del numero di sequenze retrospettive e il cambiamento della loro posizione sull'asse temporale è un'operazione richiesta dall'impossibilità di trovare un'equivalenza nel piano dell'espressione filmica che veicoli la complessità del contenuto del romanzo. Nel suo tentativo di mantenere la coerenza e il dinamismo della narrazione nel quadro delle proprie esigenze di rappresentazione, il film perde, in questo caso, la ricchezza di senso propria del romanzo, ricchezza dovuta, in gran parte, alla presenza di frammenti di monologo interiore, attraverso i quali viene creato un mondo diegetico di secondo livello¹³, trovatosi in un fecondo dialogo con il mondo diegetico del narratore, grazie al sottile intreccio della voce dell'attore con la voce del narratore.

III. TEMPORALITÀ ED ENUNCIAZIONE

Le scelte del regista a livello dell'asse temporale del testo filmico sono la testimonianza dello stretto legame tra la rete temporale e quella enunciativa, comunicativa del testo.

Nel testo scritto, i valori temporali sono rintracciabili nelle indicazioni temporali propriamente dette (anni, mesi, giorni), nella configurazione dei tempi verbali e delle strutture avverbiali. A livello microtestuale, l'uso di un tempo verbale o dell'altro ci aiuta a capire subito il passaggio da un livello narrativo all'altro, da un atteggiamento del narratore all'altro, da una prospettiva all'altra, permettendo allo stesso tempo di mettere in rilievo gli eventi narrati.

Abbiamo discusso in altra sede (Cfr. Colceriu, 2010) della riconfigurazione dell'asse temporale nel romanzo *Il Gattopardo*, una volta fatto il passaggio dal discorso del narratore a quello del personaggio, mettendo in risalto il ruolo degli elementi deittici all'interno dei diversi tipi di discorso.

I deittici collocano gli oggetti testuali nel mondo dell'enunciazione e sono rappresentati da: 1. espressioni personali che rinviano soprattutto ai protagonisti dell'enunciazione (il locutore e l'allocutore), tipo pronomi personali (*io* e *tu*) o altre forme pronominali della prima e della seconda persona; 2. espressioni avverbiali che collocano l'enunciazione nel tempo e nello spazio, rappresentate soprattutto dagli avverbi *qui* e *adesso* che "costruiscono il loro

¹³ Il cui narratore è il personaggio principale, il Principe di Salina.

oggetto nel momento stesso della sua designazione” (Ducrot, Schaeffer, 1996:470-471) (n.t.).

Le espressioni deittiche sono sempre dipendenti da un centro deittico (l’istanza enunciatrice): il locutore testuale o il locutore rappresentato. Mentre nel discorso diretto sopravvive il sistema deittico “straniero” (le due voci si contraddistinguono e non è necessario fare la trasformazione dei tempi verbali e delle forme pronominali), nel discorso indiretto, le voci si mescolano e la presenza di due centri di enunciazione presuppone l’esistenza di due centri deittici (del locutore testuale e del locutore rappresentato); il centro deittico del locutore rappresentato è completamente subordinato al centro deittico del locutore testuale, situazione in cui diventa necessaria la trasposizione dei tempi verbali e dei pronomi, elementi della *deissi centrale* che dipendono sempre dal locutore testuale (Cfr. Nølke et alii, 2004:73-77).

Al contrario dei deittici centrali, i *deittici periferici* (forme avverbiali di luogo e di tempo) possono essere attribuiti al locutore rappresentato. Nel discorso indiretto libero, il locutore rappresentato, responsabile del punto di vista dominante, mantiene la sua funzione di centro deittico periferico ed è possibile conservare così, a livello verbale, gli elementi deittici specifici del suo discorso (avverbi di luogo e di tempo, espressioni affettive) (Cfr. *Ibidem* :73-77).

Siamo testimoni, nel caso del passaggio al discorso indiretto del personaggio, alla sovrapposizione di due centri enunciativi e dunque di due centri deittici, alla trasformazione degli elementi di deissi periferica (spazio-temporale ed espressiva) e di deissi primaria (forme pronominali e verbali la cui trasposizione è obbligatoria, data la subordinazione del centro deittico del locutore rappresentato - il personaggio - al centro deittico del locutore testuale).

L’alternanza dei tempi verbali è dunque nel testo romanzesco non solo la conseguenza del dinamismo narrativo, ma anche degli effetti sottili che implicano il cambiamento dell’istanza narrativa, della prospettiva di narrazione, della focalizzazione.

Nel testo filmico, il gioco temporale, malgrado non possa avvalersi delle caratteristiche dei tempi verbali, prende forme specifiche, con valori semantici propri. L’immagine filmica è sempre “al presente”, la narrazione è contemporanea alla storia, eccetto i flash-back o i flash-forward, nel caso dei quali il passaggio dal presente al passato e al futuro è molto più spiccato¹⁴, molto più vivo, provocando una rottura a livello diegetico (il testo scritto, invece, con la sua “panoplia” di

¹⁴ Due immagini in successione, un’immagine che sostituisce pregressivamente un’altra, introdotta da una battuta, la ripresa al rallentatore e poi il passaggio alla velocità normale, sfumature di colore, il fenomeno della “voce off” (cf. Vanoye, 1989:152-158).

tempi verbali, può evidenziare, con varie sfumature, la distanza tra gli eventi presenti e quelli passati o futuri). Nel film, la progressione narrativa consiste soprattutto nella successione delle immagini sul piano sintagmatico, nelle possibili informazioni temporali propriamente dette, reperibili nei testi scritti che appaiono sullo schermo¹⁵, oppure (in misura ridotta) nelle diverse forme verbalizzate (dialoghi, monologhi), nel caso dei quali si ricorre all'analisi linguistica dei tempi verbali.

IV. STRUTTURE E VALORI DELL'INCIPIIT

4.1. Struttura temporale dell'incipit romanzesco

Il romanzo narrativo classico debutta, di solito, con enunciati che hanno in posizione tematica un avverbio di tempo, segnale dell'importanza delle strutture temporali per l'intera architettura del testo.

L'incipit del romanzo lampedusiano consiste di un enunciato in latino, riferito in stile diretto, ossia l'ultima parte della preghiera del Rosario: "*Nunc et in hora mortis nostrae. Amen.*" L'istanza enunciatrice verrà scoperta tramite un'inferenza cataforica: si tratta della voce del Principe che prega a voce alta davanti all'intera famiglia, nel quadro di un rito ormai quotidiano.

La recita quotidiana del Rosario era finita. Durante mezz'ora la voce pacata del Principe aveva ricordato i Misteri Dolorosi; durante mezz'ora altre voci, frammiste avevano tessuto un brusio ondeggiante sul quale si erano distaccati i fiori d'oro di parole inconsuete: amore, verginità, morte; e mentre durava quel brusio il salone roccò sembrava aver mutato aspetto; financo i pappagalli che spiegavano le ali iridate sulla seta del parato erano apparsi intimiditi; perfino la Maddalena fra le due finestre, era sembrata una penitente anziché una bella biondona, svagata in chissà quali sogni, come la si vedeva sempre.

Adesso, taciutasi la voce, tutto rientrava nell'ordine, nel disordine, consueto. Dalla porta attraverso la quale erano usciti i servi l'alano Bendicò, rattristato dalla propria esclusione, entrò e scodinzolò. Le donne si alzavano lentamente, e l'oscillante regredire delle loro sottane lasciava a poco a poco scoperte le nudità mitologiche che si disegnavano sul fondo latteo delle mattonelle. Rimase coperta soltanto un'Andromeda [...]. (Tomasi di Lampedusa, 2004:23)

Il frammento citato è dominato da verbi al trapassato, all'imperfetto e al passato remoto, tempi per eccellenza della storia¹⁶, strumenti di progressione

¹⁵ Nel caso del film *Il Gattopardo*, i numerosi manifesti che riportano la data del Plebiscito.

¹⁶ In funzione della presenza o dell'assenza di un rapporto con il momento dell'enunciazione, possiamo parlare di due paradigmi verbali: del discorso o del commento e della storia o del racconto (cfr. Benveniste: 2000 e Weinrich: 1964).

narrativa in un passato che esclude qualsiasi rapporto con il presente dell'enunciazione. Il passato remoto non si usa infatti nella comunicazione, essendo un tempo attinente alle convenzioni narrative e che rinvia in maniera diretta alla temporalità della finzione (Cfr. Zafiu, 2000:88-96).

Il trapassato ha qui un valore narrativo, visto che implica una successione temporale (la recita del Rosario “era finita”, la voce “aveva ricordato”, altre voci “avevano tessuto”, i servi “erano usciti”) segnata anche dalla presenza di diverse strutture temporali avverbiali: “durante mezz’ora”, “adesso”.

L'imperfetto rappresenta sia il segnale del passaggio verso un frammento descrittivo, visivo (“il salone rococò *sembrava* aver mutato aspetto”; “i pappagalli che *spiegavano* le ali iridate”), sia un tempo di riferimento relazionale (Cfr. Zafiu, 2000:172-176), ovvero lo sfondo dell'azione (“tutto *rientrava* nell'ordine, nel disordine, consueto”).

4.2. Struttura spaziale della scena iniziale del film

L'incipit del film coincide invece con l'immagine del palazzo della famiglia Salina¹⁷, presentato in una successione di tre inquadrature (allargata, media, ravvicinata). Il rapido susseguirsi di immagini è l'indice della necessità di superare subito il momento tematico spaziale con l'introduzione del personaggio/dei personaggi e dell'azione.

Le voci che si sentono dall'interno, il cui volume si alza una volta passati dall'inquadratura allargata a quella ravvicinata, sono un “preambolo” all'introduzione dei personaggi – motore dell'azione.

Il testo prende movimento sia per la successione rapida delle inquadrature, che per l'introduzione della voce dei personaggi - parallela alla presentazione del tema spaziale.

¹⁷ Elemento tematico, con funzione locativa, specifico del film in quanto oggetto dal carattere rappresentazionale (cfr. Colin, 1985: 139-142).

V. CONCLUSIONI

L'analisi comparativa dei due sistemi significanti, il romanzo e il film, mette in risalto il rapporto tra i due oggetti testuali, sottolineando tanto le letture differenti quanto i punti di convergenza, sullo sfondo comune della semiotica.

Nel tentativo di mantenere la coerenza e il dinamismo narrativo tra i confini delle proprie esigenze di rappresentazione, il film ricorre a procedimenti diversi da quelli impiegati nel testo romanzesco. Qui sono state evidenziate solo alcune delle differenze conseguenti alla trasposizione del testo romanzesco nel testo filmico: dalla spazializzazione degli enunciati dell'incipit filmico (temporali, nel romanzo), alla specificità di certi aspetti enunciativi, dalla modifica dell'ordine degli avvenimenti sull'asse sintagmatico, alla diminuzione delle sequenze di anamnesi (manovra richiesta dall'impossibilità di trovare un'equivalenza nel piano dell'espressione filmica che ricopra la complessità semantica del discorso indiretto del testo romanzesco).

L'eterogeneità dei due linguaggi (verbale e filmico), le peculiarità del materiale significante, le modalità specifiche di elaborazione e di organizzazione, nonché i "privilegi" significanti di uno o dell'altro dei due oggetti testuali, ci conducono dunque verso l'ipotesi che le differenze di lettura tra il testo scritto e quello audiovisivo (nel caso della trasposizione di un romanzo in un film) dovrebbero portare all'abbandono del concetto di "tradimento" e alla scoperta della ricchezza di rapporti tra due entità significanti che possono mettere in luce in maniera reciproca le loro valenze, sullo sfondo di un'analisi intertestuale, intersistemica, intersemiotica.

Bibliografia

- Adam, J. – M. (1990) *Eléments de linguistique textuelle*, Liège, Mardaga.
- Adam, J. – M., Revaz, F. (1999) *Analiza povestirii*, trad. Sorin Pârnu, Iași, Institutul European.
- Aumont, J., Bergala, A., Marie, M., Vernet, M. (2007) *Estetica filmului*, trad. Maria Mățel-Boatcă, Andreea Pop, Adina-Irina Romoșan, Cluj, Idea.
- Benveniste, È., (2000) *Probleme de lingvistică generală*, vol. II, trad. Lucia Magdalena Dumitru, București, Teora.
- Bremond, C. (1981) *Logica povestirii*, trad. Micaela Slăvescu, București, Univers.
- Colceriu, A. (2010) "Prospettive sull'enunciazione nel testo narrativo, dall'approccio strutturalista alla visione *ScaPoLine*" in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai, Philologia, LV*, 1, pp. 181-194.
- Colin, M. (1985) *Langue, film, discours*, Paris, Klincksieck.
- Coseriu, E. (1997) *Linguistica del testo, Introduzione a una ermeneutica del senso*, a cura di Donatella di Cesare, Roma, La Nuova Italia Scientifica.

- De Saussure, F. (1998) *Curs de lingvistică generală*, trad. Irina Izverna Tarabac, Iași, Polirom.
- Ducrot, O., Schaeffer, J.-M. (1996) *Noul dicționar al științelor limbajului*, trad. Anca Măgureanu, Viorel Vișan, Marina Păunescu, București, Babel.
- Eco, U. (1996) *Limitele interpretării*, trad. Ștefania Mincu și Daniela Bucșă, Constanța, Pontica.
- Genette, Gérard, 1976, *Figure III*, Torino, Einaudi.
- Lintvelt, J. (1994) *Punctul de vedere. Încercare de tipologie narativă*, trad. Angela Martin, București, Univers.
- Mancaș, M. (1972) *Stilul indirect liber în româna literară*, București, Ed. Didactică și Pedagogică.
- Metz, C. (1978) *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Éditions Klincksieck.
- Moeschler, J., Reboul, A. (1999) *Dicționar enciclopedic de pragmatică*, trad. Carmen Vlad, Liana Pop, Elena Dragoș, Ligia Stela Florea, Ștefan Oltean, Dorina Roman, Cluj, Echinox.
- Nølke, H. et alii (2004) *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Editions Kimé.
- Odin, R. (1977) “La sémiologie du cinéma existe-t-elle?” in *Regards sur la sémiologie contemporaine*, Actes du Colloque *Sémiologie/Sémiologies*, Université de Saint-Etienne, pp. 17-41.
- Oltean, Ș. (2006) *Introducere în semantica referențială*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană.
- Pandulescu, S. (1977) “Vision cinématographique et roman” in *Regards sur la sémiologie contemporaine*, Actes du Colloque *Sémiologie/Sémiologies*, Université de Saint-Etienne, pp. 63-73.
- Parret, H. (2006) *Sutures sémiotiques*, Limoges, Editions Lambert-Lucas.
- Peirce, C. (1990) *Semnificație și acțiune*, trad. Delia Marga, București, Humanitas.
- Reboul, A., Moeschler, J. (2001) *Pragmatica azi*, trad. Liana Pop, Cluj, Echinox.
- Ricœur, P. (1999) *Eseuri de hermeneutică II. De la text la acțiune*, Cluj, Echinox.
- Sebeok, T. (2002) *Semnele: o introducere în semiotică*, trad. Sorin Mărculescu, București, Humanitas.
- Simon, J-P. (1977) “Réfèrence et désignation: notes sur la deixis cinématographique” in *Regards sur la sémiologie contemporaine*, Actes du Colloque *Sémiologie/Sémiologies*, Université de Saint-Etienne, pp. 53-62.
- Vanoye, F. (1989) *Récit écrit, récit filmique*, Paris, Nathan.
- Vanoye, F., Goliot-Lété, A. (1995) *Scurt tratat de analiză filmică*, trad. Otilia-Maria Covaliu, Carmen Dumitriu, București, All Educational.
- Vlad, C. (2003) *Textul aisberg*, Cluj, Casa Cărții de Știință.
- Zafiu, R. (2000) *Narațiune și poezie*, București, All.

Materiale video

Visconti, L. (1963) *Il Gattopardo*, Roma, Titanus.

Testo

Tomasi di Lampedusa, G. (2004) *Il Gattopardo*, Milano, Feltrinelli.

Anamaria COLCERIU Docente di lingua italiana presso la Cattedra di Lingue Moderne Applicate della Facoltà di Lettere, Università Babeș-Bolyai, Cluj-Napoca; campi di ricerca: linguistica e semiotica del testo, traduttologia; membro CLRAD.

Les titres de presse : entre jeux linguistiques et enjeux politiques

Racha El Khamissy

Université de Ain Chams, Caire

Abstract. This article approaches the titles of the newspapers which offer an object of search of great interest. It is an approach which crosses linguistics and policy. It is about a linguistic reading of some titles of political nature in the daily French press, more precisely in *Le Monde*, *Le Figaro* and *Libération*. Indeed, the article questions the titles of these three newspapers in connection with two political actors in the French presidential election of 2007 - Nicolas Sarkozy (the candidate of UMP) and Ségolène Royal (the candidate of the PS), while describing the linguistic mechanisms and the political purposes of some titles, and while trying to answer the following questions: does the titrated language of the newspapers reflect a particular ideology? Does it contribute to create the public opinion?

Keywords: titles, press, politics, discourse, linguistics, elections

1. INTRODUCTION

Pendant longtemps, les chercheurs se sont tournés vers le langage littéraire, ou plus précisément vers ce qu'on appelle le « beau langage ». Cependant, depuis quelques années, la langue des médias semble occuper le devant de la scène, puisque « l'enjeu de la production médiatique réside essentiellement dans le choix des mises en scène langagières. » (Chabrol et *al.*, 1988 : 5)

La contribution qui suit s'inscrit dans le domaine de la presse écrite, laquelle conjugue son action à celle des autres médias pour faire circuler l'information au sein de la société et aussi pour distraire. Nous aborderons les titres des journaux qui offrent, me semble-t-il, un objet de recherche de grand intérêt étant le lieu où s'allient informations, procédés d'accroche et choix idéologiques. Dans le présent article, nous adopterons une approche qui se veut linguistique, en rendant compte des fonctionnements langagiers propres à ce type de discours, tout

en essayant de répondre aux questions suivantes : le langage titré des journaux reflète-t-il une idéologie particulière ? Contribue-t-il à créer l'opinion publique ? Cette réflexion sera complétée par un exercice d'étude comparative plus systématique autour d'un événement qui a passionné les Français : l'élection présidentielle de 2007. Avant de procéder à l'analyse proprement dite de cette composante du péri-texte journalistique, nous ferons le point sur une question définitionnelle et fonctionnelle.

2. TITRE DE PRESSE : DEFINITIONS ET FONCTIONS

La presse écrite, comme tous les médias grand public, cherche à se constituer un lectorat et à le fidéliser. Le regard du lecteur « balaie la surface imprimée. Si rien ne l'arrête, il passe à la suite. Pour qu'il s'arrête, il faut lui faire signe » (Piñera-Tresmontant, 1999 : 126). Ce signe ne se fait que par le biais du « titre » qui constitue, dans un journal, un premier niveau de lecture, une première étape dans l'emboîtement hiérarchique de l'information.

Le titre d'un article c'est « son visage », comme le note Martin-Lagardette (1994 : 126). Ce texte, « conçu pour être vu et lu avant tous les autres textes du journal » (Sullet-Nylander, 1998 : 4), se démarque du reste de la publication par des caractéristiques scripto-visuelles puisqu'il est généralement composé dans un caractère plus gros que celui de l'article¹. La typographie du titre « ne constitue pas une simple inscription matérielle d'un énoncé, elle en permet aussi l'interprétation » (Lavoinne, 1997 : 96). Ce dispositif scripto-visuel – basé sur le rapport des forces de corps – est secondé par l'emplacement stratégique du titre dans l'aire scripturale de la page. Celui-ci est placé en tête de l'article, à l'avant-garde du paratexte journalistique. Le titre domine donc typographiquement et topologiquement son entourage textuel.

Il est à noter que « la lecture d'un journal peut parfois se réduire à celle, justement, de ses titres » (Gergely, 1995 : 20). Raison pour laquelle le titre doit revêtir plusieurs fonctions. Il doit résumer l'essentiel de l'article et fournir les premiers indices de son contenu sémantico-référentiel. Il devient, dès lors, « informatif ». Un titre de presse doit également intriguer, capter l'attention du lecteur et la conserver de bout en bout. C'est le titre « incitatif ». Ce genre de titre éveille la curiosité et l'intérêt par des procédés langagiers tels que les figures, les

¹ La taille typographique du titre varie selon le mode de présentation de chaque journal ou selon la hiérarchie des articles. Il est à noter que « le titre le plus visible est celui que la rédaction souhaite mettre en valeur. Inversement, un titre réduit diminue l'impact d'une information », (Alcaraz, 2005 : 76).

jeux de mots ou les formules détournées. Les titres peuvent également être « expressifs », et ce en reflétant les opinions et les engagements personnels de leurs rédacteurs. Ces fonctions sont présentées comme concurrentielles et fusionnelles. Le titre qui sera qualifié d'idéal est « celui qu'on ne pourra faire qu'en une seule occasion tant il est parfaitement adapté à la situation particulière qu'il dépeint » (Mouriquand, 2005 : 108). En définitive, le titre est cette formule informationnelle et attrayante pourvue de critères visuels qui la distinguent de son entourage immédiat. En une équation :

$$\textit{Titre} = \textit{forme graphique} + \textit{information} + \textit{attraction}$$

C'est cet énoncé que nous proposons de regarder de près en adoptant un niveau d'analyse qui croisera la linguistique et la politique.

3. TITRE DE PRESSE : UN POIDS DANS LE JEU POLITIQUE

Le monde actuel est complètement médiatisé. Presse, radio, télévision, Internet « sont, de plus en plus souvent, le lieu même où se fabrique l'actualité politique, le lieu principal de la politique » (Cayrol, 1991 : 447). Le poids grandissant des médias dans l'élaboration de l'agenda politique est de plus en plus évident. De même et inversement, la manière dont les politiques jouent des ressources informationnelles est de plus en plus tangible.

L'effet des médias et plus particulièrement de la presse dans la formation et la dynamique des préférences électorales² est une question importante quoique fortement controversée. Pour certains, la presse est un facteur de construction de l'opinion publique. Elle a une place privilégiée d'aide à la décision électorale surtout pour les citoyens encore hésitants. On l'a constaté lors de l'élection présidentielle de 1988 en France³. En revanche, d'autres estiment que la presse n'a pas de véritable emprise idéologique sur le plan politique et électoral et ne s'est jamais imposée comme agent d'influence. La preuve en est qu'en 1936, les Français ont voté pour le Front populaire, alors que la presse était majoritairement à droite.

² Notons que la diffusion de la presse française est repartie à la hausse entre juillet 2006 et juin 2007 pour la première fois depuis cinq ans, grâce aux élections du printemps 2007. 4,5 milliards d'exemplaires ont été vendus entre le 1^{er} juillet 2006 et le 30 juin 2007, soit une hausse de 0,12%. La diffusion des quotidiens nationaux généralistes a augmenté de 4,21% au premier semestre 2007 et de 7,77% au dernier trimestre. Cf. « La diffusion de la presse repartie à la hausse » in *Le Nouvel Observateur*, 9/10/2007, http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/medias/presse/20071008.OBS8667/la_diffusion_de_la_pres_repartie_a_la_hausse.html?idfx=RSS_medias

³ Les nombreuses interventions de François Mitterrand sur des supports écrits montrent le rôle certain que la presse peut jouer dans la constitution de la confiance qu'un électeur accorde à un candidat (Cf. Rieffel, 1995 : 201).

La question du pouvoir de persuasion politique des médias est, en quelque sorte, tranchée puisque « les dirigeants politiques n'existent réellement qu'à travers leurs représentations dans le système des médias » (Agnès et Croissandeau, 1979 : 100). C'est le moyen privilégié pour mettre en œuvre leurs stratégies de « marketing électoral »⁴. Le candidat, par sa seule et simple présence dans les médias, existe sur la carte politique et fait donc partie de ceux pour lesquels les électeurs peuvent voter. C'est vrai qu'au cours des dernières décennies la télévision apparaît comme le principal instrument de communication lors des campagnes électorales, elle n'est cependant pas apte à créer, seule, l'espace politique nécessaire à une élection. Les candidats à la présidentielle ont donc besoin de tous les supports pour toucher tous les électeurs.

Les journaux, pour leur part, ont besoin d'information pour vendre du papier et orienter l'opinion publique. « Titrer sur un fait plutôt que sur un autre (...) témoigne d'un choix ou d'une prise de position » (Naville-Morin, 2003 : 28). De surcroît, « un même événement, un même fait peut prêter à des lectures différentes suivant l'optique du journal » (Furet, 1995 : 34). En effet, chaque organe de presse a une identité et exprime une orientation vis-à-vis d'un événement quelconque. Un sujet d'information n'est donc pas transmis gratuitement ou innocemment, surtout lorsqu'il s'agit d'un événement aussi marqué politiquement que l'élection présidentielle.

4. DE LA LECTURE DE QUELQUES TITRES DE PRESSE

Les titres de presse, qui, « très souvent, déterminent la lecture. Ou plutôt la non lecture » (Furet, 1995 : 9), utilisent des stratégies langagières pour vendre leur message et garder leur lectorat. Nous envisagerons le titre comme un énoncé autonome par rapport à l'article. Nous travaillerons dans le cadre d'une linguistique de la phrase définie comme « l'unité maximale de la description syntaxique » (Soutet, 1993 : 8). L'étude des aspects syntaxiques ne constituera que la première étape de notre analyse. Les niveaux lexical, sémantique et énonciatif, étroitement liés au précédent, viendront compléter notre perspective sur le langage titré de la presse qui suscite un intérêt de plus en plus marqué.

Notre corpus est constitué à partir des titres de la presse française quotidienne. Nos observations se concentreront sur trois quotidiens : *Le Monde*, *Le*

⁴ « Le "modèle marketing" repose avant tout sur un ensemble de techniques instrumentales inspirées des méthodes commerciales utilisées par les entreprises. On essaie désormais de "vendre" un homme politique comme on "vend" un produit c'est-à-dire avec le souci de séduire le consommateur lecteur », (Rieffel, 1995 : 197).

Figaro et *Libération*, vu leur caractère national, leur audience et leur diffusion⁵, leur lignée éditoriale et la stratégie avec laquelle leurs titres traitent l'information. Notre objectif est plutôt de donner un exemple des écarts pouvant exister entre les différents organes de presse et leurs conséquences éventuelles sur les lecteurs. Nous allons questionner les titres de ces trois journaux à propos de deux acteurs politiques dans l'élection présidentielle française de 2007 – Nicolas Sarkozy (le candidat de l'UMP) et Ségolène Royal (la candidate du PS) – et ce autour de trois situations bien définies : le premier tour des élections, le débat télévisé Sarkozy/Royal, et le second tour. Soit une période de 21 jours qui s'étend du 19 avril 2007 au 9 mai 2007. C'est sur la base de ce relevé que seront décrits les mécanismes linguistiques et les enjeux politiques de quelques titres de la presse française.

4.1. *Le Monde*

Le Monde, quotidien du soir fondé en 1944, est « un des journaux français les plus originaux, et le plus prestigieux des quotidiens français » (Albert, 1998 : 125). Ce journal, « si soucieux de sa rigueur professionnelle » (Poulet, 2005 : 180), a enregistré en 2006 une diffusion de 352845 exemplaires⁶. Il a donc réussi à sauter au col du lecteur « sans céder aux modes mais plutôt en accentuant toujours le sérieux dans le traitement de l'information et surtout la qualité des articles autant du point de vue contenu que de la langue française » (Sullet-Nylander, 1998 : 13). Bien qu'on le positionne plutôt au centre gauche, ce quotidien « offre un échantillonnage assez varié et relativement neutre » (Bosredon et Tamba, 1992 : 38). A part son soutien déclaré haut et fort pour Mitterrand en 1981, *Le Monde* « frappe à gauche, *Le Monde* frappe à droite, *Le Monde* frappe au centre, marquant ainsi qu'il a retrouvé son indépendance à l'égard des partis politiques et des puissances financières » (Eveno, 2004 : 94).

Voici la réalité de l'affrontement présidentiel dans la France de 2007 dépeint par ce quotidien. Dans son édition du 21 avril 2007, il titre :

[1] « Portez-moi », l'appel au « peuple » de Mme Royal

⁵ « L'audience évalue l'efficacité de la presse à retenir un nombre plus ou moins important et fidèle de lecteurs (...). Elle répond au nombre de personnes ayant eu le journal ou le magazine entre les mains. Elle est contrôlée par un organisme spécialisé : le CESP (Centre d'études des supports de presse). L'audience est donc différente de la **diffusion**, celle-ci correspondant aux exemplaires vendus ou distribués gratuitement », (Bénard, 2002 : 47).

⁶ Selon l'OJD, (Association professionnelle française dont le rôle est de dénombrer la diffusion et la distribution de tout support de presse) http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Monde#Diffusion. (consulté le 28/11/2007)

La phrase s'ouvre par un énoncé de discours direct. L'utilisation de la citation guillemetée relève de la stratégie de crédibilité. Deux énonciateurs distincts prennent en charge le titre : le « Portez-moi » est attribué explicitement à Mme Royal, alors que le reste de l'énoncé est attribué à une autre instance qui peut être soit le journaliste lui-même qui a signé l'article, soit un rédacteur différent puisque l'origine énonciative du titre n'est pas nécessairement rattachée à celle de l'article. Le rapporteur du fragment cité adhère-t-il au dit ou bien s'en distancie-t-il ? Nous pouvons dire que, en pareille occurrence, le renvoi explicite à la source (Mme Royal) le décharge – et par la suite décharge le journal – de toute responsabilité. Il est à noter que « quand il s'agit de personnalités bien connues dont la parole est respectée dans l'espace public, c'est leur nom qui fait autorité » (Meteva, 2002 : 123). Autrement dit, c'est le nom de Royal, son statut et son pouvoir qui donnent du poids à sa parole. L'emploi de la deuxième personne du pluriel dans « Portez » crée un lien de proximité entre la candidate socialiste et le récepteur qu'elle interpelle. L'opération d'accrochage et de captation dans le titre est également mise en relief grâce au mot « peuple » placé entre guillemets et inséré dans le discours citant. « Titrer, c'est choisir et hiérarchiser », souligne Furet (1995 : 57). Les deux composantes du titre (le dit et la source) jouent un rôle important sur le plan informationnel. Dans sa position antéposée, l'énoncé enchâssé acquiert un accent rhématique, au moment où l'énoncé enchâssant remplit une fonction thématique. L'ordre discours cité/discours citant met en valeur le dire de Royal, lequel la porterait – peut-être – au sommet de l'Etat français.

Passons maintenant au second axe du jeu politique : Nicolas Sarkozy. Président de l'UMP, ministre de l'Intérieur, ministre des Finances, Sarkozy est « le héros d'un feuilleton politique à multiples rebondissements » (Artufel et Duroux, 2006 : 17). Il devient rapidement un acteur central sur la scène politique française, menant une guerre sans merci pour conquérir le pouvoir présidentiel.

[2] *M. Sarkozy propose au pays un « rêve » ancré à droite*

titre *Le Monde* du 21 avril 2007. C'est une phrase complète formée de ses constituants élémentaires : Sujet+Verbe+Compléments. Il est à noter que « la phrase complète constitue la catégorie la plus importante au Monde » (Sullet-Nylander, 1998 : 37). En plaçant le nom du candidat de droite en position sujet, le titre entend attirer l'attention sur cet élément et davantage sur ce qui suit syntaxiquement. Dans l'énoncé-titre, il y a une référence explicite (« rêve »). Le choix de cette unité lexicale pour être citée « lui confère déjà un accent (...). Elle est désignée comme digne d'être apprise » (Meteva, 2007 : 146). Il s'ensuit un effet

de dramatisation du terme. Ce titre qui fait « rêver » donne une image positive du candidat auprès de l'opinion publique.

Au premier tour de l'élection, les pourcentages de voix s'ordonnent comme suit :

<i>Nicolas Sarkozy</i>	<i>10.602.903 voix</i>	<i>(31%)</i>
<i>Ségolène Royal</i>	<i>8.764.353 voix</i>	<i>(25,63%)</i>

Sarkozy est le vainqueur incontestable du premier tour et Royal vient en deuxième position. Les électeurs se sont donc ralliés à un duel classique droite-gauche, en limitant les leaders mis en couple à Sarkozy/Royal et les partis politiques au couple UMP/PS. Examinons à présent la couverture médiatique faite par *Le Monde* dans les jours suivants :

[3] Comme un avant-goût de victoire pour le candidat de l'UMP (24 avril 2007)

Ici, le quotidien renonce à la phrase complète pour adopter une structure tronquée basée sur un complément introduit par l'adverbe de comparaison « comme ». L'emploi du mot « victoire » apparaît comme une anticipation du résultat final des élections, même si le terme est précédé de l'expression « avant-goût ».

Entre temps, l'ambition présidentielle de la candidate du PS se poursuit. Les titres de presse ont suivi de près son action en vue de récupérer les voix qui avaient donné leur signature à Bayrou au premier tour :

[4] Mme Royal a besoin des voix de l'UDF pour battre M. Sarkozy (24 avril 2007)

Syntaxiquement, ce titre dépeint la carte des partis politiques français : il dispose les noms propres des candidats de part et d'autre de la phrase (« Mme Royal » à gauche et « M. Sarkozy » à droite), avec au milieu de la phrase une mention de l'UDF, le parti de centre droit présidé par Bayrou. Le recours au terme « besoin » sous-entend la nécessité qu'éprouve Royal d'avoir à ses côtés les centristes pour pouvoir remporter le match présidentiel. Cet énoncé-titre apparaît donc comme un appel lancé à l'UDF pour s'allier à la gauche socialiste. L'objectif de Royal : une campagne qui s'oriente vers un auditoire plus large.

La conduite stratégique de Royal semble avoir porté ses fruits. Quelques jours après, *Le Monde* titre à la Une :

[5] Royal et Bayrou font bloc contre Sarkozy (28 avril 2007)

Nous remarquons que le duel « Royal vs Bayrou » (1^{er} tour) a été évincé par le nouveau tandem « Royal+Bayrou vs Sarkozy ». Ceci se trouve confirmé par

l'agencement des mots dans la phrase : la présence de « Royal » et de « Bayrou » en position sujet indique leur statut d'agent ; la conjonction de coordination « et » et la locution verbale « font bloc » signalent leur alliance. En revanche, « Sarkozy » est placé en fin de phrase comme élément « ennemi » ou « adversaire » précédé de la préposition « contre ». C'est une véritable entrée sur scène de Royal, qui pourrait entraîner le déplacement des voix des électeurs.

Sarkozy, de sa part, « veille à ne pas se couper de la presse généraliste » (Artufel et Duroux, 2006 : 51) :

[6] *M. Sarkozy : « Nous sommes forts, et c'est le fort qui tend la main » (25 avril 2007)*

Contrairement à la candidate socialiste qui a cherché le ralliement du centre, le chef de l'UMP se déclare être en position de force et être apte à tendre la main aux autres. Ce pouvoir est mis en valeur par la récurrence du mot « fort » dans l'énoncé. Ce titre a pour origine un énoncé précis de discours direct présent dans le corps de l'article. Sans doute, un tel fragment permet d'insuffler dans l'opinion la solidité de la candidature sarkozienne et crée l'image d'un présidentiable crédible. N'oublions pas que « les assertions les plus fortes sont des citations » (Tuomarla, 1999 : 221). En règle générale, « le rapporteur se positionne par rapport au dit par son discours citant et surtout par les nuances que les verbes introducteurs véhiculent » (Meteva, 2007 : 149). Or, dans ce titre, il n'y a pas de verbes introducteurs et le discours citant se limite à la mention de la source (Nicolas Sarkozy), ce qui implique un positionnement neutre. Il est à noter que « Le Monde est systématiquement celui qui rapporte le plus dans ses titres, et que c'est dans la rubrique Politique que se concentre une majorité de titres comportant un DR (Discours Rapporté) » (Sullet-Nylander, 1998 : 141).

Le Monde ne perd pas une miette des querelles au sommet. Face à Royal – qui alimente une mobilisation « anti-Sarkozy » – et face aux attaques du candidat centriste,

[7] *Nicolas Sarkozy contre-attaque et se pose en « porte-parole du peuple » (29 avril 2007)*

L'information titrée place l'ex-ministre dans une position dominante : il répond aux attaques virulentes de ses adversaires (« contre-attaque ») et s'annonce non seulement comme chef de file de la droite, mais aussi comme le porte-parole des Français. La sélection d'un fragment de discours cité dans le titre (« porte parole du peuple ») relève du principe de mise en avant de l'idéologie du candidat qui développe là un discours de l'institution républicaine. La représentation d'un

Sarkozy puisant sa légitimité dans son rôle envers le « peuple » dénote l'action importante que la droite est à même d'exercer pour les citoyens français.

La prestation télévisée Royal/Sarkozy du mercredi 2 mai 2007 a été à la Une des journaux et magazines avec une audience qui a dépassé les 20 millions de personnes⁷. Editorialistes, reporters et journalistes se sont certainement passionnés pour cette guerre de clans. Observons tour à tour comment les titres du *Monde* traitent cet événement :

[8] Bataille de personnalités à la veille du second tour (3 mai 2007)

Le quotidien du soir abandonne la phrase complète pour une structure phrastique de type nominal. De fait, « les énoncés nominaux (...) produisent, quelquefois avec bonheur, plus d'effet que les phrases comprenant le verbe » (Gergely, 1995 : 24). Le terme « bataille » à l'initiale absolue de la phrase n'est pas aléatoire ; il exprime à merveille la vigueur de la lutte politique dans la course présidentielle. Le complément du nom (« de personnalités ») vient préciser le domaine de combat entre les deux finalistes : si, auparavant, la bataille se cantonnait aux questions étatiques (politique, économie, etc.), la bataille diffusée sur l'écran concernera un autre aspect, plus profond et plus décisif, à savoir la personnalité des candidats, laquelle sera déterminante, quelques jours avant la déclaration d'un nouveau président (ou d'une nouvelle présidente) de la République française.

Dans le même numéro du 3 mai, nous retrouvons le titre suivant :

[9] Sarkozy, cohérent et inégalitaire

où le quotidien émet explicitement un jugement sur la personnalité politique du candidat du pôle droitier. La phrase-titre a ici une structure bisegmentale articulée par une virgule. Le patron syntaxique est le suivant : Syntagme1+ Syntagme2, le premier étant nominal, le second adjectival. Cette construction parataxique⁸ « permet de donner aux éléments une certaine force tout en ne sacrifiant rien à la compréhension, étant donné la fréquence de cette figure de construction et l'habitude que les lecteurs de journaux en ont » (Sullet-Nylander, 1998 : 172). La virgule indique la présence d'une certaine relation entre les deux parties de la phrase. Ce sont la situation de communication et le sens des unités lexicales qui permettent au lecteur de rétablir cette relation « attributive ». « L'ellipse (de la copule "être") que la virgule supplée donne à ces titres une allure plus vive »

⁷ Cf. *Le Monde* du 4 mai 2007.

⁸ Par parataxe, on entend le fait de « juxtaposer des phrases sans expliciter par une particule de subordination ou de coordination le rapport de dépendance qui existe entre elles dans un énoncé, dans un discours, dans une argumentation », (Pinchon, 1986 : 258).

(Sullet-Nylander, 1998 : 173). Au niveau de la hiérarchisation de l'information véhiculée par le titre, le terme « Sarkozy » (élément situé à gauche du signe graphique) représente le thème, alors que les termes « cohérent » et « inégalitaire » (éléments situés à droite de la virgule) constituent le rhème. Dans cette structure informationnelle thème-rhème, le candidat de droite est qualifié de « cohérent » et d'« inégalitaire ». Cette cohérence apparaît ostensiblement dans ses idées qui s'accordent étroitement entre elles et qui se manifestent presque dans tous ses entretiens et discours électoraux. Quant à son caractère « inégalitaire », il se reflète plutôt dans ses actions sociales. L'information délivrée par le premier adjectif est explicitement positive. Au contraire, le second adjectif pourrait être directement décodé comme négatif. Ces choix lexicaux expriment avec force le caractère neutre et objectif que le journal porte sur le futur président de la République.

Dans l'édition du 4 mai 2007, *Le Monde* continue de commenter le plateau télé Sarkozy-Royal par ce titre :

[10] *Mme Royal est parvenue à bousculer M. Sarkozy*

La finaliste de la compétition présidentielle a réussi à marquer un point supplémentaire et à s'en prendre à son rival. Ceci est reflété par le choix lexical des verbes « parvenir » et « bousculer ».

Dans l'arène politique, l'ancien maire de Neuilly et l'ancienne institutrice poursuivent leur affrontement tous azimuts pour accéder à la magistrature suprême. A la veille du résultat, Nicolas Sarkozy est donné favori dans la plupart des sondages. En revanche,

[11] *Mme Royal en panne de réserves pour le second tour (6/7 mai 2007)*

Par ce titre, le quotidien généraliste suggère que la situation n'est pas satisfaisante pour la chef socialiste. Le terme « en panne » atteste directement un fait que l'on pourrait aisément décodé comme négatif.

Ce sont là quelques signes prémonitoires des résultats annoncés le soir du 6 mai 2007 : Nicolas Sarkozy est donné gagnant à la fin de la campagne et est élu à la présidence de la République française à une large majorité (53,06%). C'est « La conquête méthodique du pouvoir », titre *Le Monde* du 8 mai 2007.

Bref, nous avons tenté de suivre de près le système de titrage du *Monde*. Sur le plan linguistique, ce quotidien a quelques tendances stables dans l'élaboration de ses titres. En général, il opte pour les phrases complètes, lesquelles constituent un moyen pour présenter l'information d'une manière explicite, développée et non tronquée. Le prédicat est un verbe au présent de l'indicatif, ce qui permet une actualisation de l'information. Malgré la présence massive de la

phrase complète, nous avons relevé, en nombre restreint, quelques structures averbales. *Le Monde* préfère également les phrases relativement longues, pouvant atteindre 13 mots/titre, ou même plus. La longueur reflète, à notre sens, un désir de prolixité, au cas où le lecteur se limiterait à la lecture des seuls titres de la publication. « Le Monde permet alors d'appréhender le paradigme de l'énoncé journalistique dans sa forme la plus lisible » (Mouillaud, 1982 : 74.). Dans les titres de ce quotidien, il n'y a pas de figures. « La nouvelle est annoncée sous sa forme la plus "littérale"; l'énoncé qui en résulte est des plus informatifs » (Sullet-Nylander, 1998 : 163).

La confection des titres n'est qu'un moyen pour transmettre un sens et traduire une idéologie. Dans *Le Monde*, la stratégie de représentation de Sarkozy et de Royal ne s'est pas basée sur la réalité « grand parti UMP vs PS ». Le quotidien a plutôt cherché à mettre l'accent sur les qualités des deux finalistes sans pour autant estomper leurs défauts ou leurs faiblesses. Il a tenté de conserver un caractère impartial pour donner la chance au lecteur d'étudier l'offre électorale de chaque candidat. Ainsi, nous ne pouvons trancher si *Le Monde* soutient la candidature de Sarkozy ou celle de Royal, contrairement à l'attitude du journal en 1995 où il secondait plutôt Balladur aux dépens de Chirac, et en 1981 où il soutenait ouvertement Mitterrand.

4.2. *Le Figaro*

Le Figaro, quotidien du matin, est un des plus anciens journaux nationaux français. Fondé en 1826, il ne devient quotidien qu'en 1866. Ce journal a évolué avec le temps non seulement en couvrant tous les aspects de l'actualité en France et dans le monde, mais aussi en créant bon nombre de suppléments⁹ qui attirent le lectorat. *Le Figaro* demeure un des quotidiens les plus vendus en France : 332863 exemplaires diffusés, selon les recensements de l'an 2006¹⁰. Depuis sa création, *Le Figaro* est « un journal de la droite conservatrice, plutôt modérée » (Sullet-Nylander, 1998 : 15). C'est cette ligne politique hostile aux idées de gauche qui justifie l'opposition manifestée à l'égard de la présidence de Mitterrand, de son gouvernement et de la majorité socialiste. Examinons à présent comment les élections présidentielles au suffrage universel sont représentées dans les titres du *Figaro*. Dans son édition du 21 avril 2007, le quotidien titre :

[12] *Et le drapeau français flotta sur la campagne présidentielle...*

⁹ Figaro Magazine, Madame Figaro, Figaro littéraire, etc.

¹⁰ http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Figaro#Diffusion (consulté le 28/11/2007)

Les mots du titre sont forts, colorés et riches de sens. Forts et riches de sens par le patriotisme qu'ils suscitent chez les citoyens. Colorés par le bleu, le blanc et le rouge du drapeau de la France. Ce titre repeint donc la vie politique française de 2007 en brandissant son étendard tricolore. Pour annoncer l'inauguration effective des présidentielles, le quotidien recourt à la structure syntaxique la plus assimilable et la mieux comprise, à savoir la phrase complète. En règle générale, le temps verbal dominant les phrases-titres de la presse est le présent. Or, nous retrouvons, dans cette occurrence, un emploi - assez rare - du passé simple. La valeur du passé simple est de présenter l'événement passé « comme un fait, c'est-à-dire un événement isolé et délimité dans sa globalité » (Touratier, 1996 : 104). Les signes de ponctuation qui clôturent la ligne de titre sont les points de suspension. La ponctuation suspensive laisse la phrase inachevée, en suspens. « Trois points de suspension, ce n'est pas tout », affirme Catach (1994 : 63). Ce signe rejoint d'une certaine façon le sous-entendu : le titre laisse au lecteur le soin de trouver la suite logique, d'imaginer l'implicite à décrypter. La ponctuation a donc une part communicative importante et devient, dans le discours journalistique, un signifiant de premier ordre.

A la veille du premier tour, un énorme doute planait sur l'identité des duettistes du 6 mai 2007. Quatre candidats dominaient la campagne : Sarkozy, Royal, Bayrou et Le Pen. Le leader centriste rate son pari. Le Pen aussi. Sarkozy et Royal distancient leurs concurrents et se placent en tête d'une élection à un niveau comparable à celle de 1981.

[13] Pour Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, une nouvelle bataille commence (23 avril 2007)

affirme *Le Figaro*. Nous remarquons que, dans le titre, le nom de Sarkozy devance celui de Royal. S'agit-il d'une orientation politique ou d'une simple mise en mots aléatoire ?

En date du 23 avril 2007, *Le Figaro* titre :

[14] La candidate socialiste fait un tabac à Clichy-sous-Bois

Ce titre semble faire l'éloge de Royal en indiquant son succès à Clichy-sous-Bois. Cette ville de banlieue parisienne ne compte que 28288 habitants environ. Ce qui ne dénote qu'un nombre assez restreint de voix, d'autant plus que la candidate n'a frôlé que 50% des électeurs de cette ville au premier tour. Désigner Royal par « la candidate socialiste » rappelle tous les dogmes socialistes du parti auquel elle appartient.

Le 24 avril 2007, *Le Figaro* offre à ses lecteurs un article intitulé :

[15] Le vote Sarkozy bouleverse la géographie de la droite

Dans la course présidentielle, la base électorale sarkozienne est en état d'extension. L'analyse géographique du scrutin confirme le transfert d'une partie importante de l'électorat lepéniste vers Sarkozy. « Nicolas Sarkozy a cherché non pas à pactiser avec Jean-Marie Le Pen, mais à lui dérober ses électeurs. Et le seul moyen de faire baisser le score du Front national est de convaincre ceux qui votent pour lui ... de choisir quelqu'un d'autre ! » (Karlin et *al.*, 2007 : 24). Le choix lexical du verbe « bouleverser » laisse entendre le changement radical et brutal effectué par le candidat de droite quant à la carte de vote. De sa part, la candidate socialiste ne réussit pas à attirer les électeurs frontistes vers elle. « Le chef de l'UMP se manifeste (donc) comme l'élément bouleversant dans un contexte figé et anxiogène » (Artufel et Duroux, 2006 : 95).

L'unité d'information présentée dans le titre connote une tendance à bien nourrir Sarkozy et à construire une image positive du candidat.

Après l'échec de Bayrou à accéder au second tour, les deux finalistes commencent la chasse aux voix de l'UDF. Comparons ces titres du *Figaro* à cet égard :

[16] *Ségolène Royal prendrait « bien sûr » des ministres UDF (25 avril 2007)*

[17] *Sarkozy s'ouvre à l'UDF et se ferme à Bayrou (26 avril 2007)*

Dans le titre [16], nous remarquons de prime abord l'emploi du conditionnel présent (« prendrait »). En contexte, le conditionnel peut se charger « d'une nuance de doute, de raillerie, voire de réfutation, suggérant que le dit est faux » (Meteva, 2005b : 49). En l'occurrence, le rédacteur du titre n'est pas en mesure de tenir l'affirmation de Royal pour certaine ; il nous la rapporte sans pour autant en avoir la preuve décisive. En choisissant ce mode verbal, le titre s'efface pour laisser l'auteur primaire de la parole endosser entièrement sa vérité. Il faut aussi signaler que « quand le journal reprend la parole d'un homme politique, (les) valeurs modales du conditionnel (...) sapent la crédibilité de celui-ci » (Meteva, 2005b : 49). Le titre renvoie également au dire de Royal par une trace explicite de discours direct ("bien sûr"). Cette citation « incluse dans un énoncé au conditionnel peut aussi produire un effet supplémentaire de distanciation » (Darde, 1988 : 98). *Le Figaro*, par l'emploi du conditionnel et du fragment citationnel, affiche donc sa volonté de prendre ses distances vis-à-vis des propos de la candidate socialiste et de mettre en cause la crédibilité de son dit. Notons entre parenthèses que l'appel de Royal visant l'UDF n'a pas suscité de tonnerres d'applaudissements.

Examinons à présent le titre [17] concernant Sarkozy et datant du lendemain. L'emploi du présent de l'indicatif (« s'ouvre » « se ferme ») produit un

effet d'actualisation et inscrit l'énoncé dans le cadre du certain. Une antithèse parcourt ce titre du *Figaro*, basée sur des antonymes lexicaux « s'ouvre/se ferme ». L'opposition, en pareille occurrence, met en valeur la différence d'attitudes adoptées par Sarkozy face à l'UDF et à Bayrou. Si le candidat UMP tend la main au parti, il refuse de la tendre à Bayrou. Ceci dit, Sarkozy souligne le poids électoral du parti dans le paysage politique français aux dépens de son candidat. De fait, la majorité des voix de l'UDF se sont déplacées vers le candidat de droite¹¹.

Les finalistes de la présidentielle sont comme dans une partie d'échecs. Royal renforce habilement son jeu. Le coup définitif restera pourtant à l'avantage de Sarkozy. Pour mieux illustrer la stratégie de représentation des deux candidats dans *Le Figaro*, nous retenons cette fois-ci des exemples du 4 mai 2007, deux jours avant le second tour. Le quotidien titre ainsi :

[18] *Ces quinze jours qui ont renforcé Sarkozy*

Le titre fait référence aux jours les plus importants de la vie politique française, qui ne reviennent que tous les cinq ans : les quinze jours de l'entre-deux tours. L'emploi du démonstratif « ces » au lieu de l'article défini « les » permet d'actualiser ces jours dans le discours. Signalons que les titres de presse autorisent les phrases sans verbe principal reposant essentiellement sur les verbes de la subordonnée, relative en l'occurrence. Le verbe « renforcer » dénote que, durant les dernières semaines de la course à l'Élysée, Sarkozy a pris de la hauteur et de la force face à son adversaire de gauche. Un tel titre contribue à décontenancer les opposants de Sarkozy et instaure chez le peuple la certitude que le candidat de droite est l'homme de la situation pour 2007. Ce positionnement vis-à-vis de Sarkozy ne s'est pas formé du jour au lendemain : « en septembre 2005, Nicolas Sarkozy est, selon les Français, le meilleur candidat à l'élection présidentielle pour l'UMP (...) Une enquête BVA/Le Figaro/LCI montrait déjà en mai 2005 que 57% des sondés estimaient qu'il ferait un bon président de la République » (Artufel et Duroux, 2006 : 187).

[19] *Royal tire ses dernières flèches contre Sarkozy (4 mai 2007)*

titre *Le Figaro*. La candidate socialiste n'entend pas lâcher prise. Elle ne veut certainement pas renoncer à être le 6^{ème} président de la République. L'expression « tirer ses flèches » souligne indubitablement sa détermination à atteindre le leader de la droite et à mettre fin à son ascension vers le poste suprême. Si le titre précise

¹¹ «°Une majorité de bayrouistes voteraient, au second tour, pour Nicolas Sarkozy°» (lemonde.fr, 23 avril 2007). «°Le maire de la plus grande ville UDF votera Nicolas Sarkozy au second tour°» (lemonde.fr, 24 avril 2007). «°Amertume à l'UDF face à la fuite des députés vers Sarkozy°» (*Le Monde*, 2 mai 2007).

que les flèches de Ségolène Royal sont « les dernières », il suggère directement la fin proche des élections et indirectement le manque de réserves de la candidate du PS.

Le 6 mai 2007 marque un tournant dans la carrière de Nicolas Sarkozy qui a réussi à remplir tous les critères du leadership et de la présidentialité, en remportant 53% des voix. Une nouvelle victoire de la droite sarkozyste contre la gauche ségoléniste dans la course élyséenne. Ainsi peut-on lire dans *Le Figaro* :

[20] *Un président pour rassembler (6 mai 2007)*

Ce titre adopte une structure bipartite formée d'un syntagme nominal et d'un syntagme prépositionnel en relation prédicative. Le syntagme prépositionnel a, en l'occurrence, valeur de but : le président élu a pour objectif principal d'unir les Français. L'emploi de l'article indéfini au début de l'énoncé-titre (« un président ») indique que le référent du SN n'a pas encore été introduit ; il le sera dans le corps de l'article. Le choix du verbe « rassembler » fait partie des procédés de persuasion et des techniques mis en œuvre par le titre de presse pour susciter l'adhésion. Qui peut souhaiter un président qui désunit ? Dès sa déclaration de se porter candidat à la présidentielle, Sarkozy n'a cessé de répéter son intention de rassembler et d'unifier la nation. Il entend être le président de tous les Français : « Je ne suis pas l'homme d'un clan, d'une secte, je ne serai pas l'homme d'un parti. Je veux être l'homme du rassemblement et de l'unité », déclare le président de l'UMP (Barbier et al., 2007 : 25). Et le voilà franchir les marches du perron de l'Élysée.

Récapitulons. Les titres du *Figaro* usent de la phrase complète - avec un prédicat verbal généralement au présent (parfois au conditionnel et même au passé simple) - ainsi que de la phrase bipartite. Les phrases ne sont pas trop longues, variant entre 4 et 10 mots environ/titre. De fait, « Le Figaro mise plutôt (...) sur la brièveté (...) pour donner de la force au message » (Sullet-Nylander, 1998 : 163), pour se faire précis et court sans digression. Rapporter des expressions d'autrui dans les titres de ce quotidien a généralement valeur de distanciation. Au *Figaro*, la pratique des figures et des jeux de mots dans les titres est limitée dans certaines rubriques, comme la culture, le sport et les faits divers.

Quant au positionnement du quotidien, nous pourrions dire que *Le Figaro* offre à Sarkozy une couverture médiatique importante, souvent accueillante et valorisante, même avant son investiture à la présidentielle¹². Les titres le montrent en bonne posture, sans pour autant porter atteinte à l'adversaire. Ce quotidien croit en la popularité de Sarkozy dans le milieu politique, popularité qu'il met également directement en scène, tout en étant sûr que les Français feront le choix rationnel.

¹² Les informations concernant Sarkozy font la pleine Une du *Figaro*.

4.3. Libération

Libération « renversera le monde de la presse quotidienne (...). Libération sera comme une embuscade dans la jungle de l'information », déclare ce quotidien dans son manifeste de fondation en 1973 (Mullen, 1996). Libé « est sans doute la plus étonnante aventure de presse de l'après-guerre en France » (Guisnel, 1999 : 5). Avec une diffusion qui atteint 133270 exemplaires en 2006¹³, Libération a su préserver ses lecteurs « grâce à ses choix en matière de méthode d'investigation journalistique, mais aussi grâce à son mode d'écriture et de mise en page » (Sullet-Nylander, 1998 : 13). La ligne politique de cet organe de presse s'infléchit nettement à gauche. Il reprend la parole de l'opposition et exprime la critique. Ainsi Libération opère-t-il des choix idéologiques bien marqués. Voyons à présent comment les titres de Libération montent en épingle les dessous de la guerre qui oppose Nicolas Sarkozy à Ségolène Royal dans la course présidentielle.

Quelques jours avant le premier tour, le quotidien gauchiste délivre le titre suivant :

[21] *Royal course les femmes au supermarché (19 avril 2007)*

Libération opte pour la phrase complète à prédicat verbal au présent. Structure peu utilisée par ce journal. Or, cette construction syntaxique permet à l'idée de s'élaborer complètement et peut même compenser la lecture de l'article. La première femme en mesure d'entrer à l'Élysée cherche à conquérir le public féminin. Le choix du groupe verbal « course les femmes » est très pertinent, notamment dans un contexte de collecte de voix électorales. Il met l'accent sur les comportements ordinaires de la candidate du parti socialiste, lesquels la rapprochent du peuple, surtout féminin. « Elle n'a d'ailleurs pas hésité à utiliser l'argument de son sexe pour en appeler au vote des femmes » (Karlin et al., 2007 : 27). Parviendra-t-elle à le faire face à un candidat aussi fort que Sarkozy ? A la même date, dans la rubrique « Rebonds », *Libération* titre :

[22] *L'horreur Sarkozy ?*

Bien que la tendance syntaxique dans les titres de presse soit la modalité assertive, ce quotidien sort de ce moule pour adopter une structure interrogative. Cette interrogation pourrait être interprétée comme une adresse verbale au lecteur qui se sent impliqué dans ce discours. Ici, la concision est poussée à l'extrême par l'utilisation d'une phrase nominale à deux éléments. Tout tourne autour du sémantisme des unités lexicales de la phrase. Le mot « horreur » associé au nom de « Sarkozy » apparaît comme une diabolisation du candidat UMP, dépeint comme

¹³ Selon l'OJD, [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lib%C3%A9ration_\(journal\)#Diffusion](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lib%C3%A9ration_(journal)#Diffusion) (consulté le 28/11/2007)

l'homme de tous les défauts. L'information délivrée est explicitement négative, même si elle est présentée sous une forme non assertive.

Examinons également ces deux énoncés-titres :

[23] *Royal, solennelle sur la piste du vote utile (21 avril 2007)*

[24] *Sarkozy, hilare à l'oreille des chevaux (21 avril 2007)*

De prime abord, nous remarquons que la structure phrastique des deux énoncés est la même. Il s'agit d'une phrase binaire articulée par une virgule médiane. La virgule assure une structuration de l'information et met en évidence une relation « attributive ». Le parallélisme de construction peut dénoter soit une corrélation, soit une parfaite opposition sémantique. En pareilles occurrences, il s'agit de mettre en scène la divergence d'attitudes des deux candidats, entre le sérieux de Royal et le ludique de Sarkozy. Si Royal insiste sur le vote utile pour la France, le vote essentiel, le vote conscient, Sarkozy se plaît avec les chevaux sous le soleil de Camargue. Notons entre parenthèses la présence de quelques jeux phonétiques – spécialité *Libé* – nés de la répétition de certains phonèmes comme le [s] (« solennelle », « sur », « piste ») et le [R] (« Sarkozy », « hilare », « oreilles »). Ces allitérations construisent une parole à présence sonore immédiate qui implique ses auditeurs.

Dans la même édition du 21 avril 2007, *Libération*, rapporte en titre, dans la rubrique « Actualité », les paroles de Philippe Raynaud, professeur de sciences politiques :

[25] « *On exagère la cohérence de Sarkozy* »

Ici, le dit – placé entre guillemets – occupe tout l'espace du titre, au moment où le renvoi à la source est détaché en phrase indépendante figurant dans le surtitre. La source et le dire ne portent donc pas le même accent. Choisir cet énoncé de discours direct pour titrer l'article dénote l'importance de ce fragment. Bien que le journal conserve, dans le titre, le statut de citation (par l'usage des guillemets et la précision de la source), il joint implicitement sa voix à celle de l'auteur primaire du dit, et ce par la façon avec laquelle il présente le discours autre¹⁴ : la modalité de renvoi choisie (dans le surtitre) et la typographie qui met en exergue, par la grosseur des caractères, la parole aux dépens de la source. Sur le plan sémantique, le titre met en doute la « cohérence » de Sarkozy, qui est, par

¹⁴ Il est à noter que, par la façon avec laquelle le journal insère la citation dans ses titres, il peut «°souscrire à sa vérité, la prendre lui-même en charge, l'accentuer ou l'atténuer, s'effacer et en laisser toute la responsabilité à son auteur primaire, la mettre en doute ou la réfuter, finalement dire ou plutôt sous-entendre comment il "voit" l'autre énonciateur et son univers de croyance°» (Meteva, 2005a : 159).

contre, l'un des fondements de sa campagne électorale. Le message est bien saisi et est décodé comme négatif. Le journalisme fournit donc un prêt à penser qui peut influencer massivement et rapidement l'opinion publique.

Au lendemain des résultats du premier tour, l'accession de Royal et de Sarkozy à la finale est médiatisée ainsi par *Libération* :

[26] *Royal, la fin du cauchemar socialiste (23 avril 2007)*

[27] *Sarkozy, un virage à droite réussi (23 avril 2007)*

Là également il y a répétition de la même construction phrastique bisegmentale. Le premier et deuxième éléments sont disposés de part et d'autre d'une virgule centrale. La structure parataxique est « un dispositif propre à la prose journalistique (...) d'autant plus quand il s'agit du titre qui a pour fonction de porter les premiers éléments significatifs de la nouvelle » (Sullet-Nylander, 1998 : 49). Dans l'énoncé-titre [27], *Libération* souligne la réussite du candidat de la droite qui a récolté 31% des voix. L'itération du son [R] (« Sarkozy », « virage », « droite », « réussi ») est évidente. Cette source d'accroche est fréquente dans les titres *Libé*. L'énoncé [26] met en valeur la finaliste de la compétition présidentielle qui s'est battue pour garantir sa présence au second tour avec plus de 25% des suffrages. Ainsi met-elle fin au score débile enregistré par les candidats socialistes. Toutefois, le parti de gauche se doit de dépasser son adversaire de droite s'il espère un président socialiste.

[28] *Royal à la poursuite de Sarkozy (23 avril 2007)*

annonce le quotidien gauchiste. Le titre opte ici pour une structure bipartite basée sur un syntagme nominal et un syntagme prépositionnel. La copule « être » est absente : on « supprime ce qui, sans rien ajouter à l'idée, alourdirait l'expression » (Deloffre, 1979 : 25). La candidate à la présidentielle, concurrencée par Sarkozy, a l'intention de tout mettre en œuvre pour battre son rival. Ce qui est mis en évidence par l'emploi du substantif « poursuite ».

Après un premier tour réussi, Royal cherche à attirer les citoyennes-électrices dont le rôle est déterminant dans le processus de vote final. Le 24 avril 2007, *Libération* offre à ses lectrices un papier intitulé

[29] *Chères concitoyennes...*

où il avance dix raisons « féministes » de porter Royal à la présidence de la République. Le choix du mot « concitoyennes » précédé de l'adjectif « chères » joue intensément sur le public féminin, enthousiaste de voir, pour la première fois dans l'histoire moderne de la France, une femme à la tête de la nation. D'autres titres *Libé* insistent davantage sur le l'électorat féminin :

[30] « *Le temps des femmes est venu !* » (3 mai 2007)

Cette phrase exclamative, qui s'apparente aux slogans, exprime les espoirs et les attentes des Françaises de trouver une femme occuper le poste suprême. Il s'agit là d'un fragment de discours direct. Or, la source du dit n'est pas mentionnée dans le titre. De fait, « endosser un énoncé comme une information, sans l'affecter de sa source, c'est le prendre à sa charge, le légitimer comme posant le réel et, de là, véhiculer les intérêts, s'il y en a, que la supposée source a investi dans son discours » (Meteva, 2007 : 146). Autrement dit, en effaçant la source du titre, le journal assimile le dit et le pose comme un fait.

Dans la bataille présidentielle de 2007, les titres de *Libération* mettent en scène nombre de personnalités européennes se déclarant du côté de la candidate du PS :

[31] *Pour son dernier meeting de campagne, la candidate a reçu le soutien de l'Espagnol Zapatero* (20 avril 2007)

[32] *Romano Prodi se royalise* (26 avril 2007)

Du point de vue sémantique, les phrases-titres [31] et [32] marquent toutes deux le soutien accordé par les premiers ministres espagnol et italien pour Ségolène Royal. Sur le plan syntaxique, la première est une phrase verbale dans sa forme la plus complète. Une telle construction permet une formulation développée de l'information. Il nous incombe de signaler néanmoins que ce type de structure n'est pas le mieux représenté dans *Libération*. Dans ce titre, le procès fait référence à un événement ayant déjà eu lieu sur l'axe temporel par rapport au moment de l'énonciation. D'où l'emploi du passé composé (« a reçu »). L'exemple [32] est également une phrase complète mais réduite à ses constituants les plus élémentaires : sujet+verbe. Le présent garde là sa valeur initiale d'actualisation du procès. Ce qui retient notre attention dans ce titre est le verbe « se royalise » dérivé du nom de la candidate socialiste. Rien de plus normal puisque « le titrage (...) se caractérise (...) par son vocabulaire toujours accueillant aux néologismes, emprunts et innovations linguistiques, source de dynamisme verbal, mais aussi d'économie » (Gergely, 1995 : 25). Ce titre de *Libération* remplit donc ses deux fonctions à l'intérieur du discours de la presse : « transmettre la "vérité" de l'information et le faire avec du "style" » (Sullet-Nylander, 1998 : 177).

Quelques jours avant le second tour de la présidentielle, *Libé* lance cet appel des intellectuels de gauche en faveur de la finaliste de la compétition :

[33] *Pour Ségolène Royal et contre Nicolas Sarkozy* (30 avril 2007)

Il s'agit là d'un titre averbal de type binaire articulé par la conjonction de coordination « et ». Il y a un parfait équilibre entre les deux parties de la phrase

placées de part et d'autre de la conjonction. Cet équilibre rythmique contribue à créer le style *Libé*. Le vote « Royal » – ou plus précisément le vote « anti-Sarkozy » – diminuera les chances du candidat de droite dans la course à l'Elysée.

Les débats sur les voix du centre ont figuré également dans les titres du quotidien :

[34] *Royal tend la main à Bayrou (24 avril 2007)*

La candidate socialiste incite le leader centriste à faire son choix. Il paraît qu'elle a réussi à attirer l'homme du centre droit dans ses filets :

[35] *Le petit oui de Bayrou à l'offre de Royal (26 avril 2007)*

Cette phrase-titre de type nominal repose sur des relations syntaxiques de dépendance, favorisées par les prépositions « de » et « à ». Cette structure est l'une des plus représentatives du langage titré de la presse.

Le quotidien gauchiste poursuit sa stratégie de marketing du parti socialiste par des titres comme le suivant :

[36] *La clé d'une victoire de la gauche (26 avril 2007)*

Il s'agit en l'occurrence d'une phrase nominale avec pour noyau le substantif « clé » qui marque les chances que possède la candidate PS pour mener son parti vers une victoire longtemps attendue. Cette victoire ne sera garantie que si elle arrive à réunir 50% des votes Bayrou. La « clé » du 6 mai est apparemment entre les mains de Ségolène Royal.

Qu'en est-il de Sarkozy ? Le candidat UMP connaît parfaitement l'importance de la communication dans l'arène politique. « Depuis sa nomination au ministère de l'Intérieur, de la Sécurité intérieure et des Libertés locales en mai 2002, Nicolas Sarkozy (...) est omniprésent sur le "terrain" et bénéficie en retour d'une médiatisation importante » (Artufel et Duroux, 2006 : 17). Il semble avoir bien compris que, pour toucher le plus grand nombre d'électeurs, pour orienter l'ordre du jour politique vers certains enjeux, il a besoin des médias, capables d'établir la proximité entre l'homme politique et l'électeur, surtout en période présidentielle. Le recours aux différents supports de l'information lui permet d'exposer le contenu de ses politiques, son programme, sa compétence et son intégrité. Bien que la télévision soit le support le plus recherché de la communication politique, « la presse, il l'a bien compris, sera sa plus fidèle alliée » (Artufel et Duroux, 2006 : 124). Paradoxalement, « le parti socialiste n'a rien à dire, la presse n'a rien à écrire ou à montrer à son sujet » (Artufel et Duroux, 2006 : 127). Nous trouvons donc Libération titrer :

[37] *La haute main de Sarkozy sur les médias (28 avril 2007)*

A l'aide d'une phrase nominale à modalité assertive (groupe nominal + groupe prépositionnel), le titre met l'accent sur un constat : l'hégémonie qu'exerce le candidat de l'UMP sur les médias. Cette information pourrait être décodée à la limite du négatif, d'autant plus que le support écrit qui la véhicule est un organe de presse de la gauche.

Le débat télévisé du 2 mai 2007, avec Sarkozy et Royal en vedettes, a donné matière aux titres des journaux dans les jours suivants. *Libé* du 3 mai titre par exemple :

[38] *Royal, sans l'ombre d'un doute*

[39] *Sarkozy, de la retenue et des automatismes*

Il s'agit là de deux phrases nominales bisegmentales articulées par une virgule centrale. L'omission du verbe répond, en pareilles occurrences, à des besoins de concision et de brièveté caractéristiques des titres journalistiques. Dans l'énoncé [38], la candidate socialiste s'impose comme la favorite de l'élection, ce qui est confirmé par l'expression « sans l'ombre d'un doute ». L'information est explicitement positive. Dans le deuxième énoncé, il y a caractérisation du candidat de droite : il sait se contenir et se modérer. Cette unité d'information est décodée comme neutre, ou même positive. Bref, un débat vif, avec une Ségolène Royal combative et pugnace, et un Nicolas Sarkozy calme et maîtrisé.

Le dernier jour de la campagne témoigne de nombreux titres intéressants pour l'analyse :

[40] *Tout sauf qui ? (5 mai 2007)*

titre *Libération*. Cette phrase de type interrogatif fait appel à une réponse des lecteurs. La réponse n'est autre que le fameux cliché anti-Sarkozy répandu au cours de la campagne présidentielle par les adversaires du candidat UMP (« Tout sauf Sarkozy »). En choisissant un tel titre, le journal suggère son rejet du finaliste de droite. Une orientation tout à fait différente en faveur du parti socialiste pourrait être lue dans cet éditorial de *Libération* :

[41] *Une gauche renouvelée (5 mai 2007)*

A l'aide d'une phrase nominale, le quotidien met l'accent sur le renouvellement de la gauche et par la suite sa capacité à gouverner dans les cinq ans à venir.

Le duel présidentiel prend fin le soir du 6 mai par la déclaration de Nicolas Sarkozy 6^{ème} président de la V^{ème} République. De Neuilly à l'Élysée, il a éliminé méthodiquement ses concurrents. C'est la troisième défaite consécutive de la gauche française dans une élection présidentielle.

Au lendemain électoral, malgré l'échec de la candidate socialiste, *Libé* titre :

[42] *Une campagne fort adroite (7 mai 2007)*

Cette phrase-titre adopte une structure nominale construite autour d'un substantif (« campagne ») suivi d'un adjectif (« adroite ») nuancé à son tour par un adverbe (« fort »). Qualifier la campagne de Sarkozy d'« adroite » met l'accent sur la compétence et l'habileté du candidat UMP qui lui ont valu l'accession à la magistrature suprême. Ce même titre indique également que la campagne sarkozienne est « fort à droite ». Rien de plus normal, puisque c'est « Libération qui a introduit, ou du moins généralisé dans la presse française, cette pratique de jeux de mots dans les titres » (Fiala et Habert, 1989 : 84).

Dans une tentative pour savoir pourquoi le PS a couru vers l'échec, Libération donne comme titre « Les raisons d'un échec » (9 mai 2007) et jette une lueur d'espoir « Non, tout n'est pas perdu » (7 mai 2007), pour dire que la gauche ne s'est pas effondrée.

Ainsi pourrions-nous dire que Libération, sur le plan linguistique, opte dans ses titres pour les phrases nominales, souvent bipartites. Les phrases complètes sont présentes, à un degré moindre, avec un verbe, la plupart du temps au présent. En ce qui concerne la longueur des titres, ce quotidien recourt généralement aux phrases courtes. Il s'agit de faire comprendre avec une grande économie de moyens. Les jeux de mots, de leur part, font partie du style Libé. « Lire Libération, c'est ne pas s'ennuyer (...) c'est aussi ne pas se reconnaître dans une interprétation unilatérale du monde (...), c'est encore quitter les certitudes du réel pour le plaisir des formes » (Fiala et Habert, 1989 : 97).

Sur le plan idéologique, le discours intitulant de *Libération* marque l'orientation politique du journal vers la gauche. Le traitement que le quotidien a réservé à Royal en est la preuve.

5. CONCLUSION

En somme, trois moments de l'élection présidentielle de 2007 ont été retenus ici pour saisir le traitement journalistique dont Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal ont bénéficié. Il s'agissait de mettre en scène et d'examiner linguistiquement et politiquement les titres de presse de trois quotidiens généralistes (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*), qui ont construit l'offre politique à laquelle les citoyens-électeurs français ont été confrontés et à partir de laquelle ils ont voté et ont élu en mai 2007 un président de la République.

Primo, au niveau linguistique, nous avons tenté de décrire les propriétés des titres, les structures les plus fréquentes, et d'aller au-delà vers le sémantico-lexical et le pragmatique, et ce pour dégager les stratégies privilégiées par chaque quotidien dans la création de ses titres. Nous pourrions dresser un tableau où apparaissent en lignes les noms des trois journaux et en colonnes les éléments linguistiques comparés :

	Titres										
	Longueur		Phrases complètes		Phrases nominales et/ou parataxes		Jeux de mots		Discours rapporté		
	+	-	+	-	+	-	+	-	+	-	
<i>Le Monde</i>	×		×			×		×		×	
<i>Le Figaro</i>		×	×		×		×		×		
<i>Libération</i>		×		×	×		×		×		

Secundo, au niveau politique, nous avons vu comment les titres laissent transparaître un ton, une orientation de pensée – par leur syntaxe et leur sémantisme – quoiqu'ils cherchent à atteindre un certain degré d'objectivité. C'est la liberté de la presse et son corollaire la liberté de l'information. La différence constatée dans le corpus est indicative des positions des trois quotidiens. *Le Monde* a pour particularité une certaine absence de prise de parti, ou plutôt un degré très faible d'orientation. Par contre, nous reconnaissons dans *Le Figaro* la position de droite et dans *Libération* la position de gauche, encore plus évidente. « L'objectivité dont se réclame le journalisme se révèle alors, au mieux, une vertu confinée à quelques encadrés techniques, au pire, un mythe servant à crédibiliser le média » (Chanteau, 1998 : 71).

En ce qui concerne l'espace consacré aux deux candidats¹⁵, il est à peu près identique, même si « le poids des candidats de gauche est un peu plus important dans *Libération* » (Ghiglione et Bromberg, 1998 : 160). Notons toutefois qu'il existe, en général, un certain engouement pour Sarkozy dans la presse, lié non seulement à ses actions mais aussi à sa personnalité et à ses efforts de communication. Un engouement médiatique qui lui permet de s'afficher quotidiennement à la Une des journaux. En fait, la puissance de Sarkozy et son expérience politique ont contribué à le positiver dans la presse française. De même et inversement, l'amateurisme qui a paru régner dans la campagne de Royal ne l'a pas favorisée.

¹⁵ Généralement «^oL'espace octroyé par la presse à un candidat donné a toutes les chances de marquer l'importance que ladite presse lui accorde^o», (Ghiglione et Bromberg, 1998 : 160).

Pour ce qui est de l'impact de la médiatisation sur le comportement électoral, nous ne pouvons trancher à quel point l'élément médiatique peut être essentiel pour le succès ou l'échec des candidats. Or, cet élément peut bien affecter les électeurs dans leur motivation de vote¹⁶. L'intrusion des médias dans la vie politique façonne donc, qu'on l'accepte ou pas, les comportements électoraux.

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons essayé de présenter comment s'est structurée l'opinion sur Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal à travers les titres de presse qui ont contribué à construire leur image de postulants à la fonction suprême.

Bibliographie et sitographie

- Agnès Y. et Croissandeau J-M., 1979, *Lire le journal*, Yonne, F.P. Lobies.
- Albert P., 1998, *La Presse française*, Paris, La Documentation française.
- Alcaraz M., 2005, *Réussir sa Une, Presse magazine et spécialisée*, Paris, Victoires Ed.
- Artufel C. et Duroux M., 2006, *Nicolas Sarkozy et la communication*, Paris, Pepper.
- Barbier C., Lhaïk C. et Mandonnet E., 2007, « Quel président je serai ... » du Dossier « Sarkozy. Comment se faire aimer », Propos recueillis in *L'Express international*, 2908, la semaine du 29 mars au 4 avril 2007, pp.25-29
- Bénard S., 2002, *Les mots de la presse écrite*, Paris, Belin.
- Bosredon B. et Tamba I., 1992, « Thème et titre de presse : les formules bisegmentales articulées par un 'deux points' », *L'information grammaticale*, 54, pp.36-44.
- Catach N., 1994, *La Ponctuation*, Paris, PUF.
- Cayrol R., 1991, *Les médias, Presse écrite, radio, télévision*, Paris, PUF.
- Chabrol C., Charadeau P. et Houdebine A-M., 1988, « Préface » in Charadeau P., *La Presse, Produit, Production, Réception*, Paris, Didier Erudition, pp.3-7.
- Chanteau J-P., 1998, « Où sont les médias ? Analyse sociologique du discours journalistique » in *Langage et Société*, 85, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 55-92.
- Darde J-N., 1988, « Discours rapporté – Discours de l'information : l'enjeu de la vérité », in Charadeau P., *La Presse, Produit, Production, Réception*, Paris, Didier Erudition, pp. 92-111.
- Deloffre F., 1979, *La phrase française*, Paris, Sedes.
- Eveno P., 2004, *Le journal Le Monde, une histoire d'indépendance, 1944-2004*, Paris, Albin Michel.
- Fiala P. et Habert B., 1989, « La langue de bois en éclat : les défigements dans les titres de la presse quotidienne française » in *Mots/Les Langages du politique*, 21, ("Langue de bois?"), pp.83-99.
- Furet C., 1995, *Le titre, Pour donner envie de lire*, Paris, éd. du CFPJ.
- Gergely T., 1995, *Information et persuasion*, Ecrire, Bruxelles, De Boeck-Larcier.
- Gerstlé J., 2004, « Presse écrite et comportements politiques, Analyse empirique de l'influence » in Legavre J-B., *La presse écrite : objets délaissés*, Paris, L'Harmattan, pp.337-349.
- Ghiglione R. et Bromberg M., 1998, *Discours politique et télévision*, Paris, PUF.

¹⁶ En 1995, l'influence des journaux a atteint 32%. (Cf. Gerstlé, 2004 : 339).

- Guisnel J., 1999, *Libération, La Biographie*, Paris, La Découverte.
- Karlin E., Mandonnet E., Bidalon P. et Lhaïk C., 2007, « Sarkozy, Royal : info ou intox » in *L'Express international*, 2913, la semaine du 3 au 9 mai 2007, pp. 22-28.
- Lavoine Y., 1997, *Le langage des médias*, Grenoble, PU de Grenoble.
- Martin-Lagardette J-L., 1994, *Le guide de l'écriture journalistique*, Paris, La Découverte & Syros.
- Meteva E., 2002, « La citation journalistique avec ou sans guillemets » in *Faits de Langues*, 19, (« Le discours rapporté »), pp.117-124.
- Meteva E., 2005a, « Le paraverbal et la lecture du discours rapporté dans le journal » in Velinova Malinka, *Communication verbale et paraverbale*, Actes du Colloque international, Sofia, 24-25 octobre 2003, Sofia, éd. de L'université de Sofia, pp.158-165
- Meteva E., 2005b, « Valeurs du conditionnel français et du distanciel bulgare dans la presse » in *Actes du Colloque La théorie et les études littéraires et linguistiques à la mémoire de Christo Todorov*, Véliko Tirnovo, PU Saints Cyrille et Méthode, pp. 42-52.
- Meteva E., 2007, « Le Discours rapporté – Mode d'emploi par la presse française et bulgare » in *Cahiers Charles V*, 42, ("De la mixité – Aux frontières du discours rapporté"), pp.145-186.
- Mouillaud M., 1982, « Grammaire et idéologie » in *Mots*, 4, pp.69-91.
- Mouriquand J., 2005, *L'écriture journalistique*, Paris, PUF.
- Mullen J., 1996, « L'Histoire du journal Libération, Libération ou Intégration », Socialisme internationale, Première série. (<http://pagesperso-orange.fr/revuesocialisme/Liberation.html>)
- Naville-Morin V., 2003, *L'écriture de presse*, Québec, PU du Québec.
- Pinchon J., 1986, *Morphosyntaxe du français*, Etude de cas, Paris, Hachette.
- Piñera-Tresmontant C., 1999, « Variations autour du figement linguistique. De quelques titres de la presse française et espagnole » in Arujo Carreira M-H., *Faits et effets linguistiques dans la presse actuelle (Espagne, France, Italie, Portugal)*, Université Paris 8, Travaux & Documents 4, pp.125-138.
- Poulet B., 2005, *Le Pouvoir du Monde ou les illusions perdues*, Paris, La Découverte.
- Rieffel R., 1995, « Médias et vie politique » in Bertrand J-C., *Médias, Introduction à la presse, radio et télévision*, Paris, Ellipses/éditions marketing, S.A., pp. 193-202.
- Soutet O., 1993, *La syntaxe du français*, Paris, PUF.
- Sullet-Nylander F., 1998, « Le titre de presse : analyse syntaxique, pragmatique et rhétorique » in *Cahiers de la Recherche*, n 8, Stockholm, éd. de l'Université de Stockholm.
- Touratier C., 1996, *Le système verbal français, Description morphologique et morphématique*, Paris, Masson & Armand Colin.
- Tuomarla U., 1999, « Le discours direct de la presse écrite : un lieu de l'oralisation de l'écrit » in *Faits de Langues*, 13, (« Oral-Ecrit : Formes et théories »), pp. 219-229.
- "La diffusion de la presse repartie à la hausse", Le Nouvel Observateur, 9/10/2007, http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/medias/presse/20071008.OBS8667/la_diffusion_de_la_presserepartie_a_la_hausse.html?idfx=RSS_medias
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Monde#Diffusion.
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Figaro#Diffusion
- [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lib%C3%A9ration_\(journal\)#Diffusion](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lib%C3%A9ration_(journal)#Diffusion)

Racha EL KHAMISSY est maître de conférences à la Faculté des Langues (AL Alsun), Université de Ain Chams (Le Caire, Egypte) depuis 2005. Elle est titulaire d'un doctorat en linguistique française et d'un master en FLE. Elle a collaboré à plusieurs stages et séminaires organisés par le Centre Français de Culture et de Coopération en Egypte et a publié plusieurs articles comme « Les points de suspension... véritable champ de significations », « La grammaire, quelques perspectives pédagogiques », « Pour une approche linguistique des didascalies », etc.

La Communication Médiatisée par Ordinateur (CMO) : Quelles conversions et discontinuités ?

Rania ADEL

Université de la Princesse Noura bint Abdel-Rahmane, Riyad

Abstract. Phonetics MUSE Service (PMS) constitutes a new linguistic capital, a particular textual kind which was born thanks to the electronic communication which knows an exponential development. It is a form of writing which destructs the distinction between the oral discourse and the scriptural one and makes essential a redefinition of the oral speech/written speech. In this article, we analyzed the structure and the form of the variety PMS, which has enabled us to establish its constant characteristics. The abbreviations, slangs, rebuses are the processes most employed. The recurring use of the PMS makes it possible for its users to disobey the established order, to contest the commonly allowed rules and to forge a new identity.

Keywords: Electronic French, rebus, slang, abbreviations.

I. INTRODUCTION

La profusion récente de nouvelles technologies de communication et d'information, notamment les téléphones mobiles et Internet, a donné naissance à une nouvelle forme langagière dictée par l'usage des sms, textos, mini-messages, chats et forums de discussion. Ces situations de communication ont créé des conditions propices à l'émergence d'une écriture à mi-chemin de l'oral et de l'écrit – étant donné qu'elle exploite, pour la plupart du temps, des émoticônes et des graphies à même de transmettre les sensations, les intonations et se base sur la rétroaction instantanée – et d'un code où l'invention et le ludisme ont la part du lion. Un linguiste français est même allé jusqu'à qualifier ce phénomène de « parlécrit » (Anis, 1999).

Toutefois, si cette forme d'écriture a vu le jour sur les pages web et les écrans de téléphonie mobile, il n'empêche qu'elle a connu un essor qui lui a permis

de sortir de ce cadre. L'écrivain Phil Marso, indépendant depuis 1996 et connu pour son humour et son anticonformisme, a rédigé en 2004 le premier livre au monde en langage sms « PaSage a Taba vo SMS », qui a été suivi par d'autres livres ainsi que d'un recueil de poésie. Marso a même tenu à initier tous ses lecteurs au langage sms à travers son livre « CP SMS » publié en 2005.

L'auteur va encore plus loin en créant la PMS (Phonétique Muse service). Ce dérivé de l'écriture SMS propose une structure plus élaborée. La PMS se veut être une alternative et une passerelle entre la langue française et le SMS abrégé sur du téléphone portable¹.

C'est sur le site assez foisonnant de cet auteur français, à savoir (Profsms.fr) que nous avons puisé notre corpus.

Sur son site (page personnelle), Marso propose des textes rédigés en français standard et leur traduction en PMS, tels que la Marseillaise, les fables de La Fontaine, la déclaration des droits de l'homme, etc. Et c'est cette dernière que nous avons choisie pour étudier les procédés sous-jacents au français électronique.

Notre problématique est la suivante : dans quelle mesure l'Internet et la communication à tendance globalisante font-ils évoluer les usages linguistiques en français ?

Tout en admettant la part personnelle dans la rédaction du français électronique, ne pourrait-on pas parler d'une ébauche de typologie pour la PMS ? En d'autres termes, cette dénormalisation volontaire de la langue française que Phil Marso a cherché à légiférer a-t-elle des normes ?

II. ÉTUDE D'UN CORPUS ALIGNE FRANÇAIS STANDARD/FRANÇAIS ÉLECTRONIQUE

Comme nous le savons, la langue française écrite est basée sur un système orthographique conventionnel partiellement phonétique, en ce sens que plusieurs lettres peuvent former un seul son (t et th prononcés [t] – o, au, eau prononcés [o] – s, ss, ç prononcés [s], etc.) et une seule lettre peut être prononcée de maintes manières selon son entourage vocalique ou consonantique (s peut être soit [s] soit [z] et le e muet peut changer d'aperture). Toutefois, comme le français électronique est dicté par la loi de l'économie, il a pris pour point de départ un autre système d'écriture purement phonétique où chaque caractère note un phonème. C'est ce que les linguistes ont appelé « écriture rébus » ou « logographie ».

¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Phil_Marso

Nous entendons par « rébs » le procédé d'écriture par lequel certaines séquences de lettres sont remplacées par un arrangement de chiffres et/ou de lettres correspondant au même phonème que la séquence en question. (Bove, 2005)

Notre corpus regorge d'exemples de rébus chiffre comme l'atteste l'usage fréquent des chiffres 6, 1, 2, 100, 7, 8 et 10. Toutefois le chiffre le plus récurrent est le 6 qui y figure presque 36 fois. Il remplace les graphèmes suivants :

- soit « ci » comme dans citoyen, principe, association, exercice, société, capacité, sollicité, précieux ;
- soit « ti » comme dans national, déclaration, corruption, institution, réclamation, constitution, distinctions, association, conservation, nation, actions, formation, manifestation, communication, administration, séparation, condition, essentiellement ;
- soit « si » comme dans considérant, consiste, s'il, si, ainsi ;
- soit « ssi » comme dans oppression, expression, admissibles, nécessite, assiette, nécessité.

Le point commun entre le chiffre 6 et ces graphèmes est la prononciation phonétique [si]. Toutefois, nous devons souligner qu'il s'agit dans plusieurs mots d'une prononciation approximative, en ce sens que les graphèmes susmentionnés sont prononcés à vrai dire [si] lorsqu'ils sont finaux ou s'ils sont suivis de consonnes, mais s'ils sont suivis de voyelles, le phonème [i] doit laisser place au yod, ce qui fait changer la prononciation.

Le chiffre 1 pour sa part a figuré à la place des graphèmes suivants :

- « en » comme dans citoyen, entretien, maintien ;
- « in » comme dans afin, instant, institution, principe, incontestable, individu, inquiété, institué, inviolable, indemnité, distinction, indispensable, point ;
- « im » comme dans simple, imprescriptible, imprimé ;
- « ain » comme dans maintien, ainsi, contraint ;
- les articles indéfinis « un » et « une ».

Comme dans le rébus chiffre 6, le rébus chiffre 1 est axé sur une prononciation fondamentalement approximative : si tous les graphèmes susmentionnés se transcrivent [Ē], l'article indéfini « un » se soumet à la prononciation nasale du phonème [œ] et la forme féminine de l'article se prononce plutôt [yn].

Par ailleurs, le chiffre 2 est venu remplacer la syllabe « de » figurant dans le substantif (devoir), les verbes (demeurent, réside, demander) et la préposition (de). A vrai dire, le chiffre (deux) doit être transcrit [dø], ce qui diffère de la prononciation de toutes les syllabes où il a figuré. Bien plus, le e final de « réside »

doit être escamoté selon les règles de la phonétique, ce qui ne va pas de pair avec le 2 qui a été employé.

Quant au chiffre 100, il a remplacé « ssem » comme dans assemblée, « cent » comme dans innocent, « sans » comme dans sans cesse et sans autre.

Remarquons que dans le cas de « sans autre », le rébus chiffre a abandonné la liaison.

Toujours dans le cadre du rébus chiffre, les deux voyelles « ui » ont été remplacées par 8 dans : suivant, nuisible, nuit, suivre et autrui. Bien que ce chiffre ait deux prononciations : [yit] et [yi] en fonction du phonème qui le suit, la prononciation attestée dans les exemples relevés est seulement la seconde.

Le chiffre 10 a figuré dans « dignité » et « expédient ». A l'instar du chiffre 8, une seule prononciation pour le chiffre 10 a été exploitée dans ces deux exemples, à savoir [di] et non [dis].

Certains mots ont témoigné de la présence de plusieurs chiffres concomitants ; c'est le cas de : 10, 1 et 6 dans « distinction », 100 et 6 dans « essentiellement », 1 et 6 dans « ainsi », 8 et 100 dans « jouissance », 1 et 10 dans « indispensable », 6 et 10 dans « condition ».

Concernant le rébus lettre ou syllabogramme, il s'agit le plus souvent de l'exploitation de l'épellation alphabétique de certaines lettres qui ont figuré en majuscule. C'est ce qu'on appelle également la phonétisation des caractères. « La phonétisation consiste à détourner le son que produit un caractère quand on le dénomme pour en faire une syllabe ou même plusieurs mots » (Joseph, 2009 : 52).

Ainsi, les syllabes « té », « tait » et « ter » figurant dans (respecté, utilité, liberté, propriété, sûreté, souveraineté, autorité, société, volonté, dignité, capacité, arrêté, sollicité, exécuter, été, inquiété, faculté, constater, quotité, propriété et indemnité, était) et prononcées phonétiquement [te] furent-elles remplacées par un T majuscule précédé d'une apostrophe.

Il en est de même pour les séquences suivantes : la syllabe « gé » dans (jugé) s'est muée en un G majuscule précédé aussi d'une apostrophe, la syllabe « vé » dans privée fut remplacée par un V, la syllabe « pé » dans expédient est devenue un P, les graphèmes « dé » « der » et « de » prononcés phonétiquement [de] et figurant dans (considérant, déclare, désormais, fondé, déterminées, défendre, défendu, délit, détenu, dépenses, demander, indemnité) furent placées par un D.

Le (e) ouvert suivi du (r) comme dans (gouvernement, conservation, liberté, exercer, faire, déterminé, personnellement, nécessaire, personne, sévèrement, particulière) ont laissé place à un R.

Les deux graphèmes « cu » ont également figuré sous la forme de Q dans (particulière, faculté, exécuter, exécutent, accusé, exécutif).

Les syllabes « sé », « ce », « ssé », toutes prononcées phonétiquement [se] se sont muées en C comme dans (sévèrement, pensées, nécessite, séparation, expressément, nécessaire).

Le « e » ouvert suivi de deux « l » comme dans (solennelle, naturelle, rappelle, celles, quelle, elle, laquelle) furent remplacés par un L.

Toujours dans le même cadre du rébus lettre, le « e » ouvert suivi du « s » figurant dans (imprescriptible, prescrites, manifestation, respecté, naissent) furent écrits S.

Le N a pour sa part figuré dans (souveraineté et peines) à la place du son du e ouvert suivi du n.

La syllabe « bé » faisant partie du verbe (obéir) a été remplacée par un B alors que le K a figuré à la place du déterminant « cas », dans la locution prépositionnelle « jusqu'à », et dans le mot (communication). La syllabe « pê » figurant dans le verbe (empêcher) fut, dans ce contexte, substituée par un P.

La lettre E est, pour sa part, venue remplacer le « eu », comme dans (rigueur, religieuse, précieux, eux-mêmes, peut, peuvent, ceux, peuple, seules, malheur, leur, bonheur, demeurent). Remarquons que le E a pris la place des 2 apertures, le [ø] et le [œ].

Autre cas d'écriture phonétique, la substitution de la semi-voyelle [w] figurant dans (droits, citoyen, pouvoir, devoir, soit, emploi, loi, doivent) et prononcée phonétiquement [wa] par un « oa ».

Le « s » entre deux voyelles s'est mué en z comme dans (représentants, cause, résolu, exposer, présente, présence, conséquence, désormais, résistance, réside, nuisible, accusé, saisis, présumé, religieuse, raison).

En revanche, le « s » a tenu la place de la séquence c + e, comme dans (ignorance, présence, conséquence).

La lettre « c » suivie de voyelles (a, o, u), de consonnes ou finale d'un mot fut substituée par un « k ». C'est ce que nous avons vu dans (constitué, considérant, cause, constamment, corps, actes, comparé, avec, respecté, réclamation, constitution, conséquence, reconnaît, déclare, article, conservation, imprescriptibles, actions, concourir, capacité, coupable, strictement, déclaré, communication, donc, écrire, confié, recouvrement, compte, constante).

Le « k » a également remplacé le « qu » dans la conjonction de subordination (que) ainsi que dans (publiques, chaque, politique, conséquence, qui, qu'elle, appliqué, jusqu'à, inquiété, laquelle et lorsque).

Les « au » sont plutôt devenus « o » dans (autorité, autrui, sauf, cause, au, aux, auspices, égaux).

Les différentes apertures du « e » ont subi également maintes mutations. Tout d'abord, les articles définis et indéfinis « les » et « des » ont été transcrits « lê » et « dê ». L'adjectif démonstratif « ces » et le possessif « ses » sont de même devenus « cê » et « sê ». Nous estimons que Marso aurait de préférence dû les transcrire par lé et dé étant donné qu'il s'agit de cas de (e) fermé.

La conjonction de subordination « et » ainsi que le e initial fermé de l'adverbe « essentiellement » furent transcrits par un É. Alors que le « er » final des verbes du premier groupe s'est mué en é comme dans (exposer, s'assurer, imprimer, déterminer).

Les sons « ais » ou « ait » ainsi que le « ê » sont devenus è comme dans (français, désormais, reconnaît, suprême, mais, saisis, serait, ait, raison, arbitraire).

La conjugaison du verbe (être) à la troisième personne du singulier « est » fut écrite « es » avec la suppression de la consonne finale.

Les liaisons n'ont d'autre part aucune place dans la PMS. Des groupes nominaux où devait figurer la liaison (exemple : les auspices, les hommes, aux autres, doit être, ces yeux, sans autre, tout homme, tout argent) ont été transcrits tels des mots isolés.

Le français électronique est marqué par d'autres caractéristiques dont la suppression de certaines consonnes et voyelles. Parmi les consonnes qui furent escamotées :

- Le « s » marque du pluriel. C'est ce qui apparaît dans la transcription PMS de (droits, représentants, seules, publiques, naturelles, actes, auspices, celles, imprescriptibles, actions, mêmes, peines, saisis, arbitraires, opinions, religieuses, pensées, dépenses, tous, sacrés, réclamations, principes, simples, incontestables, distinctions, nuisibles, leurs, vertus, prescrites, nécessaires, déterminés, pouvoirs).
- Le « x » marque du pluriel : égaux, ceux, yeux.
- La terminaison grammaticale de la troisième personne du pluriel : naissent, demeurent, peuvent, doivent, exécutent, expédient, tournent, sollicitent.
- La(es) consonne(s) finale(s) de certains mots, verbes et adverbes : représentants, considérant, constamment, corps, soit, essentiellement, expressément, personnellement, mépris, délit, strictement, sévèrement, recouvrement, droits, précieux, sont, gouvernement, antérieurement, ont, pouvant, instant, plus, suivants, sous, est, pas,

talents, étant, légalement, font, punis, instant, rend, également, évidemment, doit, sévèrement, librement, l'abus, argent.

Notons également que les consonnes géminées sont réduites dans le français PMS à une seule consonne. C'est ce que nous avons vu dans (corruption, commune, association, oppression, assure, ordonne, appelé, appliqué, évidemment, innocent, arrêté, s'assurer, personne, communication). « Les simplifications de consonnes doubles peuvent s'interpréter comme un passage local en phonétique alphabétique » (Barthélémy, s.a.).

Concernant les voyelles, nous avons relevé la suppression des voyelles suivantes :

- La lettre initiale (a) dans « août », des voyelles médianes orale et nasale : pour est devenu pr et dans s'est mué en ds, le e final (qu'il soit marque du genre féminin ou non) de « toute », « nationale » « assemblée », « être », « suprême » « homme », « libre », « sociale », « membre », « même », « générale », « admissible », « forme », « ordre », « coupable », « promulguée », « établie », « dispensable », « personne », « réprimée », « trouble », « l'ordre », « libre », « écrire », « répondre », « garantie », « instituée », « confiée », « dépense », « indispensable », « répartie », « durée », « assiette », « suivre », « assurée », « déterminée », « inviolable », « juste », « préalable ».

La suppression des voyelles donne lieu à un squelette consonantique tel qu'on le voit dans « mm », où l'élimination des voyelles médiane et finale laisse paraître un mot peu reconnaissable et opaque. Le h muet (du fait qu'il ne se prononce pas) s'est effacé de cette cyberlangue, comme dans le mot « homme ».

La PMS annule les majuscules en début de phrases et après les points pour ne pas les confondre avec le rébus lettre.

Les accents ont été touchés par les mutations : l'accent grave sur la préposition « à » a disparu, alors que l'accent circonflexe est resté dans (êtr'), mais a été supprimé dans « même » et a été remplacé par un è dans « suprême ».

Autre caractéristique de ce langage, la présence de tous les procédés d'écriture susmentionnés dans un seul mot : la transcription d'un verbe comme demander a exploité à la fois le rébus chiffre, l'écriture alphabétique et le rébus lettre.

Par ailleurs, les apostrophes sont employées à bon escient : elles remplacent le e final supprimé, précèdent ou suivent les deux genres de rébus (chiffre et lettre).

Bref, les procédés employés en français électronique sont :

Type de procédé	Principe	Illustration
Procédés phonographiques SMS	Economie de signes dans la correspondance graphème/ phonème	- Elision des lettres doubles ou muettes - Réduction du nombre de lettres composant le graphème - Recours à la forme phonologique des chiffres ou à la valeur épellative des lettres
Procédés sémiographiques SMS	Economie de signes dans l'écriture du ou des mot(s)	- Elision de signes : majuscules, espaces, accents, ponctuation

Toutefois, et sous l'influence d'une extrapolation hâtive, plusieurs fautes ont été remarquées dans ce genre de français. Les exemples de ratage sont les suivants :

- les syllabes (ge) figurant dans protège, avantage, exige furent remplacées par un J, qui a la valeur d'un gi et non pas d'un ge ;
- le (c) dans l'adjectif commune est resté alors qu'il devait être remplacé par un k ;
- la syllabe (ce) finale, devant être remplacée par un (s), est demeurée telle qu'elle dans le mot (exercice) ;
- le mot (capacité) fut transcrit kapa6T, alors qu'il devait être Kpa6T, le k majuscule ayant la valeur du (ca) ;
- le mot (indemnité) s'est mué en l'Dmi'T et non l'Dmni'T ;
- le verbe (consentir) fut transcrit Kon'10tir, il s'agit certes d'une faute où le 100 fut écrit 10 ;
- l'adjectif démonstratif « cette » s'est mué en « c'7 ». Il s'agit de même d'une transcription erronée puisque le chiffre en soi aurait suffi à transcrire l'adjectif et il n'y avait aucun besoin à le faire précéder de la lettre c ;
- bien que le « x » soit demeuré dans les verbes (exiger et expédier) et l'adverbe (expressément), il a laissé place au « z » dans (exercer, exercice, exécuter, exécutent) ;
- un verbe tel que « exercer » fut doté d'un accent aigu sur le premier e muet ;
- l'adjectif (chaque) a été transcrit par chake et chak alors que dans les deux exemples, il fut suivi par une voyelle ;
- le verbe (exécuter) fut une fois traduit (éze'Qte) et une autre (eze'Q'T), ce qui veut dire que Marso a utilisé les accents à tort et à travers ;

III. CONCLUSION

La technologie a transféré ses effets sur la communication et cette dernière a imposé ses propres règles que ce soit sur le plan conceptuel ou de l'expression. Cette dernière a eu une influence considérable sur les pratiques scripturales. L'engouement pour le langage SMS, en sa qualité d'outil de communication permettant la socialisation entre groupes de lycéens et de collégiens et l'émancipation générationnelle contre l'écriture conventionnelle, a pris des dimensions vertigineuses avec la PMS, considérée comme une osmose écrit/oral. Un parallélisme entre la déclaration des droits de l'homme rédigée en français standard et celle électronique nous a aidée à étudier la production de ce langage, en ce sens que nous avons analysé sa structure et sa forme, ce qui nous a permis d'en dégager les constantes. C'est une variété langagière qui porte surtout le sceau de l'oralité. Elle est axée sur la combinatoire de plusieurs procédés d'écriture. Les graphies phonétisantes, rébus ou majuscules à valeur d'épellation y sont les plus employés. Il s'agit d'une réinvention de l'écriture. Comme il est essentiellement écrit et non parlé, le français électronique bafoue les contraintes structurelles de l'écrit dont la liaison et l'enchaînement, deux phénomènes importants en français standard. Il en résulte une impression de fragmentation. L'écriture électronique revêt deux formes d'ambiguïtés : « celles qui relèvent de la multiplicité des usages des caractères, qui sont traitées par la translittération, et celles qui relèvent de l'homophonie approximative des formes » (Barthélémy, s.a.). Les abréviations qui touchent les lettres comme le ê dans « même » sont à même de dérouter les non-initiés à cette forme de communication. Tout lecteur doit par la suite développer de nouvelles compétences de déchiffrage. Les troncations des consonnes finales, dictées par les vellétés d'abrégement, et l'écriture phonétique ont mené à la disparition des marques graphiques de flexion verbale. L'homophonie verbale pousse à remplacer la terminaison du 1^{er} groupe à l'infinitif par un é, flexion du participe passé, alors que l'homophonie grammaticale est à l'origine de la suppression de l'accent de la préposition « à ». Les rébus lettre peuvent figurer en début, au milieu ou à la fin du mot. La ponctuation standard est bannie.

L'application [de ces procédés] aboutit à une écriture phonétique : la compréhension du message écrit nécessite alors un passage par la voie phonologique. L'oralisation ou la sub-vocalisation du message permet d'accéder à son sens. (Mai Tran, Trancart, Servent, 2008).

A compter le nombre de mots figurant dans le corpus initial avec celui en français PMS, nous remarquerons que les deux sont assez proches : 812 et 807. Ce qui se traduit par le résultat suivant : la PMS ne réalise pas une économie par

rapport à la graphie correcte. Ce qui la fait différer du langage SMS bien que ce dernier en soit la source. La PMS a plutôt une visée ludico-sociolinguistique ; jouer avec la langue de Molière c'est contester l'ordre établi et enfreindre les règles communément admises afin de se forger une nouvelle identité. Elle peut « être [donc] considérée comme un moyen de créer artificiellement une position médiane au sein de la communauté réelle, à partir du sentiment de communauté construit sur Internet » (Hert, 1999 : 221).

Bibliographie et sitographie

- A. van Compernelle, R. & Williams, L. (2007) « De l'oral à l'électronique : la variation orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français électronique » in *Glottopol*, revue de sociolinguistique en ligne, no 10, juillet 2007.
- Anis, J. (1999) *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès.
- Barthelemy, F., « Cunéiforme et SMS: analyse graphémique de systèmes d'écriture hétérogènes » in <http://infolingu.univ-mlv.fr/Colloques/Bonifacio/proceedings/barthelemy.pdf>
- Bove, R. (2005) « Étude de quelques problèmes de phonétisation dans un système de synthèse de la parole à partir de SMS » in *Récital*, Dourdan, 6-10 juin 2005, http://sites.univ-provence.fr/delic/perso/bove/publis/Recital_2005.pdf.
- Feussi, V. (2007) « A travers textos, courriels et tchats : des pratiques de français au Cameroun » in *Glottopol*, revue de sociolinguistique en ligne, numéro 10, juillet 2007.
- Hert, P. (1999) « Quasi-oralité de l'écriture électronique et sentiment de communauté dans les débats scientifiques en ligne » in *Réseau*, no 97, CNET/Hermès Science publications.
- Joseph, A. (2009) « Etude contrastive et synchronique du langage sms en italien, français et anglais » in *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, Philologia, LIV, 3, 2009.
- Mai Tran, T., Trancart, M., Servent, D., « Littéracie, SMS et troubles spécifiques du langage écrit » in Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08 in <http://www.linguistiquefrancaise.org/index.php?option=article&access=doi&doi=10.1051/cmlf08034>
- Moise, R. (2007) « Les sms chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point de vue ethnolinguistique », in *Glottopol*, revue de sociolinguistique en ligne, n 10, juillet 2007.

Consulter l'article intitulé « Phil Marso » paru sur le site http://fr.wikipedia.org/wiki/Phil_Marso

Rania ADEL est maître de conférences et enseigne actuellement en Arabie Saoudite. En 2005, elle a soutenu sa thèse de doctorat intitulée « *Le français des cités d'après le roman Boumkoeur de Rachid Djaidani* ». Elle a publié des articles dans la revue *Philology*, publiée par la Faculté des Langues, Université de Ain-Chams en Egypte. Elle a de même contribué à la traduction du dictionnaire *Kalimat*, concernant le vocabulaire arabe/français, publié en France en 2003, par la maison d'édition *Ellipses*, sous la direction de M. Mathieu Guidère.

Rencontre des langues sur les affiches publicitaires en Algérie : cas des opérateurs téléphoniques

Belkacem Boumedini

Université de Mascara, CRASC, Oran

Nebia Dadoua Hadria

CRASC, Oran

Abstract. Since some years, the phone operators have invaded the Algerian mobile phone market. For a good presentation of the marketed product, they had recourse to advertising where languages blended: classical Arabic, dialectal Arabic, French and even English. For which linguistic, cultural, artistic and economic objectives was there recourse to these languages? What are the linguistic phenomena that derive? (Borrowing, code switching) in the corpus of the phone operated in Algeria: Djezzy, Nedjma, Mobilis explaining this way a multilingual reality in this country?

Keywords: French language in Algeria, linguistic mixture, Borrowing, code switching, the phone operators

I. INTRODUCTION

La situation linguistique en Algérie se caractérise principalement par la coexistence de plusieurs langues : l'arabe classique, l'arabe algérien, le tamazight dans ses différentes variétés, et le français.

Se situant sur l'une des rives de la méditerranée, l'Algérie, comme les autres pays du Maghreb n'échappe pas à l'influence de la culture européenne. Le contact avec la France et le français, qui restent depuis la colonisation très présents dans les domaines économiques, a eu et continue d'avoir pour conséquence l'emprunt linguistique qui constitue une source importante de la création linguistique en arabe dialectal.

Comme le décrit le sociologue G. Granguillaume, le contexte algérien se définit par rapport au triangle linguistique qui est l'arabe classique, le français et les deux langues maternelles (l'arabe dialectal et le berbère) :

La situation linguistique actuelle est ainsi triangulaire, la langue maternelle – arabe ou berbère occupe le champ de la vie familiale et

sociale. Dans la vie scolaire, elle demeure la langue de relation entre élèves et enseignants, sauf dans l'acte d'enseigner, qui doit être fait en arabe (classique) ou en français selon le cas. (Grandguillaume, 1997)

Aujourd'hui, le français est toujours présent en Algérie. Il est de plus en plus approprié aux « Exigences et contraintes particularisantes imposées par le locuteur algérien (...) et semble s'inscrire dans l'idéologie de la francophonie qui institue par là une sorte de hiérarchisation des divers usages de la langue française ». Même si « le contexte sociolinguistique et linguistique algérien est bien différent du contexte africain » (Haddadou, 2003 : 132).

Notre étude tentera d'expliquer comment dans le contexte algérien (plurilingue), les opérateurs téléphoniques (Mobilis, Djezzy et Nedjma) ont contribué à l'enrichissement du contexte plurilingue en recourant à la combinaison entre les langues en présence comme stratégie publicitaire permettant d'agir sur le consommateur.

II. LA PUBLICITE DU TELEPHONE PORTABLE EN ALGERIE

La publicité est « un des aspects de la communication commerciale, c'est à dire d'un des quatre éléments d'action sur le marché ou marketing-mix (le produit, le prix, la distribution, la commercialisation » (Armand, 1990 : 5).

Après l'autorisation par l'État des différents opérateurs étrangers d'investir dans le téléphone portable à la fin des années 1990 Djezzy était le premier à s'aventurer, et depuis les affiches et les spots se sont multipliés dans les pages des journaux, à la radio, à la télévision mais aussi sur les enseignes publicitaires.

Le besoin très fort et universel de communiquer pousse les différents conquérants sur le marché du téléphone portable en Algérie, à savoir, Mobilis, Djezzy et Nedjma à penser aux moyens les plus efficaces pour atteindre le plus grand nombre d'abonnés. Pour cela il a fallu qu'un slogan ou un spot publicitaire, où apparaissent les différentes langues pratiquées en Algérie, soit lancée.

III. CADRE CONCEPTUEL

3.1. L'alternance codique

Telle qu'elle est présentée dans les différentes définitions, l'alternance codique consiste à passer d'une langue à une autre ou d'un système ou sous-système à un autre système ou sous-système grammaticalement différents. Pour Gumperz elle est la « juxtaposition, à l'intérieur d'un même échange verbal, de

passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents » (Gumperz, 1989 : 64).

Dans la définition de Poplack, l'alternance peut intervenir chez une personne bilingue, sans préavis et en toute liberté dans le choix des éléments à alterner, à condition qu'il y ait respect des règles grammaticales des langues alternées : « l'alternance peut se produire librement entre deux éléments quelconques d'une phrase, pourvu qu'ils soient ordonnés de la même façon selon les règles de leurs grammaires respectives » (Poplack, 1988).

Ce qui évite l'intégration et garde une frontière entre l'emprunt et l'alternance codique.

Lüdi et Py considèrent aussi que l'alternance n'est possible qu'entre deux langues différentes et lorsque le locuteur se trouve dans une situation bilingue : « le passage d'une langue à l'autre dans une situation de communication définie comme bilingue par les participants » (Lüdi, 2003).

Les définitions comportent des nuances, voire des différences, puisqu'elles ont été proposées peut-être pour des contextes linguistiques différents du contexte algérien et dans des périodes différentes de l'histoire de la recherche sociolinguistique. Par rapport à notre corpus (la publicité des opérateurs téléphoniques) et au contexte sociolinguistique de notre étude (l'Algérie), nous considérons que l'alternance codique intervient dans un échange verbal nécessairement bilingue, et peut prendre la forme de toute combinaison entre deux ou plusieurs langues ou variétés d'une même langue, ou même entre deux ou plusieurs parlers régionaux, dans le but de faciliter au locuteur, soit l'expression de son bilinguisme (ou multilinguisme), soit la transmission d'un message à des récepteurs bilingues (multilingues). Lors des échanges verbaux, les frontières linguistiques doivent apparaître clairement entre les différentes langues employées.

3.2. L'emprunt

Plusieurs définitions ont été proposées pour expliquer le phénomène de l'emprunt. Pour J. Dubois, emprunter une unité ou un trait linguistique implique son intégration dans un parler qui présente une insuffisance lexicale : « Il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas » (Dubois *et al.*, 1973 : 188).

J. Hamers introduit un autre élément dans sa définition, la conscience. Elle considère, en effet, que si le locuteur n'est pas conscient d'avoir utilisé un mot qui n'appartient pas à la langue qu'il utilise quotidiennement l'emprunt devient interférence : « Un emprunt est un mot, un morphème ou une expression qu'un

locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire. Lorsque l'emprunt est inconscient il se confond avec l'interférence. » (Hamers, 1997 : 136).

Cependant on peut faire remarquer que ce critère de la conscience d'utiliser une expression provenant d'une autre langue ou variété est délicat à appliquer par le linguiste.

Dans son article « Emprunt ou xénisme : les apories d'une dichotomie introuvable ? » Amboise Queffélec reprend la distinction que Louis Deroy a opérée entre l'emprunt et le xénisme :

Au point de vue de l'usage à un moment donné de l'histoire d'une langue, c'est-à-dire de la synchronie, l'emprunt total se présente [...] avec de multiples nuances d'extension. On peut distinguer deux catégories : les pérégrinismes ou xénismes, c'est-à-dire les mots sentis comme étrangers et en quelque sorte cités (les Fremdwörter des linguistes allemands) et les emprunts proprement dits ou mots tout à fait naturalisés (les Lehnwörter). (Deroy, 1956 : 224)

A partir de cette définition, nous pouvons distinguer deux catégories de mots empruntés. D'une part, les pérégrinismes ou xénismes, c'est-à-dire les mots que le locuteur utilise tout en les considérant comme étrangers, c'est-à-dire en ne les intégrant pas dans la langue réceptrice et qui représentent donc des emprunts « non stabilisés » ; d'autre part, des mots complètement intégrés dans la langue emprunteuse apparaissant comme des emprunts stabilisés.

L'intégration des mots empruntés s'opère aux plans phonétique et phonologique, selon quatre modalités d'après Deroy :

Il y a quatre façons d'adapter la prononciation d'un mot étranger : négliger les phonèmes inconnus ou imprononçables, leur substituer des phonèmes usuels, introduire des phonèmes nouveaux pour donner au mot un air familier, déplacer le ton conformément aux règles de la langue emprunteuse. (Deroy, 1956 : 224)

L'intégration au plan morphologique, permet aux termes empruntés d'être dotés d'un nombre, d'un genre et d'une personne dans la langue emprunteuse. Certains mots empruntés restent fidèles au genre et au nombre une fois intégrés dans une langue, c'est le cas de *sbitar* (hôpital), *machina* (machine), d'autres au contraire changent de genre, comme *lavio* (l'avion). Un Français dira cet avion. Un Algérien dira plutôt *hadik lavio* (cet avion). Pour former le pluriel d'un mot emprunté à la langue française et inséré dans l'arabe algérien, plusieurs formes sont possibles ; pour le pluriel du mot machine, on peut rencontrer : *machinat*, *mwachin*, *mmachin*, pour le mot table, on a : *tablat*, *twabal*.

Sur le plan sémantique, Queffélec montre qu'un mot emprunté à une langue peut garder son sens de cette langue d'origine, comme il peut perdre le sens

qu'il avait dans la langue A et prendre un sens distinct dans la langue emprunteuse. Des mots comme *fort* (avec le r roulé), emprunté au français change de sens une fois utilisé dans la langue arabe, de même que le mot *bled* qui est utilisé autrement que dans l'arabe algérien. Comme le note Deroy : « L'emprunt d'un mot entraîne aussi parfois des modifications sémantiques. » (Deroy, 1956 : 261).

Dans le cas de l'Algérie, où le contact entre le français et l'arabe dialectal remonte à la période coloniale, l'application des notions d'*emprunt* et d'*alternance codique* devient problématique. Dans un premier contact avec le français, les Algériens ont procédé à l'algérianisation du français, de sorte que les mots et les expressions empruntés se sont intégrés et ont subi une transformation.

IV. PRESENTATION DU CORPUS

Notre corpus a été réalisé à partir des messages publicitaires proposés par Djezzy et Nedjma. Ce choix est dû surtout au recours au mélange de plusieurs codes linguistiques dans le même message chez ces deux opérateurs téléphoniques privés qui succèdent à Mobilis, le représentant de la concurrence étatique face à la privatisation de la télécommunication en Algérie.

Le corpus a été transcrit en suivant les conventions du guide¹ édité par l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, conçu par des spécialistes des variétés de l'arabe maghrébin.

Notre corpus se compose de treize messages répartis en quatre messages pour l'opérateur Djezy, huit pour Nedjma et un message représentant le seul opérateur étatique Mobilis.

Les messages choisis présentent une variété de combinaison entre les différentes langues en présence en Algérie. Nous avons jugé intéressant de présenter une traduction française des passages en arabe (classique et dialectal) déjà transcrits en graphie latine, pour qu'elles soient comprises du public francisant. Ainsi que de classer dans quatre colonnes, les langues employées tout au long du corpus.

¹ Propositions concernant la notation usuelle de l'arabe maghrébin : graphie arabe et graphie latine, synthèse de la journée d'étude du CEDREA - dialectologie- INALCO - 24 mai 1997, élaborée par Dominique CAUBET en janvier 1998, 2^{ème} édition (juin 2000).

L'opérateur	Les messages	Arabe classique	Arabe dialectal	Français	Anglais
Djezy	- <i>Eich</i> (vis) la vie - <i>Eich</i> (vis) le foot -Pack (Mot anglais qui signifie emballage réunissant un lot d'une même marchandise) <i>lahbal</i> (la folie) - <i>Eich</i> les joies de l' <i>aid</i> (la fête) avec Djezy		+	+	+
Nedjma	- <i>Ch hal</i> (combien) la validité ? <i>Maa zal</i> (pas encore) -l'appel à quatre dinars vers <i>gaa</i> (tous) les réseaux. - <i>Al moukalama bi</i> (l'appel à) quatre dinars <i>Nahwa gaa</i> (vers tous) les réseaux. - Fort <i>bazzaf</i> (très ou beaucoup) - <i>Bitakat attaabia maâ</i> (carte de recharge avec) la puce star. - <i>Bi imkan zabain</i> (les clients peuvent) le forfait groupe <i>al istifaada min khadamat</i> (bénéficiaire des services de) Nedjma storm (Mot anglais qui signifie tempête, orage). -Abonnement Nedjma, <i>afdal ichtirak li afdal tahakoum</i> (meilleur abonnement pour meilleurs services.) - <i>Mabrouk (félicitations)</i> à l'heureux gagnant	+	+	+	+
Mobilis	-Mobilis <i>Akbar chabaka fi ldjazair</i> (le plus grand réseau en Algérie)	+		+	

V. ANALYSE DU CORPUS

Dans ce tableau, nous retrouvons une série de messages publicitaires des opérateurs Djezzy Nedjma et Mobilis. Les messages s'organisent autour de cinq thèmes:

1. Le coût de l'appel

Ex 1 : l'appel à quatre dinars vers *gaa* (tous) les réseaux. (Nedjma)

Ex 2 : *Al moukalama bi* (l'appel à) quatre dinars *Nahwa gaa* (vers tous) les réseaux. (Nedjma)

2. La validité

Ex : *Ch hal* (combien) la validité ? -*Maa zal* (Pas encore). (Nedjma)

3. La couverture du réseau

Ex : Mobilis *Akbar chabaka fi ldjazair*. (Mobilis, le plus grand réseau en Algérie). (Mobilis)

4. L'abonnement

Ex : -Abonnement Nedjma, *afdal ichtirak li afdal tahakoum* (meilleur abonnement pour meilleurs services.) (Nedjma)

5. Les nouveaux services proposés

Ex 1 : Pack (Mot anglais qui signifie emballage réunissant un lot d'une même marchandise) *lahbal* (la folie).

Ex 2 : *Bitakat attaabia maâ* (carte de recharge avec) la puce star.

Dans notre corpus, nous remarquons qu'il existe une frontière linguistique entre les unités en français et celles en arabe dialectal ou en arabe classique, puisque aucune unité ne s'impose sur l'autre pour la forcer à s'intégrer, ce qui explique qu'il s'agit beaucoup plus d'alternance codique que d'emprunt, comme dans l'exemple suivant, proposé par l'opérateur Nedjma: *Al moukalama bi* (l'appel à) quatre dinars *Nahwa gaa* (vers tous) les réseaux où nous remarquons la délimitation des codes : -*Al moukalama bi* (arabe classique) - quatre dinars (français) – *Nahwa* (arabe classique) – *gaa* (arabe algérien).

Le recours à l'alternance codique entre le français et l'arabe (classique et algérien) dans ces messages publicitaires reflète la situation bilingue qui est celle de l'Algérie, conséquence du contact linguistique entre Algériens et Français depuis l'époque coloniale et jusqu'à nos jours.

Les mots empruntés à l'anglais, comme *Storm* et *Pack*, n'ont pas été stabilisés, ce qui les laisse toujours étrangers au récepteur algérien ; il s'agit donc d'un xénisme, si nous ne référons à la définition de Deroy.

Nous remarquons enfin l'absence de la langue tamazight² du corpus, cela peut s'expliquer par la volonté de proposer des messages qui soient compris par un grand nombre d'Algériens, puisque cette langue n'est pratiquée aujourd'hui que dans la région de la Kabylie et que, par conséquent, son emploi peut engendrer le rejet du produit offert.

Le choix du terme *Gaa* en arabe algérien plutôt que *kol* (tous) en arabe classique a un impact sur l'acheteur qui repère dans le message sa langue maternelle ce qui le familiarise avec le contenu du message ; la couverture réseau. Pour demander le prix ou la quantité, un Algérien peu alphabétisé dira *Chhal* (combien en arabe algérien) plutôt que *Kam* (combien en arabe classique) ou combien (en français). Cette alternance entre *Chhal*, en arabe algérien et « la validité » en français avec la réponse *Maa zal*, (message proposé par Nedjma) permet aux abonnés de différents niveaux de connaissances de comprendre le contenu.

Nous retrouvons aussi l'emploi du superlatif comme : *Gaa, Akbar, kol afdal, Fort bazzaf* ce qui reflète l'idée de la concurrence chez les opérateurs.

Le recours à l'alternance des codes a parfois des fins esthétiques comme la rime dans les exemples suivants :

- vers *gaa* (tous) les réseaux. (Nedjma)
- *Ch hal* (combien) la validité ? *Maa zal* (pas encore) (Nedjma)

Dans l'exemple 1, le mot français « vers » rime avec le mot arabe algérien *gaa*. Dans l'exemple 2 la rime est exprimée par les deux mots en arabe algérien (*Ch hal* et *Maa zal*) insérés dans les deux phrases en question / réponse.

Avec l'image, la langue joue un très grand rôle dans la présentation d'un produit commercial. Ce recours à l'alternance des codes a une finalité commerciale et identitaire puisqu'il a pris en considération la composante essentielle de l'identité algérienne : la langue.

² Nous ne pouvons pas affirmer qu'il n'existe aucun message en langue tamazight puisque nous ne disposons pas de toutes les données sur la publicité proposée dans la région de la Kabylie.

CONCLUSION

Le recours aux différentes langues présentes dans la société algérienne permet de faire émerger et de revaloriser la culture dans cette société. En optant pour l'alternance des codes dans leurs messages publicitaires, les opérateurs téléphoniques ont réussi à conquérir un secteur économiquement vierge et à obtenir un grand nombre d'abonnés.

Par cette approche, nous avons tenté de démontrer comment la population algérienne a été familiarisée avec la publicité des opérateurs téléphoniques, opération où la langue est l'enjeu principal.

Bibliographie et sitographie

- Armand, D. (1990) *La Publicité*, Paris, PUF.
- Deroy, L. (1956) *L'emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres.
- Dubois, J. et al. (1973) *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- Grandguillaume, G. (1997) « Arabisation et démagogie en Algérie » in *Le Monde diplomatique*, <http://www.monde-diplomatique.diplomatique.fr/1997/02/Grandguillaume/7816>.
- Gumperz, J. J. (1989) *Engager la conversation*, Paris, Minuit.
- Lüdi, G. & PY, B. (2003) *Être bilingue*, Bern, Peter Lang.
- Haddadou, M-A. (2003) « L'Etat algérien face à la revendication berbère : de la répression aux concessions, Quelle Politique linguistique pour quel Etat-nation ? » in *Glottopol* n 1. <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>.
- Hamers, J. « Emprunt » in Moreau, M-L (1997), *Sociolinguistique concepts de base*. Sprimont, Mardaga, pp 289.
- Poplack, S., (1988) « Conséquences linguistiques du contact des langues : un modèle d'analyse variationniste » in *Langage et Société*, n 43, *Glottopol* n 2, Juillet 2003, <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

Belkacem BOUMEDINI, docteur en sociolinguistique, est chercheur associé et chef du projet (*Expressions culturelles et artistiques en Algérie*) au CRASC, Oran, Algérie. Enseignant et chef de département adjoint à l'Université de Mascara, il est l'auteur de nombreux articles et communications portant sur le brassage des cultures (« Le français dans le rai, une réalité linguistique par rapport à un phénomène social », « La situation linguistique en Algérie. Quel statut ? Quelle reconnaissance ? », etc.) et l'analyse des pratiques urbaines actuelles (« Catégories d'emprunt dans la chanson rap en Algérie : l'exemple des groupes: T.O.X, M.B.S et Double Canon », « Les noms des quartiers dans la ville d'Oran. Entre changement officiel et nostalgie populaire », etc.

Nebia DADOUA HADRIA est chercheuse permanente auprès du CRASC, Oran, Algérie, et dirige à présent le projet *Les prénoms en Algérie : usage et signification*. Ses intérêts scientifiques se partagent entre des études sur les références sémantiques des prénoms (« Les références sémantiques des prénoms – étude comparative entre la région de Béni Achir (Tlemcen) et Tlélât (Oran) de 1954 à 1962 »), et des thèmes socioculturels (« La signification des proverbes populaires dans la région de Mascara »).

Section 3

**Des savoirs à la pratique:
linguistique, didactique et nouvelles technologies**

Apprendre : un processus de construction des connaissances

Kharchi Lakhdar

Université de M'Sila, M'Sila

Abstract. Learning is no longer seen as a linear accumulation, as the acquisition of automation through a mechanism of type of "stimulus-response "or" trial and error", but as a process of knowledge construction by individual, is therefore precisely this dynamic construction of knowledge by the subject and those with whom it interacts through actions of a situated than we are interested.

Keywords: learning, knowledge construction, scaffolding.

Afin de comprendre la construction des connaissances, il est utile de rappeler les apports des grands courants constructivistes et cognitivistes dont les maîtres sont Piaget, Vygotsky et Bruner. D'ailleurs les deux courants, malgré leurs divergences, s'accordent sur la conception de l'apprentissage, qui repose sur un processus dynamique de construction des connaissances.

I. LES CONSTRUCTIVISTES

Les constructivistes soutiennent l'idée que les connaissances sont des constructions qui résultent de l'expérience personnelle de l'apprenant en tant qu'être social. Aussi, et pour rompre définitivement avec le behaviorisme incarné par Skinner, l'apprenant n'est plus considéré comme un réceptacle où transitent des informations, mais il est l'acteur dont le rôle principal est de rendre les connaissances existantes et vivantes en lui et chez l'Autre. Ainsi, l'activité de construction des connaissances procède d'une assimilation des informations nouvelles aux schémas antérieurs. L'apprenant entre alors en conflit avec lui-même, ce qui lui permet de progresser. Les connaissances qui en résultent constituent à leur tour de nouveaux objets de pensée sur lesquels l'agir peut s'appuyer.

A partir de la conception de Piaget, le constructivisme, selon le grand dictionnaire terminologique, est défini comme la théorie selon laquelle.

La connaissance n'est ni une copie de l'objet ni une prise de conscience de formes prédéterminées dans le sujet, c'est une construction perpétuelle par échanges entre l'organisme et le milieu au point de vue biologique, et entre la pensée et l'objet au point de vue cognitif. Mais les modèles constructivistes pèchent lorsqu'il s'agit de décrire la subtilité des mécanismes intimes de l'apprendre. Tout ne dépend pas des seules structures cognitives générales, au sens où l'entendait Piaget. (Giordan, 1998 : 39)

Giordan fait référence à la conception du développement de l'enfant de Piaget, qui propose de reconnaître des stades que traverse l'enfant dans son développement, des mécanismes décrits en termes de niveaux opératoires qui ne prennent pas en compte des variations individuelles. De manière plus générale, les recherches des constructivistes, contrairement à celles des cognitivistes, ne sont pas centrées sur l'analyse de « la boîte noire ».

1.1. Les cognitivistes et psycho-cognitivistes

Ce courant de recherche, qui s'inscrit de fait en rupture avec les conceptions behavioristes, s'intéresse au fonctionnement de l'activité intellectuelle. Le cerveau est donc considéré « comme un système complexe de traitement de l'information, fonctionnant grâce à des structures de stockage, la mémoire, et à des opérations d'analyse logique comme la recherche en mémoire ou l'identification de catégories. Les sciences cognitives essaient de rendre compte du fonctionnement de ce système en montrant le rôle majeur des représentations que le sujet possède dans une situation donnée et sur lesquelles s'effectue le traitement » (Arénilla et al., 1996 : 51). Ainsi le cognitivisme s'intéresse aux mécanismes mentaux qui régissent l'apprentissage.

Les recherches dans ce domaine portent sur la structure de la mémoire à long terme et à court terme et sur les stratégies cognitives et métacognitives mises en oeuvre pour acquérir les connaissances et résoudre des problèmes. (Henri, 2001 : 14)

Il a analysé le rôle des connaissances dans le traitement des informations. Il a tenté de cerner comment l'apprenant perçoit et emmagasine des données en créant de nouvelles structures mentales qu'il réutilise ensuite. Ses connaissances préalables, l'information qui lui est disponible et les représentations mentales qu'il élabore, sont les principaux éléments en interaction dans cette démarche individuelle et intérieure.

Les modèles qui s'inscrivent dans ce paradigme se caractérisent par le rôle important conféré à la mémoire, à l'organisation des connaissances en mémoire et au rôle de ces connaissances dans le traitement des informations mises en jeu dans les différentes tâches. (Legros, 2002 : 22-23)

De ces deux approches, nous retenons que : « Apprendre », c'est établir un réseau qui permet de passer de l'information à la connaissance, puis de la connaissance au savoir. Selon Astolfi (1994), l'information présente un caractère d'objectivité, dans la mesure où elle est « extérieure au sujet qui en dispose », contrairement à la connaissance qui relève « du primat de la subjectivité » car elle est « le résultat intériorisé de l'expérience individuelle de chacun ». Le savoir, lui, émane « d'un effort important d'objectivation. Cela signifie qu'il est toujours le fruit d'un processus de construction intellectuelle et que, pour y parvenir, l'individu doit élaborer un cadre théorique, un modèle, une formalisation. C'est précisément cette problématisation du réel qui conduira au regard neuf sur la réalité, permettant ainsi la construction de nouveaux objets » (Salembrier, 1996 : 67-70).

En d'autres termes, apprendre c'est mettre en relation ce qu'apporte la nouvelle situation et la structure mentale déjà en place. Ausubel souligne l'importance des associations ou « ponts » cognitifs : selon lui, chaque individu interprète les informations extérieures en fonction de la structure cognitive dont il dispose. Ces données viennent donc s'intégrer dans un ensemble préexistant et structuré qui va de ce fait lui-même évoluer, tout comme l'information nouvelle d'ailleurs. Il ne s'agit par conséquent pas d'une simple incorporation sous forme d'ajout, car le mécanisme implique une modification à la fois du réseau cognitif et des données nouvelles. Hesse précise que, dans ce schéma

Sélectionner l'élément d'information le plus adéquat est une composante décisive de la construction d'une base de connaissance saine. (Hesse, 2002 : 49-62)

Apprendre, c'est aussi « *passer par une suite de ruptures et de reconstructions* », pour reprendre les termes de De Vecchi (1992 : 29). Les obstacles doivent être dépassés, le savoir réorganisé, afin d'accéder à des connaissances plus élaborées. Apprendre implique donc d'être confronté à des situations déstabilisantes qui offrent l'occasion de déconstruire et reconstruire pour pouvoir progresser. Meirieu précise :

Un sujet progresse quand s'établit en lui un conflit entre deux représentations, sous la pression duquel il est amené à réorganiser l'ancienne pour intégrer les éléments apportés par la nouvelle. (Meirieu, 1995 : 60)

Mais comme le souligne également cet auteur, une situation-problème ne peut pas à elle seule constituer tout l'apprentissage, mais peut y contribuer en mettant le sujet en route et en l'engageant dans une interaction active déstabilisante et restabilisante ; et c'est *dans cette interaction que se construit*, le plus souvent *irrationnellement, la rationalité* (Meirieu, 1995 : 64).

Apprendre signifie donc prendre du recul, ce qui permet de se dégager d'une perception initiale et de la modifier pour pouvoir construire et reconstruire. Cependant, Channouf (2002) explique que les représentations initiales sont conditionnées dans la mesure où ses perceptions *dictées par des motifs conscients sont en définitive les conséquences de facteurs totalement ignorés par l'individu*. Ainsi, la conduite de l'individu est influencée en permanence de façon inconsciente loin de tout contrôle, que ce soit au niveau perceptif ou au niveau cognitif, par son environnement historique, psychologique, social et culturel. Et *s'il s'opère sans la conscience c'est qu'il n'est pas contrôlable par l'individu* (Channouf, 2004 : 37-38).

En revanche, si nous considérons que le recul conscient est nécessaire à la construction du nouvel apprentissage, dans la mesure où les individus n'ont pas accès directement à leurs états internes, cela suppose l'intervention d'un médiateur, puisqu'il est difficile de saisir seul ces influences suivant les modèles de l'auto perception, car le concept de soi d'un individu *est entièrement le reflet des opinions qui lui sont communiquées par les autres individus* (Channouf, 2004 : 56). Apprendre fait appel donc, à la dimension collective fort importante dans ce processus dynamique et interactif et il convient de prendre en compte l'aspect social de l'apprentissage.

II. APPRENDRE : UN PROCESSUS DE CO-CONSTRUCTION DES CONNAISSANCES

Plus qu'une construction des connaissances, l'apprentissage relève d'un processus de co-construction, dans le sens où il n'est pas le résultat d'une action purement individuelle et intérieure mais s'élabore aussi dans la relation avec autrui, point de convergence entre les deux théories citées précédemment.

2.1. Les socio-constructivistes

Si le constructivisme conçoit les interactions sociales comme permettant la transformation des processus inter-individuels en processus intra-individuels, l'approche socio-constructiviste soutient l'idée que les connaissances d'un individu sont socialement construites: le sujet les structure activement, les relie les unes aux autres à travers un processus de négociation, d'échanges, de confrontations, de coopération entre pairs. Le processus d'apprentissage s'insère donc dans les pratiques socioculturelles elles-mêmes.

Les travaux de Vygotsky et Bruner constituent ainsi une assise théorique au concept d'environnement d'apprentissage, élément important dans l'évolution des facultés cognitives et langagières de l'individu. En effet, Vygotsky (1985 : 217)

avance que le développement cognitif de l'être humain est dépendant des relations sociales et des instruments sémiotiques qui permettent les échanges, notamment le langage. L'apprentissage repose de ce fait sur une aide mutuelle entre *un expert et un novice*, aide qui permet à ce dernier de progresser au sein de sa *Zone de Proche Développement* (ZPD) (Vygotsky, 1985 : 217).

Vygotsky distingue ainsi entre ce que l'apprenant parvient à accomplir par lui-même, et avec le soutien d'un adulte ou d'un pair plus compétent. Grâce à l'interaction sociale, l'enfant peut atteindre un niveau de connaissances et de performance plus élevé que s'il est seul. Il est en effet amené à questionner l'objet d'apprentissage, à mettre à jour ses représentations internes, ce qui lui permet d'accéder à cet espace potentiel de progrès auquel il n'aurait pas eu accès autrement.

Pour Bruner (1983), dont la théorie est très proche de celle de Vygotsky, le développement du langage s'inscrit dans son fonctionnement social au travers d'activités diverses : l'acquisition du langage intervient dans un contexte de « *dialogue d'action* » dans lequel une action est entreprise conjointement par l'enfant et l'adulte. Aussi, c'est avec l'aide de son entourage que l'enfant développe progressivement des formes linguistiques de plus en plus complexes, d'où l'importance de la médiation sociale dans la théorie socio-constructiviste.

Dans ce cadre, les processus cognitifs ne peuvent se développer que par le biais d'un étayage à dimension plurielle. De ce fait, la connaissance serait l'effet d'une co-construction entre les individus.

2.2. Les socio-cognitivistes

Le paradigme cognitiviste repose, selon Legros, Maître de Pembroke et Talbi (2002 : 28), sur la croyance en *l'existence d'un monde réel* tout à fait externe à l'individu et indépendant de l'expérience humaine, qui structure et modélise les connaissances de l'individu. En revanche, les socio-cognitivistes s'intéressent au contexte qui encadre l'apprentissage et dont ce dernier se nourrit. Ils introduisent un lien entre la dimension individuelle et la dimension collective. Henri et Lundgren-Cayrol (2001 : 16-17), inspirés par l'anthropologie et la psychologie sociale, et sans renier les explications de leurs collègues psychocognitivistes sur le fonctionnement cognitif de l'apprentissage, estiment que l'apprentissage est soumis à trois variables dominantes : 1) l'interdépendance entre l'apprenant, l'environnement d'apprentissage et le milieu culturel. 2) l'ancrage social 3) le transfert des connaissances (Henri, Lundgren-Cayrol, 2001 : 16-17).

La conception cognitiviste ajoute donc à l'approche psychocognitiviste un ancrage social qui soude apprentissage et environnement. Ainsi, le processus

d'apprentissage, nécessairement personnel, y fait également appel et se construit avec l'autre. Et de ce fait, nous sommes amenés à nous interroger sur cette relation puisque l'apprenant est en interaction non seulement avec lui-même mais aussi avec ses pairs.

III. L'INDIVIDUEL ET LE COLLECTIF :

La construction du savoir, selon De Vecchi et Carmona-Magnaldi (1996 : 251), est *un processus socialisé*, mais pour pouvoir s'appropriier individuellement des savoirs, chacun doit suivre *son propre cheminement*. Il est important de se pencher sur ce phénomène et d'analyser cette construction socioindividuelle inhérente à la dynamique de l'apprentissage.

3.1. L'Étayage

L'étayage désigne les interactions de soutien mises en œuvre par un adulte ou par un pair afin d'épauler un sujet dans la résolution d'un problème qu'il ne pourrait résoudre seul, et permet à l'apprenant de progresser dans sa « *zone de proche développement* ». Selon Vygotsky (1985), l'entourage fournit à l'enfant un point d'appui tout en déclenchant chez lui un conflit socio-cognitif, une déstabilisation. Après, et de manière progressive, une autorégulation, un fonctionnement stratégique indépendant se mettent en place chez l'apprenant, et il se passe alors des aides.

Autrement dit, l'étayage est suivi par un désétayage qui permet à l'apprenant de développer son autonomie, deux opérations dont Meirieu et Develay (1992) rappellent qu'elles sont aussi essentielles l'une que l'autre :

La première phase (étayage) suppose l'identification de ce que l'élève *sait déjà*, de ce qu'il peut déjà faire, des représentations dont il dispose sur la question considérée ; et, à partir de là, elle doit déboucher sur la mise en place de situations didactiques où ses connaissances et ses modes de fonctionnement intellectuels sont mis à l'épreuve et font l'objet d'une réélaboration. Tandis que la deuxième phase du processus (désétayage) consiste, ensuite, à désétayer, c'est-à-dire à permettre au sujet d'intérioriser ses acquis, de les faire siens au point de pouvoir les mettre en œuvre en dehors de la situation de formation. Pour cela, il faut qu'il apprenne à se passer des appuis pour pouvoir *engager un nouveau progrès* (De Vecchi, 1992 : 117-118). Ces auteurs précisent que le désétayage doit, au final, permettre à l'apprenant de réutiliser seul ce qu'il a appris, et cela dans d'autres circonstances.

La médiation de l'adulte est définie comme l'ensemble des interventions éducatives qui guident l'apprenant dans son processus de développement. Pour le psychologue russe, tout apprenant disposerait d'une « marge de manœuvre cognitive », zone à l'intérieur de laquelle des apprentissages non directement accessibles le deviennent grâce à la médiation efficace d'un adulte ou d'un pair exerçant le rôle d'expert.

Ainsi la médiation à caractère social, définie comme l'ensemble des interventions éducatives qui guident l'apprenant dans son processus de développement, suppose un étayage qui en s'estompant progressivement, vise le développement de l'autonomie de l'apprenant. Elle facilite chez ce dernier la démarche cognitive qui consiste à reconstruire le savoir, pour se l'approprier et l'utiliser à bon escient dans des activités sociales, multiples et différentes. Aussi,

l'apprentissage n'est pas seulement le fruit de l'interaction sociale ou de l'intelligence individuelle, mais plutôt le résultat de la synergie des deux. (Henri, Lundgren-Cayrol, 2001 : 24)

Partant de l'idée que les connaissances se construisent de manière individuelle et également en relation avec autrui, les situations d'apprentissage mises en place tendent à intégrer la dimension collective en faisant notamment appel au travail collaboratif ou coopératif. Quelle différence existe-t-il entre ces notions ?

3.2. Apprentissage collaboratif ou coopératif

La collaboration consiste à proposer aux participants de réaliser la totalité d'une tâche en commun. Quant à la coopération, elle consiste à décomposer les éléments d'une tâche et à les répartir entre les différents membres d'un groupe, de façon à ce que chacun en réalise une partie. Les résultats sont ensuite rassemblés en un tout. La collaboration implique chez les apprenants une intention commune et un effort mutuel et coordonné de résolution de problème. La coopération fait, quant à elle, appel à une plus grande division du travail, pour atteindre un but commun ou partagé. Cole (1993) tient cependant à nuancer cette proposition en nous rappelant les deux sens que l'on peut donner au mot « partage ». D'une part, le partage renvoie à la division d'un tout en plusieurs parties. D'autre part, le partage peut aussi vouloir dire prendre part ou participer à quelque chose. Cole observe que la coopération entend le partage dans le sens de « division » alors que dans le cadre d'une collaboration, il signifie « participer ». Nous trouvons cette nuance fort utile pour nous aider à distinguer les deux modes de fonctionnement.

En effet, la coopération, comme l'indiquent Abrami et al. (1995), repose sur la division des tâches et des responsabilités au sein du groupe. Chaque membre

est responsable de poser un geste, de mener une action ou d'accomplir une sous tâche. L'ensemble de ces gestes, de ces actions et de ces activités conduit le groupe au but. C'est le groupe comme entité qui atteint le but ; c'est lui qui réalise la tâche de laquelle ressort une production collective. Chaque apprenant participe à l'atteinte de ce but par un apport spécifique à l'oeuvre collective.

Cependant, la distinction entre « coopératif » et « collaboratif » est parfois tenue d'autant que les deux peuvent coexister. En effet, Henri et Lundgren-Cayrol (2001: 36) précisent que la collaboration, caractérisée par des rapports plus égalitaires entre les acteurs, *préconise un processus plus démocratique que la coopération* en offrant aux apprenants plus de pouvoir et plus de responsabilités. Par contre, la collaboration mise plus sur *la réalisation de la tâche par l'apprenant que par le groupe*.

Par ailleurs, Mangenot comme Dillenbourg, Baker, Blaye & O'Malley, (1995) optent pour le concept « collectif ». Et en observant la différence entre le travail individuel et le travail collectif, il est possible d'admettre la supériorité du travail collectif dans le domaine de l'apprentissage, thèse confirmée notamment par Legros, Maître de Pembroke et Talbi (2002). Selon Puntambekar (1999), l'apprentissage collaboratif facilite en effet la recherche des informations pertinentes, leur articulation et leur mise en cohérence. Il permet une recherche plus efficace des procédures nécessaires à la résolution des problèmes, et en particulier des problèmes complexes. En outre, il contribue à développer les interactions verbales entre les partenaires, et ces interactions, qui sont la marque et le résultat de la confrontation des représentations activées, constituent en réalité une activité de négociation sur la construction de la représentation des connaissances communes, qu'il s'agisse de connaissances générales (Fruchter & Emery, 1999) ou des connaissances scientifiques (Hsi & Hoadley, 1997). Pudelko, Legros et Georget (2002 : 61) précisent que l'apprentissage collaboratif *s'avère plus efficace et largement supérieur à l'apprentissage individuel ou compétitif* dans les situations complexes.

Cette dimension collective de l'apprentissage s'inscrit et trouve son origine dans des cadres théoriques qui conçoivent la cognition non pas comme uniquement individuelle, mais aussi sociale.

3.3. La dimension sociale de la cognition

Pour Hutchins (1995), la cognition n'est pas une entité que l'individu possède mais elle est « distribuée » entre les différents agents et l'ensemble des composantes de l'environnement. Autrement dit, la cognition qui se met en œuvre à travers l'exploitation des ressources qui structurent l'activité n'est pas seulement

celle de l'apprenant mais se partage entre les acteurs, le milieu, et la situation. Ott (1999) en reprenant Perkins parle de « la personne-plus » c'est-à-dire l'individu et son milieu. En d'autres termes, cette activité cognitive partagée socialement a pour effet de prolonger les ressources cognitives individuelles. Ainsi, comme l'explique Salembrier, la cognition distribuée permet de

dépasser le niveau d'analyse classiquement adopté en sciences cognitives [...] et considérer la cognition en ce qu'elle a de distribué entre les agents et les éléments de la situation. (Salembrier, 1996 : 7)

Aussi la dimension sociale ne constitue pas seulement une composante d'arrière plan ou un élément du contexte à prendre en compte, mais détermine largement la nature des processus cognitifs mis en œuvre. Le travail collectif permettrait donc de développer des connaissances qui sont plus que la somme des connaissances individuelles des membres du groupe.

L'apprentissage est ainsi perçu comme une activité située socialement et ancrée dans la réalité. La priorité est donc donnée au pragmatisme et au sens. Il s'agit alors d'un apprentissage signifiant pour les individus dans la mesure où il porte sur des tâches proches de leurs besoins, et qui présentent un intérêt certain.

Bibliographie

- Arénilla, L., Gossot, B., Rolland, M. C. & Roussel, M. P. (1996) *Dictionnaire de Pédagogie*, Paris, Bordas.
- Astolfi, J.-P. (1994) *L'école pour apprendre*, Paris, ESF.
- Bruner, J. S. (1996) *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, PUF.
- Channouf, A. (2004) *Les influences inconscientes - De l'effet des émotions et des croyances sur le jugement*, Paris, Armand Colin.
- Giordan, A. (1998) *Apprendre!!*, Paris, Belin.
- Henri, F. & Lundgren-Cayrol, K. (2001) *Apprentissage collaboratif à distance*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- Hesse, F. (2002) « Enjeux cognitifs et nouvelles stratégies de traitement de l'information » in Guir, R. (dir.) *Pratiquer les TICE - Former les enseignants et les formateurs à de nouveaux usages*, Bruxelles, De Boeck.
- Legros, D., Maître de Pembroke, E. & Talbi, A. (2002) *Les théories de l'apprentissage et les systèmes multimédias*, Paris, Armand Colin.
- Meirieu, P. (1995) *Apprendre... oui mais comment*, Paris, ESF.
- Meirieu, P. & Develay, M. (1992) *Emile, reviens vite... ils sont devenus fous*, Paris, ESF.
- Pudelko, B., Legros, D. & Georget, P. (2002) « Les TIC et la construction des connaissances » in Legros, D. & Crinon, J. (dir.) *Psychologie des apprentissages et multimédia*, Paris, Armand Colin.
- Salembrier, P. (1996) « Cognition(s) : Située, Distribuée, Socialement Partagée, etc., etc., » in *Bulletin du LCPE*, n° 1, Paris, Ecole Normale Supérieure.
- Vecchi, G. de (1992) *Aider les élèves à apprendre*, Paris, Hachette
- Vecchi, G. de & Carmona-Magnaldi, N. (1996) *Faire construire des savoirs*, Paris, Hachette.

Vygotski, L. S. (1985) *Pensée et langage*, Paris, Messidor/Editions Sociales.
Le grand dictionnaire terminologique.
http://granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index

Kharchi LAKHDAR est enseignant-chercheur à l'université de M'Sila (Algérie). Didacticien de formation, il est chef du département de français depuis 2007. Ses recherches ont d'abord porté sur les documents authentiques, la formation des enseignants et les stratégies d'apprentissage, mais depuis quelques années ses centres d'intérêts se sont orientés vers les TIC et la construction des connaissances.

Interprétation des structures causales

Nora-Sabina Mărcean

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. Rendering the sense of a text through translation is a synergetic interpretative process. By revisiting certain syntactic, semantic and pragmatic criteria, the case of causal structures can exemplify the complexity degree of the strategies implied in the translation process. The theoretical elements in the analysis of the causal relation, as well as the translation of causal structures, first isolated, then contextualised, can be useful in helping students approach the translation process at the level of intra-discourse relations.

Keywords: causal structure, cause, reason, justification, argumentation, explanation

I. INTRODUCTION

La traduction d'un texte suppose, entre autres, une reconnaissance du type de texte et de son fonctionnement. Il ne suffit pas de qualifier un texte d'argumentatif, explicatif, narratif ou de texte de presse, spécialisé, et ainsi de suite, il faut aussi reconnaître les relations que ses divers segments entretiennent entre eux, au niveau syntactique, sémantique et pragmatique, afin de pouvoir appréhender le texte dans sa totalité, tant au niveau local que global, en vue d'une traduction aussi complète que possible. Nous voulons nous arrêter brièvement sur les structures causales.

II. LES TERMES DE LA STRUCTURE CAUSALE

Du point de vue strictement syntactique, les structures causales *P caus Q* se caractérisent traditionnellement par la fonction rectrice de P et la subordination de Q (à l'exception des propositions causales introduites par *car*¹). La

¹ Cette distinction, causale subordonnée - causale coordonnée est valable seulement pour le français ; pour la grammaire roumaine, *căci* introduit une causale subordonnée. Il en va de même pour la

subordination peut être directe (*Je t'ai appelé parce que j'ai besoin de toi* - relation de cause à effet directe, identification des termes de la relation sans besoin de récupération d'aucun terme, vérification de la relation causale entre les contenus propositionnels, etc.) et indirecte (*Où vas-tu ? parce que je ne veux pas rester seule* - les termes entre lesquels se vérifie la relation causale peuvent être un contenu propositionnel, un acte illocutoire, une énonciation ; l'interprétation implique des inférences, fait appel au contexte, etc.²), mais par l'utilisation même du terme 'indirecte' nous ne nous situons plus dans le champ de la syntaxe *stricto sensu*, ce qui semble poser des problèmes aux étudiants. La distinction phrase – énoncé dans la vérification et l'interprétation de la relation causale est depuis longtemps déjà une constante dans l'approche de la relation causale, bien que la manière d'identifier les termes de la relation causale et l'identification même des termes impliqués dans la relation causale puissent être différentes d'un auteur à l'autre.

Confrontés à la demande d'identification des termes entre lesquels se vérifie la relation causale, les étudiants ont du mal à repérer seuls des termes autres que le contenu propositionnel. Une brève description de l'incidence des connecteurs causaux est suffisante pour qu'ils reconnaissent avec plus de précision les termes de la relation et pour qu'ils puissent paraphraser la structure causale en récupérant les termes qui manquent.

Un indice de plus dans cette identification pourrait être la précision des emplois préférentiels (nous soulignons 'préférentiels') des principaux connecteurs causaux. *Parce que* peut porter tant sur un contenu propositionnel, que sur un acte illocutoire ou une énonciation, pendant que *puisque* ne peut pas porter sur le contenu propositionnel et *car* non plus, bien que proche parfois des emplois de *parce que*.

III. LES CAUSES ET LES RAISONS

Pour les étudiants, la distinction entre *la cause* et *la raison* est presque inexistante. Toute subordonnée causale est considérée comme 'cause'.

Au niveau d'une caractérisation sémantique du terme *Q* de la structure causale, la littérature de spécialité fait constamment référence aux *causes*, *motifs* et

grammaire de l'espagnol. Nous ne considérons pas qu'il existe de coordination causale. Voir à ce sujet D. D. Draşoveanu (1997).

² Nous ne rappelons ici que quelques-unes des caractérisations communes à grand nombre de livres de spécialité, sans entrer dans les détails du fonctionnement syntactique des connecteurs. Pour une approche détaillée de la subordination causale, de même que pour les types de termes impliqués dans la relation causale, voir D. D. Draşoveanu (1997), Moeschler, Reboul (1999).

aux *raisons*. Nous n'allons pas entrer dans les détails contradictoires des définitions de ces notions³, nous allons en échange synthétiser les points communs des approches théoriques pour la *cause* et la *raison* (le *motif* ne semble pas constituer l'objet d'études spécifiques et il apparaît plutôt comme un synonyme de *raison*).

Une *cause* produit un effet, elle peut être mise en relation avec une circonstance et peut être identifiée au niveau de la phrase. Une *cause* se présente comme nécessaire. Elle met en relation des phénomènes (de manière directe), des processus constatés. La cause suppose une dépendance conceptuelle d'états, d'événements, de faits. L'interprétation de la cause est celle d'une causalité-loi, des conditions nécessaires ou suffisantes.

Une *raison* produit un résultat ou une conséquence, elle peut être mise en relation avec une déduction et peut être identifiée au niveau transphrastique. Une *raison* se présente comme possible. Elle met en relation des prémisses et des conclusions (de manière indirecte), un fait communiqué et son évaluation. La raison suppose une dépendance d'actions. L'interprétation d'une raison est le support pour des actes de parole ou des actions.

A ce niveau aussi, le connecteur *parce que* peut introduire tant une cause, qu'une raison, cependant que *puisque* et *car* préfèrent semble-t-il introduire une raison.

IV. L'EXPLICATION, LA JUSTIFICATION, L'ARGUMENTATION

Si les causes et les raisons sont plutôt des catégories sémantiques, relativement faciles à identifier, les caractérisations pragmatiques du terme causal Q de la structure *P caus Q* rendent difficile l'identification du rôle discursif de Q. L'identification de ce rôle permettrait aux étudiants de mieux comprendre le contexte, de trouver des synonymes plus adéquats, de reformuler des tournures plus délicates. *L'explication, la justification et l'argumentation* ont fait l'objet de bon nombre d'études, avec des résultats différents en fonction du type d'approche⁴. Nous allons synthétiser ici des traits spécifiques que nous considérons comme utiles dans la facilitation de l'identification de la valeur discursive causale⁵. Nous

³ Voir Monaghan (1987 : 7, apud Torck, 1996), van Dijk (1977), Davidson (1967), Vendler (1967), Beaugrande et Dressler (1981), Altenberg (1987).

⁴ Voir Plantin (1996), Perelman (1983), van Dijk (1977), Torck (1996), Adam (1992, 1986), Toulmin (1958), Grize (1981, 1990), Borel (1980), Ebel (1980), Draper (1988), Lecomte (1981).

⁵ La justification et l'argumentation partagent un grand nombre de caractéristiques dans la littérature de spécialité consultée, étant souvent décrites ensemble, raison pour laquelle nous allons les présenter de la même manière, sans détailler maintenant les différences entre les deux, d'autant plus que seul le contexte permet cette différenciation.

ne prenons en considération que sept critères dans cette brève description, divisés en deux catégories, en fonction de la description de *P* ou de *Q*⁶.

Par rapport à *Q*, *P* apparaît comme vrai, inévitable, nécessaire ou obligatoire dans le cas de *l'explication*, et vraisemblable, admissible, permis ou possible dans le cas d'une *justification/argumentation*.

Par rapport à la position du locuteur envers *Q*, *l'explication* se caractérise par un locuteur témoin, neutre, objectif et doué d'autorité, qui constate et indique ; la *justification/argumentation* dispose d'un locuteur agent, évaluateur, doué ou non d'autorité, qui évalue.

Par rapport à la présentation de *Q*, *l'explication* a un caractère reconnu, pendant que pour la *justification/argumentation* cette caractéristique n'est pas obligatoire.

Par rapport à la mise en relation par *Q*, *l'explication* met en relation des états de choses (modalité *de re*), la *justification/argumentation* met en relation des actes de parole (modalité *de dicto*).

Par rapport à la nécessité de *Q* rapportée à *P* et au locuteur, dans le cas de *l'explication*, le locuteur suppose que *P* peut ne pas être compris, dans le cas de la *justification/argumentation*, le locuteur suppose que *P* peut être contesté.

Par rapport au statut syntactique de *Q*, *l'explication* se présente comme intégrée du point de vue syntactique et prosodique, pendant que la *justification/argumentation* est détachée de ces points de vue.

Du point de vue des connecteurs, *parce que* peut servir tant à *l'explication*, qu'à la *justification/argumentation*, pendant que *puisque* et *car* semblent préférer la *justification/argumentation*.

V. CONCLUSION

Les considérations d'ordre théorique que nous venons d'exposer sont des considérations d'ordre général et constituent le point de départ dans l'analyse des structures causales. Le facteur décisif dans l'interprétation revient sans doute au contexte. Une structure causale hors contexte, comme les exemples que nous avons fournis au début de cet article, peut être analysée de manière différente au moment de l'insertion dans un contexte. Pour ne donner qu'un exemple, la relation causale qui joue dans *Je t'ai appelé parce que j'ai besoin de toi* peut être décrite en termes de subordonnée causale, cause et explication. Supposons que l'interlocuteur

⁶ Les autres critères envisagent la relation causale même, plus exactement le type, le niveau, le support, ce qui risque d'être trop théorique pour nos étudiants et de trop faible pertinence pour notre objectif didactique.

reproche au locuteur de l'avoir dérangé à un moment inapproprié de la nuit. L'explication devient justification. La continuation de l'énoncé par *Je ne pensais pas devoir m'expliquer* par exemple est alors tout à fait naturelle et la traduction de *m'expliquer* par *să mă justific* ne pose aucun problème aux étudiants.

Bibliographie

- Adam, J. M. (1986) « Puisque tu m'aimes un peu...quand même » in CLF 7, Genève, pp. 295-320.
- Adam, J.-M. (1992) *Les textes : types et prototypes*, Paris, Nathan.
- Altenberg, B. (1987) « Causal ordering strategies in English Conversation » in *Grammar in the Construction of Text*, J.Monaghan, London, Pinter, pp. 50-64.
- Beaugrande, R., Dressler, W.(1981) *Introduction to text Linguistics*, New York, Longman
- Borel, M.-J. (1980) « Discours explicatifs » in *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, n° 36, Université de Neuchâtel, pp. 19-41.
- Dijk, T. A. van (1977) *Text and Context. Exploration in the Semantics and Pragmatics of Discourse*, Londra, Longman.
- Draper, S. W. (1988) « What's going on in everyday explanation? » in *Analysing Everyday Explanations. A Casebook of Methods*, Londra, Sage, pp. 15-31.
- Drașoveanu, D. D. (1997) *Teze și antiteze în sintaxa limbii române*, Cluj-Napoca, Clusium.
- Ducrot, O. (1983) « Puisque : essai de description polyphonique » in *Revue Romane*, n° 24, pp. 166-185.
- Ebel, M. (1980) « L'explication comme fait de discours » in *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, n° 39, Université de Neuchâtel, pp. 57-82.
- Grize, J.-B . (1990) *Logique et langage*, coll. „L'Homme dans la langue », Ophrys, Gap, pp. 104- 109.
- Grize, J.B. (1981) « L'argumentation : explication ou seduction » in *Linguistique et sémiologie*, Lyon, Presses Universitaires, pp. 29-40.
- Lecomte, A. (1981) « Entre justifier et expliquer, dire ce qu'on veut dire » in *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, n° 38, Université de Neuchâtel, pp. 35-58.
- Moeschler, J., Reboul, A. (1999) *Dicționar enciclopedic de pragmatică* (DEP), Cluj, Echinox.
- Perelman, C. (1983) « Logique formelle et argumentation » in *Logique, argumentation, conversation*, Berne, Peter Lang.
- Plantin, C. (1996) *L'argumentation*, Paris, Seuil.
- Reboul, A., Moeschler, J. (1998) *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin.
- Torck, D. (1996) *Aspects de la causalité discursive en français oral contemporain*, Amsterdam, Studies in Language and Language Use.
- Toulmin, S.E. (1958) *The Uses of Argument*, Cambridge, Cambridge University Press.

Nora MĂRCEAN est assistante universitaire au département de Langues Modernes Appliquées de la Faculté des Lettres de l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca. Son activité didactique comprend des cours pratiques de version et thème et des séminaires de langue française contemporaine.

Une perspective énonciative sur la traduction en roumain des modalités : le cas des épistémiques

Mirela Pop

Université « Politehnica », Timișoara

Abstract. Focusing on the interpretation and translation of modalities (namely, epistemic modalities), the paper presents the main findings of the research undertaken for our doctoral thesis. This paper is part of the body of literature dealing with applied linguistics - more specifically, with the linguistics of utterance - in the field of translation. Following two linguistic approaches, i.e. the construction of utterance modalities based on A. Culioli's model of "enunciative location" (« *repérage énonciatif* »), and "paraphrastic reformulation" theory as developed by C. Fuchs respectively, we attempt to pin down the main problems that arise in the interpretation and the translation from French to Romanian of several corpus-based modalized utterances.

Keywords: linguistic approach of translation, epistemic modalities, "enunciative location", "paraphrastic reformulation", interpretation, translation.

I. INTRODUCTION

Considéré avec le plus grand intérêt dans les années 70-80, le traitement des modalités reste un aspect essentiel de la recherche en linguistique contemporaine¹. En revanche, les études consacrées à la traduction des modalités sont moins nombreuses et puisent le plus souvent au cadre théorique de la linguistique contrastive² ou contrastive énonciative³.

¹ Pour ne citer que quelques titres parus à partir de 2000 : H. Chuquet (2000), H. Nølke (2001), K. Sørensen et R. Jørgensen (2002), K. Sellevold (2002), H. Kronning (2002), L. Gosselin (2002), P. P. Haillet (2002), C. Douay (2003), A. Rabatel (2004, 2003), R. Vion (2004, 2001), C. Ozouf (2004), S. Piron (2004), M. Tușescu (2005), C. Agafonov (2006), A. Cambourian (2006), G. Col (2006), A. Delplanque (2006).

² Nous signalons, à titre d'exemples, les études contrastives de J. Guillemin-Flescher (*Linguistique contrastive et traduction*, 1992), les travaux sur le lexique anglais et français d'H. van Hoof (*Traduire*

Notre recherche sur la traduction en roumain des modalités épistémiques intègre des travaux issus de la linguistique de l'énonciation et de la linguistique appliquée dans le domaine de la traduction. Dans notre démarche, nous partons de la prémisse que les modalités, comme catégories linguistiques, représentées en surface par des marqueurs, en tant que traces formelles d'opérations de modalisation, sont susceptibles de poser des problèmes d'interprétation et de traduction, liés à la variabilité des valeurs modales et à la variation des choix traductifs.

Les linguistes de l'énonciation ont mis en évidence la *polysémie* des marqueurs modaux, signalant, à travers de nombreuses études, leur sémantisme complexe, caractérisé par un « continuum interprétatif » (Tuțescu, 2005 : 37). C'est le mérite d'Antoine Culioli, auteur d'une « théorie des opérations énonciatives », d'avoir montré que les valeurs correspondant aux différents marqueurs « se stabilisent » dès que les énoncés sont « situés » dans un « espace énonciatif muni de coordonnées subjectives et spatio-temporelles » (Culioli, 1990 : 116).

La conception d'un système d'interprétation et de traduction des modalités en contexte doit prendre en compte les particularités des circonstances d'énonciation. Cette vision a été à la base de notre thèse de doctorat intitulée *Repérage et traduction des modalités dans les chroniques de presse*, soutenue en 2007 à l'Université de Bucarest (Roumanie). Trois catégories de marqueurs ont retenu notre attention : verbes modaux (verbes épistémiques fondamentaux – *savoir* et *croire* –, verbes de perception – *voir* – et verbes d'apparence – *sembler* et *paraître* –), temps verbaux à valeur épistémique (conditionnel hypothétique et conditionnel journalistique) et adverbes modaux (*bien* épistémique). Deux voies d'analyse ont été privilégiées : l'observation des variations d'occurrences de modalités épistémiques et l'analyse des mécanismes de mise en équivalence des contenus modalisés lors de la reformulation en roumain.

Afin de rendre compte de notre approche de la traduction des modalités, nous fournirons, dans ce qui suit, les principes théoriques ayant fondé notre analyse ainsi que la méthode de recherche appliquée, illustrée, dans la dernière partie de l'article, sur des énoncés au conditionnel.

l'anglais. Théorie et pratique, 1989), les études comparatives des textes bibliques (J.-C. Margot, 1979), les travaux de stylistique comparée du français et de l'anglais (J.-P. Vinay et Jean Darbelnet, 1958) ou du français et de l'allemand (A. Malblanc, 1968), les analyses contrastives des structures lexicales et grammaticales du français et du roumain (M. Țenchea, *Études contrastives*, 1999) ou l'étude contrastive des modalités du roumain vers le français (P. Gherasim, *Semiotica modalităților. O analiză contrastivă româno-franceză*, 1997).

³ Il convient de mentionner la contribution d'H. Chuquet et de M. Paillard (1989 : 108-133) pour le domaine anglais-français et les recherches sur la catégorie de l'adhésion (Cristea, 1983 : 24 : 98) et sur les investissements axiologiques (Cuniță, 1983 : 99-156), pour le domaine français-roumain.

II. APPROCHE ENONCIATIVE DE LA TRADUCTION DES MODALITES – BREF APERÇU

Notre réflexion sur l'interprétation et la traduction des modalités épistémiques est guidée par deux principes théoriques issus de la linguistique de l'énonciation : le repérage énonciatif, utile dans la construction des valeurs modales des énoncés, et la reformulation paraphrastique, propre à la traduction intra- et interlinguale.

2.1. Repérage énonciatif et construction des valeurs modales

Le syntagme *repérage énonciatif* a été introduit par le linguiste A. Culioli pour rendre compte des relations qui se tissent entre les termes de la relation prédicative. Le concept puise dans le cadre plus général du système de représentation métalinguistique conçu par le linguiste pour se représenter les faits de langue constituant des « problèmes » en linguistique.

Nous utilisons le concept de *repérage* pour renvoyer à la mise en relation de deux « termes », au niveau strict de la relation prédicative, pour les termes simples (mot, structure, syntagme), ou au niveau de la relation inter-énoncés, pour les termes complexes (énoncé tout entier).

Nous considérons que la théorie du repérage peut fonder un modèle centré sur la construction des valeurs référentielles des énoncés, parce qu'il permet de retracer, suite à des analyses détaillées, le parcours du premier énonciateur par l'identification des opérations dont les marqueurs sont les traces matérielles.

2.2. Reformulation paraphrastique et traduction interlinguale

Intégrant la perspective énonciative de la reformulation paraphrastique due à C. Fuchs (1982, 1983, 1988, 1994), nous considérons que la traduction interlinguale peut être envisagée au même titre que la traduction intralinguale : comme activité de reformulation et comme paraphrase.

La traduction comme activité de reformulation interlinguale est vue comme *activité complexe*, basée sur des opérations de *compréhension* et de *reformulation*, mais aussi comme *dynamique*, comme processus de transformation de contenu, sous l'effet du passage d'un texte source à un texte cible ou d'un énoncé source à un énoncé cible. Les transformations peuvent être quantitatives (dilution, concentration, redistribution des éléments, réorganisation totale, etc.) et/ou qualitatives (déviations sémantiques).

Suivant cette conception, l'activité de traduction s'accompagne de déformations qui peuvent aller de glissements de sens imperceptibles jusqu'à l'altération inacceptable du contenu original. C'est l'essence même de toute

activité de reformulation, qu'elle soit intra- ou interlinguale. Il revient aux spécialistes de fixer les limites de la déformabilité acceptable.

Nous empruntons à C. Fuchs sa conception de la *paraphrase* et considérons que la relation entre un énoncé-source et sa traduction n'est pas une relation d'identité sémantique totale, mais une « relation d'équivalence sémantique » (Fuchs, 1982 : 53) ou une relation d'« adéquation sémantique » (Cf. Pop, 2002 : 45-52).

Une formulation est jugée comme « adéquate » et donc acceptable si les différences sémantiques entre énoncés sont « négligeables » et que les valeurs correspondant aux marqueurs se recoupent sur une « plage sémantique » commune. Si les différences sémantiques sont irréductibles, les formulations sont jugées comme « inadéquates » et donc inacceptables.

Les principes énonciatifs évoqués relèvent d'une approche servant à la fois à valider les calculs interprétatifs faits sur le sens des énoncés et les paraphrases résultées de l'activité de reformulation des sujets.

2.3. Description de la démarche générale

La réflexion sur l'interprétation et la traduction des modalités épistémiques repose sur l'application systématique des principes mentionnés. Il s'agit d'une analyse en deux temps.

Dans un premier temps, le modèle du repérage énonciatif a été validé sur une série d'énoncés assertifs et, suivant les cas, interrogatifs, comportant les trois catégories de marqueurs épistémiques mentionnés. Comme procédures de validation des calculs interprétatifs, nous avons appliqué la glose et la paraphrase. Dans un deuxième temps, nous avons mis en évidence les types de transformations subies par les contenus de base lors des reformulations en roumain, tout en réfléchissant sur l'adéquation ou l'inadéquation des solutions de traduction proposées.

Nous avons appliqué des méthodes d'analyse différentes pour les énoncés assertifs et interrogatifs. Dans le premier cas, nous avons pris en compte les paramètres suivants :

- les niveaux de repérage : niveau de la relation prédicative ou niveau inter-énoncés ;
- les paramètres de la situation d'énonciation : l'instance subjective, repère origine de toutes les déterminations quantitatives et qualitatives et l'instance temporelle ;
- les particularités linguistiques des marqueurs étudiés : les verbes modaux ont été analysés dans diverses configurations syntaxiques

(structure complétive, infinitive et, dans le cas des verbes d'apparence, construction personnelle et impersonnelle); le conditionnel a été analysé suivant la valeur correspondante : hypothétique (« conditionnel d'hypothèse ») et épistémico-évidentielle (« conditionnel journalistique ») ; l'adverbe *bien* a été examiné en réseau avec des verbes modaux épistémiques et avec des verbes à différents temps verbaux.

En ce qui concerne l'analyse des marqueurs épistémiques présents dans les interrogations, nous avons appliqué des méthodes différentes pour les interrogations totales et partielles.

III. ILLUSTRATION DE LA DEMARCHE – LE CAS DU CONDITIONNEL

À titre d'illustration, nous engagerons la réflexion sur l'interprétation et la traduction des marqueurs épistémiques, suivant les deux modèles évoqués, à partir d'un corpus d'énoncés comportant un marqueur morphologique (le tiroir en -*rais*). Les exemples sont extraits d'une chronique de presse à sujet politique, intitulée *Un crime contre l'Amérique* (*Le Nouvel Observateur* du 27 février au 5 mars 2003), qui attire l'attention sur les conséquences de l'intervention américaine en Irak sous la direction de l'ex-président George W. Bush.

Comme méthode d'analyse, dans le cadre plus large de notre thèse, nous avons mis au point un système d'interprétation des énoncés au conditionnel, à partir du modèle culiolien, que nous avons complété avec d'autres acquis (A. Culioli (1985, 1990), R. Martin (1992), P. Dendale (1999), P. P. Haillet (2002), H. Kronning (2002). Considérant que le conditionnel, dans tous ses emplois, est un « temps corrélatif », son interprétation peut se réaliser par sa mise en relation avec un terme corrélatif, explicite ou non : structure introduite par *que* ou par *si* interrogatif (conditionnel temporel), (*même*) *si* hypothétique (le procès est imaginé en corrélation avec un « cadre hypothétique », explicite ou non) ou structure paraphrasable par (*même*) *si* (conditionnel d'hypothèse), syntagmes prépositionnels « cadratifs » du type *selon X* et / ou des marqueurs évidentiels du type *paraît-il* (conditionnel journalistique). En l'absence de termes corrélatifs, on peut les « préconstruire » à partir d'indices issus du texte. Le test de la paraphrase servira à valider les emplois du conditionnel.

3.1. Repérage et traduction du conditionnel dans des énoncés avec « terme explicite »

Nous proposons d'analyser, tout d'abord, des énoncés au conditionnel situés par rapport à des termes corrélatifs explicites. Soit les exemples suivants :

1. *Si les Etats-Unis intervenaient en Irak sans l'accord de l'ONU, ils se ravalleraient au niveau de ceux qu'ils combattent.*
2. *Ils (les peuples) voient que Bush ne dit pas ses véritables motivations. S'il s'agissait de lutter contre le terrorisme, il faudrait commencer par l'Arabie Saoudite.*
3. *S'il s'agissait de combattre la prolifération nucléaire, il faudrait commencer par la Corée du Nord et le Pakistan.*

On observe aisément que les assertions au conditionnel « ils se ravalleraient au niveau de ceux qu'ils combattent », il faudrait commencer par l'Arabie Saoudite, « il faudrait commencer par la Corée du Nord et le Pakistan » se trouvent en corrélation explicite avec un cadre hypothétique introduit par *si*. La configuration qui correspond à la relation qui unit *p* à *q* est du type *si p* (IMP), *q* (COND). Les trois énoncés prêtent à une lecture hypothétique, mais l'analyse de la situation d'énonciation permet de relever des différences de nuance entre les énoncés.

En (1), l'instance énonciative imagine tous les envisageables et pose la relation prédicative <ils se ravalleraient> comme validable, dans certaines circonstances, à moins que l'on en assure les conditions. Le contenu de *q* est vrai (*ils se ravalleraient ...*) seulement si *p* est vrai (seulement au cas où les Etats-Unis interviendraient en Irak sans l'accord de l'ONU).

Les énoncés (2) et (3) peuvent être mis en relation, au niveau inter-énoncés, avec l'énoncé précédent « Ils (les peuples) voient que Bush ne dit pas ses véritables motivations ». Nous observons que le locuteur met à distance le contenu asserté en *si p* (si c'était vrai que ...). Les énoncés peuvent être glosés : « Si la lutte contre le terrorisme était la véritable motivation du président américain, il faudrait commencer par l'Arabie Saoudite » (« non par l'Irak »); « Si la lutte contre la prolifération nucléaire était la véritable motivation du président américain, il faudrait commencer par la Corée du Nord et le Pakistan » (« non par l'Irak »).

La traduction en roumain de ces trois énoncés repose sur le respect des contraintes linguistiques évoquées, liées à la restitution des constructions conditionnelles introduites par le connecteur *dacă*, impliquant la présence du conditionnel aussi bien dans l'assertion que dans la subordonnée. Le cas le plus simple est la traduction de l'énoncé cité sous (1), notée (1') :

(1') Dacă Statele Unite ale Americii ar interveni în Irak fără acordul Națiunilor Unite, s-ar coborî la nivelul celor cu care se înfruntă.

Dans le cas des deux autres énoncés, les variantes littérales ou proches des énoncés source sont peu satisfaisantes. Nous optons pour une solution plus explicite qui restitue également la nuance de « mise à distance » dégagée lors de l'interprétation :

(2') Acestea (popoarele) sunt conștiente de faptul că Bush le ascunde adevăratele sale intenții. Dacă lupta împotriva terorismului ar fi adevăratul motiv al intervenției sale în Irak, atunci trupele americane ar trebui să intervină în Arabia Saudită.

(3') Iar dacă adevăratul motiv ar fi combaterea armelor nucleare, atunci trupele americane ar trebui să intervină în Coreea de Nord sau Pakistan.

Dans les trois énoncés étudiés, le conditionnel prête à une lecture hypothétique. D'un tout autre emploi est le conditionnel dans l'énoncé suivant, corrélatif d'une structure introduite par *que* :

(4) En déclarant qu'ils interviendraient en Irak avec ou sans l'aval de l'ONU, les Etats-Unis ont clairement manifesté qu'ils n'en reconnaissent plus l'autorité.

Le conditionnel, temporel, dans ce cas, représente le processus comme ultérieur à un repère passé, antérieur au « maintenant » du locuteur. L'énoncé admet la transposition au futur périphrastique de même polarité que le conditionnel : En déclarant qu'ils *allaient intervenir* en Irak ... La valeur temporelle se retrouve également dans la traduction, rendue sous la forme d'un futur :

(4') Declarând că vor interveni în Irak cu sau fără acordul Națiunilor Unite, Statele Unite ale Americii au arătat foarte clar că nu le mai recunosc autoritatea.

La restitution du conditionnel temporel par un conditionnel d'hypothèse serait source d'inadéquation et affecterait de manière inacceptable le contenu de l'énoncé source: (4'*) *Declarând că ar interveni în Irak ... (= dacă ar obține acordul ONU).*

L'analyse de l'entourage verbal et l'application du test de la paraphrase conduisent à lever l'ambiguïté des verbes au conditionnel dans les contextes examinés. Une fois les valeurs centrées, la restitution des marqueurs a été faite en fonction des conditions d'emploi des énoncés et non en fonction du rapport de correspondance entre les marqueurs.

3.2. Repérage et traduction du conditionnel dans des énoncés sans « terme explicite »

L'interprétation du conditionnel dans des énoncés assertifs sans « terme explicite » s'effectue, nous l'avons dit, en préconstruisant, à partir du texte, le terme corrélatif, repère par rapport à quoi situer les énoncés au conditionnel. C'est le cas de la série d'énoncés suivants:

(5) *Une telle intervention en Irak et peut-être au-delà, dans l'ensemble du Proche-Orient, pour remodeler le monde à leur guise aurait des conséquences en chaîne incalculables.*

(6) *Ce serait en vérité un véritable retournement de civilisation.*

(7) *Nous changerions de monde.*

(8) *Nous reviendrions du monde de Kant à celui de Hobbes.*

(9) *Les historiens diraient peut-être demain que c'est un crime de guerre. A coup sûr, un crime contre l'ONU. Et, plus sûrement encore, un crime contre l'Amérique elle-même.*

Les conditionnels cités de (5) à (8) sont facilement interprétables par leur mise en relation avec des termes corrélatifs pris au texte. En (5), le conditionnel *aurait* est repéré par rapport à la construction *une telle intervention*, elle-même repérée par rapport à l'énoncé précédent, cité sous (1): *Si les Etats-Unis intervenaient en Irak sans l'accord des Nations unies, ...* L'énoncé peut être glosé: « Si les Etats-Unis intervenaient en Irak ..., cela aurait des conséquences incalculables ». On retrouve la même valeur hypothétique dans la traduction :

(5') *O asemenea intervenție armată în Irak și, poate, dincolo de granițele acestei țări, în întregul Orient Apropiat, pentru ca americanii să poată modela lumea după bunul lor plac, ar avea consecințe greu de imaginat.*

Cette valeur est présente dans des structures corrélatives fondées sur l'hypothèse explicative. C'est le cas des énoncés (6), (7) et (8) où les verbes *serait*, *changerions* et *reviendrions* sont corrélatifs d'une structure paraphrasable par *si*, du type « s'il en était ainsi », préconstruite à partir des indices du texte: « S'il en était ainsi = si les Etats-Unis intervenaient en Irak sans l'accord de l'ONU, ce serait un véritable retournement de situation » / « ..., nous changerions de monde » / « ... nous reviendrions du monde de Kant à celui de Hobbes ».

La reformulation en roumain conserve la valeur hypothétique, mais s'accompagne de changements formels allant jusqu'à la réorganisation globale des énoncés :

(6',7',8') **Am asista** fără doar și poate la un șoc al civilizațiilor. **Am părăsi** lumea lui Kant pentru a ne reîntoarce la universul lui Hobbes.

Le conditionnel *diraient* de l'énoncé (9), « Les historiens diraient peut-être demain que c'est un crime de guerre », est ambigu, vu l'environnement dans lequel il est placé, dans l'immédiate proximité de l'adverbe *peut-être*, marqueur épistémique de la probabilité, et de l'adverbe *demain*, trace du repérage temporel. La présence de l'adverbe *demain* peut conduire à une lecture temporelle du conditionnel, interprétation rejetée étant donné l'absence de repère antérieur. Sous l'influence de l'adverbe *peut-être*⁴, la possibilité de réalisation de l'acte, dans un avenir plus ou moins lointain (*demain, un jour*) est rendue incertaine. En tant qu'adverbial modal et intégré dans un énoncé de type assertion, *peut-être* apporte un jugement sur les conditions de vérité : « Les historiens diraient peut-être demain que ..., je n'en suis pas tout à fait sûr ». Le contraste avec les expressions de la certitude (*à coup sûr, plus sûrement encore*) est révélateur.

La formulation en roumain intègre le conditionnel sur l'axe épistémique de l'opérateur *croire* („X consideră, dar nu are convingerea”)⁵ : le conditionnel, en combinaison avec *peut-être*, reçoit la signification modale de probabilité.

(9') *Istoricii de mâine ar considera probabil o astfel de intervenție drept o crimă de război. Sau dacă nu, în mod cert, o crimă îndreptată împotriva Națiunilor Unite și mai mult ca sigur una îndreptată împotriva Americii însăși.*

L'approche que nous venons d'esquisser fournit un mode de raisonnement possible lors de l'interprétation et de la reformulation en roumain d'énoncés au conditionnel, avec et sans terme corrélatif, démontrant à la fois que les problèmes liés à leur interprétation et traduction peuvent être expliqués à la lumière des acquis de la linguistique de l'énonciation.

CONCLUSION

La conclusion de notre étude est, en fait, la conclusion générale de notre recherche : les valeurs modales ne sont pas établies une fois pour toutes. La stabilisation des valeurs modales s'effectue par le biais de l'énoncé, lieu de déterminations énonciatives. Des structures apparemment faciles à interpréter peuvent poser problème dès qu'on les analyse dans des contextes déterminés. Les

⁴ H. Nölke (1993 : 246 et sv.) explique le fait que *peut-être* est un adverbial ayant l'énoncé comme perspective de portée, son commentaire concerne le contenu propositionnel.

⁵ *Gramatica Limbii Române. Cuvântul*, I (2005 : 367-368).

combinaisons entre les marqueurs orientent, comme nous l'avons montré, la lecture modale et impriment aux marqueurs étudiés des effets discursifs, secondaires, des nuances surdéterminées.

L'analyse fournie, bien que difficile à appliquer à grande échelle, sur des corpus de textes, vu sa longueur, permet d'éclairer la signification d'énoncés jugés comme étant ambigus et de valider les modes de raisonnement, autant en interprétation qu'en reformulation, sur la base de procédures réglées telles que les calculs interprétatifs, les gloses ou les paraphrases.

Bibliographie

- *** (2005), *Gramatica Limbii Române. Cuvântul* (I), București, Editura Academiei Române.
- Cristea, T., Cuniță, A. (1983) *Études contrastives. Énonciation et contrastivité*, București, Universitatea din București.
- Culioli, A. (1985) *Notes du séminaire de D.E.A.*, Poitiers, Université de Paris VII.
- Culioli, A. (1990) *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome 1, Paris, Ophrys.
- Culioli, A. (1999) *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, tome 2, Paris, Ophrys.
- Fuchs, C. (1982) *La paraphrase*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Fuchs, C. (1983) « La paraphrase linguistique : équivalence, synonymie ou reformulation » in *Le Français dans le monde* n^o 178, juillet 1983, pp. 129-132.
- Fuchs, C. (1988) « Paraphrases énonciatives et contraintes énonciatives » in *Lexique et paraphrase*, Bes, G. G. et Fuchs, C. (éds.), Lille, Presses Universitaires de Lille, pp. 157-177.
- Fuchs, C. (1994) *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys.
- Franckel, J.-J. (2004) « De la reformulation à la glose : vers une méthodologie de la reformulation », <http://www.llf.cnrs.fr/Gens/Franckel/jjf.reform.glose.04.doc>.
- Haillet, P. P. (2002) *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*, Paris, Ophrys.
- Kronning, H. (2002) « Le conditionnel « journalistique » : médiation et modalisation épistémiques » in *Romansk Forum XV Skandinaviske romanistkongress* n^o 16, Oslo, Upsala Universitet, pp. 561-575.
- Martin, R. (1992) *Pour une logique du sens*, 2^e édition, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pop, M. (2002) « L'équivalence comme adéquation : essai de définition du concept » in *Buletinul Științific al Universității « Politehnica » din Timișoara*, tome 1 (1), Fascicola I-II, 2002, pp. 45-52.
- Tuțescu, M. (2005) *L'auxiliation de modalité*, București, Editura Universității din București.
- Dendale, P. (1999) « Devoir au conditionnel : valeur évidentio-modale et origine du conditionnel » in *La modalité sous tous ses aspects*, Amsterdam-Atlanta, GA, Editions Rodopi B. V., pp. 7-28.
- Nølke, H. (1993) *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Éditions Kiné.

Mirela POP est maître-assistante au Département de Communication et Langues étrangères de l'Université « Politehnica » de Timisoara où elle enseigne depuis 15 ans la traduction générale, niveau initiation, la traduction économique et le français langue étrangère. Elle est docteur en sciences du langage depuis 2007 avec une thèse de doctorat en traduction (*Repérage et traduction des modalités dans les chroniques de presse*), soutenue en 2007 à l'Université de Bucarest (Roumanie), Faculté de Langues et Littératures étrangères. Ses domaines d'intérêt sont la théorie, la pratique et la didactique de la traduction, la linguistique appliquée et la didactique du FLE et du FOS. Ouvrages publiés en français : *Initiation à la traduction. Cahier de séminaire pour la 1ère année* (1999), *Pratique du français. Manuel* (2004), *Pratique du français. Cahier de séminaire* (2004). Elle fait actuellement partie d'une équipe de recherche intéressée à la problématique de la traduction des documents officiels de l'anglais, de l'allemand et du français vers le roumain.

Significatum and Designatum in the Theory and Practice of Translation

Dina Vilcu

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Résumé. Cet article traite des implications que la linguistique d'Eugenio Coseriu a pour l'approche scientifique contemporaine du problème de la traduction. Le *signifié* et le *désignatum*, en tant que contenus spécifiques aux différents plans du langage, sont les principaux concepts de la linguistique intégrale qu'on a utilisés.

Mots-clés : contenu linguistique, signifié, *designatum*, traduction

1. THE PLANES OF LANGUAGE AND THE CORRESPONDING TYPES OF CONTENT

It is already a well-known and accepted fact the one that the most important contribution of Eugenio Coseriu to the development of the theory of language is the triad that the Romanian linguist realises first of all in relation with the planes of language (universal, historic, particular), planes in accordance with which specific categories of content (*designatum*, *significatum*, sense) are also defined, together with specific competences (elocutional, idiomatic, expressive) and adequacy judgements (congruent/ incongruent, correct/ incorrect, appropriate/ inappropriate).

All these delimitations are extremely important for what has been named for quite a while now, *integral linguistics*. However, we are preoccupied here only with the categories of content, especially with the impact they have in the theory and practice of translation. We mention here one of the Coserian definitions of the planes of content: "The *designatum* is the reference to extra linguistic (which, of course, is given through *significatum*), or the extra linguistic itself (as '*designatum*'), this as a state of facts or as thought content (state of fact as thought). The *significatum*, on the other hand, is the content given in and through a language as such. /.../ The sense is the semantic plane proper to the 'text', namely the special

linguistic content which is expressed in a text determined through the significatum and designatum, getting beyond the significatum and designatum." (Coseriu 1971/1978:135-136). The types of content are defined and treated in many of the Coserian writings. Among these, the one that constitutes the point of reference the most frequently appealed is the article *Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar* [Determination and Circumstances. Two Problems of a Linguistics of Speech], in which actualisation is defined as orientation of significatum towards reality¹ at whose constitution they participate. The significatum organises the human experience in 'ways of being', containing 'the nature of things' [el 'ser de las cosas'], but not also the applying to 'existent' [los entes], this being realised as designatum (Cf. Coseriu 1966/1977:54). Of course, the existence as such of the objects is, from this point of view, indifferent, given the fact that the significatum is rationally anterior to the distinction between existence and inexistence and to the constitution itself of the world of objects, for which the significatum is fundament and instrument. (Cf. Coseriu 1976/1978:25).

Integral linguistics puts an extremely necessary and clear order in the research of the content of language through the three entities defined above. According to the article *Semantica, forma interior del lenguaje y estructura profunda* (1969) [Semantics, interior form of language and deep structure], the designatum is always secondary as compared to instances of lexical significatum combined in utterances, to knowledge of things, situation and context. (Cf. Coseriu 1969/1978:122). Thus, the significatum on the one hand, and the knowledge of things on the other hand, are anterior to designatum by the fact that they are elements that belong to the competence (idiomatic, respectively elocutional of) the speaker. In their turn, the situation and the context function as indicators, determining sometimes the mobilisation of only those valences of the significatum that are involved in a particular context.

¹ 'Reality' does not have here necessarily, not even primarily, the sense of reality exterior to language, to the concrete world. Talking about actualisation (the transformation of potential designatum in actual designatum), Coseriu defines this as orientation of a conceptual sign towards the environment of the objects. However, it is also stated that the 'objects' mentioned are objects as significatum [i. e. results of an act of signification] ('intentionals' or 'existentials'), whose correspondence with objects existent in natural environment is not necessary. The distinction between 'intentional' objects and empirically 'real' objects is not relevant from a linguistic point of view. (Cf. Coseriu 1955/1967:294, including note 24)

2. SIGNIFICATUM AND DESIGNATUM IN TRANSLATION

Translation and the scientific comparison of two different languages represent situations in which the distinction between the plane of the significatum on the one hand and of designatum on the other hand is obvious. Moreover, translation is a domain that reveals, without any doubt, the different way in which linguistic communities structure the world. The image of the world configured through instances of significatum by a nation will never overlap perfectly over the one shaped by a different one; this is why, it is often said, there is no translation 'without a rest'. "A language as such is not translatable and is never translated; the content differentiations between languages cannot be annulled at the level of the languages. /.../ the same world configured through a certain language can also be configured in a different way. This does not mean that the significations of a language can be transposed as such, it means only that we can designate the same things and the same 'way of saying something' through different significations, in different languages." (Coseriu 1992/2009:127-128)

Commonly, it is expected from a translation to equate each word from a language with one from the target language; however, this is impossible, because translation is not substitution at the level of expression. (Coseriu 1976/1977:217) In many situations, translation of corresponding significatum does not entail understanding something in a different language. Having enough linguistic intuition, a speaker can, usually, guess the meaning of an expression incorrectly translated, by a simple transfer of significatum. For example, *Guten Morgen./ Good morning.* are greetings expressed by the use of different significatum in Spanish, Italian or French - the corresponding expressions are: Buen día (Buenos días)/ Buon giorno/ Bonjour. If somebody says *Bon matin*, a French person will probably understand that the speaker meant *Bonjour*, especially if he finds himself in the situation of being greeted. Thus, the context will help him to correct mentally the words of the speaker and to answer correspondingly.

The fact that, besides the actual words, in the process of translation we must often consider the circumstances, the context, the situation - even the intonation can help in a case like the one described above - represents an argument for treating translation within the frame of text linguistics, sometimes also in relation with the linguistics of speech, and not within the frame of idiomatic linguistics. Within a language or the linguistics of a language, the significatum can only be explained in a dictionary, analysed, paraphrased, without helping very much to the clarification of the possibilities for translation. More exactly, Coseriu says, we need to express, by translation, the same textual content in different

languages. Since the contents of languages are distinct, while the translated content must be the same, this content cannot be idiomatic, only inter- or supra-idiomatic. (Cf. Coseriu 1976/1977:220) Treating the matter of translation as reported to the plane of text linguistics first of all, but also to the one of the linguistics of speech is an approach confirmed by the fact that what is translated is exactly the content specific to these planes, the sense and the designatum. The significant does not belong to the communicated content of the texts, its instances are just instruments for the communication of this content; the communicated content of a text consists only in designatum and sense. (Cf. Coseriu 1976/1977:223-224)

Besides the fact that we translate in a text the designatum, the specific content of the plane of speech, translation must connect to this plane also in order to connect to general knowledge of things, part of elocutional competence of the speakers; the beliefs and the way of looking at things proper to this type of competence in general is often different from a community to the next. In this case, for avoiding a conflict between designatum and sense, the translator will have to opt for one of them. We have such a situation when the facts of language have, in the original text, not just a designative function, but also a symbolic one. Black - in general the colour of death and mourning - cannot be kept at the level of designatum if the translation is in a language spoken in a community in which white is the colour of death and mourning. For such a community, black will be a simple designatum that the translator, by transposing it in the target language, will deprive of the sense it has in the original text. (Cf. Coseriu 1976/1977A:228) This is why the translator will have to opt between designatum and sense and normally will choose the sense.

Another situation in which the extra linguistic can intervene in text production is given by designated things with a symbolic value, or more than that, with symbolic values different in different idiomatic communities. Such an example could be the one of the black cat. A sentence like 'He stopped when a black cat passed in front of him.' must be interpreted differently in a Romanian text compared to an English one. Thus, in the Romanian text we understand that the person who saw a black cat in front of him will have bad luck, while the same person will have, in the English text, good luck, because this is what the black cat means in the tradition of the English community.

There is also the situation in which the target language does not contain the significant corresponding to the designatum to be translated. Thus, it will be difficult to translate the designatum 'snow' in an African language, because the extra linguistic reality never presented itself in the language through a corresponding significatum. In this case, the translator has to choose between

keeping the word as it is in the original language, giving supplementary explanations for clarifying the concept for the interlocutors or the readers, and paraphrasing the concept, an operation that could prove quite difficult because of the large number of terms that should be involved.

The problems related to the theory of translation, even more focused on the relation between significatum and designatum, are also approached in the Coserian volume *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar* [Linguistic Competence. Elements of the Theory of Speech], in which the process the equivalents in different languages undergo during translation is analysed. We have first the significatum from the original language, we then identify the designatum towards which its instantiations are oriented and finally we search, in the target language, the significatum that corresponds to the designatum in that particular context. (Cf. Coseriu 1988/1992:149) The example that Coseriu gives concerns the translation of the Italian word *scala* in German. It could be difficult for the translator to find the German correspondent - or the Romanian one - given the fact that there are two different instances of the significatum: *Leiter* and *Treppe*. The first one corresponds to a mobile object, used for getting to high places, the second one to an immobile, usually massive object, situated at the entrance into a building or inside a building, for getting from one floor to the next. In such a situation, normally, and especially when we have a larger text, not reduced to a sentence, the context is clear enough for providing the translator with the variant he must choose.

In *Competencia linguistica* it is discussed the fact that the process indicated above also functions in the case of the grammatical significatum. There are languages that do not express the number in absolute, but only when it is absolutely necessary. When translating from such a language in German or Romanian, the translator will have to choose, if he does not have at hand a clear enough context, that will make display the difference between singular and plural, because in German, the same as in Romanian, the expression of the number is obligatory, meaning inevitable².

² Cf. Coseriu (1988/1992:150-151) another common case for German and Romanian is the one of the necessity of expressing gender. If in English, for example, we can say 'A friend wrote to me.', the gender being maybe clarified later, in the above mentioned target languages we will have to use masculine or feminine, being obliged to find out, from the text (and if not, to make it out), the identity of the friend. In the English sentence, the speaker can keep ambiguity over the gender of the friend, considering, for example, that this would be unimportant, even if for him the gender is clear. In German or Romanian, however, the speaker cannot keep this ambiguity, the expression of the gender being inevitable.

3. THE LANGUAGE AS AMBIENT

The 'ambient' is one of the types of circumstances identified by Coseriu. It is subordinated to the region, in which the object is known as an element of the vital horizon of the speaker or of an organic domain of experience or culture, and its limits are not linguistic. Thus, the space within which the object 'casă' [house] is known is an ambient. (Coseriu 1955/1967:311) As opposed to the zone, which is always a form of idiomatic organisation, its limits constituting an isogloss, the ambient is a horizon of objective experience. A reality objectively unique can be known in different ways and can correspond, thus, to more than one ambient. For example, 'headache' and 'migraine' represent the same reality, but known in two distinct ways. The two expressions function in distinct ambients and do not signify the same thing. (Coseriu 1955/1967:311, n. 54)

The distinction between 'zone' and 'ambient' is obvious through the difference between usual words and technical words: the usual words are considered as being proper to the zone, while the technical words correspond to the ambient. The limits between the two categories are not extremely firm. Some words with a lexical significant signify at the same time in a zone (in correspondence with a certain idiomatic tradition) and in an ambient (in correspondence with objective knowledge). Coseriu gives the example of the word 'casă' [house], which signifies in more idiomatic traditions in a way which is well known to us, but also in the ambient in which the word 'casă' is a technical one, corresponding, for example, to the *igloo* from the Eskimos ambient. The usual words get, normally, over the limits of the zone; for the technical words, however, the zone and the ambient coincide - at least within each linguistic community. Thus, the ambient of the word 'casă' is more extended than the zones of the words *casa*, *maison*, *Haus*, *house*, *hus*, *dom* etc. It does not happen the same with, for example, the ambient of the word 'phoneme'. Moreover, for recognising the technical character of a word, it is necessary to be in the presence of two ambients at the same time, because in its own ambient, any word is usual. (Cf. Coseriu 1955/1967:312)

A very interesting sense of the concept of 'ambient' comes from the identity that we can establish between it and a certain language - we are talking, in this case, about an ambient of experience, within which we can find usual words considered, from the point of view of other languages, as technical words, very difficult or impossible to translate. We talk, in such cases, about idiomatic or dialectal ambients. There are also inter-idiomatic ambients (continuous - if they include different idioms in totality (*casa*, for example); or discontinuous - if, within

the limits of an idiom, only some ambients are included - the case of proper names and of many scientific terminologies). (Cf. Coseriu 1955/1967:313, n. 56)

We discuss now again the situation of the coincidence between ambient and idiom, focusing on words that are impossible to translate. The examples given by Coseriu are: *knut*, *verstá*, *geisha* or *samurai*. These words are not, of course, technical, in Russian or in Japanese, but they are from the point of view of other idioms. (Cf. Coseriu 1955/1967:313) The approach of these words is based here on the notions of 'ambient' and 'zone', but they are explained in accordance with other extremely important linguistic concepts, at least from an integralist point of view. Far from being only simple words, difficult to handle in translation, their particular status is based on the way of seeing and shaping reality of each community. Many times, in present more than in the past, we take from other languages the names of some new objects or of some substances discovered or created together with the 'realities' that they cover. Thus, concerning the specific vocabulary of a science, we get to have very many neologisms borrowed from other idioms. This is not, or not anymore, a surprising situation.

However, when we have to do with words like *geisha* or *samurai*, it is difficult for us to consider them 'technical words', given the fact that we know very well that they belong, as usual words, to the Japanese idiom, the same way as words like 'voievod' [ruler] or 'preşedinte' [president] belong to the Romanian one (not only, of course), without claiming a technical character. We do not consider these words as technical words; rather they are similar to the technical ones in their relation with the process of translation. There are great differences at the level of the way in which the speakers relate to the significatum, respectively the designatum of those words. Thus, when we speak about a technical word, taken from another language together with the reality it covers, this word will enter initially in the vocabulary of the directly interested community, then maybe in the one of the other speakers, if we talk about an object which could become a common one (we could think about words, respectively objects like *radio*, *microwave* or *computer*). It will get into the sphere of the usual words of that idiom. We have a totally different situation with words like *geisha* or *voievod*, words that will be taken as such in a different idiom, or maybe translated, approximated somehow. However, they will be always perceived in the new language in which they are used, as 'foreign' words, given the fact that they cover 'realities' that are not and will never be proper to the community that speaks that language. They will never have the chance of entering the basic vocabulary of the language, as it happens or might happen with the technical lexemes exemplified above.

The way in which the two types of lexemes mentioned above evolve is extremely different from another point of view, too. The technical words are initially as foreign in the language in which they were created, for the common speakers, as for the speakers of the language in which they will be borrowed. After a while, in the language in which they were created, as in the one that borrows them, they will be adopted and their use will be extended, getting sometimes to the basic vocabulary of the language. It does not happen the same to the lexemes idiomatically and culturally marked, like, for example, *geisha* or *voievod*. First of all, in their languages, they were never perceived as new or foreign, their 'mission' being the one of covering 'realities' specific to the community in which they were produced. This status will only change, eventually, to the one of 'archaic word' if the denoted object is not part of the quotidian reality of the community. However, getting into a different idiom, these words will be felt, naturally, as new words, the same as the technical ones, with the difference that they will not evolve (with the exception of very few cases) towards the basic vocabulary of the language that borrows them. There will also be differences at the level of the significant between these words on the one hand, and the ones that are characteristic to the idiom they are borrowed into, on the other hand. If the significant is constituted and functions, as we know, inter-subjectively, with a certain mobility of the features inherent to them, and maybe with an adaptation according to the speakers' personal experience or the ambient within which they learned that word, the speakers will never have this kind of access to the borrowed words. For understanding what a samurai is, we will have to refer to a description offered by a Japanese of the features characterising this content. We can find out and learn more about the samurai, according to our own interest; however, we will only have indirect access to this content, always through a description offering a significatum constituted within a totally different community, a kind of fixed significatum, with a very narrow area of designation³.

³ The type of words discussed here is not difficult to handle only in translation, but in any kind of 'interaction' between two idioms. Another situation extremely important from this point of view is the one of learning/teaching foreign languages, a process in which the cultural aspects particular to a community are sometimes almost as important as the language itself. This is why the materials conceived for teaching languages must give a special place and special attention to the words and expressions with a strong cultural connotation. This was one of the main concerns when the application SIASTRO-AE was created. This is an educational application created as part of the project SINTEGRO *Sistem interactiv de analiză gramaticală pentru limba română scrisă. Model teoretic și tehnologie de implementare* (grant PNCDI II, National Plan of Research, Innovation and Development II, Program 4, Partnerships in Priority Domains, Complex Projects, nr. 11-022/2007).

We end these brief observations concerning the matter of translation by restating our belief that integral linguistics offers the most adequate theoretical frame for approaching these matters due to the fact that it does not treat unitary the linguistic contents specific to the planes of language.

Bibliography

- Coseriu, E. (1955/1967) "Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar" in *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Madrid, Gredos, pp. 282-323.
- Coseriu, E. (1971/1978) "Semántica, y gramática" in *Gramática. Semántica. Universales. Estudios de lingüística funcional*, Madrid, Ed. Gredos, pp. 128-147.
- Coseriu, E. (1966/1977B) "El lenguaje y la comprensión de la existencia del hombre actual" in *El hombre y su lenguaje*, Madrid, Ed. Gredos, pp. 34-64.
- Coseriu, E. (1976/1978) "Lógica del lenguaje y lógica de la gramática" in *Gramática. Semántica. Universales. Estudios de lingüística funcional*, Madrid, Ed. Gredos, pp. 15-49.
- Coseriu, E. (1969/1978) "Semántica, forma interior del lenguaje y estructura profunda" in *Gramática. Semántica. Universales. Estudios de lingüística funcional*, Madrid, Ed. Gredos, pp. 112-127.
- Coseriu, E. (1992/2009) "Semn, simbol, cuvânt" in *Om și limbajul său. Studii de filosofie a limbajului, teorie a limbii și lingvistică generală*, Iași, Editura Universității "Alexandru Ioan Cuza", pp. 112 – 134.
- Coseriu, E. (1976/1977) "Lo erróneo y lo acertado en la teoría de la traducción" in *El hombre y su lenguaje*, Madrid, Ed. Gredos, pp. 214-239.
- Coseriu, E. (1988/1992) *Competencia lingüística. Elementos de la teoría del hablar*, Madrid, Ed. Gredos.

Dina VÎLCU is assistant in the Department of Romanian Language, Culture and Civilisation, Faculty of Letters, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca. She teaches courses on Romanian language for the foreign students from the first and second year studying in Romania.

Traduire les connecteurs causaux

Nora-Sabina Mărcean

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Abstract. The translation of texts that contain causal connectors presents problems related to the pragmatic interpretation of the utterance and of the causal relation. An easy didactic experiment may identify the problematic elements and indicate the way in which the approach to translation can be diversified and improved. Assimilating certain basic concepts from the pragmatic analysis leads to better results in the translation process.

Keywords: translation, interpretation, causal connector, relational elements, content of the sentence, illocutionary act, utterance.

I. INTRODUCTION

Nous nous proposons avec cet article d'analyser un cas pratique de traduction, plus exactement, la traduction des connecteurs causaux. Nous appuyons notre démarche sur deux faits concrets: notre recherche scientifique dans le domaine de la pragmatique et l'activité didactique déroulée dans ce but précis. Les traductions sur lesquelles nous avons centré notre analyse sont des fragments qui font partie de quelques textes, toujours les mêmes, traduits par des étudiants de générations différentes¹.

¹ Plusieurs textes, contenant chacun au moins un connecteur causal, notamment *parce que*, *puisque* et *car* ont constitué le sujet des séminaires de traductions pour plusieurs groupes d'étudiants en première et deuxième année en Langues Modernes Appliquées, dans un intervalle de cinq années. Il s'agit de textes de presse, abordant des domaines très divers, et contenant des termes de spécialité, mais sans excès. Les étudiants font la traduction à la maison. Lors du séminaire, ils lisent leur traduction et reçoivent des commentaires de la part des collègues ou de l'enseignant. Après une première étape d'analyse des traductions, nous avons proposé aux étudiants quelques concepts théoriques que nous avons illustrés par des exemples. Dans une dernière étape, les étudiants ont traduit de nouveau les textes.

II. REMARQUES AUTOUR DES TRADUCTIONS

A première vue, traduire une phrase comme *Tu iras au cinéma, puisque je te l'ai promis* ne devrait poser aucun problème. Et ceci même hors contexte. Il suffirait de disposer d'un dictionnaire. Par exemple, le dernier dictionnaire adressé aux traducteurs propose trois connecteurs causaux pour traduire *puisque* : *de vreme ce, din moment ce, întrucât*. Il resterait le problème du choix.

Confrontés à ce cas exprès de traduction, les étudiants évitent constamment le dernier connecteur et sont réticents à employer les deux premiers : *întrucât* est considéré comme appartenant au registre soutenu, voir recherché, *de vreme ce, din moment ce* sont assimilés à *du moment que*. Ils montrent plutôt une tendance à employer les connecteurs *deoarece* ou même *pentru că*. L'introduction de la phrase en contexte semble favoriser *de vreme ce, din moment ce* et *deoarece*. Ceci ne veut pourtant pas dire que les étudiants font une différence nette entre les types de propositions causales introduites par les connecteurs en question ou, pour être plus précis, entre les entités impliquées dans la relation causale. (Nous incluons ici les termes de la relation causale, l'incidence des connecteurs, la nature des entités mises en relation, l'objectif discursif, etc.)

Des phrases comme:

*C'est ainsi que cette date du 25 décembre, commune à bien des religions, **puisque** de nombreux Avatars sont nés ce jour là d'une Vierge, est devenue une marque magique, une empreinte solaire.*

et

*Les pommes avaient bien sûr une valeur très symbolique **puisque** l'ancien calendrier des saints consacrait le 24 décembre à Ève et Adam. (« Le symbolisme de Noël », Delaage, France-Spiritualités)*

sont traduites constamment par les étudiants en utilisant *deoarece* :

*Astfel, data de 25 decembrie, comună multor religii, **deoarece** numeroase Avataruri s-au născut în această zi dintr-o Fecioară, a devenit o dată magică, o amprentă solară.*

*Merele aveau bineînțeles o puternică valoare simbolică, **deoarece** în vechiul calendar al sfinților pe 24 decembrie erau cinstiți Adam și Eva.*

ce qui ne satisfait pas à la spécificité du connecteur.

Le connecteur *car*, en échange, ne semble pas constituer un cas problématique. Dans les énoncés

*Les voyageurs forment des vœux de prospérité. **Car** l'empire du Milieu recèle un immense potentiel de touristes.* (« Comment l'Europe courtise les touristes chinois », *Le Figaro*)

et

*Le 25 mars, l'Église Orthodoxe célèbre l'Annonciation, événement important pour les chrétiens **car** l'histoire de Jésus commence à partir de ce jour là.* (« Le symbolisme de Noël », Delaage, France-Spiritualités)

les étudiants traduisent constamment le connecteur par *căci* :

*Agențiile de turism speră la un an productiv / își doresc prosperitate , **căci** Imperiul de Mijloc deține un imens potențial turistic.*

*La 25 martie, Biserica Ortodoxă sărbătorește Buna Vestire, eveniment important pentru creștini, **căci** în această zi începe povestea lui Iisus.*

Il est à remarquer la préférence pour la phrase complexe – les étudiants évitent d'employer le connecteur après un point – et la présence de la virgule, même là où le texte en français n'en utilise aucune².

Les traductions du connecteur *parce que* sont, évidemment, les plus riches en variantes. Nous reprenons un seul exemple :

*Les populations locales rejettent les lignes THT **parce qu'**elles dégradent le paysage.* (« Le 'syndrome NIMBY' révèle un profond désir d'innovation », *Les Echos*)

traduit de la manière suivante :

*Comunitățile locale resping liniile de foarte înaltă tensiune **deoarece** afectează peisajele.*

La préférence pour *deoarece*, remarquée dans la plupart des traductions, est justifiée par les étudiants par le type de texte et le registre de langue : *deoarece* est considéré comme appartenant au registre soutenu et plus approprié au style journalistique. *Întrucât* est ressenti comme prétentieux, mais approprié au discours scientifique, pendant que *pentru că* est qualifié de « trop familier », mais préféré dans les réponses à *pourquoi... ?*.

Pour compliquer encore plus la traduction, il suffit de comparer les entrées du dictionnaire pour *parce que*, *puisque* et *car* : *deoarece*, *fiindcă*, *pentru*

² Même si les étudiants ne formulent pas leurs réponses aux questions portant sur ces deux « préférences » en termes spécialisés, ils remarquent la difficulté à vérifier la relation causale entre les contenus propositionnels.

că, întrucât pour *parce que, de vreme ce, din moment ce, întrucât* pour *puisque*³ et *căci, pentru că, fiindcă, deoarece* pour *car*.

Il va sans dire que le contexte, dans le sens le plus généreux du terme, a une incidence majeure dans le choix (ou même l'omission) du connecteur dans la traduction⁴. Pourtant, nous considérons qu'une approche synthétique des concepts de base dans le traitement des connecteurs pourrait faciliter le traitement de l'information et, partant, la traduction.

III. CONCEPTS OPERATIONNELS

La saisie de la différence entre **l'énoncé** et **l'énonciation** permet déjà aux étudiants de faire une première comparaison entre les emplois des connecteurs.

L'incidence des connecteurs ne correspond pas nécessairement aux segments qui se trouvent à droite ou à gauche du connecteur. Les étudiants devront chercher des éléments qui ne se retrouvent pas dans la relation discursive, qui n'apparaissent pas dans l'énoncé tel quel.

Les termes de la relation causale peuvent varier. Il peut s'agir d'un **contenu propositionnel**, d'un **acte illocutoire** ou d'une **énonciation**. Une fois définis les concepts, les étudiants devront reconnaître les termes de la relation et paraphraser en récupérant les termes qui manquent.

La distinction **acte illocutoire** - **acte d'énonciation** et **locuteur** - **énonciateur** leur permettra de saisir la différence entre *car* et *puisque* et, surtout, la spécificité de *puisque* au niveau discursif. Le connecteur *de vreme ce* aura été bien assimilé au sens de *puisque* et aux termes proposés par le dictionnaire s'ajouteront *dacă (tot), fiindcă tot, doar, că doar, că, o dată ce*.

La différence entre **justification**, **explication** (et démonstration) et **argument** leur permettra de systématiser les emplois préférentiels des connecteurs causaux et de mieux appréhender les relations entre les segments du texte qu'ils traduisent.

³ Ce qui est une liste bien pauvre, vu les possibilités de la langue roumaine à exprimer ce type de rapport causal.

⁴ Selon les étudiants, le type de texte, le registre de langue et le public cible sont les facteurs décisifs dans le choix d'une certaine traduction.

IV. TRADUCTIONS PROPOSEES

Afin de mettre en pratique les concepts théoriques, nous proposons⁵ les traductions des énoncés mêmes dont les grammaires (et les dictionnaires aussi) se servent pour distinguer les emplois des connecteurs causaux.

Parce que

*Va te promener ! **parce que** j'en ai assez de te voir ! (Groupe α -1) / Du-te să te plimbi ! **că** m-am săturat să te văd!*

***Parce que** vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! (Petit Robert) / **Pentru că** sunteți un mare domn, vă credeți mare geniu!*

*Marie est malade **parce qu'**elle a trop mangé. (DEP) / Maria este bolnavă **pentru că** a mâncat prea mult.*

*Marie est malade? **Parce que** je ne l'ai pas vue au bureau. (DEP) / Maria este bolnavă? (**pentru**) **că** n-am văzut-o la birou.*

*Il y a du poulet dans le frigo, **parce que** je n'ai pas envie de faire à manger.. (DEP) / Este pui în frigider, (**pentru**) **că** nu am chef să fac de mâncare.*

*Apa și-a mărit volumul, **fiindcă** a înghețat. (D. D. Drașoveanu) / L'eau a augmenté de volume, **parce qu'**elle a gelé.*

*Unde-i?, **că** doar aici era. (D. D. Drașoveanu) / Où est-il ?, **parce qu'**il était bien là.*

Car

C'est un franc salaud, car il faut appeler les choses par leur nom. (Groupe α -1) / Este un adevărat nemernic, căci trebuie să spunem lucrurilor pe nume.

Je sors chercher du pain, car il n'y en a plus. (Groupe α -1) / Ies după pâine, că nu mai este.

*Tu seras malade, **car** tu manges trop. (Groupe α -1) / Vei fi bolnav, **căci** manânci prea mult.*

Puisque

*A : Tu iras au cinéma, **puisque** je te l'ai promis. B : Hé bien, **puisque** tu y tiens, allons-y ! (Groupe α -1) / A: Vei merge la cinema, **de vreme ce** ți-am promis/**doar** ți-am promis. B: Ei bine, **dacă** ții neapărat, să mergem!*

⁵ En fait, nous avons discuté bien des exemples avec les étudiants. Nous n'en reprenons ici que quelques-uns.

*Pierre est là **puisque** sa voiture est au garage. (Ducrot) / Petru este acasă, **de vreme ce** mașina lui este în garaj.*

*Je ne le connais pas, **puisque** vous le voulez. (Ducrot) / Nu îl cunosc, **dacă** așa doriți.*

*Au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles **parce qu'**il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles **puisque** 'il y en a tant de faux. (Petit Robert) / În loc să tragem concluzia că nu există adevărate miracole **deoarce** există atâtea false miracole, trebuie să spunem din contră că există cu siguranță adevărate miracole **de vreme ce** există atâtea false miracole.*

***De vreme ce** există tramvai, trebuie să mergi cu el! ...De ce? în primul rând **fiindcă** e ieftin. (Avram) / **Puisqu'** il y a un tram, il faut le prendre ! ... Pourquoi ? d'abord **parce que** ça coûte peu.*

CONCLUSION

Après avoir établi de quelques repères dans l'analyse des connecteurs causaux, les étudiants ont diversifié leurs méthodes d'approche du texte à traduire : le processus de la traduction est en même temps un processus interprétatif qui leur permet de différencier un nombre plus grand de nuances pour un seul connecteur et de choisir la meilleure solution. Le cas de *puisque* leur permet de voir comment l'interprétation de l'énoncé peut changer selon la traduction d'un seul élément. Les traductions proposées par les étudiants après l'assimilation des considérations d'ordre théorique ont été sensiblement différentes et, de notre point de vue, mieux adaptées à la spécificité des langues de travail.

Bibliographie

- Avram, M. (1960) *Evoluția subordonării circumstanțiale cu elemente conjuncționale în limba română*, București, Ed. Academiei Române, pp. 64-97.
- Cristea, A., Cristea, A. (2006) *Dicționar francez-român pentru traducători*, Brașov, Academic.
- Drașoveanu, D. D. (1997) *Teze și antiteze în sintaxa limbii române*, Cluj-Napoca, Clusium.
- Ducrot, O. (1983) « Puisque : essai de description polyphonique » in *Revue Romane*, n° 24, pp. 166-185.
- Gramatica Limbii Române* (GLR) (2005) vol. I (Cuvântul), vol. II (Enunțul) București, Ed. Academiei Române.
- Groupeλ-1, (1975) « Car, parce que, puisque » in *Revue Romane*, 10/2, pp. 248-280.
- Lecomte, A. (1981) « Entre justifier et expliquer, dire ce qu'on veut dire » in *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, n° 38, Université de Neuchâtel, pp. 35-58.

- Moeschler, J. (1986) «Connecteurs pragmatiques, lois de discours et stratégies interprétatives : parce que et la justification énonciative» in *CLF 7*, Genève, pp.149-167.
- Moeschler, J., Reboul, A. (1999) *Dicționar enciclopedic de pragmatică* (DEP), Cluj, Echinox.
- Reboul, A., Moeschler, J. (1998) *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin.
- Plantin, C.(1996) *L'argumentation*, Paris, Seuil.
- Searle, J. (1976) « A classification of illocutionary acts » in *Language in Society*, 5, pp.1-23, Cambridge, Cambridge University Press.
- Torck, D. (1996) *Aspects de la causalité discursive en français oral contemporain*, Amsterdam, Studies in Language and Language Use.

Nora MĂRCEAN est assistante universitaire au département de Langues Modernes Appliquées de la Faculté des Lettres de l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca. Son activité didactique comprend des cours pratiques de version et thème et des séminaires de langue française contemporaine.

Using Software in Translation and Language Teaching and Learning. A Case Study: *Tick-Tack Language Expert*

David Sephton
Primrose Publishing

Ioan - Lucian Popa
"Vasile Alecsandri" University, Bacău

Résumé. Notre article présente le progiciel *Tick-Tack Language Expert*, TT2010, DVD Version 6.21 en insistant sur sa nouvelle composante *Tick-Tack Tech*, conçue dans le cadre du projet *Tick-Tack Tech – apprendimento delle lingue nel campo della tecnologia e della meccanica*, partie du programme « Éducation tout au long de la vie » soutenu par l'Union européenne (« Leonardo da Vinci Transfert d'innovation »). Ce progiciel contient plus de 25 composantes en plus de 50 langues : de « Survivre » et « ABC » jusqu'à « Affaires » et « Tourisme ». Il s'agit d'un instrument auxiliaire extrêmement utile, car ses composantes principales ont aussi des versions en roumain, qui peuvent être utilisées tant pour se perfectionner dans l'usage des langues étrangères que pour traduire des expressions, des propositions et certains types de phrases dans la ou les langues choisies par l'utilisateur.

Mots-clés : progiciel, valeur éducative, vocabulaire spécialisé, langue source, langue cible.

I. GENERALITIES

Tick-Tack Language Expert, TT2010 on DVD, 2009, DVD Version 6.21 is the latest version of the long-established *Tick-Tack* language software¹ used by universities, colleges, schools, companies and individuals all over Europe.

¹ Initially *Tick-Tack* was in book form: for Business. The first order was from the London office of Berlitz for 50 books each in English, French, German and Spanish. In 1972, David Sephton published on his own expense *Tick-tack: Tomorrow's instant correspondence kit*. Then, in 1980, "*Tick-Tack*" *Language Guides for Business* was published by Primrose Publishing, and reprinted in 1982 as *Tick-tack: A break-through in any language: language guides for business*. The next version was *Tick-tack: Instant correspondence kit for microcomputers: letter-writing guide*, Longman, 1983. Since its publication by Longman, numerous versions have been produced by Primrose Publishing, Cambridge UK, and the program was enhanced and optimized.

The purpose of the *Tick-Tack* programs is to help learners to improve their language skills. It is in the form of practice material for use both by learners and by teachers. Users learn and make progress through practice.

Particular emphasis is placed on manipulating text on the screen and thereby on encouraging creative writing. The programs allow users to create a draft text quickly and easily in the foreign language. The educational value lies in editing this draft and turning it into the final document – as required by the task the user is working on or as wanted for their personal needs. The tasks and exercises provide a wealth of interesting and highly relevant material. Some of them are quite challenging.

The main idea of the language pack is to offer students correct translations of the libraries of sentences contained in the program with a view to improving their performance as translators and, ultimately, as users of a foreign language.

At the heart of each program is a library of between 300 and 600 sentences relevant to that particular program (*E-mails, Telephone, Shopping*, etc). The sentences are divided into *Sections*; one for each subject or theme. For the four most popular programs and the five languages in most demand, there is a large amount of additional material in the form of practical tasks, exercises, texts, pictures, word-lists and voice-recordings. The four programs are: *Starter, Everyday, Business* and *Travel & Tourism*. The five languages are English, French, German, Spanish and Italian.

The programs that have proved the most valuable to many institutions and companies are those for travel, tourism and business. They represent a unique way to learn and to practise using a foreign language in these two important areas, in particular to learn to use specialized vocabulary “in context”.

The *Tick-Tack* range embraces fifty languages, including Chinese, Japanese and Arabic, though not all languages are available in all the programs. It runs under Windows 98, ME, 2000, XP, Vista and Windows 7. The latest version, TT2010, can be run on a 32-bit or a 64-bit operating system. It can also be used on the Apple Mac with an Intel chip and Windows installed. Files can be saved and opened with long file-names.

The latest version is TT2010; it provides all 25 current *Tick-Tack* programs in nearly all the available languages and it will shortly include the enhanced version of the *Tick-Tack Tech* program for mechanical engineering that is being developed as part of the project *Tick-Tack Tech – apprendimento delle lingue nel campo della tecnologia e della meccanica*, a *Lifelong Learning Programme* funded by the European Commission.

One of the features of TT is that it handles Unicode fonts, so that the *Tick-Tack* programs in Chinese, Japanese, Arabic and Turkish can be included on the DVD. The programs in Ancient Greek, Armenian and Sami have still to be converted to Unicode.

Recordings of all the sentences are available in English, French, German, Spanish and Italian in the four main programs: Business, Travel, Everyday and Starter. To listen to the recordings of the individual sentences the user needs to have the *TT2010 DVD* in his/her CD-drive or the relevant folders copied onto the hard disc of their computer. There are also recordings of the sentences in some other languages, including Russian, Greek, Polish, Slovenian, Slovak, Basque and Welsh. Voice recordings can also be made by users with a view to check their progress in acquiring correct English pronunciation.

II. HOW *TICK-TACK* WORKS

This section will only present general information on how TT works; a hands-on experience will reveal the complexity of the program.

Once users have started the program, they need to select the source language (SL) and the destination language (DL). Then they select the themes and the sentences they need from the theme currently selected. When they click on a sentence and hit RETURN or ENTER the equivalent sentence will be displayed in the Text Area, in the target language. Alternatively, they can click “Add”. Each time a user selects a sentence, its code-number is displayed in the “Call-up bar” - the long box at the top-left of the screen. The long box opposite it records each code-number used during the current session. By performing all these operations, users call up a series of sentences from different themes and can create a draft text. Once the draft text is on the screen, it can be edited – each user can edit according to their own wishes or as required by the task they have chosen. What is worth mentioning is the fact that the sentences are not word-for-word translations but have been recreated in each language using the nearest authentic equivalents that a native speaker would use. The names of people and places are also changed to reflect the local environment.

An important characteristic of the various versions of *Tick-Tack Language Expert* is that, for a number of languages there are voice-recordings of the individual sentences that can be listened to as they are selected, either before or after displaying them on the screen.

All the information that is required for exploiting the program to its full potential is presented in minute details in a very clearly presented “Help” directory.

III. A SIMULATION: THE USERS PLAY THE ROLE OF A NEW TRAINEE

One of the most frequently used sections of *Tick-Tack Language Expert* is the *Travel & Tourism* program and the *Business* program. The tasks for these were developed over four years under two linked Leonardo projects funded by the European Commission. They are based on the activities of five companies in Promotics International, a multi-national European Group with companies in the UK, France, Germany, Spain and Italy. Each company manufactures a wide range of sports goods and markets them throughout the world.

The student using *Tick-Tack* takes the part of a trainee who has joined one of the five virtual companies: Promotics UK Ltd, Promotics Deutschland GmbH, Promotics France s.a. Promotics Italia or Promotics España, depending which of the five languages is being studied. The trainee spends a week in each department of the company learning about its activities and helping the manager deal with letters, faxes, emails and telephone calls. He/she has to handle problems about purchasing, sales, exports, advertising, personnel, etc, which involve writing letters, sending emails, answering telephone calls, recording voice-mails, writing sales leaflets, updating the company web-site, and much more. These are the *Tick-Tack Business* tasks.

The trainee then moves on to the Travel Department and helps the Travel Manager in his work and then to a hotel linked to the company where he/she has to assist the hotel manager handle the problems and crises that occur every day in a busy hotel: booking rooms, arranging cancellations, finding information on the Internet, placating angry customers, helping people find their way from the airport, creating press adverts for staff and updating the hotel's web-site. All this involves the student, playing the role of a trainee, in handling a wide range of authentic day-to-day situations, often under pressure, in a hectic office and a busy hotel. There are over 25 separate tasks in each of the five languages for both the Business program and the Travel and Tourism program. Everything is in the target language. The program can be used independently for self-study too as students can compare their work with model answers and students who do not fully understand what a particular task requires can first run that task in another language, typically their mother tongue.

IV. FEEDBACK

As many members of the teaching staff in various schools and universities (among them Austrian teachers) are familiar with *Tick-Tack Language Expert* we will only present a synthesis of the feedback reports collected by the

author. Special attention will be given to the opinions of four teachers of English in four Austrian vocational secondary schools. They have used the program package extensively and they consider it extremely effective and very motivational for their students. They have used it for English, whilst some of them have used it for teaching French, Italian and Spanish – and for helping with German.

The Austrian teachers learnt about it at one of the work-shops that the author, David Sephton, ran for language teachers in the above-mentioned country. It was called “Blended learning: Integrating ITC with traditional teaching” The author also gave training sessions to students in the top classes of the respective secondary schools.

The Austrian teachers have used one of the recent versions, called *Tick-Tack TT2009*, mainly for Business and for Tourism. Owing to the fact that the recent additions to the software include programs in Chinese, Japanese and Arabic as well as many other languages, they found them useful also for their immigrant students.

The teachers themselves have particularly appreciated several features offered by the programs, such as: the wide range of ready-made tasks and exercises ideally suited for their needs; the degree of independence that some students can enjoy while teachers may focus their attention on students that need help; students not only learn specific vocabulary but they learn it “in context”; the tasks constitute themselves into authentic case-studies that simulate life in a busy office and a lively hotel.

Another interesting feature of the package is that detailed lesson plans enable teachers to get started straight away, while the tasks can be further developed by teachers and each task is allocated the appropriate grade of the Common European Framework.

The Austrian teachers have generally used the software about three times a week, mainly with the older students, in what they call “Notebook classes”. All the students have laptops which they bring to school each day and they all have been given a copy of the DVD so that they can use the programs for homework.

We provide an example of a task:

Business Task A: Getting Started

The Managing Director’s secretary hands you a memo. You click the link and read it.

It’s from the MD. She wants you to update the “What’s new” page on the company’s web-site by removing old items and inserting a list of new items such as sales successes, exhibitions & personnel changes since last week. You have to call up the web-page and edit it with all the new information.

V. THE TICK-TACK ENGINEERING PROGRAM

A further development of *Tick-Tack Language Expert* is the *Tick-Tack Tech (TTT)* program, now available for Italian as well as English. The Italian version has been created under a Leonardo Mobility ‘Transfer of Innovation’ project co-financed by the European Commission.

Development of the original program in English was prompted by the growing number of workers who arrive in West European countries from Central and Eastern Europe who may have just enough knowledge of the language to live and find low-level work, but who do not possess sufficient language skills in engineering and technology to enable them to get a job working in an engineering company - and certainly not at the level they could command in their home country.

The aim of the *TTT* project is to enable workers who have engineering experience or technical ability, and some knowledge of Italian, to develop language skills sufficient to work in a factory or engineering company in Italy.

The project has entailed re-creating the Tick-Tack Engineering program in Italian as the target language and in eight other working languages: Albanian, Estonian, Lithuanian, Polish, Romanian, Russian, Slovenian and Turkish. The Engineering program is already available in English as a target language, and in French, German and Spanish as working languages.

The new material created by the project has been added to the Tick-Tack DVD. It is also available on a new web-site hosted in Italy (<http://www.tick-tack-tech.eu/>). It is being trialled in all the languages involved before being officially launched in each of the countries.

It is hoped that the expanded program will prove just as valuable for foreign workers and students resident in Italy as for those in their home country. With the help of the new program, workers and students will also have the possibility of studying for a technical qualification in Italy.

The program is being introduced into universities, schools and training institutions across Europe, as well as to public and private bodies engaged in teaching and training students and workers. It is also being promoted to companies in the engineering sector in Italy and in the other countries involved. Foreign communities in Italy are being encouraged to use the software for enhancing language skills, both for group training and for self-study.

The project includes in its aims not only the mobility of workers and managerial staff but also the mobility of teachers and students. It should help motivate students to improve their language skills and thereby increase their chances of finding a good job. At the same time it aims to enhance awareness of the importance of cultural and linguistic diversity.

Links

www.tick-tack-tech.eu/

<http://2clix.net/index.html>

David SEPHTON studied languages (Honours degree (MA) from Oxford University, in French and German), was an army officer and served in United Nations peace-keeping operations, and held senior positions in multinational companies. He has been a partner and consultant in a series of EU projects linking universities throughout Europe (Leonardo da Vinci, Erasmus, Socrates). He owns a software company, Primrose Publishing, which develops language-training programs.

Ioan-Lucian POPA, associate professor, “Vasile Alecsandri” University of Bacau, Romania, Faculty of Letters. His research interests are English linguistics, translation studies, lexicography, and computer-assisted teaching and learning. His publications include bilingual dictionaries of business terms, books on the theory and practice of translation and on English grammar.

Un traducteur se confesse. Lettre ouverte à mes amis roumains

Andrei Fischof

J'ai été élevé et éduqué dans une ambiance bilingue, comme tous les habitants de la Transylvanie et, par conséquent, dès l'âge scolaire (moi, j'ai fait toutes mes études en roumain, bien sûr) j'ai lu, j'ai parlé, j'ai écrit dans les deux langues parallèles : le roumain et le hongrois. J'ai fini même – je m'en rends compte rétrospectivement – par traduire en silence, à part moi, les textes de l'une de ces langues dans l'autre, comme un jeu de l'esprit, une sorte de rébus où l'on cherche les mots appropriés à la définition. De sorte que, au fond, j'ai fait mes débuts comme traducteur dans une revue de Târgu-Mureş, avec deux poésies du poète hongrois Ady Endre, *Le Piano noir* et *Quelque part dans le sud lointain*. Dans les années 70, quand j'habitais encore Târgu-Mureş, on m'a proposé de traduire en roumain pour les Editions Kriterion de Bucarest, les essais signés par le critique littéraire Molter Karoly, à l'époque nonagénaire, textes que j'allais sélectionner à mon gré, dans un volume anthologique de quelque 500 pages. De sorte que j'ai fait mes débuts éditoriaux comme traducteur, le volume s'intitulant *Les Termites*, d'après l'un des essais. Dans la période suivante de deux ans, j'ai traduit, pour les mêmes éditions, un livre-poème (*Doja*, de Szekely Janos) et un excellent roman (le premier) de Kiraly Laszlo, un important poète de Cluj-Napoca, roman intitulé *Les Loups bleus*. J'ai reçu le prix de l'Union des Ecrivains pour la traduction, après avoir été, auparavant, reçu dans l'Union des Ecrivains de Roumanie. J'ai traduit aussi, pour les Editions Dacia de Cluj-Napoca, une anthologie des poètes hongrois de Roumanie ; le livre est apparu un mois avant mon départ de Roumanie, sans mention du nom du traducteur. J'ai traduit aussi la remarquable pièce de Sütő Andras, *Les Rameaux d'un maquignon* qui a connu un grand succès au Théâtre National de Târgu-Mureş, mais mon nom ne figurait pas non plus sur l'affiche...

En Israël, ma première présence en tant que traducteur a été la publication par l'Union des Associations des Ecrivains d'Israël, de l'anthologie *L'Hiver vert* qui comprend des versions, pour la plupart les premières, en hébreu, de quelques 80 poèmes, appartenant à 18 poètes israéliens de langue roumaine. Cette action

littéraire, que je considérais importante des deux côtés, les poètes traduits et les lecteurs encore ignorants quant à l'écriture de langue roumaine d'Israël, n'a reçu aucun appui pour sa diffusion, ou sa mise en débat critique – ni de la part de la presse de langue roumaine d'Israël, ni de celle des institutions comme Sochnut, etc. Je suis convaincu qu'à une apparition éditoriale similaire, due à un poète émigré de Russie, les choses se seraient présentées différemment.

Les traductions de l'hébreu en roumain et les versions du roumain en hébreu, je les ai commencées poussé par la même curiosité ardente, à la recherche du vrai visage des langues respectives. Je pense que, si être poète c'est une maladie, la traduction est une profession, mais qui peut être ciselée, comme chaque profession, avec ténacité et dévouement, mais seulement si l'on est atteint, si l'on vit à la foi les aurores et les nuages de la langue. J'ai traduit *de* et *en* hébreu, les traductions étant publiées dans des revues littéraires différentes, soit *Sources* (roumain), soit *Apirion* (hébreu), soit d'autres.

L'une des traductions qui m'a fait un grand honneur et qui m'a provoqué des frissons d'émotions a été la traduction en hébreu, du roumain, sollicitée par le Théâtre Hacameri, de la pièce *Le Livre de Yioy*, présentée au théâtre de Târgu-Mureș par les acteurs du Théâtre de Sibiu. Une révélation linguistique et philosophique étonnante, un texte d'une grande densité, retrouvant à une seconde lecture, la concentration des images du parcours biblique, concentration qui avait pour effet justement l'extension imprévisible, plurielle, des significations jusqu'à l'époque moderne et contemporaine.

La traduction était destinée aux spectateurs israéliens qui ne parlent pas roumain, mais non pas pour écouter le texte dans les casques, mais pour suivre, la traduction à la main, le déploiement du drame dans toute sa complexité.

Il y a des problèmes spécifiques dans chaque traduction de toute langue dans une autre. Les métaphores de l'une semblent drôles dans l'autre. Le fait même, par exemple, qu'en hébreu il n'y a pas de majuscules représente une limitation qui nécessite le recours à de petits trucs pour qu'un lecteur hébreu y comprenne quelque chose. Le fait qu'en hébreu il n'y a pas de pronom de politesse, mais seulement des pronoms à la deuxième personne du singulier, représente une autre particularité, surtout pour la transposition des textes en prose.

Je ne sais pas si n'importe quoi peut être traduit n'importe quand. Selon moi, par exemple, Caragiale est intraduisible. Il y a une traduction de *L'Hypérion* (*Luceafărul*, de Mihai Eminescu) en hébreu, si peu réussie que le nom *Hypérion* (*Luceafărul*) est traduit dans le poème comme *Lucifer*. C'est pourquoi, je le disais, plus haut que le traducteur professionnel doit maîtriser la langue dans laquelle il traduit. Je ne crois pas aux traductions des traductions, comme il arrive parfois

quand il s'agit des traductions de l'anglais des haikus japonais ou d'autres poèmes des langues exotiques, de circulation restreinte. C'est pourquoi *traduttore – traditore* est toujours une épée de Damoclès au dessus de la main de tout traducteur.

Non, en Israël il n'y a, que je sache, aucun programme de traductions du roumain en hébreu, pas même au niveau d'une seule maison d'éditions. J'ai parfois l'impression que nous, nous n'avons pas su rendre présente l'écriture roumaine par des traductions en hébreu, j'ai parfois l'impression que le niveau des connaissances à jour concernant la littérature roumaine moderne et contemporaine tend vers zéro.

Je crois que mes traductions m'ont influencé dans mon écriture originale, mais inconsciemment. Non pas consciemment. Au contraire, je dois toujours prendre soin de ne pas employer une image, une métaphore restée dans mon esprit d'une traduction d'un autre auteur.

Michael Kelly (éd.), *European Journal of Language Policy/Revue européenne de politique linguistique*, Liverpool, Liverpool University Press, n° 2.1, 2010, 146 p.

Entreprise récente – le premier numéro date de 2009 – *European Journal of Language Policy/Revue européenne de politique linguistique* se propose d’aborder des questions qui touchent de près des valeurs aussi fondamentales de l’Union européenne que la diversité linguistique et culturelle, le contact entre cultures, l’identité, l’apprentissage au respect et à la préservation de ces véritables forces dans la lutte contre une mondialisation uniformisante.

Illustration de ces préoccupations et prolongement naturel des articles déjà publiés dans cette revue, le présent numéro s’attache à envisager la situation des langues en Europe dans la perspective qu’ouvre la reconnaissance de l’anglais comme langue hégémonique. Les approches académiques et celles qui sont orientées vers des politiques concrètes dans le domaine du multilinguisme dressent des bilans et laissent entrevoir des manières constructives de « modeler » l’avenir d’une Europe riche de sa diversité aussi.

La section « Articles » s’ouvre sur un état des lieux qui pourrait facilement être résumé par le décalage entre les beaux discours – soulignant la valeur du plurilinguisme dans l’Union européenne – et la réalité qui voit l’anglais « s’immiscer » partout dans la communication internationale. L’auteure, Sabine Fiedler (Université de Leipzig), continue par un aperçu accompagné de commentaires des solutions tentées par différentes politiques de la langue.

Fernando D. Rubio et María Martínez Lirola (Université de Huelva, Université d’Alicante) attirent pourtant l’attention sur une nuance de cette hégémonie linguistique : le nombre de locuteurs est très variable d’un pays à l’autre. S’interrogeant sur les causes de cette situation, les deux universitaires identifient quatre catégories de facteurs impliqués : individuels, linguistiques, éducatifs et sociaux. Comme une inégalité en appelle une autre, celle qui concerne la connaissance de l’anglais entraîne des conséquences dont on ne perçoit pas toujours l’ampleur, mais qui mériteraient de recevoir plus d’attention de la part des politiques.

Fouad Oukhiar (Université Complutense de Madrid) part d’un accord signé en 1996 entre le Ministère espagnol de l’Éducation et la Culture et le British

Council et met ainsi en évidence avec finesse l'impact réel et d'envergure qu'une telle coopération sur les politiques linguistiques de son pays.

Michèle Catroux et Annie Aries-Delage (IUFM de l'Université de Bordeaux) adoptent une perspective pédagogique critique et mettent en évidence les failles de l'enseignement de l'anglais langue seconde au niveau du deuxième cycle en France. Si la définition de la compétence interculturelle du Conseil de l'Europe est tout à fait appropriée pour le troisième cycle, elle ne serait pas transposable telle quelle pour assurer un bon apprentissage par les très jeunes élèves.

L'enseignement universitaire des langues fait l'objet d'un cinquième article, signé par Susan Jeffrey, qui s'interroge sur l'« après Bologne » et présente les résultats d'une étude déroulée sur cinq ans (2003-2008) dans la filière Traduction de l'Université Pontificia Comillas de Madrid. Jusque-là seulement entrevu, jamais prouvé, le lien entre la capacité de synthèse et la compétence de traduction est ici démontré, ce qui ne sera sans doute pas sans effet sur la manière d'envisager les contenus des programmes de traduction, niveau licence.

Jeffrey de Fourestier (Université Carleton d'Ottawa) illustre l'impact de l'utilisation d'une langue officielle au sein des forces armées de cinq pays : la Belgique, le Canada, la Finlande, l'Irlande et la Suisse. Soutenue par une analyse des législations et des politiques de chacun de ces États, l'étude réussit à bien mettre en évidence l'importance d'un tel « détail » que la langue de travail.

Les « Interventions », signées par Michael Kelly, Jean Loup Cuisinez, Karen M. Lauridsen, qui closent le volume continuent la réflexion et l'enrichissent d'une plaidoirie contre « le tout anglais » et d'informations sur des décisions récentes concernant la politique européenne en matière de langues aussi bien que sur des organismes très actifs dans ce domaine (l'Observatoire européen du plurilinguisme, le Réseau Mercator, le European Bureau for Lesser-Used Languages le Conseil européen pour les langues). Nous remarquons aussi la plaidoirie de Karen M. Lauridsen pour la création d'un Groupe spécial pour les classes multilingues et multiculturelles.

Le compte rendu de Hanne Leth Andersen se penche sur un livre d'un grand intérêt pour tous les professionnels de la langue : Karen M. Lauridsen, Daniel Toudic (éds.), *Languages at Work in Europe : Festschrift in Honour of Professor Wolfgang Mackiewicz*, paru en 2008 à Göttingen, aux éditions V&R Unipress.

Ce numéro 2.1/2010 de *European Journal of Language Policy* confirme tout l'intérêt qu'a la publication d'une revue académique européenne dans le domaine des politiques linguistiques pour faire évoluer les pratiques en matière

d'enseignement, d'apprentissage, de formation aux métiers de la communication interculturelle et d'usage des langues étrangères en milieu professionnel et dans la coopération internationale. Nous sommes certaine que les résultats concrets de cette initiative éditoriale ne tarderont pas à porter leurs fruits, au bénéfice de tous les Européens.

Alina Pelea

Silvia Irimiea, *Text Linguistics*, Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca, 2008, 229 p.

Closely connected to discourse analysis and literary criticism, text linguistics is that branch of linguistics mainly concerned with the texts' analysis, especially the written ones; its aim is to look over critically and searchingly at the text structure, namely at those syntactic and semantic sequences that present information.

Divided into nine chapters –including topics like *text organization*, *text quality* or *text as a site for interaction amongst author, writer, audience and reader*- S. Irimiea's *Text linguistics* can be considered a useful handbook, due to its didactic purpose. It is mainly addressed to the students of applied modern languages departments that are interested in (1) how to understand and interpret a text and (2) how to be innovative when writing a text of their own.

We know that language is creative since it gives to the individual the possibility to invent new words and find out new word meanings; or, as E. Benveniste asserts, language functions as 'a vehicle of generating sense' when we use it in communication. These linguistic signs may enter in numerous combinations, fact that permits us the production of an unlimited number of sentences with varied meanings; but in order to make sense, there must be logical connections between the elements that comprise a sentence and, through extension, a text.

S. Irimiea's book develops this idea especially in the second chapter, entitled "Cohesion. Analysing cohesion in texts", and in the third one, named simply "Coherence". Starting from the researches made by S. Eggins, M. Hoey, J. Sinclair, S. Thornbury, these chapters focus on the principles of textuality that contour the text's unit: (1) cohesion, or the ensemble of features that ensures the text's syntactic unit (i.e. words belonging to the same lexical field called *chains*; words whose meanings make reference to a previous sentence; the word repetition

-with the same meaning- in different sentences of the same sequence); (2) coherence, or the ensemble of features that ensures the text's semantic unit (i.e. how its construction develops and influences meaning and interpretation). By comprehending these basic notions the students may develop new skills necessary to recognize and interpret various types of texts (e.g. literary and scientific descriptions, newspaper articles, business letters etc.) and to arrange their own ideas when writing.

Then, starting from M. Bakhtin's theory regarding the *dialogic* quality of a text – i.e. whatever we say always exists in response to things that have been previously said – S. Irimiea devotes a whole chapter, the sixth one, to intertextuality. At the present time, this least linguistic textuality principle is mainly related to the study of the literary texts, since the understanding and the production of a text could be influenced by another one formerly heard or written. In “Teaching implications” – constitutive part of the chapter entitled “Intertextuality” – S. Irimiea comes with solutions for determining students to find out connections between texts studied in the classroom and other ones encountered before. Thus, ‘by eliciting opinions and activating brainstorming activities’ the students ‘should first activate all similarities with known texts, then all potential scenarios and schemas’ they may develop in relation to the topic (or topics) discussed. Additionally, even if we use our anterior knowledge when producing a text, intertextuality could be creative since a single word, expression or enunciation met before may help us develop new ideas or may help us fructify variants of ideas already encountered.

At the end of each chapter of the book there is a distinct part entitled “Reader activities” consisting in helpful exercises. Starting from the theoretical notions regarding textuality, the students may put the learned theory into practice. They have the possibility to interpret different types of texts belonging to the main language functional styles (literary, scientific, journalistic and administrative).

Liana Muthu

Translationes. « Traduire les culturèmes ». No. 1/ 2009, Editura Universității de Vest, Timișoara, 330 p.

Le premier numéro de la revue *Translationes*, paru en 2009 à Timișoara, aux Editions de l'Université de l'Ouest, réunit, sous le titre phare *Traduire les culturèmes*, sept sections. Une brève introduction en deux volets nous est proposée

par Georgiana Lungu Badea et Dan Negrescu. Alors que la première passe en revue l'éventail des questions qui l'ont conduite à l'étude du culturème et des difficultés de traduire les aspects culturels d'une culture source dans une langue cible différente, le second nous rappelle, grâce à un bref aperçu de la doctrine de Saint Jérôme, le patron des traducteurs, les quelques consolations de la traduction ainsi que le rôle et l'importance des bonnes traductions au fil du temps.

La première section, intitulée *Définir les culturèmes*, est ouverte par 66 pages denses d'informations dans lesquelles Georgiana Lungu Badea nous propose une définition et une classification des culturèmes. Elle commence par analyser la valeur du concept dans la théorie de la culture et dans la sociologie et continue avec une approche comparative et culturaliste, illustrée par de nombreux exemples qui permettent de distinguer le culturème des connotations, des allusions, des néologismes, des cultismes ou des traductèmes.

La deuxième section, *Pratique, didactique et critique de la traduction : Traduire les culturèmes*, réunit sept articles qui reprennent le sujet pour mieux le mettre en lumière. Dans son article *Du culturel au socioculturel*, portant sur la traduction en roumain des papiers et documents personnels en français, Mirela Pop examine le concept d'élément culturel dans le domaine littéraire et, en même temps, suggère une nouvelle manière d'envisager le culturel, enrichie d'une perspective socioculturelle de la traduction. Elle présente également quelques difficultés que pourraient rencontrer les traducteurs moins expérimentés dans la traduction des documents officiels français ainsi que les solutions acceptables en roumain.

Dans la même section, Alina Pelea, de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, présente un point de vue particulièrement intéressant portant sur l'*Analyse des personnages de contes comme culturèmes et unités de traduction*. L'auteur s'adresse à la fois au traductologue et au traducteur quand elle propose la grille d'analyse des traits distinctifs du personnage comme point de départ pour une traduction de leurs noms.

Manal Ahmed El Badaoui est l'auteur du troisième article, intitulé *Problématique de la traduction des faits culturels : cas original de traduction du français vers l'arabe*. La traduction des faits culturels semble conduire à la disparition de certains culturèmes dans la langue source et à l'apparition d'autres dans la langue cible. L'auteur illustre et confirme cette hypothèse de recherche par deux traductions en arabe de la *Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun (1987).

Ioana Bălăcescu et Bernd Stefanink nous proposent le titre *Gérer les culturèmes dans la traduction*. Les exemples de traductions réussies ou manquées (en roumain et en allemand) de certains faits culturels présents dans la bande

dessinée *Astérix, le Gaulois* ont permis aux auteurs de trouver une définition de la culture dans la perspective de la traduction et du traducteur, à savoir « l'implicite partagé par une communauté ». Elle semble correspondre le mieux, dans leur perspective analytique, aux aspects culturels pertinents pour un traducteur. Les auteurs analysent aussi la notion de fidélité en traduction ainsi que la dimension historique de la dichotomie attitude sourcière / attitude cibliste dans la traduction et proposent la « Skopos theorie », élaborée par Reiß Vermeer (1984), comme l'instrument du travail traduisant qui fournit les critères de décision et d'évaluation des choix du traducteur.

Anca Rădulescu, de l'Université de Craiova, analyse les *Parémies roumaines formées à partir d'un nom de peuple – quelle stratégie de traduction ?* dans une perspective traductologique, sociolinguistique et anthropologique. L'auteur passe les solutions de traduction suggérées par le filtre des équivalences catégorielles, sémantiques, stylistiques, rythmiques ou par celui de l'adaptation, ce qui l'amène à la conclusion que l'activité traduisante dépend, dans ce cas-là, des représentations qu'on a de l'Autre ainsi que de l'évolution de ces mêmes représentations.

Ilinca Țăranu s'intéresse, dans *La traducción como exegesis implicita: observaciones sobre la traducción al francés de los almanaques de Julio Cortázar*, à la réception de l'œuvre de Cortázar en France grâce aux traductions réalisées par Laure-Guille-Bataillon. Le tableau des équivalences vient confirmer l'idée exprimée par l'auteur, selon laquelle la traduction en français des nouvelles de Cortázar est une véritable réécriture de l'œuvre.

Dans *L'univers culinaire roumain sous la plume de Radu Anton Roman et de ses traducteurs*, Ana Coiug, de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, analyse les problèmes soulevés par les traductions française et anglaise des noms de plats, des traditions folkloriques roumaines, des unités de mesure et reprend les solutions trouvées par les traducteurs afin de rendre, ne serait-ce que partiellement, la saveur de l'écriture baroque de l'auteur roumain.

Dans la troisième partie, *Sociologie de la traduction*, le professeur Jean Delisle de l'Université d'Ottawa nous présente un véritable panorama de la présence des écrivains-traducteurs fictifs ou réels dans un article intitulé *Les traducteurs dans la littérature québécoise*. Il remet en question la problématique essentielle de la traduction qui doit permettre au traducteur de trouver le juste équilibre entre celui qu'il est (le *même*) et celui qu'il devient (l'*autre*) dans le processus traduisant.

La quatrième partie, *Hommages aux traducteurs*, présente, à travers la traduction d'Alina Pelea, de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, le

deuxième chapitre du livre *Știința și/sau arta traducerii (La science et/ou l'art de la traduction)* (Cluj-Napoca, Limes, 2003) du regretté professeur Tudor Ionescu, qui a su, par son charme personnel, doublé d'une vaste culture générale, stimuler l'intérêt de nombreuses générations d'étudiants pour la traduction. En passant en revue diverses contributions traductologiques, Tudor Ionescu envisage une définition personnelle de la traductologie comme science « qui prend comme objet la traduction dans sa qualité d'opération linguistique effectuée sur une interprétation ». Ou encore « un discours sur le résultat d'une démarche herméneutique » (p.225).

La cinquième partie nous propose des *Traductions inédites. Textes littéraires bilingues*. Iulia Tudos Codre présente la traduction du roumain en français de cinq poèmes de Adrian Bodnaru, Andrea Divin la traduction du hongrois en roumain d'un fragment de nouvelle écrite par Frigyes Karinthy, Adina Tihu la traduction du roumain en français d'un fragment de *La Création. Traité de l'Esprit*, un volume à paraître, dont auteur est Corneliu Mircea.

La sixième partie, *Comptes rendus*, réunit huit présentations de livres ou de revues. Muguraș Constantinescu s'intéresse aux notions d'étranger, d'Autre, d'étrangeté du texte source telles qu'elles apparaissent dans le livre de Charles le Blanc, intitulé *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, paru en 2009, à Ottawa, dans la collection « Regards sur la traduction ».

Mirela Pop entreprend une analyse assez approfondie des douze chapitres du livre de Michel Ballard, intitulé *Versus : La Version réfléchie – Des signes au texte*, paru en 2004, à Paris. Une fois de plus, en partant des signes pour arriver à la construction du texte, Michel Ballard s'attarde sur des notions théoriques importantes et opératoires dans divers domaines comme la linguistique, la traductologie, la stylistique ou la rhétorique, ainsi que l'analyse du discours.

Mircea-Marius Moșneanu présente un autre livre du même auteur, à savoir *Le nom propre en traduction*, paru en 2001, à Paris, dans lequel il étudie les stratégies mises en œuvre par les traducteurs afin de traduire les toponymes.

Adina Hornoiu présente le livre de Jean Delisle et Judith Woodsworth *Les traducteurs dans l'histoire*, paru en 2007 à Ottawa, dans la collection « Regards sur la traduction ». Les neuf chapitres du livre permettent une meilleure immersion dans l'activité des traducteurs et des interprètes au fil du temps.

Ilona Balasz commente le numéro 9/2008 de la revue *Atelier de traduction*, parue à Suceava et portant sur *La traduction du langage religieux (I)*. Le mérite qu'Ilona Balasz reconnaît à ce numéro est non seulement celui d'être ouvert vers toutes les cultures et toutes les religions mais également de les sonder du point de vue de la traductibilité, de l'adaptation ou de la retraduction.

Ioana Puțan continue l'analyse commencée par Iona Balasz sur le numéro 10 de la revue, qui porte sur le même sujet. Tout comme sa collègue, Ioana Puțan assimile cette revue semestrielle à un instrument de travail utile tant pour les traducteurs chevronnés que pour les traducteurs en herbe et leurs formateurs. Dana Stiubea présente la revue SEPTET (Société d'Etudes des Pratiques et Théories en Traduction), fondée en 2005 sous la direction de Florence Lautel-Ribstein, qui a pour but d'ouvrir ses pages aux théoriciens et praticiens de la traduction, sans pour autant prendre le parti de l'une ou l'autre approche disciplinaire proposées par les différentes écoles de pensée dans le domaine. Le numéro retenu par Dana Stiubea porte sur la traduction des textes littéraires et réunit des articles signés par Yves Bonnefoy, René Ladmiral, Andrew Eastman, Jean Delisle et d'autres.

Mihai-I. Crudu présente le numéro 21 de la revue *Palimpsestes*, paru en 2008 à Paris et ayant pour principal sujet d'analyse la traduction du genre grammatical. Huit articles, signés par des professeurs d'université français, proposent d'analyser certaines œuvres en édition bilingue en fonction de la traduction du genre grammatical vu comme enjeu linguistique et/ou politique.

Adina Tihu clôt cette section avec la présentation d'une traduction réalisée par Eugenia Arjoca Ieremia. Il s'agit d'un livre d'aphorismes écrit par le médecin Trăilă Tiberiu Nicola, intitulé *Dinspre sufletul meu- cugetări și aforisme*, pour la traduction duquel la traductrice a dû mettre à profit le jeu des culturèmes d'une langue à l'autre.

Enfin, la dernière section de la revue, *Entretiens*, nous propose une interview intéressante avec Radivoje Konstantinovic. Les propos du lauréat du prix de traduction littéraire de la Communauté française de Belgique en 2007 ont été recueillis par Ana Coiug. Cette interview est ni plus ni moins qu'un voyage au bout de la démarche traduisante, à travers les auteurs et les genres préférés de l'interviewé.

Ses dernières pages, ce premier numéro de la revue *Translationes* les destine aux notes bio-bibliographiques des auteurs des articles.

Renata Georgescu